



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

B 49979 8



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES
HAUTES-ALPES

SEIZIÈME ANNÉE
DEUXIÈME SÉRIE. — N° 21

1^{er} Trimestre 1897



GAP
IMPRIMERIE JOUGLARD — L. JEAN ET PEYROT SUCCESEURS
—
1897

DC
611
.A553
S8

103

Dunning
Nijhoff
10-21-26
13603

COMPOSITION
DU
CONSEIL D'ADMINISTRATION

de la
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

AU 1^{ER} JANVIER 1897

(Articles 6 et 7 des Statuts)

BUREAU

Président : M. HUGUES Edmond, avocat, rue Carnot
Gap.

Vice-Présidents : M. DUMAS, inspecteur des contributions
directes, en retraite, à Gap.

— M. PINET DE MANTEYER Léon, rentier à Gap.

Secrétaire : M. DUMAS Alfred, , agrégé de l'Université,
professeur au Lycée de Gap.

Secrétaire-adjoint : M. PERRIN, conducteur des ponts
et chaussées, à Gap.

Trésorier : M. MICHEL, greffier de la justice de Paix,
bibliothécaire de la ville, à Gap.

COMITÉ D'ADMINISTRATION

• MM. JOUGLARD Ferdinand, notaire, ancien Conseiller
général à Gap.

GUILLAUME (abbé P.), I. , archiviste départemental,
correspondant du Ministère de l'instruction
publique à Gap.

JEAN (Jules), négociant, 32, rue Carnot, Gap.

IV

COMITÉ DE PUBLICATION

- MM. ALLEMAND** (abbé), curé de Jarjayes.
MARTIN (David), , professeur en retraite, conservateur du musée départemental, à Gap.
ROCHE (Célestin), ingénieur civil, à Gap.
ROMAN (Joseph), I. , avocat, correspondant du Ministère de l'Instruction publique à Gap.
ROMIEU, , professeur à l'école normale d'instituteurs, à Gap.
SIBOUR (Ernest), rentier, route de Veynes, à Gap.
-

LISTE DES MEMBRES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES HAUTES-ALPES
AU 1^{er} JANVIER 1897.

Membres d'Honneur

M. LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT.
MGR L'ÉVÊQUE DU DIOCÈSE.
M. LE GÉNÉRAL commandant la subdivision.
M. LE MAIRE DE LA VILLE DE GAP.

Membres fondateurs.

MESSIEURS,

ARNAUD (François), licencié en droit, notaire à Barcelonnette (Basses-Alpes),

BLANCHARD-CHANCEL (Le D^r Raphaël), ✱, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, 226, boulevard de St-Germain, à Paris.

BLANCHARD (Zéphirin), chanoine, vicaire général, ancien supérieur du Grand-Séminaire, président honoraire de la *Société d'Etudes*, à Gap.

CLAPIER, propriétaire, à Chabestan.

DUPONT-DELPORTE (le baron), ingénieur des chemins de fer P.-L.-M., à Grenoble.

FLOURENS, O. ✱, ancien ministre des Affaires étrangères, député des Hautes-Alpes, rue de la Pompe, à Paris.

VI

LAURENÇON (Léon), député des Hautes-Alpes, 21, avenue du Trocadéro à Paris.

LAVALETTE (Mlle Fanny de), à Guillestre.

TOURNIER, pasteur en retraite, à Pressy-Vendœuvre, près Genève (Suisse).

SANIAL DU FAY, ✱, ancien préfet, rue de Grenelle, 35, à Paris.

VÊSIGNÉ (Louis), lieutenant d'artillerie à Versailles.

Membres fondateurs décédés.

MESSIEURS,

AMAT, ✱, ancien conseiller général, président honoraire de la *Société d'Études* ; † 1895.

BERTHELOT, ancien vice-président du Conseil général des Hautes-Alpes ; † 26 avril 1882.

BLANC (Xavier), sénateur, président du Conseil général, † 7 juin 1896.

CHANCEL (Evariste), ✱, ancien député ; † 11 juillet 1882.

GOUZOT (Mgr), ✱, ancien évêque de Gap, archevêque d'Auch ; 1895.

GUILBERT (S. Em. le cardinal), O. ✱, ancien évêque de Gap et d'Amiens, archevêque de Bordeaux ; † 15 août 1889 (à Gap).

JACQUENET (Mgr), ancien évêque de Gap, évêque d'Amiens (Somme) ; † 1^{er} mars 1892.

LAVALETTE (A. de), C. ✱, intendant militaire ; † 16 décembre 1888.

MARCELLIN (J.-E.), Ⓞ, sculpteur ; † 16 décembre 1887.

PALLIAS (Honoré), ancien Conseiller général des Hautes-Alpes ; † en 1896.

TEISSIER, avocat à Gap ; † 25 août 1883.

VII

Membres honoraires.

MESSIEURS,

BERLUC-PERUSSIS (L. de), ancien président de l'*Académie d'Aix*, rue Cardinal, à Aix-en-Provence.

BLANCARD, archiviste en chef des Bouches-du-Rhône, à Marseille.

CHANTRE (Ernest), sous-directeur du *Muséum d'histoire naturelle*, à Lyon.

CHEVALIER (Ulysse), correspondant de l'Institut, à Romans (Drôme).

DAMAS, I. O, ancien principal du collège de Gap, rue Marceau, 8, Grenoble.

DELISLE (Léopold), C. ✱, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale, à Paris.

FÉRAUD (l'abbé), président d'honneur de la *Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*, à Siéyes, près Digne.

GUIGUES, O, receveur des finances en retraite, à Embrun.

JESSÉ-CHARLEVAL (le marquis de), président du conseil d'administration de la *Revue de Marseille et de Provence*, rue Breteuil, 10, à Marseille.

ROCHAS-D'AIGLUN (A. de), O. ✱, lieutenant-colonel, administrateur de l'École Polytechnique, à Paris.

TAMISEY DE LARROQUE (Phil.), correspondant de l'Institut, à Gontaud (Haute-Garonne).

Membres titulaires.

MESDAMES,

ABEL DE CHEVALLET (d'), boul. Malesherbes, 157, Paris.

CHANCEL (Marius), au château de Saint-Léon, à Cannes.

FERRARY-JULIEN (Amélie), à Embrun.

VIII

GAIGNAIRE, rentière, boulevard de la Liberté, à Gap.

JAUBERT, rentière, à Remollon.

LA MAZELIÈRE (marquise de), rue Barbey-de-Jouy, 40, à Paris.

MESSIEURS,

AGOSTINI, agent-voyer d'arrondissement, à Serres.

ALBERT (Aristide), receveur municipal en retraite, à Grenoble.

ALBRAND, agent-voyer, à Tenès (Algérie).

ALLEMAND (l'abbé), curé de Jarjayes.

ALLIER, C. ✱, contrôleur de 1^{re} classe de l'administration de l'armée, en retraite, rue Élisée, 1 bis, à Gap.

ALLUIN, ✱, capitaine en retraite, rue Carnot, 57, à Gap.

ANTOINE, ancien député de Metz, trésorier-payeur général à Limoges (Haute-Vienne).

ANZIANI (J.-P.), agent maritime, Mostaganem (Algérie).

ARDUIN (Auguste), ☉, pharmacien, maire, à Embrun.

ARMAND (l'abbé), curé, à Châteauroux-les-Alpes.

AUBERT (Clément), ingénieur des chemins de fer de Bône-Guelma, à Bône.

AUGIER (l'abbé Ernest), vicaire à Embrun.

AUDOYER, ✱, ☉, directeur de l'usine Sainte-Catherine, à Briançon.

AYASSE, ☉, docteur-médecin, place Ladoucette, 6, à Gap.

AYMAR DE CHATEAURENARD (marquis d'), rue de Varennes, 65, à Paris.

BAILLE, ✱, chef de bataillon au 75^e, à Romans (Drôme).

BARDE, négociant, avenue de la Gare, Gap.

BARRACHIN (Marius), électricien, place Jean-Marcellin, à Gap.

BERAUD, juge au tribunal, rue de la Terrasse, 1, à Gap.

IX

BERGE (baron), G. C. ✱, ancien gouverneur militaire de Lyon, au château de la Malle, par Reims (Marne).

BERTRAND (Ferdinand), ☉, notaire, conseiller d'arrondissement, rue Carnot, 26, à Gap.

BERTRAND (Léon), ancien notaire, à Gap.

BÉTHOUX (l'abbé), curé de Saint-Michel-en-Beaumont, par Corps (Isère).

BIBLIOTHÈQUE des Archives de l'Isère, à Grenoble.

BIBLIOTHÈQUE de la Ville, à Grenoble.

BONNIARD, (Victor), ☉, banquier, conseiller général, à Embrun.

BONNIOT (V. de), chan. tit., rue de Rennes, à Paris.

BONNIOT (Aug. de), chanoine honoraire de Gap, curé de St-Denis-la-Chapelle, à Paris.

BOREL, ✱, vétérinaire militaire en retraite, 2^e adjoint au Maire, à Gap.

BOUCHIÉ DE BELLE, ancien conseiller général des Hautes-Alpes, avocat au Conseil d'État, rue de Miromesnil, 16, à Paris.

BOUFFIER (Amédée de), rue Fornerie, 17, à Valence (Drôme).

BOYER (l'abbé), curé, à St-Disdier-en-Dévoluy.

BRACHET, instituteur, à Val-des-Prés.

BRUN, contrôleur-rédacteur des contr. directes, à Gap.

BURLE, fabricant de draps, place du collège à Vienne (Isère).

BURLE, inspecteur des contributions directes, 4, rue Dorée, à Avignon.

BURLE (Joseph), notaire, à Tallard.

BUTLER (William Ellison), docteur de l'Université d'Oxford, 69 bis, chemin des Rosiers, à Maupas, Lauzanne (Suisse).

CADORET, ✱, professeur départemental d'agriculture, rue Carnot, 28, à Gap.

X

CAIS DE PIERLAS (comte), via della Roca, 13, à Turin.

CARAL, receveur-rédacteur à la direction de l'Enregistrement, à Gap.

CARAL, docteur à Veynes.

CARLIER, directeur des contributions directes, à Gap.

CASTELLI (Charles), entrepreneur, rue Carnot, 26, à Gap.

CHABRAND, docteur en médecine, rue Abbé de la Salle, 16, à Grenoble (Isère).

CHABRAND (Valentin), banquier, conseiller général, rue de la Blache, 3, à Gap.

CHANCEL (Alphonse), , conseiller général des Hautes-Alpes, à Briançon.

CHANCEL (Edmond), boulevard Malesherbes, 162, à Paris.

CHAUVET (Joseph), docteur en droit, avocat, rue Bayard, 2, à Grenoble (Isère).

CHEVALIER, docteur en médecine, place Saint-Michel, 3, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

CLAVEL (Philippe), ancien directeur des établissements de santé, rue du Temple, 2, Gap.

COLLOT (Louis), professeur à la Faculté des sciences, à Dijon (Côte-d'Or).

COMMISSION de Météorologie à Gap.

CONTIER, , chef de bataillon en retraite, quai Perrière, 10, à Grenoble (Isère).

COOLIDGE (Rev. W.-A.-B.), Hôtel de l'Ours, Grindelwald canton de Berne, (Suisse).

CORONAT (Louis), docteur-médecin, rue Élisée prolongée, 4, à Gap.

CRÉVOLIN (Marius), conseiller municipal, à La Gay près Gap.

CROZET (Ernest de), homme de lettres, à Oraison (Basses-Alpes).

DAVIN (l'abbé), aumônier de la Providence, à Gap.

XI

DAVIN (Martial), chef de bureau adjoint au ministère de la marine, 105, avenue de Neuilly, à Neuilly (Seine).

DELAFONT (Octave-Auguste), au ministère des finances, dette inscrite, corridor du nord, à Paris.

DEVÈZE, ✱, colonel en retraite, à Grenoble (Isère).

DISDIER DE ROUSSET (Henri), avocat, à Bonne, près Gap.

DORCHE, percepteur à Gap.

DUBOIS-GUCHAN (Gaston), ancien élève pensionnaire de l'École des Chartes, à Sées (Orne).

DUHAMEL (Henri), vice-président de la section du *Club Alpin Français* de l'Isère, à Gières, près Grenoble.

DUMAS, inspecteur des contributions directes, en retraite, rue Carnot, 63, à Gap.

DUMAS (Alfred), ⬤, professeur au Lycée, faubourg Sainte-Colombe, 1, à Gap.

ÉBERLIN, pharmacien, boul. la Madeleine, 1, à Marseille.

ESCALLE (Hippolyte), notaire, à Briançon.

ESPIÉ, ⬤, directeur de l'enregistrement, à Privas (Ardèche).

ESPITALIER (Marius), négociant, conseiller municipal, avenue de Grenoble, à Gap.

ESTACHY, architecte, à Cavaillon.

EYSSERIC (St-Marcel), ancien magistrat, à Sisteron.

EUZIÈRE, ✱, ⬤, avocat, conseiller général, député des Hautes-Alpes, à Paris.

FABRE, notaire, à Guillestre.

FAURE (Alphonse), commis à l'Inspection académique des Hautes-Alpes, à Gap.

FAURE (Ernest), négociant, rue Bab-Azoun, à Alger.

FAURE, ⬤, pharmacien, ancien maire de la ville de Briançon.

FAZY (l'abbé), curé, à Sigottier.

FERRAND (Henri), avocat, 7, rue Ste-Claire, à Grenoble.

FIKELSCHERER, docteur en médecine, à Briançon.

XII

FILLET (l'abbé), curé à Allex (Drôme).

FLEURY (Pierre), négociant, place Raspail, 1, à Lyon.

FORTOUL, chanoine honoraire, curé-archiprêtre, à Tallard.

GAIGNAIRE, Paul, licencié en droit, notaire, rue de France, à Gap.

GANDOULF, principal du collège à Narbonne (Aude).

GAP (Lucien), instituteur public, membre de plusieurs sociétés savantes, à Mérindol (Vaucluse).

GARNIER (Aug.), négociant, place St-Nizier, à Lyon.

GASSIER, ✱, ancien député, conseiller général des Basses-Alpes, à Barcelonnette.

GAUTIER, ✱, directeur des postes et télégraphes, en retraite, Conseiller municipal, place Saint-Arnoux, 3 bis, à Gap.

GIROD, directeur de l'Ecole normale, à Gap.

GIVAUDAN (Ferdinand), à Cordoba (République Argentine).

GONNET (Aimé), avocat près la Cour d'Appel, rue de la Madeleine, à Grenoble (Isère).

GONZALLÈS (Edouard), buffet de la gare, à Mâcon (Saône-et-Loire).

GRANDIDIER, ✱, ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Nevers (Nièvre).

GRIMAUD (E.), conseiller à la Cour d'appel de Grenoble, en retraite, à Serres.

GRIMAUD, ✱, ✱, ancien député, sénateur des Hautes-Alpes, 119, boulevard Saint-Michel, à Paris.

GUÉRIN (l'abbé), chan. hon., curé-archiprêtre à Embrun.

GUEYDAN, industriel, membre du conseil général des Hautes-Alpes, à Brutinel par Saint-Bonnet.

GUILLAUME, employé à la voirie, 50, rue de Bonnel, à Lyon.

GUILLAUME (Paul), I. ①, chan. hon., correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, archiviste des Hautes-Alpes, à Gap.

XIII

GUILLEMIN (Paul), ✱, inspecteur général de la navigation et des ports de la Seine, 30, rue Théodore, à Billancourt (Seine).

GUILLIBERT (Hippolyte) (baron), avocat à la Cour d'Aix-en-Provence.

HIRSCH, peintre verrier, rue Gauthey, 26, à Paris.

HUGUES (Edmond), avocat, rue Carnot, 39, à Gap.

IMBARD (François), conducteur principal des ponts et chaussées en retraite, à Laragne.

IMBARD-SARRAZIN, propriétaire-rentier, à Yssingeaux (Haute-Loire).

IMBERT, licencié en droit, notaire à Embrun.

ITIER (Jules), ancien conseiller général des Hautes-Alpes, avocat à Montpellier (Hérault).

JACOB, ☉, architecte du Gouvernement, 7, rue Gay-Lussac, à Paris.

JAUSSAUD, professeur de musique, à Gap.

JAUSSAUD (François), banquier, maire, à Saint-Bonnet-en-Champsaur.

JEAN (Jules), directeur du *Comptoir Agricole des Alpes*, 32, rue Carnot.

JEAN (Louis), imprimeur, directeur du *Courrier des Alpes*, à Gap.

JEAN (Louis), libraire, place Jean-Marcellin, à Gap.

JEANSELME, agent des mines de de la Grand'Combe, à Gap.

JOUBERT, vicaire général hon. de Gap, de Sens et d'Amiens, à la Trappe d'Aiguebelle, près Grignan (Drôme).

JOUFFRAY, chef d'escadron d'artillerie, adjoint à la manufacture d'armes de Saint-Etienne (Loire).

JOUGLARD (Eugène), négociant, cours Jullien, 8, à Marseille.

JOUGLARD (Ferdinand), ☉, ancien conseiller général, conseiller municipal, notaire à Gap.

JOUGLARD (Sosthène), président du tribunal civil de Tarbes (Hautes-Pyrénées).

XIV

JULIANY (Joseph), négociant, à Manosque (Basses-Alpes).

JULLIEN, sous-inspecteur de l'enregistrement à Thizy (Ain).

LADOUCETTE (le baron Etienne de), ✱, ancien député, place Vendôme, 8, à Paris.

LAFONT (de), ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées en retraite, à Bourges (Cher).

LAGIER (Auguste), instituteur public, aux Costes par Saint-Bonnet.

LAMBERT, agent-voyer cantonal, à Veynes.

LAMORTE (Henri), receveur des Contributions Indirectes, 17, rue de la Friperie, à Provins (Seine-et-Marne).

LAUGIER (Joseph), négociant, conseiller municipal, à Gap.

LÉAUTIER, archiviste des bureaux d'état-major, à Gap.

LEMAITRE, C. ✱, I. ☉, intendant militaire en retraite, président honoraire de la *Société d'Études*, à Gap.

LÉOUFFRE (Louis), propriétaire, à Gap.

LÉOTIER, I. ☉, inspecteur de l'enseignement primaire en retraite, ancien maire, à Embrun.

LÉPINE, ☉, chanoine, vicaire général honoraire, rue de l'Odéon, 4, à Gap.

LESBROS (l'abbé), curé, à Bruis.

LE BERTRE, avocat, 70, boulevard de Courcelles, à Paris.

LIOTARD (Alfred), avoué, ancien conseiller général des Basses-Alpes, rue Carnot, 63 bis, à Gap.

LORDEREAU, ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Chartres (Eure-et-Loir).

MAGALLON (Xavier de), avocat, conseiller général des Hautes-Alpes, 4, cours du Chapitre, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

MANGAREL, ✱, ☉, chef de division honoraire de la Préfecture, rue de Valserrès, 22, à Gap.

MARCELLOF, rentier, à Ribiers.

MARCHAL, architecte, rue Pèrolière, à Gap.

XV

MARCHAND, ☉, pasteur de l'Église Réformée, à Aspres-sur-Buéch.

MARENTHIER (François), chez MM. Isnard frères, 26, boul. Longchamp, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

MARILLAC, ex-greffier, conseiller municipal, à Gap.

MARROU (Ferdinand), ✱, maître ès-arts, pour l'architecture en métaux repoussés, rue Saint-Nicolas, 50, à Rouen (Seine-Inférieure).

MARTIN (David), ☉, professeur en retraite, conservateur du Musée et de la Bibliothèque, rue du Collège, à Gap.

MARTIN (Gabriel), pharmacien de 1^{re} classe, rue des Aman diers, 35, à Paris.

MARTIN, curé-archiprêtre, à St-Etienne-en-Dévoluy.

MATHIEU, receveur des Cont. Indir., à Gignac (Hérault).

MAX-COHEN et **SOHN**, libraires, Kaiserplatz, 18, à Bonn (Allemagne).

MEIFFRE (A.), cité d'Hauteville, 8, à Paris.

MEIFFRE (Chaffrey), négociant, cité d'Hauteville. 8, à Paris.

MEUNIER, négociant, président du Tribunal de commerce, rue Elysée prolongée, 4, à Gap.

MICHEL, greffier de la justice de paix, bibliothécaire de la Ville, à Gap.

MONDET (Emile), principal du collège, à Avesnes (Nord).

MONDET, pharmacien, 1^{er} adjoint au Maire, juge au Tribunal de Commerce, rue du Mazel, 16, à Gap.

MONNIER, ingénieur civil, directeur de la fabrique de produits céramiques, à Fontreine, près Gap.

NEL, agent-voyer cantonal, à Château-Queyras.

NICOLLET, professeur au Lycée de Grenoble.

PARIS, ✱, ingénieur en chef honoraire des ponts et chaussées, 82, rue Curiol, à Marseille.

PASCAL (J.-E.), inspecteur de l'Enregistrement, conseiller municipal, rue Carnot, à Gap.

XVI

PAUCHON-TAIX (le docteur), professeur à la Faculté des sciences, à Marseille.

PAVIE, ✱, ☉, conseiller général, maire, à Savines.

PELLOUX, maître d'hôtel, à Gap.

PELLOUX (Auguste), notaire, à Ventavon.

PERRIN (Félix), place St-Laurent, 1, Grenoble.

PERRIN, conducteur des ponts et chaussées, chef de bureau de l'ingénieur en chef, à Gap.

PEYROT (H.), imprimeur, rue St-Arey, à Gap.

PICHOU (Polycarpe), conducteur des travaux des chemins de fer P.-L.-M., en gare, à Carnoules (Var).

PINET DE MANTEYER (Léon), rentier, rue Carnot, 25, à Gap.

PINET DE MANTEYER (Georges), membre de l'Ecole française de Rome, Palais Farnèse, à Rome (Italie).

PIROSSIN (l'abbé L.), curé en retraite, à Embrun.

PRAT, industriel, à la Salle (Hautes-Alpes).

PROVANA DI COLLEGNO (le comte François-Xavier), rue Bogino, 16, à Turin (Italie).

PROVANSAL (Alfred), ✱, vice-président du Conseil général, président du tribunal civil, à Embrun.

PRUNIÈRES (comte de), conseiller général des Htes-Alpes, 26, rue Lesdiguières, à Grenoble.

QUEYRAS, ✱, ☉, conseiller général, à La Roche-de-Rame.

REY (le Père), supérieur des Chapelains de N.-D. de Pontmain, par Landivy (Mayenne).

REYNAUD, commis des contributions indirectes, à Gap.

REYNAUD, professeur à l'École normale, à Privas (Ardèche).

RICHAUD, imprimeur-libraire, directeur de l'*Annonciateur*, à Gap.

RISPAUD, ✱, chef d'État-Major du Gouvernement Militaire, quai de Bondy, 17, à Lyon.

XVII

ROCHE (Achille), architecte, inspecteur diocésain, place St-Arnoux, à Gap.

ROCHE (Célestin), ingénieur civil, 7, rue du collège, à Gap.

ROMAN, I. ☉, avocat, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, au château de Picomtal, près Embrun.

ROMIEU, ☉, professeur à l'École normale, rue d'Abon, 4, à Gap.

ROSE, inspecteur des forêts à Fraize (Vosges).

RUELLE, ingénieur, rue d'Amsterdam, 71, à Paris.

SARRAZIN (Jean), homme de lettres, rue Salla, 44, à Lyon.

SENTIS (Henri), professeur de physique au Lycée, place Ste-Claire, 14, à Grenoble.

SERRE (l'abbé), ancien professeur de philosophie, curé-archiprêtre de Ribiers.

SIBOUR (Ernest), rentier, à Gap.

SIGNORET (Jules), ☉, juge de paix, à Savines.

SUPÉRIEUR (le) du petit Séminaire, à Embrun.

TANC (Gaston), rentier, conseiller municipal, à Gap.

TAVERNIER, ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Gap.

TEISSIER, docteur en droit, avocat, conseiller municipal, rue Élisée, 1 bis, à Gap.

TEMPLIER (l'abbé), professeur de philosophie au petit Séminaire, à Embrun.

THOUMAZOU, C. ✱, intendant militaire à Clermont-Ferrant.

TIVOLLIER, commis des postes et télégraphes, recette principale, à Lyon.

TOUR-DU-PIN LA CHARCE (comte de la), au château de Bezouville, par Sermaise (Loiret).

TOURRÈS (Auguste), conseiller d'arrondissement, maire de Gap.

XVIII

TOY-RIONT (Marius), conseiller général des Hautes-Alpes,
rue Nationale, 51, à Marseille.

TURLIN (E.), conducteur des ponts et chaussées, à Gap.

VAGNAT, docteur en médecine, conseiller général, maire
de Briançon.

VALLENTIN (Ludovic), juge, vice-président de la *Société
départementale d'Archéologie et de Statistique de la
Drôme*, à Montélimar (Drôme).

VALLON, rentier, maison Castelli, à Gap.

VENTAVON (Edouard de), ancien juge, rue de la Paix, 10,
à Nice (Alpes-Maritimes.).

VÉSIGNÉ (Henri), 10, rue du Cirque, Paris.

WILHELM, ingénieur des ponts et chaussées, 3, rue de
l'Hôpital, à Gap.

Bibliothèques abonnées.

Bibliothèque de l'École normale des filles, à Gap.

Bibliothèque du grand Séminaire de Gap.

Bibliothèque de l'École communale d'Aspres-sur-Buëch.

Bibliothèque du 159^e régiment, à Briançon.

Bibliothèque du Couvent de St-Joseph, à Gap.

Bibliothèques communales d'Embrun et de Sigoyer.

Bibliothèques paroissiales : d'Abriès et de Châteauroux-
St-Irénée.

Bibliothèques pédagogiques : d'Aiguilles, de l'Argentière,
d'Aspres-sur-Buëch, de Barillonnette, de la Bâtie-
Neuve, de Briançon, de Chorges, d'Embrun, de Gap,
de Guillestre, de la Grave, de Laragne, du Monétier-
les-Bains, d'Orcières, d'Orpierre, de Ribiers, de
Rosans, de St-Bonnet, de St-Étienne-en-Dévoluy, de
St-Firmin, de Savines, de Serres, de Tallard et de
Veynes.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

Comité des travaux historiques (cinq exemplaires).

Comité de la Société des Beaux-Arts des départements (deux exempl.).

1. AIX. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
2. ALAIS. Société scientifique et littéraire.
3. ALBI. Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn.
4. ANNECY. Société Florimontane.
5. AUTUN. Société d'histoire naturelle.
6. — Société Eduenne.
7. AUXERRE. Société des sciences historiques de l'Yonne.
8. AVIGNON. Académie de Vaucluse.
9. BEAUNE. Société archéologique.
10. BELFORT. Société belfortaine d'émulation.
11. BESANÇON. Académie des sciences, belles-lettres et arts, rue Moncey, 5.
12. — Société d'émulation du Doubs, rue St-Vincent, 37.
13. BÉZIERS. Société archéologique, scientifique et littéraire.
14. BONE. Académie d'Hippone.
15. BOURGES. Société historique, artistique et scientifique.
16. -- Société des antiquaires du Centre.
17. CAEN. Académie de Caen.
18. CAMBRAI. Société d'émulation.
19. CARCASSONNE. Société des arts et des sciences.
20. CHALON-SUR-SAONE. Société d'histoire et d'archéologie.
21. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
22. CHAMBERY. Académie de Savoie.
23. — Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.
24. CLERMONT-FERRAND. Société d'émulation de l'Auvergne.
25. COMPIÈGNE. Société historique.
26. CONSTANTINE. Société archéologique.
27. DAX (Landes). Société de Borda.
28. DIGNE. Société scientifique et littéraire.
29. DIJON. Académie des sciences, arts et belles lettres.
30. — Société bourguignonne de géographie et d'histoire.

XX

31. DRAGUIGNAN. Société d'études scientifiques et archéologiques.
32. ELBEUF. Société des sciences naturelles.
33. ÉPINAL. Société d'émulation du département des Vosges.
34. ÉVREUX. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles lettres.
35. GRENOBLE. Académie Delphinale.
36. — *Le Dauphiné.*
37. — *Le Clairon des Alpes.*
38. — Société des sciences naturelles du Sud-Est.
39. — Société statistique, des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.
40. — Société des Touristes du Dauphiné, rue Montorge, 11.
41. LANGRES. Société historique et archéologique.
42. LE PUY. Société agricole et scientifique.
43. LONS-LE-SAULNIER. Société d'émulation du Jura.
44. LYON. Académie des lettres, sciences et arts.
45. MACON. Académie des sciences, arts et belles lettres.
46. MARSEILLE. Académie des sciences, lettres et arts.
47. — Société de géographie.
48. MENDE. Société d'agriculture, industrie, sciences et arts.
49. MONTAUBAN. Société archéologique du Tarn-et-Garonne.
50. MONTBRISON. La *Diana*, Société historique et archéologique du Forez.
51. MONTPELLIER. Académie des sciences et lettres.
52. — Société languedocienne de géographie.
53. — Société pour l'étude des langues romanes.
54. NANTES. Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
55. — Société archéologique.
56. — Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France.
57. NARBONNE. Commission archéologique.
58. NEVERS. Société nivernaise des sciences, lettres et arts.
59. NICE. Société des lettres, sciences et arts des Alpes Maritimes.
60. NIMES. Académie du Gard.
61. — Société d'histoire naturelle.
62. ORAN. Société de géographie et d'archéologie.
63. ORLÉANS. Société archéologique et historique de l'Orléanais.
64. PARIS. Club alpin français, rue du Bac, 20.
65. — Feuille des jeunes naturalistes, 35, rue Pierre Charron.
66. — L'ami des monuments parisiens.
67. — Société de topographie de France, rue Visconti, 18.
68. — Société de l'histoire de France.
69. — Société des Études historiques, carrefour de l'Odéon, 2.
70. — Société historique et archéologique du Gâtinais, 54, rue Saint-Placide.
61. — Société nationale des antiquaires de France, au Louvre.

XXI

- 72. PARIS. Société de spéologie.
- 73. — *Le Gratin*.
- 74. — *Journal des cultivateurs*, 53, rue de Bourgogne.
- 75. — *Polybiblion*, 2 et 5, rue St-Simon, boulevard St-Germain.
- 76. — *Magasin pittoresque* 5, rue Palatine.
- 77. PÉRIGUEUX. Société historique et archéologique de Périgord.
- 78. PÉRPIGNAN. Société agricole, scientifique et littéraire.
- 79. POITIERS. Société des antiquaires de l'Ouest.
- 80. ROCHECHOUARD. Société des amis des arts.
- 81. ROMANS. Bulletin d'histoire et d'archéologie religieuse.
- 82. ROUBAIX (Nord). Société d'émulation.
- 83. SAINTES. Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.
- 84. St-JEAN-DE-MAURIENNE. Société d'histoire et d'archéologie.
- 85. SENS. Société archéologique.
- 86. TOULON. Académie du Var.
- 87. TOULOUSE. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
- 88. — Société archéologique du midi de la France.
- 89. TUNIS. Société de géographie.
- 90. VALENCE. Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.
- 91. VENDOME. Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois.

ÉTRANGER

- 92. ITALIE. Reale accademia delle scienze di Torino, à Turin.
 - 93. — Regia deputazione di storie patria, Piazza Castello, 12, Turin.
 - 94. — Revista storica italiana, rue Massena, 31, Turin.
 - 95. — Société d'histoire vaudoise, à Torre-Pellice.
 - 96. — Societa Lombarda di storia patria, à Milan.
 - 97. SUISSE. Institut national genevois, à Genève.
 - 98. — Société neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel.
 - 99. SUÈDE. Academie of historie och antiquitets, à Stockolm.
-

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

*Assemblée générale annuelle du 21 décembre 1896.
Procès-verbal de la séance.*

L'Assemblée générale des membres de la *Société d'Études* a eu lieu le lundi 21 décembre, à quatre heures et demie, dans le local ordinaire de ses séances (Hôtel de la Préfecture), sous la présidence de M. HUGUES, président.

Étaient présents : MM. CLAVEL, A. DUMAS, abbé GUILLAUME, HUGUES, JEAN Jules, JOUGLARD Ferdinand, LÉAUTIER, MANGAREL, D. MARTIN, J. MICHEL, PEYROT, PINET DE MANTEYER, ROCHE Célestin, ROMAN, SIBOUR.

M. LE PRÉSIDENT fait connaître qu'il y a lieu de procéder à l'élection du tiers des membres du Conseil de direction soumis au renouvellement. Les cinq membres sortants sont : MM. GAUTIER, JEAN Jules, ROMIEU, SIBOUR, WILHELM. En vertu d'une décision antérieure, les membres non résidants à Gap ou ne pouvant pas assister à l'Assemblée générale étaient invités à envoyer leur bulletin. Ont pris part au vote par correspondance, MM. JEAN Louis, Amédée DE BOUFFIER, CHAUVET, DE VENTAVON, JOURDAN, REY, docteur Raphaël BLANCHARD, Jeannin PASCAL, TOURRÈS, J. DUMAS, MOTTE, MONDET, ALLIER, TEISSIER, PERRIN, MARILLAC.

Ces bulletins ont été réunis à ceux des membres présents.

Nombre de suffrages exprimés..... 30

Majorité absolue..... 16

Ont obtenu : M. l'abbé Allemand, 28 voix ; M. Jean Jules, 26 voix ; M. Sibour, 26 voix ; M. J. Michel, 26 voix ; M. Romieu, 22 voix. En conséquence, MM. ALLEMAND, JEAN Jules, SIBOUR, J. MICHEL et ROMIEU, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, sont proclamés membres du Conseil d'administration pour une période de trois ans.

M. LE PRÉSIDENT donne la parole à M. le TRÉSORIER, qui présente à l'Assemblée le compte financier de l'année 1896 et le projet de budget de 1897. Après quelques obser-

XXIV

ventions de MM. Célestin ROCHE et A. DUMAS, relatives à l'affectation de certaines sommes au fonds de réserve statutaire, le compte financier et le projet de budget sont adoptés.

M. LE PRÉSIDENT rappelle ensuite le legs de 2.000 francs fait par M. Honoré PALLIAS à la *Société d'Etudes*. L'Assemblée remercie M. le PRÉSIDENT de s'être fait son interprète auprès de M^{me} PALLIAS et exprime sa profonde gratitude pour le généreux bienfaiteur dont elle conservera pieusement le souvenir.

M. LE PRÉSIDENT appelle ensuite l'attention de l'Assemblée sur les avantages qu'il y aurait pour la Société à être reconnue d'utilité publique. Des démarches officieuses ayant déjà été faites, il est décidé qu'une demande officielle sera adressée à M. le Ministre avec un mémoire justificatif indiquant les ressources de la Société.

M. D. MARTIN offre à la Société deux tiroirs de silex (pierre éclatée). Sur la proposition de M. ROMAN, l'Assemblée, tout en remerciant M. MARTIN, le prie, dans l'intérêt de cette collection, de vouloir bien la garder encore et d'en dresser un inventaire.

L'Assemblée émet le vœu que les pouvoirs publics fassent toute diligence pour la création d'un musée à Gap.

M. ROMAN fait part à la Société de la découverte fortuite d'une volumineuse correspondance, concernant l'histoire locale, et d'un intérêt de premier ordre, à une époque particulièrement attachante (XVIII^e siècle). A la demande de M. Célestin ROCHE, M. ROMAN promet de donner au *Bulletin* la primeur de ces documents.

M. SIBOUR désirerait qu'on soumit de nouveau au comité de publication une notice de Théodore Gautier sur Paul Colomb. Il estime que ce travail, dont il avait, en son temps, approuvé l'impression, serait de nature à plaire aux lecteurs du *Bulletin*. M. l'abbé GUILLAUME, qui avait présenté cette notice, dit qu'il l'a retirée à la suite d'une divergence de vues entre les lecteurs ; mais qu'il est tout

XXV

disposé à déférer au vœu de M. SIBOUR et à présenter une seconde fois le travail de Théodore Gautier.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une circulaire de M. le ministre l'Instruction publique annonçant que le Congrès des Sociétés savantes des départements est fixé au mardi de Pâques, 20 avril prochain, et jours suivants, et communique aux membres présents le programme de ce Congrès.

Sont admis comme membres nouveaux de la Société : MM. VÉSIGNÉ, Henri, 10, rue du Cirque, à Paris ; JEAN Louis, imprimeur ; FAURÉ, commis à l'Inspection Académique ; CRÉVOLIN, conseiller municipal ; docteur Louis CORONAT ; Marius JEANSELME ; Marius BARRACHIN ; docteur CARAL, de Veynes.

Plus rien n'étant à délibérer, la séance est levée.

Le Président,
E. HUGUES.

Le Secrétaire,
A. DUMAS.

SITUATION FINANCIÈRE
DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES
AU 21 DÉCEMBRE 1896.

COMPTE DE L'EXERCICE 1896.

1° RECETTES.

Fonds en banque ou en caisse.....	239	36
Encaissements.....	1.710	»
Cotisation de membre fondateur : M. Vésigné..	100	»
Bibliothèques abonnées.....	120	»
Subvention départementale	150	»
Intérêts des fonds en banque.....	126	25
: TOTAL des recettes.....	2.445	61

2° DÉPENSES.

Réserve statutaire.....	100	«
Versé à l'imprimeur sur le coût de l'impression du <i>Bulletin</i> et d'une table des dix premières années et y compris les frais d'envoi	1.650	»
Conférence Martel	99	35
Allocation à M. Martin.....	115	»
Entretien.....	30	»
Indemnité et frais d'envoi du <i>Bulle-</i> <i>lin</i> n° 17 (par M. Imbert).....	64	73
Secrétariat	11	50
Frais de recouvrement	54	75
Subvention à M. Guillaume.....	280	65
Excédent des Recettes.....	39	68

XXVII

PROJET DE BUDGET

POUR L'EXERCICE 1897.

RECETTES.

Fonds libres des exercices précédents.....	39 63
Produit des cotisations des membres.....	1.900 »
Bibliothèques abonnées.....	20 »
Bibliothèques pédagogiques.....	120 »
Suvention départementale.....	150 »
Rente 3 0/0 et intérêts des fonds en banque....	120 »
Reste à recouvrer.....	300 »
TOTAL.....	2.749 63

DÉPENSES.

Impression des quatre <i>Bulletins</i> , y compris les frais d'envoi.....	2.100 »
Frais de recouvrement, de secréta- riat et d'administration.....	150 »
Entretien, chauffage et éclairage...	40 »
Entretien du matériel.....	10 »
Dépenses diverses et impressions...	200 »
TOTAL....	2.500 » 2.500 »
Excédent des recettes.....	249 63

LE CHATEAU DE TALLARD

PAR J. ROMAN

Je saisis l'occasion de la vente toute récente du Château et de la Garenne de Tallard pour donner quelques notes sur ce monument qui, malgré son état de délabrement, est encore fort remarquable et qui jouit en Dauphiné d'une réputation méritée.

Aussi loin que les documents écrits nous permettent de remonter, la terre de Tallard appartenait à la famille des seigneurs d'Orange. Ces premiers possesseurs la donnèrent en 1215 aux chevaliers de St-Jean de Jérusalem. Cet ordre militaire et hospitalier le conserva jusqu'en 1322, et l'échangea alors avec la famille provençale des Trians-Montmajour.

Anne de Trians, dernière de la famille, épousa Antoine de Sassenage (1426) ; Françoise de Sassenage, leur fille, épousa Antoine de Clermont (1439), dont les descendants conservèrent Tallard jusqu'en 1600.

A cette époque, Étienne de Bonne, seigneur d'Auriac, de La Rochette et de La Bâtie-Neuve, acheta cette seigneurie. Catherine, sa petite-fille, épousa Roger d'Hostun (1660). Leur fils, Camille d'Hostun, maréchal de France, fit ériger les terres de Tallard qui jusqu'alors était une simple vicomté, en duché en 1712, et en pairie en 1715. Ce titre de duché-pairie s'éteignit en 1755 par la mort sans postérité du dernier des d'Hostun. Mme de Sassenage hérita de la seigneurie ; ses deux filles, Mmes du Bruck et de Talaru la conservèrent indivise. Mme de Veynes, fille de la seconde, en devint unique héritière et la légua par testament sous le premier empire à son cousin le marquis de Béranger, dont le petit-fils vient de vendre tout ce qu'il possédait encore à Tallard.

Il y eut un château à Tallard depuis une époque très

ancienne ; au XIV^e siècle il existait déjà, mais certainement fort différent de celui dont les restes subsistent encore. Il a, en effet, été très agrandi et très modifié dans le courant des siècles.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le monument actuel pour constater que les murs sont construits avec deux appareils très différents l'un de l'autre. Le quadrilatère cantonné de quatre tours rondes qui domine la Garenne, c'est-à-dire la partie la plus ruinée, est bâti en cailloux roulés, très solidement agglutinés dans un mortier d'excellente qualité. La partie, au contraire, qui environne la cour d'entrée, c'est-à-dire la chapelle, le bâtiment où est la salle des gardes et les tours environnantes, est construite en blocs irréguliers, de schiste marneux, maçonnés avec une négligence extrême.

Ces deux modes de construction n'affectent que les murailles, toutes les ouvertures, toutes les sculptures, tout ce qui est en pierre de taille (sauf quelques exceptions insignifiantes), est d'un travail identique et d'une même époque.

Cela nous permet de conclure avec une certitude presque absolue : 1° Que la partie bâtie en cailloux roulés est la plus ancienne et date probablement du XIV^e siècle ; 2° Que la partie construite en schiste marneux est beaucoup plus récente et date de la fin du XV^e ou du commencement du XVI^e siècle ; 3° Que la partie la plus ancienne du château a été l'objet d'une restauration complète qui date très probablement de l'époque où la partie la plus moderne a été bâtie. Toutes les ouvertures des anciens bâtiments ont dû être refaites alors.

Mais ce n'est pas tout encore. Des modifications ont été apportées à la partie la plus moderne de l'édifice, à celle qui, construite en schiste marneux, entoure la cour d'entrée. La façade si élégante de la chapelle, par exemple, en a remplacé une autre antérieure dont on voit encore les angles se profiler dans les murs, à deux ou trois mètres en arrière de la façade actuelle. Les fenêtres ouvertes au rez-de-chaussée du corps du logis où se

trouve la grande salle des gardes, ont été doublées en hauteur ; primitivement, elles n'étaient que de simples lucarnes carrées.

On reste donc convaincu que le château de Tallard, loin d'avoir été bâti d'un seul jet, comme on pourrait le croire au premier abord, a été édifié de pièces et de morceaux.

Si nous ne pouvons préciser exactement à quelle époque ont été construites les parties les plus anciennes, il nous est beaucoup plus facile de le faire pour les plus récentes, car les armoiries peintes ou sculptées en plusieurs endroits du château, sont pour résoudre cette difficulté des guides très sûrs. Ces armoiries sont toujours celles des Clermont, écartelées avec celles des Trians-Montmajour ou parties avec celle des Husson-Tonnerre. Ces dernières sont celles de Bernadin de Clermont et de sa femme Anne de Husson, dame de Tonnerre (1480-1522); le nom de ce Bernadin se lit même, entourant ses armoiries, au-dessus d'une porte.

On ne peut donc en douter, le principal restaurateur du château de Tallard, fut Bernadin de Clermont.

Le style du monument confirme cette hypothèse. La chapelle, par exemple, qui en est la partie la plus soignée au point de vue sculptural, est incontestablement des environs de l'an 1500. Elle est de style gothique flamboyant, c'est-à-dire de l'extrême décadence, qui se circonscrit dans nos contrées de 1475 à 1550.

Nous savons, du reste, par un titre positif que Bernadin de Clermont fut le créateur de l'enclos qui, commençant à la Garenne aboutit à la route, et qu'il fit élever les murs qui l'entouraient, murs construits avec les mêmes matériaux et par le même procédé que ceux de la partie la plus moderne du château. En 1499, Bernadin de Clermont donna au bourg de Tallard les murailles et les fossés qui l'entouraient, et en échange, la communauté l'autorisa à détourner un chemin, qui, partant de l'angle extrême de l'enclos et le prenant en écharpe, aboutissait à la porte du bourg, nommée Porte-Belle. Ce chemin fut supprimé

et on en créa un autre qui contournait l'enclos, ce qui le régularisa et permit de l'entourer de murs.

Je ne veux point me lancer dans une description complète du château de Tallard qui est assez connu des lecteurs du Bulletin. J'insisterai seulement sur quelques détails.

Je ferai remarquer d'abord que la chapelle a un caractère absolument funéraire. Sur chacun de ses six chapiteaux, on voit l'écusson de l'un des seigneurs de Tallard ou de leurs femmes; des banderoles les entourent, ornées des noms que voici :

MESSIRE ANTHOINE DE CHANCENAGE, VISCONTE DE TALART.

MADAMA ANA DE TRILANE, VISCONTESSE DE TALARD.

MESSIRE ANTOINE, VISCONTE DE CLERMONT ET DE TALARD.

MADAME FRANÇOISE DE SASSENAGE, VISCONTESSE

DE REMOLLON ET DE TALARD.

MESSIRE BERNADIN DE CLERMONT, VISCONTE DE TALARD.

MADAME ANNE DE TONNERRE, VISCONTESSE DE TALLARD.

Cette chapelle se compose de trois étages superposés et est surmontée d'un petit clocher sur lequel se dresse la statue de la Trinité ayant à ses pieds un écusson de Bernadin de Clermont entouré d'une inscription placée à un endroit d'un trop difficile accès pour que j'aie pu le déchiffrer¹.

La chapelle supérieure est dédiée à St-Jean-Baptiste en souvenir des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui probablement l'avaient fondée; au-dessous est une chapelle souterraine sous l'invocation de Sainte-Colombe, patronne de la famille de Clermont; plus bas encore est un vaste caveau dans lequel on descend par un orifice rectangulaire et dans lequel sont ensevelis quelques-uns des seigneurs de Tallard. C'est là certainement que reposent Bernadin de Clermont et Étienne de Bonne d'Auriac, morts le

¹ M. Simian qui a écrit un petit article sur Tallard prétend que cette statue est celle de Moïse. Quant aux inscriptions précédentes, il les transforme en versets de la bible.

premier en 1522, le second en 1630, car leurs armoiries sont peintes à l'intérieur et à l'extérieur de la chapelle, sous forme de litre funéraire, ornement qui n'était peint qu'à l'occasion d'obsèques et à l'endroit où avaient lieu les obsèques⁴.

La voûte de la chapelle supérieure est sur croisées d'ogives et a pour clé de voûte des écussons des Clermont avec leurs alliances, entourés d'entrelacs gothiques d'une grande légèreté. Ces écussons sont intacts, on y a seulement jeté un peu de plâtre pendant la révolution. L'immense baie flamboyante qui surmonte l'autel et surtout la charmante façade, véritable bijou, sont sans doute connus de mes lecteurs. Il faut remarquer la devise : *aiuva* (adjuva) *Clermont* qu'on y voit sculptée. Le style des sculptures de cette chapelle me paraît flamand-bourguignon et je ne serais pas étonné qu'un sculpteur-architecte du nord-est de la France eût été appelé par Bernadin de Clermont pour faire cet ouvrage.

Le grand corps de logis qui joint la chapelle est remarquable par de charmantes fenêtres ouvertes au premier étage dans l'immense salle dite des gardes ; elles sont ornées d'une profusion de moulures de l'effet le plus

⁴ Les deux seuls ducs de Tallard qui aient porté ce titre de 1712 à 1755, Camille d'Austun, maréchal de France, et Marie-Joseph, son fils, sont morts et ont été ensevelis à Paris. J'ai sous les yeux les lettres de faire part imprimées pour convoquer à leurs obsèques. D'après elles Camille d'Austun, duc d'Hostun, comte de Tallard (*sic*) baron d'Arlan, du Poët et d'Arzeliers, seigneur des duchés de Lesdiguières et du Champsaur, pair et maréchal de France, chevalier des ordres du roi, gouverneur et lieutenant général du comte de Bourgogne, gouverneur particulier de la ville et Citadelle de Besançon, général des armées du roi, ministre d'État et président honoraire de l'académie des sciences, décédé à Paris en son hôtel rue du Grand-Chantier, devait être inhumé le 1^{er} avril 1728 dans l'église des dames de Sainte-Elisabeth, rue du Temple, après que son corps aurait été présenté à l'église Saint-Nicolas des Champs, sa paroisse. Son fils Marie-Joseph portait les mêmes titres que son père, sauf ceux de maréchal de France, de ministre d'État et de président de l'académie des sciences. Décédé dans son hôtel, rue des Enfants-rouges, il fut enseveli au même endroit que son père le 9 septembre 1755.

pittoresque. Le rez-de-chaussée ne se compose, au contraire, que de vastes salles voûtées et parcimonieusement éclairées. La porte seule est intéressante par les armoiries qui la surmontent ; on lit tout autour l'inscription : MESSIRE BERNADIN DE CLERMONT VISCONTE DE TALLARD, ce qui ne laisse aucun doute sur celui qui la fit construire. Au-dessous de l'écusson, il ne reste plus, d'une devise mutilée, que les lettres ... LAVBA... Il faut sans doute les compléter par : *Noë* [LAVBA]ron. Bernardin de Clermont était premier baron du Dauphiné et le cri : *Noël au baron*, n'était point rare dans les traditions héraldiques du moyen-âge¹.

A l'extrémité de ce corps de logis, commence la deuxième enceinte ; la porte qui y donne accès et qui existe encore, est du XIV^e siècle.

Avant l'incendie de 1692 qui détruisit le château jusqu'à intact, un grand bâtiment s'élevait à l'entrée de la deuxième enceinte, perpendiculairement à la salle des gardes. Il était flanqué de deux tours rondes qui ne sont pas entièrement détruites et surmonté d'un clocheton orné d'une horloge². Il renfermait un immense escalier dont les traces se voient encore sur la muraille du fond.

Tout à côté, était une très vaste citerne, encore existante, du reste, et qui a donné lieu à ce couplet que les Tallardiens chantaient quand leurs vignes n'avaient pas

¹ Un mauvais plaisant affirmait en visitant le château que LAVBA voulait dire *L'abbaye*. Un écrivain dont j'ai oublié le nom, prétendait, il y a quelques mois, dans un article, du reste insignifiant, publié dans une petite revue de Grenoble, que l'interprétation de LAVBA par *Noël au baron* était insensée, mais il se gardait bien de dire pourquoi et surtout d'en proposer une autre meilleure.

² Certains détails, tels que le précédent et d'autres qui vont suivre se sont transmis à Tallard depuis 200 ans par la tradition. Mon bisaïeul qui était de Tallard, que j'ai encore connu, et qui est mort en 1847 à 89 ans, avait connu lui-même, dans sa jeunesse, une femme qui se souvenait d'avoir vu le château intact. On voit que ces événements ne sont pas si loin de nous qu'on pourrait le croire.

produit une récolte aussi bonne qu'ils l'eussent souhaité :

Saint-Grégoire
Nous donne à boire
De l'eau
De la citerne du château.

Derrière ce bâtiment, aujourd'hui absolument arasé, était une cour intérieure, ouverte sur le précipice de la Durance par une galerie à jour d'un très joli dessin et dont il ne reste presque plus rien.

Au fond de cette cour se dressaient deux très hautes tours ; l'une, nommée le Donjon, était rectangulaire à l'extérieur, circulaire à l'intérieur et renfermait un escalier dont quelques marches sont encore suspendues dans le vide.

Une porte de petite dimension, surmontée d'un écusson aujourd'hui détruit, donnait accès dans le corps de logis le plus ancien, qui avait la forme d'un quadrilatère flanqué de tours rondes sur ses angles. Ce vieux corps de logis avait été confortablement aménagé au XVI^e siècle ; on y avait installé un calorifère, des privés encore très reconnaissables, des cuisines bien organisées, des dépenses dans le sous-sol. De vastes cheminées en marbre ornaient les salles qui portaient le nom de Salle du roi et de Sallette, des cabinets ou retraits étaient ménagés dans les tours. Les ébrasements des fenêtres à croisillons étaient peints ; on y distingue encore des monogrammes composés des lettres B D C et A D H (Bernadin de Clermont et Anne de Husson), ce qui assigne à cette ornementation une date antérieure à la mort de Bernadin, c'est-à-dire à 1522.

Les murs de cette partie du château sont très solides, encore parfaitement d'aplomb et ne se détruisent que pierre à pierre. Si on débarassait les sous-sols des débris séculaires qui s'y sont accumulés et dont la poussée est dangereuse, les ruines de Tallard résisteraient encore pendant beaucoup de générations à l'action destructive du temps.

Voici un détail transmis par la tradition sur l'incendie du château de Tallard qui eut lieu le 3 septembre 1692. Les troupes alliées promirent de ne commettre aucune déprédation dans le bourg de Tallard si on leur payait une contribution de guerre. La municipalité y consentit, en stipulant que le château serait compris dans ce traité, mais les officiers ennemis, qui avaient reçu l'ordre de brûler le château du maréchal de Tallard, en représaille des dégâts commis par ses troupes en Allemagne, refusèrent d'y consentir. Les conseillers répondirent : Puisque le château ne doit pas être sauvé, que tout brûle.

Les soldats apportèrent dans les salles basses du château, d'immenses chargements de gerbes de blé et de paille qui étaient encore répandus dans les champs environnants, y mirent le feu, ainsi qu'aux quatre coins du bourg et se retirèrent.

Voici maintenant ce qu'ajoute la légende. Le général ennemi serait venu se présenter au duc de Savoie qui lui aurait dit : « Avez-vous brûlé Tallard ? — Oui, sire — Le Château ? — Le Château aussi. — Et le bois tordu ? (c'était de la vigne dont il entendait parler) — Nous n'avons pas pu, il y en avait trop. — Alors vous n'avez rien fait ». En effet, Tallard, à l'aide des bénéfices qu'il retirait de ses excellents vignobles, se releva peu à peu de ses ruines.

On proposa au duc de Tallard de réparer son château et tout au moins de le couvrir de toitures nouvelles ; il refusa, reculant devant une dépense qui n'excédait cependant pas ce que lui permettait sa fortune. Il se contenta de transformer le château en ferme ; les deux tiers furent abandonnés ; la chapelle et le corps de logis avoisinant furent couverts d'une grossière charpente dont les bois furent pris dans les forêts de la seigneurie. Pour la placer on suréleva les murs, on détruisit une partie du pignon de la chapelle et les frontons triangulaires qui surmontaient les fenêtres de la salle des gardes.

Depuis lors, les choses sont demeurées en l'état, et y demeureront jusqu'à ce qu'un archi-millionnaire séduise

par la beauté du monument, par l'étendue et la variété du paysage et la douceur du climat, consente à dépenser une grosse somme pour restaurer tout ou partie du château de Tallard.

La vente du château, de la garenne et d'une terre voisine nommée la Muscadelière, ayant en tout une superficie de huit hectares environ, a eu lieu le 30 janvier, pour le prix de 13.420 francs, plus les frais. Comme le département des Hautes-Alpes ou la commune de Tallard, qui auraient dû tenir à honneur de posséder cette chapelle charmante et ces ombrages, n'ont pu ou voulu les acquérir, l'auteur de ces lignes s'en est rendu adjudicataire dans le seul but d'en assurer la conservation. On peut être certain au moins que désormais la chapelle ne sera pas vendue pierre à pierre à quelque juif opulent, pour en orner son parc, et que les chênes de la garenne ne seront pas transformés en bois de chauffage.

Comme la gaité ne perd jamais ses droits en France, même dans une vente aux enchères, on a inséré dans le cahier des charges les deux articles suivants.

Le premier réserve à M. le marquis de Béranger le droit de fouille pendant un an, et à perpétuité la moitié de tous les trésors qui pourraient être découverts dans les lieux vendus. Des trésors dans le château de Tallard ! je n'insiste pas.

Par le second article, M. de Béranger se réserve le titre et les armes de duc de Tallard, toujours à perpétuité. D'abord, il n'y a jamais eu d'armes affectées spécialement au duc ou à la duché de Tallard. Ensuite il y a un peu plus de 141 ans aujourd'hui que la duché-pairie de Tallard n'existe plus, car elle s'est éteinte avec le dernier descendant direct du maréchal de Tallard, pour la famille duquel elle avait été créée.

Personne, depuis lors, n'a pris et ne peut prendre le titre de duc de Tallard, et il faudrait pour que cela fût, ou que le Gouvernement l'autorisât, ce qui ne paraît pas devoir avoir lieu de sitôt, ou que quelqu'un usurpât le titre de duc de Tallard, ce qui ne serait pas très commode.

On usurpe un titre de comte ou, à la rigueur, de marquis, mais les ducs encore existants sont connus, classés, catalogués, ils se défendent mutuellement de toute usurpation et celui qui passerait outre s'attirerait, sans compter le ridicule, une ou même plusieurs méchantes affaires. La réserve de M. de Bérenger me paraît entachée d'une nullité originelle en ce sens qu'elle porte sur un objet qui n'existe plus. A partir de 1755, Tallard ne fut plus une duché-pairie, mais redevint une vicomté comme avant 1712¹.

. .

Puisque je suis en train de causer de Tallard, j'ajouterai un mot sur le seul monument digne d'intérêt que possède ce bourg à part son château. C'est de la porte de l'église qu'il s'agit.

L'église paroissiale de Tallard a toujours occupé le même emplacement qu'aujourd'hui et a toujours été dédiée à Saint-Grégoire, du moins il n'y a aucune preuve du contraire. Il y avait bien dans le cimetière une église dédiée à Saint-Étienne, mais elle n'était point paroissiale. Au XIV^e siècle, l'église de Saint-Grégoire était déjà où elle est maintenant, c'est-à-dire au centre du bourg ; elle a été réparée au XVI^e siècle et agrandie au XVII^e au moyen de deux nefs latérales, mais elle n'a pas changé de place.

La porte se compose de deux pieds droits en forme de pilastres rectangulaires, reposant sur des piédestaux dont le dessin est absolument classique, et surmontés de chapiteaux à feuillages élégants d'un pur style renaissance. Chaque pilastre est orné de quatre petits tableaux quadrangulaires superposés ; chacun renferme une tête humaine sculptée en relief ; deux représentent des figures

¹ Ce raisonnement est inattaquable au point de vue des règles féodales d'avant 1789 ; je ne crois pas que notre nouvel état sociale lui a fait perdre de sa valeur, au contraire, puisqu'une loi interdit tout spécialement de prendre le nom d'une commune française pour l'ajouter au sien, ou un titre dans lequel un nom de commune serait compris.

casquées vues de profil ; deux des têtes de femme de face ; les autres sont de profil et l'une est coiffée d'une casquette rappelant vaguement celle dont on affuble généralement Louis XI. Les figures casquées sont absolument dans le goût de la renaissance, les casques sont imités de l'antique et sans aucun rapport avec le heaume des chevaliers du moyen-âge.

Le tympan est supporté par un linteau chargé d'entrelacs gothiques formant cinq motifs tous pareils l'un à l'autre, et au milieu desquels on lit les chiffres 11549. L'archivolte est semée de quintefeuilles et le tout est surmonté d'une corniche d'un profil absolument classique.

Rien donc dans cette porte, moulures, piédestaux, figures, entrelacs, qui ne dénote le style de la renaissance. Elle date de 1549, cela ne saurait être douteux un seul instant ; seulement comme il y avait cinq cases à remplir sur le linteau, le sculpteur, au lieu d'y inscrire simplement la date 1549 l'a fait précéder d'un 1 parasite qui est un simple ornement. J'ajoute que ce linteau est sculpté en relief et n'a subi aucune modification ; tel il a été fait de prime abord, tel il est encore aujourd'hui. L'examen le plus superficiel exclut toute hypothèse d'une reprise de travail, d'un remaniement postérieurs.

Cependant c'est l'interprétation de ces chiffres 11549, qui a permis à quelques personnes auxquelles l'étude des styles n'est pas très familière, de reculer la date de ce monument jusqu'en 1154 !

Il me suffira pour réduire à néant cette hypothèse, de rappeler : 1° Qu'avant le XV^e siècle, les chiffres arabes n'ont jamais été en usage en France ; au XII^e siècle on inscrivait toujours les dates en chiffres romains.

2° Que le style du linteau est de l'extrême limite du gothique flamboyant, c'est-à-dire du XVI^e siècle.

Une date du XII^e siècle inscrite en chiffres arabes, un linteau du XII^e siècle, chargé d'entrelacs gothiques flamboyants, seraient des énormités, mais des énormités telles qu'il n'y a pas même lieu de les discuter.

J'ai entendu soutenir que cette porte devait être celle de la porte Chevalerie, l'une de celles qui donnait entrée dans le bourg de Tallard et qui aurait été transformée un beau matin en porte d'église. Mais une porte de ville doit être assez haute et assez large pour donner accès à une charrette chargée ; aucune n'a de linteau, mais affecte la forme d'un simple arc en plein cintre ; elle doit être construite en blocs solides et sans ornements et non pas chargée de sculptures délicates que le moindre choc peut réduire en poussière.

Il n'y a pas une porte de ville au monde, qui ait, de près ou de loin, dans l'ensemble ou dans les détails, le moindre rapport avec la porte de l'église de Tallard.

Cette porte ne fut donc jamais autre chose qu'une porte d'église et elle date de 1549.

J. ROMAN.

LA BIBLIOTHÈQUE DE GAP

PAR M. A. DUMAS

I

LA FONDATION ET SON ORGANISATION.

Le premier essai de création d'une bibliothèque publique à Gap est dû à Paul Colomb de Batines¹. Déjà son père, le député Colomb, secondé par son collègue Amat et par le Préfet, s'était préoccupé de fonder des bibliothèques dans les villes principales du département, en commençant naturellement par le chef-lieu. Paul Colomb, esprit curieux, hardi, caractère original, bibliophile passionné, prit à cœur le projet de son père et le fit aboutir. Il avait alors dix-huit ans à peine. Dans une brochure imprimée en 1829², il a lui-même raconté ses démarches, cité les noms des bienfaiteurs qui l'ont aidé par des secours en argent ou des dons de livres. « Il courut les ventes, les quais, les magasins de librairie de la capitale, il écrivit de tous côtés pour avoir des secours », et parvint, non sans peine, à réunir environ 2.000 volumes.

Ces livres, venus d'un peu partout et recueillis à grand peine, furent reçus à Gap avec le plus grand plaisir.

« Tous ces livres étaient à peine arrivés à Gap qu'une ardeur de bon augure s'est manifestée de toute part pour en jouir incontinent... et si quelque dissidence s'est manifestée au sujet de l'emplacement de la bibliothèque et de son administration, on n'a pu y voir autre chose qu'une rivalité de zèle pour le bien public³ ».

¹ Né à Gap en 1811, mort à Florence en 1855. Eut une existence mouvementée et écrivit beaucoup. A composé un ouvrage de grande valeur : *Bibliographia Dantesca* (Prato, Alberghatti, 1845-46. 2 tomes en 3 vol. in-8°.

² *Règlement provisoire et Catalogue de la bibliothèque publique établie à Gap*. Gap, Allier, 1829.

³ Id.

Il faut croire, d'après ces paroles mêmes de Paul Colomb, qu'il se produisit un conflit entre la préfecture et la municipalité, chacune voulant avoir la bibliothèque.

Par mesure de conciliation et par une disposition provisoire, on choisit un emplacement en quelque sorte mixte, de manière à ne froisser personne tout en réservant la question de l'installation définitive. Les livres furent déposés au collège, dans une salle du rez-de-chaussée parfaitement indépendante.

Les professeurs de l'Etablissement voulurent bien, en échange des services que ces 2.000 volumes allaient leur rendre, se charger gratuitement de la surveillance de cette bibliothèque provisoire. Elle fut ouverte au public trois jours par semaine, le mardi, le jeudi et le samedi, de dix heures à quatre heures, à partir du 15 novembre 1829.

Un règlement fut établi — celui-là même qu'a imprimé Paul Colomb en 1829 et qu'on peut consulter à la bibliothèque pour plus amples renseignements. Je n'en reproduirai que l'article 4 :

« Toute personne habitant la ville de Gap, qui aura été
« agréée par les Bibliothécaires, pourra, moyennant une
« rétribution annuelle de 15 francs, qui sera payée d'avance
« entre les mains du Principal du Collège, emprunter à la
« Bibliothèque un ou plusieurs ouvrages jusqu'à concurrence de six volumes chaque fois ; il ne devra les garder
« qu'un mois au plus¹ ».

Quels étaient ces ouvrages ? On peut s'en rendre compte en parcourant le catalogue qui se trouve dans la même brochure. Cette bibliothèque se ressentait naturellement de la façon dont elle avait été formée. Réunie un peu au hasard des achats et des rencontres, accrue de livres donnés, elle comptait surtout des ouvrages populaires, tels que livres pieux, manuels de tous les arts (on y trouve notamment une *Calligraphie de campagne* et un *Code de*

¹ Id.

la toilette). Ajoutez à cela de nombreux rapports et discours, des brochures de toutes sortes. La littérature contemporaine y était représentée par des ouvrages tels que les *Nouvelles Méditations par La Martine* (sic), les *Poèmes d'Alfred de Vigny*, les *Odes et Ballades de Victor Hugo*, l'*Examen critique du cours de M. Cousin*. Il convient de signaler également trois ouvrages importants et mentionnés à ce titre par Théodore Gautier. Ce sont : deux *Grands atlas de marine* et l'*Iconographie grecque et romaine de Visconti*¹.

Si imparfaite que fût cette bibliothèque, elle pouvait rendre des services ; elle consacrait, en outre, le principe de la publicité et préparait les voies à un établissement plus grand, mieux organisé et mieux pourvu.

Mais il fallait pour cela s'entendre avec la Préfecture, qui avait aussi, sous forme de dépôts de livres, une véritable bibliothèque, moins considérable peut-être sous le rapport du nombre des volumes, mais bien plus importante si l'on considère la valeur des ouvrages.

Voici, du reste, le témoignage qu'en a rendu Théodore Gautier² :

« ... Placée dans les Archives de la Préfecture, [elle] doit son origine aux administrateurs du département ; elle se compose : 1° d'ouvrages qui se trouvaient dans divers monastères et qui, à l'époque de leur suppression, furent recueillis et réunis dans un même local ;

2° D'autres ouvrages achetés par MM. les Préfets avec les fonds votés par le Conseil général du département ;

3° Des livres envoyés à MM. les Préfets par le Ministère de l'Intérieur, quelques-uns pour la préfecture, et presque tous pour la *Bibliothèque de Gap*.

« La première catégorie ne comprend guère que des ouvrages de théologie.

¹ *Bibliothèque publique de la Ville de Gap. — Règlement.*

² Id.

« Dans la seconde figurent en première ligne la superbe édition des œuvres de Racine en 3 vol. in-^{fo}, imprimée en 1801 par Didot l'ainé; un herbier renfermé dans des boîtes d'une forme élégante, et une bibliothèque française en 226 volumes.

« Dans la troisième l'on trouve des ouvrages renfermant des gravures précieuses d'un prix très élevé, tels que le grand ouvrage sur *l'Égypte*, le *Musée royal* publié par Laurent, le *Voyage de Cailliaud à l'oasis de Thèbes*, le *Voyage* du même auteur à *Méroë*, le *Voyage pittoresque à la Grande-Chartreuse*, le *Choix de vues pittoresques*, de Thiénon, etc. »

Telle était cette bibliothèque de la Préfecture que la Municipalité aurait voulu réunir à celle du Collège dans un même local, afin de mettre ainsi à la portée du public *toutes les richesses intellectuelles de Gap*¹ suivant l'expression de Théodore Gautier.

Le 7 mai 1829², au cours d'une séance du Conseil municipal, un membre de l'Assemblée annonce tout d'un coup une grosse nouvelle. Le bruit était venu jusqu'à ses oreilles d'un envoi considérable de livres fait par le Ministère à la municipalité de Gap. On devine encore, à travers le style administratif et la rédaction décolorée du registre des délibérations, l'émotion qui s'empara de tous les édiles gapençais, à l'idée qu'ils allaient enfin posséder une Bibliothèque. Car, suivant la rumeur publique, il ne s'agissait de rien moins que de 3.000 volumes. Séance tenante, on donna au Maire mandat de vérifier l'exactitude du fait et d'aviser au moyen d'utiliser ce don magnifique.

Renseignements pris, il fallut renoncer à toutes ces belles espérances. L'envoi était réel, mais il était modeste. C'étaient 101 volumes de lecture et autant de livres élémentaires. En donnant ces renseignements par lettre³

¹ Id.

² *Registre des délibérations du Conseil municipal de Gap*. 7 mai 1829.

³ A la date du 29 juin 1829.

au Conseil municipal, le Préfet ajouta que ces livres seraient placés dans les archives et inscrits au catalogue dressé à cet effet. « Quoique ce local ne soit pas précisément public, ajoutait-il, on n'a jamais refusé les communications demandées¹ ».

Ceci se passait donc au moment où Paul Colomb créait la Bibliothèque du Collège. Le succès de cette création fut peut-être de nature à affaiblir les résistances de la Préfecture, en lui montrant que des livres placés ailleurs n'en étaient pas moins bien conservés et devenaient plus accessibles au public.

Quoiqu'il en soit, les démarches et les pourparlers continuèrent. Plus d'une fois, la municipalité profita de certaines occasions pour revenir à la charge. Ainsi, dans la séance du 16 mai 1830, au projet de budget de 1831, le Conseil vota une somme de 600 francs pour l'établissement de la Bibliothèque dans la salle du Conseil. Le 8 novembre de la même année, il vota également 161 fr. 30 pour frais de transport de trois caisses renfermant des livres pour la Bibliothèque et 15 fr. 25 pour une autre caisse.

Enfin, le différend fut heureusement tranché. « Aujourd'hui, écrit Théodore Gautier, à la date du 27 juin 1831, les obstacles qui s'opposaient à la réunion des deux Bibliothèques sont entièrement levés. M. Baynaud, préfet actuel de ce département, accueillant avec empressement la demande qui lui en a été faite par M. Allier, premier adjoint remplissant les fonctions de maire, a mis à la disposition de ce magistrat celle de la Préfecture; et un local convenable va recevoir toutes les richesses intellectuelles que possède la ville de Gap² ».

La Bibliothèque était fondée. Il ne restait plus qu'à l'organiser, c'est-à-dire nommer un bibliothécaire et un sous-bibliothécaire, choisir un local, dresser un budget, composer enfin un règlement.

Pour assurer l'unité de cette organisation et mener

¹ Voir *Registre des délibérations*. 23 juillet 1829.

² *Bibliothèque publique de la Ville de Gap. — Règlement.*

à bien cette multiple besogne, on commença par désigner un homme qui en prendrait en quelque sorte la responsabilité. Théodore Gautier fut nommé bibliothécaire le 15 mai 1831¹. Il avait alors une cinquantaine d'années². C'était une figure originale et sympathique parmi les personnalités gapençaises de ce temps. Sans être un historien proprement dit, il aimait à recueillir les annales de son pays. Il passait une grande partie de son temps dans sa propriété de Bonne où il a composé ses ouvrages et notamment son *Histoire de Gap*, et où les personnes d'un certain âge le voient encore, dans leur souvenir, se promener gravement le long de son allée favorite. Administrateur consciencieux, il relevait le côté aride et terre à terre de ses fonctions par une culture intellectuelle très soignée et acquise de longue main dans la fréquentation assidue des meilleurs écrivains de l'antiquité et du XVII^e siècle. Au commerce d'Horace et de Boileau, il avait gagné un style d'une grande pureté de goût, d'une exquise finesse d'observation, avec une pointe de malice très prononcée. A cette époque où la vie intellectuelle se confinait plus qu'aujourd'hui dans les provinces, l'observation des mœurs, la recherche des événements piquants et le goût des détails savoureux devaient faire le bonheur d'un délicat comme le fut Gautier, comme le fut encore son ami le poète Jean Faure.

C'était donc une bonne aubaine, pour l'organisation de la future bibliothèque que le concours de ce lettré, engagé dans des études d'histoire locale, rompu à l'administration et d'une autorité incontestée.

On se mit moins en frais pour le choix du sous-bibliothécaire. Non que la personnalité du premier titulaire de

¹ Théodore Gautier fut nommé le 15 mai 1831, « pour faire retirer de Paris le grand ouvrage sur l'Egypte donné par le roi » est-il dit dans la délibération du Conseil municipal (V. *Registre des délibérations*, 15 mai 1831).

² Théodore Gautier est né à la Saulce le 28 déc. 1780. Il fut nommé conseiller de préfecture en 1832. Il mourut le 13 octobre 1846.

cette charge, qui fut peut-être Valérian¹, ne fût pas de tout point recommandable. Au contraire, dans son Projet de budget de 1813, Théod. Gautier fait de lui le plus grand éloge. Mais on voulut surtout procéder économiquement.

Dans la séance du 14 août 1831, le Conseil municipal décida « que le sous-bibliothécaire serait celui qui serait chargé du travail de la garde nationale et qu'il lui serait attribué en sus du traitement attribué à celui-ci une indemnité de deux cents francs par an à la charge par lui de faire netoyer (*sic*) les salles de l'établissement, les rayons de la bibliothèque et de faire allumer le poêle (*sic*) en hyver »².

Le *Règlement* de la Bibliothèque confiera à cet employé un rôle plus élevé que ces simples attributions de garçon de salle. « Le sous-bibliothécaire, dit en effet l'article 5 de ce règlement, est chargé de la tenue de toutes les écritures, sous la surveillance du bibliothécaire »³.

Enfin, dans le projet de budget déjà cité, Théodore Gautier définit d'une manière explicite le travail à la fois matériel et intellectuel de son subordonné : « M. le Sous-Bibliothécaire ne mérite pas moins de remerciements par son assiduité plus qu'exacte, par la propreté parfaite qu'il fait régner dans les appartements, par l'ordre et la symétrie qu'il a établie dans les rayons où sont déposés les livres. Ce n'est pas sa faute s'il ne justifie que trop ce passage de l'Écriture portant : que nul ne peut servir deux maîtres à la fois ; or, il a à servir la Bibliothèque et la Garde nationale, et cette dernière a si fort absorbé tout son tems, qu'il n'a pas pu encore se livrer à la rédac-

¹ Le nom de Valérian figure pour la première fois dans l'annuaire de 1825. Il est probable qu'il fut le premier sous-bibliothécaire ; car s'il avait succédé à un autre, on trouverait l'arrêté concernant sa nomination.

² *Registre des délibérations* du Conseil municipal de Gap (14 août 1831).

³ *Bibliothèque publique de la ville de Gap. — Règlement.*

tion définitive du catalogue non plus qu'à la formation du tableau qui doit rappeler le nom des bienfaiteurs de l'établissement et les dons qu'il en a reçus »¹.

Cet état de choses ne dura pas longtemps. Bientôt, le sous-bibliothécaire ne fut plus chargé de la Garde nationale, mais son traitement ne fut porté qu'à 300 francs, malgré les justes réclamations de Théodore Gautier².

Dans la même séance (14 août 1831) où fut arrêtée la nomination d'un sous-bibliothécaire, la municipalité décida le choix d'un local. Dès le 4 août précédent, à l'occasion d'une lettre du Préfet³, cette question avait été soulevée et une Commission avait été nommée. Cette Commission s'acquitta rapidement de son mandat et, le 14 août, elle exposait à l'Assemblée communale le résultat de ses recherches. Elle proposait de louer « deux appartements au premier étage, dépendants de la maison de M. Labastie, juge au tribunal, sise rue de Provence, dont on demande, disait-elle, un loyer de deux cents francs ». La proposition fut adoptée et le maire fut autorisé à signer avec M. Labastie un bail pour neuf ans. En même temps, un crédit de 1.000 francs fut ouvert au maire, sur les fonds libres de 1830 pour les dépenses auxquelles donnerait lieu l'établissement de cette bibliothèque⁴.

L'entrée en jouissance eut lieu le 20 août 1831⁵.

On dut naturellement aussi, vers la même époque, s'occuper d'établir un budget spécial pour la Bibliothèque. Je n'ai pu trouver le détail exact, article par article, des

¹ *Registre de la correspondance*, n° 2.

² « Cette somme de 300 francs est bien loin de rétribuer convenablement toute personne qui voudra se charger de remplir les conditions attachées à un emploi qui exige autant de soins, d'assiduité et même d'intelligence ». (*Registre de la correspondance*, n° 9).

³ A la date du 11 juillet 1831.

⁴ Voir, pour toute cette question, le *Registre des délibérations* du Conseil municipal de Gap (4 août et 14 août 1831).

⁵ Nous voyons, en effet, dans une délibération ultérieure, que le bail de neuf ans consenti avec M. Labastie, expire le 20 août 1840. (Délibération du 5 août 1839).

budgets de 1832 et 1833. Mais je donnerai celui de 1834 qui figure dans le *Registre de la correspondance* et qui ne peut différer sensiblement des précédents.

BUDGET DE 1834¹.

RECETTES.

« Le Conseil municipal alloue annuellement une somme de 1.100 francs pour la Bibliothèque. Jusques à présent, il n'a point dépassé ce crédit qui sert à faire face aux dépenses suivantes :

DÉPENSES.

1° Traitement du bibliothécaire.....	Néant
2° Traitement du sous-bibliothécaire...	300
3° Frais de loyer des appartements.....	200
4° Achats de livres.....	300
5° Reliures.....	100
6° Assurance contre l'incendie.....	20
7° Frais de bureau.....	25
8° Chauffage.....	96
9° Dépenses imprévues.....	50
TOTAL.....	1.100 fr.

Plus encore que le budget et le local, le *Règlement* absorba les préoccupations de Théodore Gautier. Il dit lui-même que pour suppléer à son inexpérience, il s'adressa au bibliothécaire de Grenoble, dont il ne put, du reste, obtenir aucun renseignement pouvant lui servir.

« Vous m'accorderez votre indulgence, écrit-il au Maire, lorsque vous saurez que comptant fort peu sur mes forces, j'avais écrit à Grenoble où il existe une bibliothèque publique établie depuis bien des années, afin d'obtenir en communication le règlement qui y est observé. Il m'a été répondu que l'on suivait une tradition, un usage non écrit, et qu'il n'existait d'autre règlement que celui qui

¹ *Registre de la correspondance*, n° 14.

fut arrêté en 1825 et qui est relatif aux formalités à observer lorsque des livres sont empruntés à la bibliothèque par les *habitants recommandables de la ville*. Les dispositions que renferme ce règlement ne m'ont été d'aucun secours. Car votre opinion et celle de plusieurs membres du Conseil municipal m'étaient parfaitement connues »¹.

Théodore Gautier fut donc réduit à s'inspirer des vœux de la municipalité et de ses propres lumières.

Du règlement qu'il élaborait et qu'il est facile de consulter à la Bibliothèque, je ne citerai que les articles concernant les heures de séance et le prêt des livres.

ARTICLE 9¹.

« La Bibliothèque sera ouverte au public les mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi de chaque semaine, excepté les jours de fête consacrés par le Concordat.

ARTICLE 10.

« La durée des séances sera de six heures par jour ; mais ces heures varieront, suivant les saisons, de la manière suivante : Pendant les mois de mai, juin et juillet, les citoyens seront admis depuis huit heures du matin jusques à onze heures et depuis deux heures de l'après-midi jusques à cinq. Pendant les mois de février, mars, avril, août, septembre et octobre, depuis huit heures et demie du matin jusques à onze heures et demie, et le soir, depuis deux heures jusques à cinq. Pendant les mois de novembre, décembre et janvier, depuis neuf heures du matin jusques à midi et depuis une heure et demie jusques à quatre heures et demie du soir.

ARTICLE 14.

« Tout emprunt à la Bibliothèque est prohibé ».

Il convient de remarquer toutefois que cet article 14 n'avait pas un caractère absolument rigoureux.

¹ *Registre de la correspondance, n° 1.*

² *Bibliothèque publique de la ville de Gap. — Règlement.*

« Je n'ignore pas, M. le Maire, écrit Théodore Gautier¹, qui (*sic*) est des circonstances, qu'il existe des positions sociales qui pourront quelquefois vous forcer à déroger à la règle établie ; mais j'ai pensé que les exceptions à cette règle ne devaient point être écrites. L'administration de la Bibliothèque étant placée sous l'autorité immédiate du premier magistrat de la ville, c'est à lui qu'il appartiendra d'apprécier les motifs des demandes qui pourront être présentées à cet égard ».

Telle fut l'organisation, rapidement menée, de la Bibliothèque de Gap. A certains égards, ses commencements étaient fort modestes. Elle n'occupait que deux pièces, louées pour la modique somme de deux cents francs par an ; son installation ne coûtait que 1.000 francs. Le nombre de ses volumes n'était guère que de 3.000², y compris beaucoup d'ouvrages peu importants.

D'autre part, cependant, elle débutait sous d'heureux auspices. La municipalité, qui avait tant lutté pour sa création, devait mettre en quelque sorte son amour-propre à l'enrichir. Son bibliothécaire allait, de son côté, en faire un peu son œuvre personnelle et l'on pouvait prévoir qu'il y consacrerait le meilleur de son intelligente activité. Enfin, les dons de l'État et de quelques généreux particuliers ne devaient pas tarder à accroître le nombre des volumes.

Comment cette bibliothèque a vécu jusqu'à nos jours, en s'enrichissant de plus en plus et en perfectionnant peu à peu son organisation, tel sera l'objet d'un prochain travail.

A. DUMAS.

¹ *Registre de la correspondance, n° 1.*

² Car vers 1835, la Bibliothèque, accrue de quelques dons et de quelques acquisitions de la ville, ne comprenait que 3.700 volumes. (*Annuaire des Hautes-Alpes, 1835*).

RECHERCHES

Sur le vrai auteur du texte attribué par M. de Ladoucette
à l'empereur Julien, au sujet de la bataille de Mont-
seuleucus.

PAR M. L'ABBÉ F. ALLEMAND.

Le passage bien connu dont il s'agit, et que nous demandons au lecteur la permission de reproduire, est ainsi conçu : « *Magnentium fugientem a Mursà suprà Tahorum descendisse ad Varum verissimile est, indeque per viam Bocconis et Brigantiniomagi venisse Segusteronem, inde, per Deam properabat ire Lugdunum, ubi erant mater et frater ejus. Sed viâ ad Montem Seleucum pervenerat, cum duces Constantii, superatis Alpium Cottianarum præsidis, hûc accedentes per Catorigas et Vapincum, exercitum ejus aggrediuntur, et, cæsis ad internectonem copitis, tertiâ tandem pugnâ victus, fugam de novo arripuit contendens Lugdunum, ubi, matre occisa et fratre, sibi ipsi manus intulit.* (Jul. imper.) »

M. de Ladoucette, comme on sait, dans son *Archéologie de Montseleucus*¹, dans son *Rapport à l'Institut de France*², et enfin dans sa *Topographie des Hautes-Alpes*³, a fait les honneurs de ce texte à l'empereur Julien. Depuis lors, tous les auteurs, qui ont parlé de la bataille de Montseleucus, ont regardé cette citation comme authentique. C'est ce que nous avons fait nous-même dans une étude : *La vallée d'Oze avant le XI^e siècle*⁴.

Mais, ayant eu à composer, il y a quelques années, notre *Note sur la bataille de Montseleucus*⁵, nous eûmes à

¹ *Archéologie de Montseleucus*, Gap, Allier, 1806, p. 8.

² *Rapport à l'Institut de France*, Gap, Allier, 1806.

³ *Topographie des Hautes-Alpes*, édition de 1848, p. 333.

⁴ *La vallée d'Oze avant le XI^e siècle*, Gap, Richaud, 1891, p. 2.

⁵ *Note sur la bataille de Montseleucus*, Gap, Jouglard, 1893.

vérifier ce texte qui donnait sur la marche de Magnence des détails si précis. Nous consultâmes M. J. Roman, qui voulut bien nous répondre que Julien n'avait écrit ces lignes nulle part, et qu'elles devaient être, selon toute apparence, de quelque commentateur du XVI^e siècle. M. Roman a depuis exposé son opinion dans un article¹ paru au *Bulletin de la Société d'Études*, où on peut utilement le consulter.

Nous demandâmes alors à M. G. Pinet de Manteyer, si, en raison de son séjour à Paris, il ne pourrait pas tenter quelques recherches à la Bibliothèque nationale pour essayer de découvrir la source d'où émanait le texte en question. M. de Manteyer, avec une aimable complaisance dont nous tenons à le remercier ici, voulut bien nous adresser de précieux renseignements qui, arrivés trop tard pour figurer dans notre publication antérieure, vont trouver ici leur place.

D'abord le texte est-il de Julien ? Prenons la dernière édition de ses œuvres publiée à Leipsig, en 1875, par M. J. C. Hertelein; nous y verrons que l'impérial écrivain n'y nomme qu'une seule localité des Alpes, ce qu'il fait dans sa *Lettre* au Sénat et au peuple d'Athènes, et cette localité, c'est Briançon, εν τη Βριακκονα². Dans le premier panégyrique de Constance, il fait bien allusion à la bataille qui porta le dernier coup à la puissance de Magnence, mais sans indiquer où elle eut lieu. Dans le second panégyrique du même, il la mentionne clairement, et il la place vers les Alpes Cottiennes και τριτον παλασμα περι τας Χοττας Αλπεις³. Voilà tout ce que Julien a fourni sur la bataille de Montseleucus.

Les autres auteurs de l'antiquité en ont-ils parlé ? Nous nous servirons encore, pour répondre, des œuvres de Julien. Ces œuvres, avant d'être éditées par Hertelein, dans notre siècle, l'avaient été par P. Martin et Ch. Canto-

¹ *Bulletin de la Société d'Études*, 11^{me} série, n° 17, p. 54 et suiv.

² *Œuvres de Julien*, édition d'Hertelein, p. 368.

³ *Œuvres de Julien*, édition d'Hertelein, p. 95.

clairen 1553, par D. Pétau en 1630, et, enfin, par Spanheim en 1696. Or, ce dernier reproduit les préfaces et notes des précédents, et nous fait connaître les auteurs anciens qui ont parlé de la bataille de Montseleucus : ils sont au nombre de six :

1° La *Chronique Alexandrine* ou *Pascale*, qui comprend deux parties : l'une faite par un contemporain de Constance et allant jusqu'en l'année 354 ; l'autre faite par un contemporain d'Héraclius. A la fin de la première, on lit : « Cette même année, Magnence, en étant de nouveau venu aux mains à Montseleucus (εν τω Μονσελευκω ¹), et ayant été vaincu, s'enfuit à Lyon, où il tua son propre frère, et se donna lui-même la mort, les quatrièmes ides d'août² ».

2° Socrate le Scholastique, né à Constantinople vers 379, et auteur d'une histoire ecclésiastique de l'an 305 à l'an 445. Il dit : « Magnence, quittant aussitôt ce lieu, passa dans les Gaules, où, poursuivi par les troupes de Constance, un autre combat s'engagea près du lieu portant le nom de Montseleucus (περι τον τοπον ω ονομα Μοντεσελευκος) ; et, vaincu encore, il s'enfuit seul à Lyon, ville des Gaules, située à trois journées de Mursâ³ ».

3° Hermas Sozomène, contemporain du précédent, auteur, comme lui, d'une *Histoire ecclésiastique*. Il parle ainsi : « Magnence, ayant abandonné cette position pour s'enfuir plus loin, et suivi de près par les troupes de Constance, en vint aux mains vers l'endroit appelé Montseleucus (περι το καλουμενον Μοντισελευκος), et, vaincu, il se sauva seul à Lyon⁴ ».

4° Epiphane, historien du VI^e siècle, auteur de l'*Histoire tripartite*, c'est-à-dire tirée de Sozomène, Socrate et Théodoret. Nous connaissons cette Histoire tripartite par le précis ou *Epitome* qui en a été fait par Cassiodore. Dans cet *Epitome*, on lit : « Magnence s'enfuit à Mursâ, qui est

¹ *Œuvres de Julien*, édition de Spanheim, tome II, pp. 256-257-261-263-311.

² *Chronique Pascale*, chap. XXIX.

³ Socrate : *Hist. eccles.*, liv. II, chap. XXXII.

⁴ Sozomène : *Hist. eccles.*, livr. IV, chap. VI.

« une forteresse de la Gaule (*Gallia castrum*) et, désertant ce lieu, il s'avancait plus loin. Les soldats de Constance marchant à sa poursuite, une bataille s'engagea autour de Montseleucus (*circà Montem Seleucum*), et Magnence, fuyant seul, vint à Lyon, tua sa mère et son frère et mit fin lui-même à ses jours¹ ».

5° Théophane, historien du VIII^e siècle, auteur d'une *Chronographie*, s'exprime en ces termes : « Ils combattirent tous deux à Mursà contre Magnence, et celui-ci, ayant été vaincu, vint en Italie, où, battu plusieurs fois par les armées de Constance, il en vint aux mains à Seleucus (*τω σελευκω*), et, défait encore, il s'enfuit à Lyon² ».

6° Landulphe Sagax, qui écrivait au IX^e siècle et a fait une suite aux ouvrages d'Eutrope et de Paul, diacre. Il a ce passage un peu plus explicatif : « En ce temps, Constance, combattant contre Magnence à Mursà, le vainquit, et jamais peut-être les forces et la fortune de l'empire ne furent plus ébranlées que dans cette guerre. Ensuite Magnence se retira en Italie, où il dispersa sur le Tessin des forces qui le poursuivaient avec toute la témérité et l'audace que donne la victoire, et, marchant sur Rome, il égorga un grand nombre de sénateurs et de citoyens. Comme il comprit que les troupes de Constance étaient proches, il se transporta dans les Gaules, où les belligrants se livrèrent plusieurs combats dans lesquels, tantôt les uns, tantôt les autres, paraissaient victorieux. Enfin Magnence vaincu prit la fuite, et, voyant ses soldats abattus par les défaites antérieures, se tenant sur une hauteur, il s'efforçait par des harangues à relever leur courage. Alors, ceux-ci, préparés à rendre à leur chef leurs hommages accoutumés, s'y refusant, s'écrièrent d'une seule voix : « Constance Auguste, à toi la victoire ! » Magnence vit là un augure que les Dieux ne lui destinaient point l'empire, et s'avancait plus loin ; mais les

¹ Epiphane : *Hist. tripartite*, livr. V, chap. IV.

² Théophane, édité dans le *Corpus scriptorum historiae bysantinae*, Baun, 1839, vol. I, p. 64.

« armées de Constance, marchant sur ses pas, une action
 « s'engagea aux environs de Montseleucus (*circà Montem
 « Seleucum*), et, prenant seul la fuite, il parvint à Lyon,
 « mit à mort sa mère et son frère Sénon qu'il avait cons-
 « titué César pour défendre les Gaules. Bientôt, serré de
 « près par les soldats de Constance, il se transperça le
 « flanc en se jetant, de tout le poids de sa grande corpu-
 « lence, sur un glaive dont il s'était pourvu en secret et
 « qu'il avait appuyé contre un mur; et, son sang coulant
 « par la blessure, les narines et la bouche, Magnence expira
 « le quarante-deuxième mois de son empire et près de la
 « cinquantième année de son âge¹ »

Voilà ce que les auteurs anciens nous disent sur la bataille de Montseleucus. Aucun d'eux, on le voit, n'a écrit le passage attribué par M. de Ladoucette à Julien.

De plus, Spanheim nous apprend que c'est Sirmond, le premier, qui, dans son commentaire de Sidoine², a pu, grâce à l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, identifier Montseleucus avec Montsaléon. Valois, après lui, l'a fait dans son édition de Socrate. Or, ces deux commentateurs sont de la deuxième moitié du XVII^e siècle. L'édition de Spanheim qui les cite est elle-même de 1696. Ainsi on a ignoré jusqu'à ces auteurs l'endroit où la bataille avait été engagée.

Ajoutons que l'histoire de la guerre de Magnence est fort obscure. On sait, d'après l'ensemble des témoignages qui précèdent, qu'il y eut au moins trois rencontres entre les deux compétiteurs : la première à Mursa en Pannonie, la seconde en Italie, la troisième à Montseleucus en Gaule. Or, parmi les auteurs anciens, s'il y en a qui mentionnent les trois, (Julien, Théophane, Eutrope, Aurélius Victor), d'autres n'en citent que deux, (Socrate, Sozomène, la Chronique Pascale, Epiphane), et d'autres une seulement, (Zozime). De plus, ils n'indiquent pas toujours les lieux où

¹ Landulphe Sagax, dans : *Monumenta Germaniæ historiæ*, tome II, pp. 329 et 330.

² Sirmond : *Commentaire de Sidoine*, liv. V, lettre VI.

elles se produisirent (Philastorges, Zonare); et, s'ils les indiquent, quelquefois ils se trompent : ainsi Socrate et Epiphane placent Mursà en Gaule, ce qui a porté Valois à identifier cet endroit avec La Mure en Dauphiné, et Vallon-Corse, notre historien Gapençais, à supposer deux Mursà, l'une en Pannonie, l'autre en Gaule. et à dire que cette dernière était Murse sise sur le Tanaro qui prend sa source au col de Tende¹. Ensuite, Landulphe Sagax parle du plusieurs engagements, soit en Italie, soit en Gaule. Enfin, ceux qui mentionnent Montseleucus le font sans indiquer la voie suivie par Magnence dans nos pays. Ils se copient les uns les autres sans ajouter des détails bien nouveaux.

De quel auteur M. de Ladoucette a-t-il donc pu extraire le texte qui nous occupe?

« L'a-t-il inventé, se demande M. J. Roman? En aucune façon, répond-il; car, si son sens critique n'est pas à l'abri des reproches, sa bonne foi est hors de doute. Ce passage me semble être un fragment de commentaire d'un de ces savants du XVI^e siècle, oubliés aujourd'hui, qui pouvaient dissenter de *omni re scibili*, et charger les marges de leurs éditions des classiques d'un fatras de notes trois et quatre fois plus longues que le texte même² ».

D'autre part, M. G. de Manteyer nous écrivait : « Ce qui frappe dans ce passage, c'est sa précision; on peut se demander d'où viennent tous les détails topographiques nouveaux qu'il renferme sur la marche de Magnence, détails que les anciens ont négligé de nous apprendre. Ma conviction est que ce texte est moderne, postérieur à Spanheim et antérieur à Ladoucette. Ce qu'il renferme de nouveau est personnel à l'auteur, et n'est qu'une hypothèse émise par lui et ne valant que par lui. »

¹ « Huic loco adsignanda videtur pugna commisssa apud Mursam, Gallie castellum, in qua Magnentius victus jam anno 351 circa Mursam Pannonie caput, novam cladem patitur, et profugit ad ultiores Gallicae partes, ut narrat Socrates, nec obstat error ejusdem asserentis Mursam tres dies itinere tanquam distare à Lugduno, nam in medio est Montseleucus, undè ad Lugdunum itur ». (Vallon-Corse : *Carte de la domination romaine dans les Gaules.*, 1715-1775.

² *Bulletin de la Société d'Etudes*, série II, n° 17, p. 56.

La question en était là, lorsqu'une circonstance toute fortuite vint nous mettre sur la voie et nous livrer le secret de l'énigme. En visitant, l'année dernière, l'exposition régionale de Gap, nous vîmes appendue au mur une grande carte des Gaules, pendant l'époque romaine, dressée, au siècle dernier, par Vallon-Corse. Dans cette carte, l'auteur avait intercalé de distance en distance des textes latins explicatifs qui sont visiblement son œuvre. Quel ne fut pas notre étonnement en lisant, à l'endroit de Montseleucus, le passage tout entier, tel qu'on le trouve dans les publications de M. de Ladoucette. Il était là dans toute son exactitude. Seulement, à la fin de la dernière phrase, se trouvaient les mots *ut asserit Julianus*, placés entre *tertiâ tandem pugna victus et fugam de novo arripuit*. Tout était expliqué. M. de Ladoucette, dans ses travaux sur la Bâtie-Montsaléon, avait eu sous les yeux la carte de Vallon-Corse, et le membre de phrase, *ut asserit Julianus*, le lui avait fait attribuer à Julien, quoiqu'en réalité l'assertion ne visât que la troisième défaite de Magnence.

Voilà donc ce qu'il en était de cette fameuse citation : elle avait été prise dans la carte de Vallon-Corse¹.

Toutefois, les recherches auxquelles elle a donné lieu n'auront pas été inutiles, puisqu'elles ont fait recueillir ce que les divers auteurs de l'antiquité nous ont conservé sur la bataille qui a été l'un des plus mémorables événements arrivés dans nos Alpes.

Elles sont précieuses pour nous à un autre point de vue. Nous avons établi, dans notre *Note sur la bataille de Montseleucus*, que le célèbre combat avait eu pour centre la Baumette et non la Bâtie-Montsaléon, comme l'a prétendu M. de Ladoucette. Or, les auteurs cités plus haut viennent corroborer notre démonstration.

¹ Vallon-Corse : *Carte de la domination romaine dans les Gaules, 1715-1775*.

Ces auteurs disent, en effet, que la bataille fut livrée à Montseleucus. Or, que désignait ce nom ? La ville, puisque *Montsaléon* dérive très régulièrement de *Montseleucus* : ainsi on disait, pendant le moyen-âge, avant le XV^e siècle, *Mons Silei ou Cylei*, et, après cette époque, *Mons Saleonis*. Il désignait encore la mansion romaine située à la Baumette, en tant qu'elle portait le vocable de la ville elle-même, comme aujourd'hui la gare de Chabestan porte le nom de ce village. C'est donc aux environs de la ville que la bataille fut livrée. Mais en quel endroit ? N'est-ce pas à la Baumette où se trouvaient la station militaire et le camp romain dont la position fortifiée, entre les deux Buëch, commandait à quatre vallées et à autant de routes ? N'est-ce pas là que Magnence a dû recevoir l'attaque, plutôt qu'à l'est de la ville, où son armée aurait couru le risque d'être acculée au mont Arambre ? N'est-ce pas là que les généraux de Constance, arrivant par Gap, ont dû entamer l'action, et non sur Maraise, où leurs troupes auraient été prises en flanc et rejetées dans les montagnes de la vallée d'Oze ? Pour qui connaît les lieux, il ne saurait y avoir doute. Nous rappelons, en outre, que la petite plaine dont il s'agit n'aurait pu offrir un champ de bataille suffisant à deux armées composées chacune au moins de 30 mille hommes.

Ensuite, le continuateur d'Eutrope nous dit que les soldats de Constance se mirent à la poursuite de Magnence jusqu'à Lyon, où le serrant de près, ils le portèrent à se suicider. Ainsi, d'après cet auteur, Magnence battit en retraite sur la route de Die. Mais, si la bataille avait été perdue à l'est de la ville, comment aurait-il pu effectuer cette retraite ? Les ennemis, arrivés par Gap et restant vainqueurs, maîtres par conséquent de la route, n'eussent-ils pas arrêté le vaincu dans sa fuite sur Lyon ?

Spanheim nous apprend, en outre que Sirmond et Valois, au XVII^e siècle, ont été les premiers à identifier Montseleucus avec Montsaléon. Que devient donc la prétendue tradition par laquelle on croit pouvoir soutenir, à l'aide de

certaines noms de lieux, que l'action s'était passée dans la plaine située à l'est de la ville? Elle n'existait pas, comme on voit.

En sorte que, plus on examine la question, plus on voit l'impossibilité que la bataille ait eu lieu sur Maraise. Nous prions, d'ailleurs, le lecteur de s'en rapporter aux autres preuves tirées de la topographie et de la stratégie que nous avons exposées dans notre *Note précitée*.

F. ALLEMAND.

12 janvier 1897.

PRAPIC, MON VILLAGE

SONNET

Ciel bleu profond, le jour, ciel or dans la nuit sombre ,
Monts de neige l'hiver et de fleurs le printemps,
Sources au bel azur, aux murmures constants ;
Ruisseaux clairs, babillards, aux méandres sans nombre.

Vallons pleins de parfums, où le soleil et l'ombre
Par leurs bienfaits divers charment tous les instants ;
Oiseaux gais, au vol vif, aux trilles éclatants,
Dont le nombre obscurcit la forêt et l'encombre...

Voilà ce qui te fait, Prapic, un beau décor ;
Mais tes rocs, tes torrents t'embellissent encor :
Tes sites merveilleux font s'extasier l'âme...

Puis de l'amour des tiens tu veux être vainqueur,
Tu tiens tant à ce droit que, redoutant ton blâme,
Je n'ai jamais osé te demander mon cœur.

JEAN SARRAZIN.

HORIZONS

DU MONDE MORAL ET RELIGIEUX

Par M. l'abbé RICHAUD¹.

(Compte-rendu bibliographique)

M. l'abbé Richaud, aumônier du lycée de Digne, président de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes, vient de publier un ouvrage de haute inspiration et d'une forme littéraire très soignée.

Le titre à lui seul (*Horizons du monde moral et religieux*) fait pressentir un *Sursum corda*, qui ne se dément pas jusqu'à la fin du volume.

Sans doute, la situation même et le caractère de l'auteur ont dicté avant tout la forte doctrine qui fait la charpente de ces belles pages. Mais le ciel clair de nos Alpes, la fierté de nos montagnes n'ont pas peu contribué non plus à soutenir cette philosophie de large envergure.

Le souhait que M. Richaud formule au bout de sa préface renferme aussi, ce me semble, une partie de son secret :

« Que ne nous a-t-il été donné, dit-il, d'exposer ces vérités suprêmes dans toute leur splendeur et leur magnificence, dans toute leur simplicité grandiose et leur triomphante beauté, comme à certains jours d'atmosphère transparente et de soleil radieux, les Alpes dressent visibles à tous les regards leurs cîmes sans rivales ! »

On regrette de ne pouvoir que signaler ça et là certains passages plus saisissants que les autres.

Que de choses délicates ! Par exemple, l'âme qui devient en quelque sorte visible dans l'expression de la physionomie, et cette belle page pleine de finesse, de poésie et de foi, sur la nature de l'enfant.

Veut-on des pages fortes et solidement nourries ? qu'on lise les belles considérations sur l'indifférence, sur le renou-

¹ 1 vol. Lyon, Emmanuel Witte, Paris, Vic et Amat, 1897.

vement incessant de la création, la *création continuée*, comme auraient dit les Cartésiens; enfin tout le chapitre sur la religion et la science et le chapitre sur Jésus-Christ. Dans ces chapitres, les principaux problèmes moraux, et religieux sont repris pour les besoins de notre époque, avec une méthode moitié didactique et moitié littéraire qui convient excellemment à la destination de ce livre et que l'auteur, du reste, a employée avec bonheur, étant un orateur élégant et persuasif. A travers ces lignes où circule toujours beaucoup de lumière et de chaleur, le vrai se dégage presque intuitivement, par des affirmations pénétrées en quelque sorte d'évidence et de beauté, et l'on a conscience à chaque pas de donner librement, avec plaisir même, son adhésion.

Ces qualités de fond inséparables de celles de la forme se remarquent surtout dans le chapitre nouveau et délicieux consacré à la Sainte-Vierge. Un tel sujet qui a séduit et désespéré les plus grands génies comme les plus purs artistes, avait sa place tout indiquée dans ces lumineux *Horizons*. Les Pères, Saint-Bernard, Saint-Thomas, le Dante, ont des hardiesses d'une poésie exquise, et Boëssuet, avec sa nature si mystique dans sa haute raison n'est pas indigne, sur ce point encore, d'être appelé un Père de l'Eglise¹. M. Richaud a largement mis à contribution ces grands génies; mais il a fondu leurs idées dans un plan harmonieux et il a rempli son cadre de remarques pleines de finesse et de profondeur, où la théologie et la psychologie se mêlent à chaque instant.

Enfin un dernier chapitre sur la vie spirituelle résume tout l'ouvrage et contient des vues pratiques d'une haute portée.

Voilà, somme toute, un livre très instructif et d'une lecture fortifiante. Il fait connaître le Christianisme dans ses

¹ « Boëssuet, ce grand et fier esprit, avait une source cachée de profonde tendresse; c'est par ce côté que la dévotion à la Sainte-Vierge a si vivement saisi son cœur, en même temps que par tous ses grands aspects théologiques, cette dévotion charmait sa haute intelligence ». Mgr Dupanloup. *Lettre à l'abbé Jacquemet*.

grandes lignes avec une netteté et une ardeur de conviction fort remarquables. Les parties théologiques et profondes sont suffisamment indiquées pour suggérer une étude plus creusée encore de ces hautes questions. De temps en temps, pour fixer et asseoir la doctrine, des textes de l'Ecriture sont rapprochés sans soudure en des pages ou des demi-pages entières, et alors, sous l'effet de cette divine Parole, tout le passage prend un relief saisissant et des perspectives s'ouvrent à l'infini.

Le style est de bon aloi. Un peu abondant, par suite des habitudes oratoires de l'auteur, il ne manque pas de vigueur et de précision; mais il a surtout la clarté et l'élégance. Les idées sont développées, présentées sous plusieurs faces, traduites en diverses images. C'est une langue harmonieuse, à laquelle il ne faudrait pourtant pas trop se complaire, au point d'en oublier les idées très sérieuses et très suggestives qui méritent d'arrêter le lecteur et de le faire réfléchir après l'avoir doucement charmé.

DÉFENSE

DE

LA FRONTIÈRE DES ALPES

pendant la campagne de l'an VII (1799).

DOCUMENTS¹

publiés par F.-N. NICOLLET, professeur au lycée de Grenoble.

(SUIITE¹).

FARNAUD le Jeune, commissaire en mission à Briançon, aux citoyens administrateurs du département des Hautes-Alpes.

Briançon, le 12 prairial, an VII de la République française,
une et indivisible.

Citoyens administrateurs, encore une séance du Conseil de guerre vient de se passer à discuter sur le prompt approvisionnement des places fortes. Le général Carpentier a requis le citoyen Jacques d'achever les approvisionnements dans le délai de huit jours ; il a donc bien fallu nous prêter à cette réquisition autant qu'il était en nous.

Il est donc décidé que le citoyen Jacques offrira l'option aux particuliers ou d'être payés de suite, d'après votre mercuriale établie par l'arrêté pris en sa faveur, ou bien de recevoir le remplacement de leurs versements en nature que le citoyen Jacques s'engage à faire d'ici au premier messidor prochain par les grains qui viendront de plus loin.

Salut et fraternité.

Signé : FARNAUD.

P.-S. — Voilà pour les grains ; mais le restant des fournitures qu'on ne trouvera pas sur les lieux !...

¹ Voir *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, 1894, 4^e trimestre, page 324 ; 1895, 4^e trimestre, page 365 ; 1896, 2^e trimestre, page 159.

Du même aux mêmes.

Briançon, le 13 prairial, an VII, etc.

Citoyens administrateurs, l'adjudant général Molard cantonné au Mont-Genèvre et aux défilés importants, va se porter en avant, regrettant sans doute d'avoir abandonné sans défense d'autres postes précieux qui nous donnaient l'espoir de continuer nos communications avec Fenestrelle. Il devait, disent les initiés dans les secrets de l'armée, se tenir ferme à ces positions jusqu'à la déconfiture de la moitié des troupes qu'il commande, d'après les ordres qu'il en avait reçus.

Des gens qui arrivent d'Exilles assurent que l'ennemi s'occupe à rétablir les ponts de passage qui établissent la communication avec Briançon et que nos troupes enlèveront dans leur retraite sur le Mont-Genèvre.

Des personnes assurent avoir entendu longtemps une vive canonade du côté de Turin, preuve des rapports que l'on a faits sur la vengeance de Fiorella, commandant de la citadelle.

Le Conseil de guerre a arrêté hier soir que la force armée se porterait dans un des cantons désignés pour fournir la viande aux soldats pour aujourd'hui. Chaque canton la fournira ainsi à son tour jusqu'à ce que nous ayons des moyens de suspendre nos actes arbitraires que réclame le salut de la patrie qui est notre suprême loi. Le remboursement leur en sera fait par une retenue proportionnée de la solde des troupes.

A l'arrivée des généraux Lapeyrouse et Carpentier, il a encore été question du pape. On était sur le point de le décider définitivement sans beaucoup de discussion, lorsque je demandai aux généraux et commandant de vouloir bien nous préciser les vrais dangers de cette place, avant de nous déterminer à heurter de front un arrêté du gouvernement qui avait cru, en le plaçant dans une ville forte et isolée, soustraire une plus grande quantité de peuple à son influence apostolique. Cette demande enga-

gea la discussion sur les dangers et le citoyen Lapeyrouse nous fit part de ses craintes et de ses espérances. Il pense bien que l'ennemi, supérieur, peut forcer les défilés et venir sur les glacijs de Briançon, mais il est loin de présumer qu'il peut en tenter le siège, attendu que la famine et l'hiver ne lui laisseraient pas le temps de faire ses apprêts ; il pourrait néanmoins laisser Briançon et se porter sur Embrun et sur Gap ; mais Montlion, mais divers passages où des paysans armés de pierres pourraient les mettre en déroute s'opposent à cette conjoncture. Il pense en outre, comme plusieurs autres gens de l'art, que l'ennemi s'expose à se voir couper sa retraite en Italie, pour peu qu'il nous arrive de renfort et que l'armée de Mac-Donald ou de Naples soit heureuse dans sa jonction avec la colonne de Masséna et celle de Moreau. C'est au milieu de ces discussions intéressantes que se perdit l'idée du pape dont on ne parla plus. Il en sera peut-être encore question dans la séance de ce matin et il est bien possible que vous le voyez bientôt passer à Gap.

Hâtez la montée des fournitures ; il serait essentiel d'avoir ici des bœufs.

La famille Zorzi, citoyens administrateurs, est partie avant-hier pour Grenoble ; elle passera à Gap ; il n'a donc pas été possible de lui remettre l'attestation que vous voulûtes lui donner. Vous lui en ferez sans doute une nouvelle. Je renverrais celle qui me reste dans les mains, mais il ne serait plus temps.

Salut et fraternité.

Signé : FARNAUD.

P.-S. — Il est intéressant plus que jamais de s'assurer mutuellement la réception des paquets.

J'oubliais de vous annoncer que le général Lapeyrouse a reçu du Ministre la nouvelle que l'argent était parti pour la confection de la route du Mont-Genèvre et qu'il en enverrait encore, s'il n'y en avait pas assez... Mais quel moment !

ROSSIGNOL, à ses collègues.

Embrun, le 13 prairial, an VII, etc.

J'apprends avec plaisir, citoyens collègues, que la garnison de Briançon ou postes environnants, est de 4.000 hommes, et c'est d'après l'état de situation du payeur. Il arrive beaucoup de renfort par la petite ronte de Grenoble. Je vous donnerai de plus amples instructions à mon arrivée à Briançon.

La grande route est dans le cas d'être coupée à deux endroits dans la plaine de Savines, si on n'y apporte de promptes réparations ; déjà une partie est écroulée et il faudrait faire la route toute entière dans le roc, si elle était emportée. Je vous invite donc d'envoyer un ingénieur sur le champ.

Salut et fraternité.

Signé : ROSSIGNOL.

St-Crépin, le 14 prairial, etc.

D'après les lettres du général San Juliano, commandant à La Tour, et de la municipalité du même lieu adressées à la municipalité d'Abriès, il résulte que l'ennemi a envoyé un parlementaire à la municipalité de La Tour pour la sommer de se rendre. Celle-ci a pris trois jours pour répondre et s'est adressée de suite à la municipalité d'Abriès ainsi que le général, pour leur demander du renfort ainsi que des vivres ; au moyen de cela, ils se flattent de repousser l'ennemi, de protéger Fénéstrelle et de retourner à Pignerol. Déjà Abriès a envoyé un détachement de 60 hommes de garde nationale pour observer les postes, et hier le commandant de Montlion a requis 300 hommes du canton de Ville-Vieille, pour se joindre à la garde nationale d'Abriès et donner tous les secours nécessaires aux Vaudois qui sont déterminés à se défendre jusqu'à l'extrémité.

Il est donc urgent que vous hâtiez le départ de la

garde nationale pour qu'on puisse faire avancer la troupe réglée qui se trouve à Montlion et au Fort-Queyras.

Le canton de Guillestre se hâtait aujourd'hui de faire la fourniture de bois à Montlion ; demain celui de Châteauroux versera tout son contingent en grain.

La grande route a été entièrement emportée dessous le pont de Ste-Marie. Le conducteur Fine l'a rendue praticable par une déviation sur la gauche du pont joignant la route de Guillestre ; il fait travailler sans relâche pour empêcher que le Guil ne fasse brèche au-dessus du pont.

Tachez de lui faire toucher quelque argent. Demain, je vous instruirai plus amplement.

Salut et fraternité.

Signé : ROSSIGNOL.

FARNAUD le Jeune, commissaire etc., aux citoyens administrateurs du département des Hautes-Alpes.

Briançon, le 14 prairial an VII, etc.

Citoyens administrateurs, J'étais fondé lorsque je manifestais quelques craintes sur la sûreté de notre correspondance qui peut devenir chaque jour plus essentielle. En effet, la lettre même dans laquelle je vous priais de la faire rétablir sur l'ancien pied a été perdue dans les chemins ainsi que d'autres paquets adressés au citoyen Vallon, garde-magasin, qu'on a retrouvées dans les rues de Briançon et que des particuliers ont rapportées décachetées chez le commandant de la place.

D'après cela, je vais tâcher de faire prendre un arrêté au conseil de guerre qui force les gendarmes à continuer le service comme auparavant, le motivant sur ce que leurs chefs n'ont pu prévoir les circonstances pressantes qui nous environnent de toute part.

Rien de nouveau, si ce n'est que l'adjudant général Mollard demanda hier un officier de santé pour le traiter d'un vomissement qui le fatigue beaucoup.

Salut et fraternité.

Signé : FARNAUD.

Briançon, le 14 prairial, etc.

Citoyens, il est arrivé ici un inspecteur des étapes (le citoyen Decreux) pour assurer le service de Briançon, de Lagrave et de Saint-Crépin. Prenez des mesures pour faire assurer le service des autres positions du département auprès de l'Inspecteur qui se trouve actuellement à Gap.

Salut et fraternité.

Signé : FARNAUD ; ROSSIGNOL.

Le Conseil de guerre en permanence à Briançon aux citoyens administrateurs du département des Hautes-Alpes.

Briançon, le 14 prairial, etc.

Citoyens administrateurs, Le Conseil de guerre en permanence, voyant qu'il n'y avait plus de sûreté pour la frontière des Alpes, si, dans un moment où nous avons tout à craindre d'un ennemi qui fait chaque jour des progrès, nous laissons dans le dénûment les troupes destinées à le repousser, a requis chaque canton du Briançonnais de faire une fourniture proportionnée de viande de 15 quintaux par jour. En attendant qu'on puisse y suppléer par la solde qui leur est due depuis longtemps. C'est sur cette même solde à acquitter qu'est hypothéquée cette fourniture; mais, malgré cette promesse, il faut convenir que cette réquisition est un fléau pour l'agriculture à qui nous enlevons ses moyens de culture et il est bien juste que tous les cantons du département concourent à cette fourniture que nous commande le salut de la patrie et de notre contrée. Veuillez donc bien prendre des mesures promptes afin que les autres trois ci-devant districts fournissent leur contingent.

Il faut donc faire passer de l'argent ou des bestiaux. Il a été versé, il est vrai six mille livres dans la caisse du receveur; mais cette somme est presque insignifiante et suffit à peine à quatre ou cinq jours de solde. Les fournitures des cantons du Briançonnais nous mènent au 18 de ce mois. Le

canton du Val des Prés est accablé de réquisitions qui lui sont faites par l'adjudant général Molard et il est juste de l'exempter de cette dernière prescrite par notre arrêté du 11 prairial.

Salut et fraternité.

Signé : FARNAUD ; J.-B. MICHAUD ; JOUVE ;
FAURE ; BÉRARD ; GRAND.

P. S. — Cette réquisition n'a point frappé les communes du Queyras, attendu qu'elles ont été requises déjà pour faire une fourniture à Saint Paul.

*FARNAUD, commissaire, etc., aux administrateurs
du département des Hautes-Alpes.*

Briançon, le 15 prairial an VII, etc.

Citoyens administrateurs, Nous recevons à l'instant votre lettre du 14 prairial et il paraît que nous avons été mieux servis que vous de la part des postes de correspondance.

Vous devez avoir appris dans le moment par les lettres que je n'ai cessé de vous écrire à toutes les périodes tous les jours depuis l'alerte (car je dois présumer que parmi le nombre il vous en sera parvenu quelques-unes) ; vous devez avoir appris que des paquets que j'avais mis à votre adresse avaient été égarés, trouvés ensuite dans les chemins et rapportés au commandant de place.

Je ne crois pas que vous ayez jamais soupçonné de bonne foi que j'aie pu vous laisser si longtemps dans une si dure perplexité. J'ai eu soin de calmer vos vives sollicitudes en vous annonçant comme une fausse nouvelle ou du moins très exagérée que l'ennemi fût venu si près de nos postes. Non seulement on ne l'a point vu au Mont-Genèvre, mais encore à Césane, qui se trouve au-dessous du *Tourniquet*. On a vu une reconnaissance ennemie de 100 hommes du côté d'Exilles et plusieurs milliers d'hommes à Pignerol. Quoique le danger existe toujours et que nos efforts coura-

geux soient toujours nécessaires, il y a cependant un intervalle considérable entre celui que je fus forcé de vous annoncer par ma lettre du 11^e et celui qui existe réellement aujourd'hui.

Le citoyen Rossignol est arrivé hier soir ; il va se rendre au conseil de guerre et je lui communiquerai votre lettre qui nous est commune.

L'ennemi est à la Novalèse, village à deux lieues de Suze, sur la pente du Mont-Cenis. Ce village paraît être au Mont-Cenis ce que Césane est au Mont-Genèvre. L'ennemi à la Novalèse est au nombre de 2.000 hommes, d'après le rapport des généraux. Il y a 2.000 hommes également à Suze ; il faut observer, d'après l'adj. gén. Molard qui est présent au Conseil, que ceux qui ont voulu tenter le passage du Mont-Cenis ont été bien frottés par le général Ledoyen. Mais la force principale des Austro-Russes se trouve campée à Tivoli, entre Suze et Turin. Le général Molard m'assure qu'avec des renforts, il se flatte de ne pas en laisser échapper un.

Toutes ces nouvelles leur sont parvenues par des rapports que vous ne devrez pas considérer comme officiels.

La séance de ce soir à 2 heures est encore destinée à la discussion intarissable sur le départ du pape. Il n'est pas bien facile de se décider lorsqu'on sait que le gouvernement l'a placé ici pour borner ses influences fanatiques. Les généraux s'y trouveront et nous préciseront les vrais dangers de nos contrées.

Salut et fraternité.

Signé : FARNAUD.

P.-S. — On assure que le pont d'Exilles a été rétabli par l'ennemi. Il est nécessaire que vous dirigiez la garde nationale de Gap et d'Embrun sur Briançon. Aussitôt son arrivée, le général Molard se remettra en marche avec la troupe qu'il a au Mont-Genèvre.

Je vous ai instruit hier de la situation du Queyras ; le général Carpentier y a fait passer quelque renfort.

Vous connaissez les ressources du Briançonnais ; déjà tous les cantons se sont empressés à fournir la quantité de

viande qui leur a été requise par le conseil de guerre et il est impossible qu'ils puissent continuer, si le reste du département ne vient à son secours. Prenez donc des mesures à cet égard.

Le préposé du receveur, Dioque, a reçu la contrainte du citoyen Brochier; malgré notre arrêté, il a été dans le cas de la communiquer aux percepteurs des communes, et ceux-ci aux particuliers; mais, comme le cit. Jacques s'est chargé de payer pour le compte des administrés le montant des fournitures, enfin, comme il s'est chargé de leurs contributions équivalentes aux denrées versées dans le magasin, ne serait-ce pas lui qui devrait supporter tous les frais des contraintes? — Jugez et répondez, Citoyens administrateurs, et faites suspendre toutes les poursuites envers les habitants, si vous ne voulez pas les décourager.

Signé : ROSSIGNOL et FARNAUD.

*FARNAUD le jeune, commissaire, etc., aux adm.
du dép. des H.-A.*

Briançon, le 16 prairial an VII, etc.

Voici les nouvelles qui nous sont parvenues hier au conseil de guerre par la voix d'un Français de Briançon expulsé de Milan avec sa famille.

Le château de Milan, après un feu qui a duré deux jours et une nuit, s'est rendu, et l'Autrichien cependant n'a pas lâché un coup de canon; aussi des officiers cisalpins ont dit qu'il y aurait là matière à dénonciation à leur arrivée en France.

La garnison a été conduite à Suze par 40 hommes de cavalerie.

Les officiers russes parlent presque tous le français. Le général russe a fait rétrograder trois ou quatre fois ce Français pour qu'il ne pût rendre raison à l'armée française de sa position; il s'est décidé enfin à le laisser libre.

Il est bien vrai que Turin a été bombardé par Fiorella, et voici comment. — Une vingtaine de maisons ont été

réduites en flammes. — L'ennemi porta ses batteries dans les rues de Turin d'où l'on pouvait attaquer la citadelle, et Fiorella a répondu à boulet rouge. L'ennemi a changé enfin ses batteries d'un autre côté qui mettait la ville à l'abri, et ils se battent ainsi.

Il y a très peu de monde à Novalèse, village dont je vous ai parlé hier.

Il n'a pas vu un Autrichien depuis Suze jusqu'à Briançon. Il dit qu'il existe une armée ennemie de 8.000 hommes à petits camps dispersés, depuis Suze jusqu'à Turin, dont quatre régiments autrichiens, huit russes, deux régiments de dragons à cheval, dispersés depuis Rivoli jusqu'à Suze.

Les habitants piémontais, qui se sont armés contre la France ayant pour chefs des moines, le sabre d'un côté, le crucifix de l'autre sont au-delà de Turin. Il n'existe pas de révoltés armés en deçà de cette ville.

Le pont d'Exilles a été rétabli par les habitants, mais non point par les Autrichiens.

Ce matin, il a paru une découverte ou reconnaissance ennemie de six hommes à cheval à une demi-lieue de Cézane. Le détachement français, brûlant de se battre, n'a pas eu la finesse de le laisser passer en se cachant dans le bois et de l'attendre au passage. Cette reconnaissance a subitement pris la fuite.

Il a également paru des patrouilles ennemies aux postes avancés du côté du Queyras. Ils ont été repoussés par nos troupes et les braves Vaudois. Le général Carpentier va prendre de sages mesures de ce côté.

Rien n'encourage tant les habitants de ces contrées que de voir que tout le département se prête à les secourir. Aussi ne tardez pas à faire monter la garde nationale; elle aura les postes de confiance dans les forts, tandis que ceux d'ici qui connaissent les postes des traverses aideront la troupe à garder les défilés ou l'y remplaceront quand les soldats iront en avant faire des reconnaissances.

Le Conseil a décidé que le ministre serait instruit des difficultés qu'il y aurait de laisser le pape dans Briançon, au moment où l'ennemi approche. Si le ministre répond

d'ici au moment où l'urgence extrême sera survenue, nous n'aurons pas besoin d'enfreindre un arrêté du gouvernement qui a peut-être des liaisons très intimes avec la politique de l'Etat (car il serait dangereux qu'il ne mourût en route et qu'on ne dit que c'est pour nous venger des assassins des plénipotentiaires, etc.). Si le ministre ou le général Muller ne répondent point d'ici à l'époque de l'urgence extrême, le Conseil le fera partir de suite pour Grenoble.

Nous avons bien de peine à faire aller les préposés de service... Hâtez toujours les fournitures.

Salut et fraternité.

Signé : FARNAUD.

P.-S. — Assurez la réception des lettres.

*ROSSIGNOL et FAURE, membres de l'adm. cent.
des H-A, à leurs collègues.*

Briançon, le 17 prairial an VII, etc.

Ensuite des ordres du général Muller, cit. collègues, le Saint-père le Pape part le 19 du courant pour se rendre à Grenoble. Nous avons donné avis aux communes d'Embrun et de St-Crépin de son passage avec sa suite composée d'environ quarante personnes. Nous avons invité ces deux municipalités à faire préparer pour lui et sa suite des logements convenables et d'avoir pour le Saint-père les égards que l'on doit à son grand âge et à sa position.

Comme nous ignorons s'il partira d'Embrun le 21 pour aller coucher à Chorges ou à Savines, nous vous invitons à donner à ces deux communes avis de son passage et de prendre toutes les mesures que vous jugerez convenables.

Salut et fraternité.

Signé : ROSSIGNOL, FAURE, FARNAUD.

Briançon, le 17 prairial, etc.

Le citoyen Jacques, chargé de l'approvisionnement extraordinaire de cette place, citoyens collègues, n'a fait d'autres approvisionnements que ceux qui étaient faits par les communes qui avaient été frappés de réquisition. Notre collègue Eyraud vous en ayant sans doute rendu compte, nous n'entrerons point dans d'autres détails.

(A suivre)

CHRONIQUE

PAR M. A. DUMAS.

Je crois devoir signaler aux lecteurs du Bulletin quelques ouvrages récemment parus qui intéressent le département et la région.

La librairie Henri Gautier a eu la bonne inspiration de publier, dans sa *Bibliothèque des souvenirs et récits militaires*, l'épisode si vivement raconté par M. le capitaine Perreau, de la défense du Dauphiné, en 1692¹. Dans ces 32 pages, illustrées d'une carte et de quelques gravures, nous assistons à la belle campagne de Catinat ; chemin faisant, nous rencontrons quelques renseignements sobres mais précis sur les principales places fortes de la frontière, et nous faisons connaissance non seulement avec le héros français dont Saint-Simon a tracé un si vigoureux et si touchant portrait², mais encore avec certains personnages secondaires, la *Jeanne d'Arc dauphinoise*, par exemple : « A cheval et empanachée, combattant le pistolet au poing, dans les défilés des montagnes natales, et mettant en fuite les pillards du duc de Savoie : telle la tradition, les anecdotes, — et les gravures, — représentent l'héroïne ». Enfin, nous assistons en quelque sorte à la genèse des fortifications de Vauban : « L'invasion de 1692 avait démontré que la barrière des Alpes ne suffisait pas pour mettre cette frontière à l'abri de l'insulte. Aussi, dès le mois de septembre, Louis XIV s'empressa-t-il d'envoyer Vauban pour visiter et améliorer les fortifications des Alpes. Vauban était un ami

¹ *Catinat et la défense du Dauphiné*, en 1692, par Joseph Perreau, capitaine aux chasseurs alpins, professeur à l'École Saint-Cyr. Henri Gautier, 1897.

² Voir encore sur Catinat une remarquable étude de Sainte-Beuve *Nouveaux lundis*, VIII.

personnel de Catinat. Ces deux grands hommes de guerre se communiquèrent leurs opinions sur la sûreté de la frontière. De cet échange de vues est résultée, directement ou indirectement, la création de trois places actuelles de Mont-Dauphin, Fort-Tournoux et Fort-St-Vincent ».

. . .

Un ouvrage de plus d'étendue nous conduit au Queyras. L'auteur de cette intéressante monographie¹, notre confrère M. Tivollier, fait d'abord connaître le pays avec beaucoup de précision et de netteté et un grand sentiment des beautés alpestres. Vient ensuite une histoire rapide du Queyras depuis les temps les plus reculés où l'on puisse remonter. L'ouvrage proprement dit est suivi de quelques études supplémentaires du plus haut intérêt. Voici, du reste, le titre de ces études : *Aperçu sur les anciennes institutions briançonnaises — Etat politique social et ecclésiastique du Queyras avant 1789 — Considérations générales sur l'avenir économique du Queyras*. Enfin, pour bien montrer que ce livre est aussi une œuvre de patriotisme local et d'enthousiasme, l'auteur a voulu le clore sur un *Hymne du Queyras* dû à M. l'abbé Fournier, curé de Fontgillarde.

. . .

M. L. de Berluc-Perussis vient de faire paraître deux plaquettes bien intéressantes.

L'une, lou *Signum*², écrite en provençal, est d'une saveur toute particulière. Cette anecdote du *Signum* est fort jolie en elle-même, surtout étant si bien racontée. En outre, elle fournit à l'auteur l'occasion de rappeler des souvenirs touchants et délicats de son enfance. Il y

¹ *Monographie de la vallée du Queyras*, par J. Tivollier. Gap, L. Jean et Peyrot, 1897.

² Lou *Signum*, souvenengo dou Coulégi de Fourcouquié. Fourcouquié, Albert Crest, 1897.

fait revivre la mémoire de son père et de ses maîtres, sans oublier les bons domestiques dont il a mieux conservé le nom que celui des ministres et des préfets de Digne qui se sont succédé depuis lors. Enfin, le sujet amène tout naturellement la défense de la langue provençale, que les hommes du nord trouvent plus commode de proscrire que d'apprendre.

L'autre plaquette¹, est l'éloge d'un savant homme de Provence, l'abbé Albanès, qui a rendu les plus grands services à l'histoire et à l'archéologie, *en contrôlant, révisant, rectifiant tous les historiens de la Provence ; en ressuscitant « nombre d'artistes endormis dans la poudre du passé ».*

Puisque nous parlons de la Provence, nous sommes heureux d'annoncer un Concours national pour une histoire de Provence :

*Escrivre en puro lengo provençalo roudanenco un precis de l'Istori de Prouvenço, estudiado segound l'eime e l'esperit dou Felibrige*²,

Si des talents se montrent capables de remplir le beau et vaste programme qui est proposé, nous posséderons un ou plusieurs ouvrages d'histoire locale d'une grande utilité. Des œuvres de cette nature pourront enfin mettre un terme à la légende qui fait du provençal une langue inapte à exprimer des idées un peu abstraites. Notre *Société d'Études*, à la fondation de laquelle la fée provençale n'a pas été étrangère, ne peut que se réjouir de ce mouvement littéraire et archéologique qui se poursuit là-bas, malgré les railleries incompetentes et les découragements regrettables.

Nous sommes également heureux d'annoncer que « les amis, les admirateurs et les compatriotes de Paul Arène,

¹ *Paroles prononcées aux obsèques de l'abbé J.-H. Albanès.* Aix, Nicot, 1897.

² *L'aioli*, 7 de décembre 1896. On trouvera dans ce même numéro, les conditions et un programme très détaillé du concours.

unis dans un même culte pieux, ont décidé de lui élever un monument à Sisteron, son pays natal, et un buste dans la ville de Sceaux¹ ».

Dans ses écrits d'un français si pur et si alerte, Paul Arène est resté provençal, par le choix ordinaire de ses sujets, par la couleur et la saveur de sa prose, par l'harmonie de sa période². Il aimait aussi, du reste, à parler et à écrire la langue de son pays.

*
*
*

Nous adressons nos plus vives félicitations à nos confrères MM. Paul Guillaume et Georges Pinet de Manteyer.

M. Guillaume a été nommé correspondant du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts pour les monuments historiques.

Le titre d'archiviste paléographe hors rang, a été décerné, après une brillante soutenance de thèse, à M. Georges Pinet de Manteyer, membre de l'École française de Rome.

¹ Circulaire du comité Paul Arène, 28 mars 1897. Les souscriptions sont reçues chez M. Sextius Michel, maire du XV^e arrondissement de Paris, 54 bis, rue Viollet.

² Voir sur ce point. *E. Lintilhac, Littérature française, deuxième partie*, p. 387. (Paris, E. André fils, 1894).

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A GAP EN 1896

PRESSION BAROMÉTRIQUE

à 8 heures du matin.

MOIS	PRESSION MOYENNE		PRESSION	
	à 0° à la cote 742	à 0° ramenée au niveau de la mer	la plus forte	la plus faible
Janvier.....	701 ^m / _m 6	769 ^m / _m 9	782 ^m / _m 1	755 ^m / _m 8
Février.....	701 2	768 4	777 5	749 7
Mars.....	695 8	761 3	770 »	751 »
Avril.....	696 7	761 9	767 4	755 »
Mai.....	695 3	759 5	764 7	751 5
Juin.....	697 5	760 9	766 7	750 1
Juillet.....	698 4	760 7	765 5	756 1
Août.....	694 1	760 8	766 6	753 »
Septembre.....	698 »	762 1	767 8	749 1
Octobre.....	695 9	761 1	768 4	746 5
Novembre.....	695 7	761 9	771 1	749 »
Décembre.....	696 3	761 7	773 9	744 9
1 ^{er} Trimestre.....	699 5	766 5	782 1	749 7
2 ^e —	696 5	760 7	767 4	750 1
3 ^e —	696 8	761 2	767 8	749 1
4 ^e —	695 9	761 5	773 9	744 9
Année entière.	697 1	762 4	782 1	744 9

La pression barométrique moyenne pendant l'année 1896 à 0° ramenée au niveau de la mer à 8 heures du matin, a été de 762^m/_m 4. A 5 heures du soir, la pression moyenne n'a été que de 760^m/_m 5.

La pression réelle moyenne à Gap (altitude 742^m) le matin à 8 heures a été de 697^m/_m 1.

TEMPÉRATURE

ÉPOQUES	MOYENNE		Températures moyennes	Plus petit minima	Plus grand maxima	Ecart le plus grand dans le même jour
	des minima	des maxima				
Janvier	— 4° 2	4° 6	0° 4	— 8° 5	9° 5	13° 5
Février	0° »	12° 7	3° 9	— 4° »	17° 5	21° »
Mars	1° 7	18° 8	7° 8	— 3° »	26° 8	25° »
Avril	2° 7	18° 2	8° 9	— 3° »	30° »	24° 5
Mai	5° 8	22° 9	12° 3	1° 5	31° 2	24° »
Juin	10° 6	26° 5	17° 1	6° »	32° 9	20° 2
Juillet	14° 1	31° »	22° 1	8° 8	37° 1	21° 3
Août	10° 7	26° 1	16° 5	4° 1	34° 8	22° 9
Septembre ...	9° »	24° 1	15° »	4° »	30° 5	20° »
Octobre	4° 3	15° 1	8° 5	0° »	23° 9	17° 9
Novembre....	1° 5	10° 4	4° 6	— 3° 8	15° 5	16° »
Décembre....	— 1° 2	8° 6	1° 9	— 9° 4	12° »	17° 6
1 ^{er} Trimestre	— 0° 8	12° »	4° »	— 8° 5	26° 8	25° »
2 ^e —	6° 4	22° 5	12° 7	— 3° »	32° 9	24° »
3 ^e —	11° 3	27° »	17° 9	4° »	37° 1	22° 9
4 ^e —	1° 5	11° 4	5° »	— 9° 4	23° 9	17° 9
Année entière	4° 6	18° 2	9° 9	— 9° 4	37° 1	25° »

La température moyenne de l'année 1896 à Gap a été de 9° 9 entre un maximum de 37° 1 le 8 juillet et un minimum de — 9° 4 le 18 décembre. — C'est toujours en juillet qu'a eu lieu la température moyenne la plus élevée, de même que la température maxima absolue. La dernière colonne du tableau ci-dessus montre que la température varie considérablement dans une même journée : Cette variation a atteint 25° le 13 Mars 1896.

ÉTAT DU CIEL ET PLUIE (OU NEIGE)

ÉPOQUES	NOMBRE DE JOURS où le ciel a été			NOMBRE DE JOURS pendant lesquels il est tombé de la pluie ou de la neige	QUANTITÉ d'eau tombée en millimètres	MOYENNE des quantités d'eau tombées dans les 10 dernières années	
	serein ou peu nuageux	par- tiellement couvert	entière- ment couvert ou pluvieux				
Janvier.....	20	10	1	1	10 ^m »	42	3
Février.....	19	10	»	»	» »	49	5
Mars.....	9	14	8	4	20 6	68	9
Avril.....	18	7	5	3	17 2	52	7
Mai.....	12	5	14	8	82 2	90	9
Juin.....	13	2	15	14	116 7	87	8
Juillet.....	17	8	6	4	91 7	59	8
Août.....	16	6	9	8	79 6	53	2
Septembre.....	18	4	8	7	118 2	65	5
Octobre.....	6	5	20	20	317 8	141	»
Novembre.....	14	2	14	8	77 8	98	6
Décembre.....	11	4	19	5	89 9	44	4
1 ^{er} Trimestre.....	48	34	9	5	30 6	160	7
2 ^e —	43	14	34	25	216 1	231	4
3 ^e —	51	18	23	19	289 5	178	5
4 ^e —	31	8	53	33	485 5	284	»
Année entière.....	173	74	119	82	1021 7	854	6

L'année 1896 a été remarquablement pluvieuse ; cependant le ciel a été serein ou peu nuageux pendant 173 jours et il n'a été couvert ou pluvieux que pendant 119 jours.

Le nombre des jours de pluie en 1896 n'a été que de 82 ; la quantité de pluie tombée a été de 1021^m/^m 7 tandis que la moyenne des dix dernières années est de 854^m/^m 6 entre un maximum de 1126^m/^m 1 en 1888 et un minimum de 660^m/^m 4 en 1894.

A signaler le mois de février pendant lequel il n'a pas plu. — A signaler aussi une forte pluie de 74 ^m/^m le 29 juillet et une autre de 58^m/^m 4 le 23 octobre.

DIRECTION DES VENTS

ÉPOQUES	Nombre de jours où le vent a soufflé du								JOURS DE VENT FORT	
	N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.	MATIN	SOIR
Janvier.....	19	2	1	1	3	2	2	1	3	3
Février.....	7	2	6	3	3	1	5	2	5	5
Mars.....	2	2	10	8	2	1	6	»	2	3
Avril.....	2	3	4	5	4	4	8	»	2	2
Mai.....	2	5	5	3	4	4	5	3	3	3
Juin.....	3	1	8	4	4	2	6	2	»	1
Juillet.....	6	2	5	2	8	2	5	1	1	»
Août.....	9	2	1	2	13	1	1	2	»	1
Septembre.....	9	3	4	4	7	1	1	1	2	4
Octobre.....	9	3	3	3	6	1	2	4	1	1
Novembre.....	5	3	3	4	7	3	2	3	7	10
Décembre.....	6	3	2	3	6	4	4	3	4	1
1 ^{er} Trimestre.....	28	6	17	12	8	4	13	3	10	11
2 ^e —.....	7	9	17	12	12	10	19	5	5	6
3 ^e —.....	24	7	10	8	28	4	7	4	3	5
4 ^e —.....	20	9	8	10	19	8	8	10	12	12
Année entière....	79	31	52	42	67	26	47	22	30	34

Le vent du Nord est toujours le vent dominant des Hautes-Alpes, quoique l'année 1896 ait été exceptionnellement pluvieuse, il a soufflé pendant 79 jours. Après viennent les vents du Sud, de l'Est et de l'Ouest.

Le vent n'a été fort que pendant 30 jours le matin et 34 jours le soir.

Gap, le 18 février 1897.

La Commission météorologique des Hautes-Alpes.

RELEVÉ des observations pluviométriques faites mensuellement pendant l'année 1896, dans chacune des stations relevant de la Commission Météorologique du département des Hautes-Alpes.

MOIS DE L'ANNÉE 1896	STATIONS DE									
	Mont-Genèvre	Lautaret	Briançon	Embrun	Chorges	Gap	Serres	Rosans	St-Julien-en-Beauchêne	Saint-Bonnet
	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m
Janvier.....	9	32	6	4	8	10	3	7	7	38
Février.....	20	»	5	»	»	»	10	»	3	10
Mars.....	27	55	19	19	19	21	55	15	38	28
Avril.....	100	139	113	47	30	17	43	36	65	25
Mai.....	96	61	68	24	51	82	64	85	91	141
Juin.....	110	177	56	80	95	116	121	86	102	122
Juillet.....	65	143	56	56	57	91	72	59	69	99
Août.....	78	108	44	116	51	80	60	59	57	67
Septembre..	121	143	96	104	81	118	133	91	161	135
Octobre.....	306	363	239	219	206	318	279	142	214	365
Novembre.....	31	56	49	51	24	78	54	34	33	114
Décembre.....	123	261	96	88	86	90	76	30	84	113
	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m
1 ^{er} Trimestre.	56	87	30	23	27	31	68	22	48	76
2 ^e —	306	377	237	151	176	215	228	207	258	288
3 ^e —	264	394	196	276	189	289	265	209	287	301
4 ^e —	460	680	384	358	316	486	409	206	331	592
	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m
Année 1896 entière...	1086	1538	847	808	708	1021	970	644	924	1257

RÉSUMÉ DES QUANTITÉS DE PLUIES dans les stations relevant de la commission

ANNÉES	STATIONS					
	Montgenèvre	Lautaret	Briançon	Aiguilles	Embrun	Chorges
	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m
1877	»	»	»	»	989	»
1878	»	»	»	»	1.152	»
1879	»	»	»	»	»	»
1880	»	»	»	»	728	»
1881	»	»	»	»	»	»
1882	»	»	»	1.154	»	»
1883	»	»	»	607	752	720
1884	630	»	569	684	770	»
1885	941	»	647	1.329	»	805
1886	1.146	»	»	1.497	937	652
1887	715	»	»	714	704	»
1888	1.002	»	»	1.250	751	749
1889	507	1.230	»	1.043	646	534
1890	541	»	»	1.284	»	493
1891	765	1.270	»	»	679	513
1892	644	918	»	700	619	448
1893	»	849	»	»	»	»
1894	638	754	492	»	552	588
1895	796	1.232	799	»	791	981
1896	1.086	1.538	847	»	808	708
TOTAUX..	9.411	7.791	3.354	10.222	10.878	7.191
MOYENNE.	784	1.113	671	1.022	777	654

TOMBÉES PENDANT LES ANNÉES 1877 à 1896
Météorologique des Hautes - Alpes

DE								
Gap	Veynes	Serres	Laragne	Orpierre	Rosans	Ribiers	St-Julien	St-Bonnet
m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m	m/m
»	947	1.042	»	»	»	»	»	»
»	1.045	»	908	»	»	»	»	»
770	»	»	»	»	»	»	»	»
932	870	992	754	821	566	»	»	»
963	»	»	»	»	»	»	»	»
832	1.250	777	930	984	733	»	»	»
758	1.013	»	686	838	686	»	»	»
562	711	631	472	480	430	»	»	574
818	1.065	1.079	873	911	769	542	»	1.226
1.069	1.410	1.269	1.178	1.223	1.076	1.062	»	1.641
670	1.018	873	749	931	915	805	»	»
1.126	»	1.027	926	886	789	780	»	1.329
897	»	831	»	871	828	»	»	1.589
818	830	746	757	817	775	»	»	934
1.009	1.012	933	829	827	715	792	»	1.378
792	890	»	793	860	642	716	»	915
677	»	»	»	»	585	»	»	849
660	»	668	»	»	615	»	775	940
902	»	825	»	»	715	»	979	1.415
1.021	»	970	»	»	644	»	924	1.257
15.276	12.061	12.663	9.855	10.449	11.483	4.697	2.678	14.047
848	1,005	904	821	870	718	783	892	1.170

LES

OBSERVATIONS PHÉNOLOGIQUES

Dans le département des Hautes-Alpes en 1896.

*Note de M. Garnier, proviseur du Lycée de Gap,
Membre de la Commission Météorologique.*

Les diverses phases de la végétation, feuillaison, floraison, maturité ; l'apparition des insectes, des oiseaux migrateurs ; le premier chant de certains animaux, ont donné lieu à des observations régulières, appelées observations phénologiques.

Ces phénomènes sont en rapport direct avec la chaleur dont ils subissent l'influence, les phénomènes végétatifs surtout : car, pour les animaux, on peut admettre une certaine volonté, des dispositions particulières, certains obstacles, qui peuvent retarder ou avancer leurs migrations, quelle que soit d'ailleurs la température. Ces phénomènes dépendent donc à la fois de la latitude et de l'altitude. M. Alfred Angot en a recherché les lois, et, après une comparaison attentive des observations faites en France depuis 1880, il a formulé pour l'altitude cette loi presque constante : *Le retard des diverses phases de la végétation est de 4 jours par 100 mètres d'altitude.*

Pour faciliter les calculs, M. Angot, au lieu de donner la date d'un phénomène, l'indique par le numéro d'ordre du jour de l'année où ce phénomène se manifeste : le nombre 1 désigne le 1^{er} janvier, 32, le 1^{er} février, 60, le 1^{er} mars, etc.

Si nous appliquons ces chiffres aux observations rele-

vées dans notre département, nous verrons que la loi Angot se vérifie d'une manière assez exacte.

Prenons pour point de comparaison, la station de Gap à 742 mètres d'altitude.

Les autres postes d'observation donneront pour la végétation des dates en avance ou en retard sur Gap, d'après leur altitude.

Serres à 675^m d'altitude, aura une avance de 3 jours environ.

St-Julien-en-Beauchêne à 944^m aura un retard de 8 jours.

St-Bonnet-en-Champsaur à 1.041^m un retard de 12 jours.

Mont-Genèvre à 1.856^m, un retard de 44 jours.

Le Lautaret à 2.058^m., un retard de 55 jours.

D'après les observations de 1880 à 1883, M. Angot donne pour le chiffre moyen de la floraison du blé d'hiver à Gap, le chiffre 160, et, pour celui de la moisson 202 (c'est-à-dire 9 juin et 21 juillet).

La floraison et la moisson du blé d'hiver ont donné dans les différents postes d'observation les chiffres suivants, en face desquels nous indiquons les chiffres vérifiés d'après la loi Angot :

DATES		AURAIENT DU ÊTRE	
DE LA FLORAISON	DE LA MOISSON	FLORAISON	MOISSON
Serres..... 159	201	158	200
St-Julien.... 185	209	168	210
St-Bonnet... 169	213	172	214
Montgenèvre 216	271	204	246

Nous ne constatons d'écart sérieux que pour la floraison à St-Julien : 185 au lieu de 168, et pour la maturité à Montgenèvre : 271 au lieu de 246. Nous nous demandons pour Montgenèvre au moins, si cette différence serait due à ce qu'à de semblables altitudes, la loi Angot n'est plus exacte. Des observations ultérieures nous l'apprendront.

DATES		AURAIENT DU ÊTRE	
de la floraison du seigle	de la Moisson	Floraison	Moisson
Dates moyennes de Gap		184	191
Serres..... 130	185	146	189
St-Julien.... 171	191	156	199
St-Bonnet... 158	205	160	203
Montgenèvre 176	237	192	235

Au lieu de comparer les résultats obtenus dans chaque poste avec les moyennes de Gap, si nous comparons entre eux les résultats des divers postes, en prenant comme terme de comparaison le poste de Serres, nous aurons encore des résultats similaires.

La floraison du narcisse donne les chiffres suivants :

Serres.....	124
Chorges.....	128
Saint-Julien....	135
Montgenèvre...	172
Le Lautaret...	185

Elle aurait dû être :

Chorges.....	132
Saint-Julien....	135
Montgenèvre...	171
Le Lautaret...	180

On voit qu'il y a une concordance indiscutable, surtout si l'on tient compte de la difficulté de faire des observations parfaitement exactes.

Il résulte encore des diverses observations que, pendant l'année 1896, les pluies ont été abondantes, les vents fréquents ; que la récolte du blé, du seigle et de la pomme de terre, a en général dépassé la moyenne ; que celle des céréales de printemps, orge, avoine, a été passable, mais que, dans les parties élevées du département, il a fallu enlever la neige pour ramasser ces denrées ; 3 hectares sont même restés sous la neige à Montgenèvre. Ce fait exceptionnel a été signalé dans plusieurs localités entre autres aux Serrigues, à Chauffayer, etc.

BIBLIOGRAPHIE

(Les ouvrages offerts à la société sont numérotés).

92. — **Un Intendant de province à la fin du XVII^e siècle.** Essai sur l'administration de Bouchu, intendant de justice, police et finances en Dauphiné, et des armées de Sa Majesté en Italie (1686-1705); par M. Rey, agrégé d'histoire, inspecteur d'académie, à Grenoble.

93. — **L'école d'anthropologie de Paris (1875-1896)** par Philippe Salmon.

94. — **La guerre au pays de Gex et l'occupation Genevoise (1589-1601)** par Henri Fazy, directeur des archives de Genève, avec 1 carte et 3 planches. Genève 1897.

95. — **Cartulaire des Templiers de Vaour (Tarn)**, publié par Ch. Portal et Edm. Cabié. Albi 1894.

96. — **L'origine des douze pairs de France** par Georges de Manteyer. Paris, 1896.

97. — **Evolution quaternaire de la pierre** par G. de Mortillet. (Extrait de la Revue mensuelle de l'école d'anthropologie de Paris ; 7^e année, 1-15 janvier 1897.

98. — **N.-D. du Laus**, poème en cinq chants par M. l'abbé F. Allemand. Grenoble, E. Vallier, 1892.

99. — **Topographie et archéologie du canton de Veynes à toutes les époques** par l'abbé F. Allemand. Gap, Jouglard 1893.

100. — **A l'Amour** par Célestin Roche. Forcalquier, Albert Crest, 1897.

101. — **Lou Signum dou coulegi de Fourcoulié** par A. de Gagnaud.

102. — **Les tribulations d'un notaire de Barcelonnette sous la terreur** par F. Arnaud. Barcelonnette, Astoin, 1897.

LISTE DES PÉRIODIQUES

RECUS PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES
DU 5 DÉCEMBRE 1896 AU 1^{er} MARS 1897.

1^o. Publications périodiques régionales.

(DAUPHINÉ-PROVENCE).

Le Clairon des Alpes du Dimanche ; 1^{re} année, n^{os} 44, 45.

LE DAUPHINÉ. — Revue littéraire, historique et artistique ;
n^o 1921, du 6 décembre 1896, n^{os} 1922, 1923, 1924,
1925, 1926, 1927, 1928, 1929, 1930, 1931, 1932.

Bulletin de la société scientifique et littéraire des Basses-
Alpes ; n^o 60, 1^{er} trimestre 1896 ; n^o 61, 2^e trimestre
1896 ; n^o 62, 3^e trimestre 1896 et n^o 63, 4^e trimestre
1896.

Revue historique du département du Tarn ; Tome XIII,
2^e série, 5^e année, n^o 5, septembre-octobre 1896.

Bulletin de la société de géographie de Marseille ; Tome
xx, n^o 3, 3^e trimestre de 1896.

Bulletin de la société Départementale d'archéologie et de
statistique de la Drôme ; anné 1897 (janvier).

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse
des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers ;
104^e, 105^e, 106^e, 107^e, 108^e, 109^e et 110^e livraisons,
année 1896.

2^o. Périodiques publiées à Paris.

La feuille des Jeunes naturalistes ; n^{os} 315, 316.

Journal des Cultivateurs ; n^{os} 49, 50, 51 et 52, de l'année
1896 ; 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8, de l'année 1897.

Le Magasin Pittoresque ; n^o du 15 décembre 1896, n^{os} du
1^{er} janvier 1897, 15 janvier, 1^{er} février, 15 février.

La Société, l'Ecole et le Laboratoire d'anthropologie de
Paris à l'Exposition Universelle de 1889 ; Paris 1889.

Mémoires de la société d'émulation de Cambrai ; Tome L^e
1895.

Bulletin de la société des Amis des Monuments Parisiens ;
fin du 9^e volume 1895 et 10^e volume 1896 ; n^{os} 35 et
36, du Bulletin Parisien.

Bulletin historique et philologique ; année 1896, n^{os} 1, 2.
Revue des travaux scientifiques ; Tome xvi, n^{os} 8, 9.

Bulletin de l'académie des Inscriptions et Belles Lettres ;
Tome xxiv, n^{os} de septembre-octobre 1896, novem-
bre-décembre 1896.

Bulletin de la Société de spéléologie ; 2^e année, n^o 8,
octobre-décembre 1896.

3°. Périodiques publiées en province et aux colonies.

Mémoires de la société archéologique du Midi de la
France ; Tome xv, 2^e livraison 1896.

Mémoires de la société d'archéologie de Châlon-sur-
Saône ; Tome xiii, 2^e partie 1896.

Mémoires de l'académie des sciences et lettres de Mont-
pellier, section des lettres ; 2^e série, tome 1^{er}, n^{os} 5,
6 et 7.

Bulletin de la société des sciences naturelles de l'Ouest
de la France ; Tome 6, 4^e trimestre 1896.

Bulletin de la société des sciences naturelles de Saône-et-
Loire ; n^o 11, novembre 1896; n^o 12, décembre 1896;
n^o 1, janvier 1897.

Bulletin de la Diana ; juillet-décembre 1896, tome ix,
n^{os} 3 et 4.

Revue des Langues Romanes ; 4^e série, tome 9^e; n^o 12,
décembre 1896; tome 10^e, n^o 1, janvier 1897 et n^o 2,
février 1897.

Bulletin de la société de topographie de France ; 20^e année,
n^o du 4^e trimestre 1896.

Bulletin de la société archéologique et historique de
l'Orléanais ; Tome ix, n^o 158, 2^e trimestre 1896.

Bulletin de la société agricole, scientifique et littéraire
des Pyrénées Orientales, 37^e volume, 1896.

- Bulletin de la société historique et archéologique du Périgord ; Tome xxiii, sixième livraison, novembre-décembre 1896 ; Tome xxiv, janvier-février 1897.
- Bulletin de la société des Amis des sciences et arts de Rochechouart ; Tome vi, n° 4, 1896.
- Bulletin de la société archéologique du Midi de la France ; Série in-8°, n°s 17, 18.
- Mémoires de l'Académie Nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen, 1896.
- Bulletin de la société des antiquaires de l'Ouest ; 2^e série, tome viii, 3^e trimestre de 1896.
- Revue Savoisienne de la société florimontane d'Annecy 1896 ; 37^e année.
- Mémoire de l'académie de Nîmes ; vii^e série, tome xviii, année 1895.
- Bulletin des sciences historiques et naturelles de l'Yonne ; année 1896, 50^e volume.
- Bulletin de la société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois ; Tome 35, 1896.
- Bulletin de la société d'agriculture du département de la Lozère ; Tome XLVII^e, septembre 1896, octobre-novembre 1896.
- Mémoires et documents publiés par la société Savoisienne d'histoire et d'archéologie ; Tome xxxv 1896.
- Bulletin trimestriel de géographie et d'archéologie ; Tome xvii, janvier à mars 1897.
- Annales de la société académique de Nantes ; 1^{er} semestre 1896.
- Bulletin de la société d'études des sciences naturelles de Nîmes ; n° 4, octobre-décembre 1896.
- Mémoires de la société d'émulation du Doubs ; 6^e série, 10^e volume, 1895.
- Revue historique, scientifique et littéraire du département du Tarn ; Tome xiii, 2^e série, 5^e année, n° 6, novembre-décembre 1896.
- Mémoires de l'académie de Vaucluse ; Tome xv, année 1896, (4^e livraison).

Périodiques publiées à l'étranger.

KONGL. — Vitterhets, historie, och antiqvitets akademis Månadsblad ; med 108 figurer, 1892.

Bulletin of The geological institution of The University of Upsala, n° 4, vol. 2, part 2, 1895.

Rivista storica italiana ; vol. 1, fasc. 5, 6, ottobre-dicembre 1896.

Archivio storico Lombardo ; série terza, fasc. XII, 31 dicembre 1896.

Bulletin de la société d'histoire Vaudoise ; n° 13, 1896.

LA BIBLIOTHÈQUE DE GAP

PAR M. A. DUMAS

II

ADMINISTRATION DE THÉODORE GAUTIER.

La Bibliothèque, qui était nominale ment fondée depuis le mois d'août 1831, n'eut qu'une existence assez précaire pendant quelque temps, par suite, sans doute, de la pénurie d'ouvrages intéressants et modernes.

Il fallait donc, avant tout et le plus rapidement possible, augmenter le fonds par trop maigre des ouvrages, prendre des mesures pour attirer un plus grand nombre de lecteurs, enfin trouver un local un peu plus grand et pouvant suffire aux besoins d'un temps assez long.

Telles sont les trois principales questions qui se posent pour le moment et que l'administration de Théodore Gautier va essayer de résoudre.

Acquérir des ouvrages, en solliciter un peu partout, fut une des principales préoccupations du Bibliothécaire.

Sans énumérer dans le détail tous les livres dont il propose l'acquisition, il n'est pas inutile de faire connaître la liste qui exprimait ses désirata au début de son administration. Non seulement cette liste nous édifiera complètement sur les lacunes de la Bibliothèque naissante, mais nous verrons encore quels étaient vers 1830, les ouvrages qui jouissaient de la faveur publique et pouvaient combler les vœux d'un lettré de cette époque, aux idées bourgeoises et au tempérament classique.

« Si notre établissement, dit Théodore Gautier¹, est riche en ouvrages de théologie, si l'on y trouve un grand nombre de livres sacrés (et je dis sacrés comme Voltaire le disait des cantiques de Pompignan, car personne n'y touche), si les premiers siècles de l'Eglise, si les temps de de la Renaissance des lettres y sont dignement représentés, combien n'avons-nous pas à gémir de le voir privé

¹ *Registre de la Correspondance*, n° 2, Budget de 1833 [16 avril 1832].

des plus brillantes productions du XVIII^e et XIX^e siècles ».

Et passant en revue les diverses branches des connaissances humaines, Théodore Gautier voudrait que la Bibliothèque s'enrichît des ouvrages suivants :

Droit : Dictionnaire de Merlin ; divers traités.

Sciences : La première Encyclopédie ; l'Encyclopédie méthodique ; l'Encyclopédie moderne de Courtin ; les Éléments de l'Économie politique, de Say ; le Traité de Sismondi. — Il ne trouve aucun livre de Médecine, de Chirurgie, de Physique, de Chimie. En métaphysique, il n'y a ni Cousin, ni Damiron, ni Laromiguière.

Belles-lettres : Les Messéniennes de Delavigne ; l'Ode sur la Poésie sacrée de La Martine. « Nous n'avons ni les œuvres complètes de Voltaire, ni les œuvres complètes de Rousseau ». Il en est scandalisé. Il se garderait de faire cet aveu en présence d'un étranger. « En attendant que la ville en soit pourvue, j'ai parfois été tenté de les emprunter au Maire de Chaillol-le-Vieux ».

Histoire et Géographie : Géographie de Malte-Brun : relations de divers voyageurs ; Histoire de Charles-Quint et celle de l'Amérique de Robertson ; celle des Croisades, de Michaud ; l'histoire des guerres de religion, du XVIII^e siècle et de la Restauration, de Charles Lacretelle ; l'histoire de la Révolution, de Thiers ; et surtout l'excellent abrégé de Mignet¹ ; l'histoire de la conquête des Normands et les Lettres sur l'histoire de France, de Thierry ; celle de Philippe-Auguste, de Capefigue ; l'histoire ecclésiastique, de Fleury. Il constate que la Bibliothèque ne possède aucune histoire générale, pas même celle des Anglais en 126 volumes « laquelle, bien que mal écrite n'en renferme pas moins toutes les abérations (*sic*) de la société humaine » ni aucun de ces mémoires vrais ou supposés sur les XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles dont nous rafolions (*sic*) il y a quelques années ».

Cet ouvrage, dont on a reconnu depuis la documentation insuffisante et l'indifférence fataliste, était alors très appréciée.

Nous voyons, par ce programme, que j'ai tenu à donner intégralement, que Théodore Gautier était un lettré éclectique de beaucoup de goût plutôt qu'un érudit difficile à contenter. Il aimait les renseignements nombreux plutôt que les véritables sources. Il voulait que sa Bibliothèque *fût au courant* sur toutes choses ; mais il ne songeait guère aux trésors des Bénédictins, qui sont le fonds pour ainsi dire obligatoire de toute Bibliothèque savante.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que ce programme, si incomplet qu'il fût, était encore trop vaste pour les fonds disponibles.

On acheta donc les ouvrages au fur et à mesure des crédits et, autant que possible, en profitant des ventes d'occasion, en s'approvisionnant à Paris chez les bouquinistes et sur les quais.

Pour cela, Théod. Gautier prodiguait ses lettres, s'adressant surtout aux représentants du département et à Paul Colomb de Batines ¹.

Il convient de mentionner spécialement l'heureuse idée qu'on eut, dès la première heure ², de s'abonner à la Revue des Deux-Mondes. Cet abonnement, toujours continué depuis, a enrichi la Bibliothèque d'une collection très importante qui occupera bientôt la moitié d'un panneau d'une grande salle.

De son côté, le Ministère dut céder aux pressantes démarches de la Municipalité, effectuées par l'intermédiaire des députés, de Faure surtout qui se trouvait être l'ami personnel de Mignet.

¹ « En première ligne, je ne crains pas de placer M. Colomb, fils aîné, l'un des principaux fondateurs de l'Etablissement, qui n'épargne ni courses, ni sollicitations pour concourir à son agrandissement et à sa perpétuité. De son côté, M. Faure notre député a bien des fois, pendant son séjour à Paris, réclamé auprès du Ministère le don de nouveaux livres ; il s'est assuré que ceux qui nous ont été accordés nous sont entièrement parvenus, et il a bien voulu concourir à l'achat des ouvrages dont la Ville a fait, en dernier lieu, l'acquisition à un rabais considérable ».

(*Registre de la correspondance*, n° 2).

² A partir du 1^{er} janvier 1832. (*Reg. de la corr.* n° 3.)

Mais ces envois ne commencèrent qu'en septembre 1833 et paraissent avoir été interrompus jusqu'en 1838¹.

De plus ils n'avaient pas lieu directement comme aujourd'hui. Ils étaient transmis par des libraires, ce qui, à en juger par le *Registre de la Correspondance*, entraînait le plus souvent beaucoup de retard et mettait à l'épreuve la patience de la Municipalité et du bibliothécaire.

Signalons parmi les ouvrages les plus importants provenant des dons de l'Etat :

Les œuvres complètes de Châteaubriand, édition Lefèvre et Ladvocat, en 20 volumes²;

Le dictionnaire français-arabe par Ellions Bocthor³; quelques livraisons d'un voyage aux Indes orientales; un ouvrage sur la Grèce; etc.⁴.

Sept ouvrages accordés le 24 février 1838 :

Le Panthéon littéraire; Paul et Virginie; la villa Pia à Rome; Museum sacré; les Eglises gothiques; Essai sur l'état physique, moral et intellectuel des aveugles-nés; Essai sur le pont du Rialto, à Venise.

En somme, les dons de l'Etat furent à cette époque assez restreints. Ce n'est que plus tard qu'ils sont devenus réellement importants et qu'ils ont été accordés d'une façon régulière.

Théodore Gautier aurait voulu aussi faire l'acquisition d'un manuscrit qui se trouvait à la bibliothèque de Carpentras : les *Mémoires de Juvénis*⁵. Comme il s'occupait de l'histoire de Gap, il n'aurait pas été fâché d'avoir sous la main un travail qui, de loin, prenait à ses yeux une valeur considérable. Il estimait aussi qu'une bibliothèque doit chercher à posséder quelques manuscrits. Il n'est rien de tel, comme la poussière d'archives, pour rehausser un Etablissement de ce genre.

La première démarche de Théodore Gautier date du

¹ Voir *Reg. de la Corr.*, nos 17 et 26.

² *Registre de la Corr.*, n° 4 et n° 9.

³ Id. n° 4.

⁴ Id. n° 9.

⁵ M. l'abbé P. Guillaume a publié, de cet auteur, une continuation de l'histoire de Marcellin Fornier (*Hist. gén. des Alpes Maritimes ou Cottiniennes*, etc. Tome III, Paris, H. Champion; Gap, Jouglaud. 1892).

18 mars 1833. Sa lettre, écrite au nom du maire de Gap, renferme une allusion à Ladoucette, qui mérite d'être reproduite : « Ces mémoires furent tirés de la bibliothèque de Carpendras, il y a 27 ans environ, pour être communiqués à M. le baron Ladoucette, alors préfet des Hautes-Alpes, qui en avait fait la demande à son collègue de Vaucluse. L'on ajoute que M. Ladoucette, trouvant dans les mémoires de Juvénis des faits hasardés, des croyances qui lui parurent ridicules, des contes de sorcellerie et de magie qui répugnaient à sa raison, ne voulut point en faire prendre une copie et les renvoya à M. le Préfet de Vaucluse... Pour nous, qui vivons à une époque où loin de dédaigner le passé, l'on recherche avec une sorte d'activité tout ce qui peut en constater les mœurs, les croyances et les usages, nous avons bien des fois éprouvé le regret de ne point posséder les mémoires de notre compatriote : car, plus l'auteur aura apporté, dans sa composition, de simplicité et de naïveté, mieux il nous aura mis en présence de nos ancêtres¹ ».

Le maire de Carpentras consentit seulement à laisser prendre une copie du manuscrit². Mais, en présence des frais que devait occasionner ce travail³, la municipalité de Gap y renonça, pour le moment du moins⁴.

La correspondance fut reprise le 4 novembre 1835⁵. A cette date, le maire de Gap accepte l'offre de faire prendre copie du manuscrit au prix antérieurement désigné.

Le 2 mars 1836, le maire de Carpentras envoya le premier cahier « non des mémoires, mais de l'histoire du Dauphiné par Juvénis⁶ », histoire « restée incomplète, puisque, d'après le titre, elle finit au XII^e siècle⁷ ».

¹ *Registre de la Correspondance*, n° 7.

² *Reg. de la Corr.*, n° 8 (17 avril 1833).

³ Il s'agissait de copier 1516 pages à 0,15 c. la page, ce qui, avec les frais de papier, aurait donné lieu à une dépense approximative de 250 fr. (*Reg. de la Corr.*, n° 20).

⁴ *Reg. de la Corr.*, n° 11.

⁵ *Id.* n° 2).

⁶ *Id.* n° 23 (12 mars 1836).

⁷ « Cependant, ajoute Gautier, Juvénis a écrit des mémoires différents de son histoire, car ils sont cités par Chorier qui lui-même est cité par

Ce fut, pour Théodore Gautier, une grande déception. « Où se trouvent donc les mémoires de Juvénis? Je l'ignore », dit-il. Et donnant l'ordre de ne pas continuer la copie, il demande communication du manuscrit. Sur une réponse négative, il remercie M. le Maire de Carpentras et s'excuse sur la demande « que j'avais inconsidérément (sic), dit-il, pris la liberté de vous adresser¹ ».

Pendant que les efforts du Bibliothécaire étaient si mal récompensés, des dons de livres venaient spontanément enrichir la bibliothèque.

« Pendant l'année qui vient de s'écouler [1832], écrit Théodore Gautier, quelques dons ont été faits à la Bibliothèque. Les plus remarquables sont ceux offerts par M. Roubaud, de cette ville, capitaine dans l'arme du génie, et par M. Martin, chef de bureau à la Préfecture².

Mais un don bien autrement considérable fut celui de Fine.

Claude-Bruno Fine³, demeurant à Paris, rue de Sorbonne, n° 9, légua toute une bibliothèque à la ville de Gap par testament olographe en date du 14 décembre 1833, enregistré le 4 février 1834. Un inventaire de ces ouvrages fut fait sous la vacation du 25 mars 1834, par des experts ayant prêté serment.

Ces experts estimèrent le legs 2.482 francs.

Théodore Gautier fit plus tard⁴ un catalogue de ces livres. La bibliothèque Fine, d'après ce catalogue, comprend 387 ouvrages⁵. Elle se compose « d'un certain nombre

notre auteur dans ce dernier ouvrage, et, en second lieu, dans un abrégé historique du diocèse de Gap, ouvrage anonyme qui les mentionne jusque sur la fin des guerres de religion ». (*Reg. de la Corr.*, n° 23).

— « Peut-être les uns et les autres, ainsi que nous l'avons fait nous-mêmes pendant trois ans, ont-ils donné à l'histoire le titre de *mémoires*: dans cette hypothèse, tout s'explique ». (*Reg. de la Corr.*, n° 24).

¹ *Reg. de la Corr.*, n° 24 et 25 (16 mai et 25 juin 1836).

² *Reg. de la Corr.*, n° 9.

³ Né à Lyon le 6 octobre 1805. Licencié en droit le 23 juillet 1832. Reçu au serment d'avocat à la cour royale de Paris le 19 janvier 1833.

⁴ Le 3 octobre 1838.

⁵ On en a trouvé 396 dans l'inventaire de 1897 qui s'achève en ce moment.

d'elzéviros, de quelques aldes et de plusieurs juntas. La plupart des ouvrages sont rares et précieux, imprimés par les presses les plus renommées de l'étranger pendant les XV^e, XVI^e et XVII^e siècles¹ ».

Un extrait du testament de Fine fut lu à la séance du Conseil municipal du 3 mai 1834 et consigné dans la délibération de cette séance. Entre autres conditions de ce legs, il est stipulé que le Bibliothécaire *ne laissera sortir de la Bibliothèque aucun volume quel qu'en puisse être le prétexte*².

La Ville de Gap avait été autorisée à accepter ce legs par ordonnance du 31 décembre 1833. Elle dut en prendre livraison dans le courant de l'année 1835³.

Fine laissait aussi quelques manuscrits. On peut dire, sans exagérer leur valeur, qu'ils apportaient au moins un élément de curiosité et d'attrait, auquel Théodore Gautier dut être particulièrement sensible, après sa déception au sujet des mémoires de Juvénis.

Ce don important de Fine venant s'ajouter aux acquisitions de la ville, aux envois du ministère et à quelques autres dons de particuliers, accrut sensiblement les richesses de la Bibliothèque.

A la mort de Théodore Gautier, qui arriva en 1846, l'établissement, qui avait à peine 3.000 volumes à sa fondation, en comptait près de 6.000⁴.

Mais il ne suffisait pas d'acquérir de nouveaux ouvrages. Il fallait encore amener le public à s'en servir. Or, soit indifférence de sa part, soit que les heures de séance fussent mal choisies, le public fréquentait peu la Bibliothèque. Théodore Gautier s'en plaint à plusieurs reprises :

« Jusques à présent, écrit-il en 1832, le nombre [des lecteurs] a été fort borné. Une *douzaine* de jeunes gens

¹ Assaud. *Reponse à un questionnaire*. On trouvera aux pièces annexes, qui feront suite à la dernière partie de ce travail, la liste des raretés typographiques.

² *Registre des délibérations*, 3 mai 1834.

³ Voir Délibération du 23 janvier 1836.

⁴ Ce chiffre est donné pour 1848, par l'*Annuaire des Hautes-Alpes*.

vont y faire des lectures aux heures déterminées par le règlement, et, de loin en loin, quelques amateurs, y admirer les gravures du Musée ou le chef-d'œuvre de stéréotypie de Didot »¹.

Pour obvier à cet inconvénient de la rareté des lecteurs et pour déférer en même temps au désir du Préfet et du Ministre², on songea, vers 1840, à établir des séances du soir.

« M. le Ministre et M. le Préfet, dit Théodore Gautier, insistent avec raison sur les séances du soir établies dans presque toutes les villes qui possèdent des bibliothèques publiques. Ce n'est point à moi qu'il appartient de signaler les obstacles qui s'opposent à ce que la ville de Gap ouvre la sienne de six à dix heures du soir ; mais ce que j'ose affirmer, c'est qu'au lieu de quelques écoliers qui la fréquentent aux heures indiquées par le règlement, l'on y verrait accourir avec empressement, si cette mesure était adoptée, toutes les personnes studieuses que des occupations forcées soit dans la campagne, soit dans les bureaux de diverses administrations, soit dans les ateliers (*sic*) et les magasins de la ville, retiennent pendant le jour »³.

Cette proposition essentiellement démocratique fut bien accueillie par la Municipalité et un arrêté en date du 16 décembre 1840, établit les séances du soir⁴.

Malheureusement, cette innovation n'offrit pas tous les avantages qu'on en attendait, ou présenta des dangers sérieux. Toujours est-il que ces séances du soir ne furent pas longtemps en vigueur, car l'annuaire de 1844 donne les heures du Règlement antérieur ; et depuis, la Bibliothèque a toujours été ouverte uniquement pendant le jour.

Vers la même époque (1840), la Bibliothèque dut changer

¹ *Registre de la Correspondance*, n° 2 (16 avril 1832). Théodore Gautier reprend cette constatation dans son *Rapport au Préfet* du 12 avril 1834 (*Reg. de la Corr.* n° 14).

² Circulaire du ministre de l'Instruction publique du 14 avril 1838.

³ *Registre de la Correspondance*.

⁴ Du 1^{er} novembre au 31 mars la Bibliothèque sera ouverte de 4 heures à 4 heures et de 6 heures à 10 heures du soir.

de local, les deux pièces de la maison Labastie étant devenues insuffisantes. Déjà, à la date du 3 avril 1837, peut-être sous l'impression d'un incendie récent¹, le Préfet avait soumis au Conseil la question de savoir s'il ne conviendrait pas de faire à la maison commune les dépenses nécessaires pour y transporter la Bibliothèque. Mais la Commission nommée à cet effet fut d'avis de conserver le local actuel, faute de ressources.

Le bail consenti avec M. Labastie expirait le 20 août 1840. Un an avant l'expiration de ce bail (août 1839)², on entama des pourparlers en vue de la location de la maison Gérard, place St-Arnoux, 1^{er} étage, trois pièces ; et le 10 novembre 1839, le Conseil municipal décide « qu'il sera passé avec Mme Girard (*sic*) un bail de sept ans à partir de l'expiration du bail actuel, à raison de 400 francs et aux clauses et conditions du bail actuel »³.

Les livres devaient rester dans ce nouveau local jusqu'en 1855.

Je ne veux pas en finir avec l'administration de Théodore Gautier sans mentionner ses efforts pour établir un catalogue.

Une sorte de main courante était tenue à jour soit par lui-même soit par le sous-bibliothécaire. Mais elle était insuffisante pour les recherches, et d'ailleurs le ministère par sa circulaire du 22 novembre 1833 exigeait un véritable catalogue⁴.

Il s'agissait, en outre, de dresser séparément :

- 1° La liste exacte de tous les ouvrages doubles ou triples ;
- 2° La liste des ouvrages dépareillés ;
- 3° La liste des ouvrages donnés par le Gouvernement ;
- 4° La liste des raretés typographiques, éditions des

¹ Un incendie se déclara dans le local de la Bibliothèque, le 29 mars 1837.

² *Registre des Délibérations*, 5 août 1839.

³ *Registre des Délibérations*, 10 décembre 1839.

⁴ Voir *Registre de la Correspondance*, n° 13.

XV^e. et XVI^e. siècles, éditions sur velin, ouvrages à figures et d'autres livres de prix :

5° La liste des ouvrages militaires.

Le sous-bibliothécaire Valérian demanda une indemnité pour ce travail supplémentaire. Le Conseil municipal resta sourd à cette demande¹, et catalogue et listes furent renvoyées à plus tard.

Il y a lieu de remarquer à ce propos que l'Assemblée municipale fut longtemps assez mal disposée à l'égard du sous-bibliothécaire dont elle ne semblait pas assez apprécier le rôle. Malgré les appels très motivés de Théodore Gautier², elle maintint toujours à 300 francs les appointements de ce méritant employé.

Quand Théodore Gautier mourut, en 1846, la situation de la Bibliothèque était suffisamment prospère. Elle possédait environ 6.000 volumes. Le local qu'elle occupait était assez vaste pour le moment.

Mais il restait encore beaucoup à faire. Il fallait :

1° Dresser un catalogue, ou plutôt deux catalogues, l'un méthodique et l'autre alphabétique.

2° Se procurer les grands instruments de travail sans lesquels l'érudition n'est pas possible.

3° Organiser le comité d'inspection.

4° Rendre vraiment publique cette bibliothèque faite pour tous, et puisqu'on ne voulait pas des séances de nuit, rapporter l'article 14 relatif au prêt et ne pas craindre de laisser sortir les volumes.

5° Acquérir en toute propriété un local spacieux.

On verra, dans la dernière partie de ce travail, comment ont été réalisées ces diverses améliorations.

A. DUMAS.

¹ *Reg. des Délibérations*, 2 février 1834.

² Finetti, en particulier, qui occupa longtemps cette charge, ne recevait que des éloges de son chef. « Ses talents, son assiduité, l'intelligence qu'il montre dans l'exercice de son emploi, le placent bien au-dessus des bibliothécaires qui l'ont précédé ». *Reg. de la Corr.* n° 29 (6 mai 1845).

LA BEAUME-DES-ARNAUDS

A L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

ET PENDANT

LE HAUT MOYEN-ÂGE

La Beaume-des-Arnauds, canton d'Aspres-sur-Buëch, est située au fond de la vallée de Chaurane, sur les confins de la Drôme. Elle forme là comme un cul-de-sac entre les monts de l'Alp au midi, de Cabre à l'ouest, et d'Oreilles au nord. Le territoire a une superficie de 2.965 hectares. Il forme, dans sa partie basse, une plaine, qui, très étroite à son point de départ, va s'élargissant pour se resserrer encore à sa jonction avec le territoire de Saint-Pierre-d'Argençon. Cette plaine est d'un terroir fertile, complanté d'arbres à fruits, surtout de vieux noyers. De l'Alp et de Cabre, descend, formée par plusieurs sources, la rivière de Chauranne qui a donné son nom à la vallée ; elle reçoit, à droite, les torrents de Burianne et du Villard, et, à gauche, celui de Chaures. Sur le versant nord de l'Alp, s'étage une assez belle forêt, dont les grands sapins ne le cèdent en rien à ceux de Durbon¹. Au-dessus du village, chef-lieu, un peu à l'est, se trouve une cavité appelée la *Beaume* : elle est creusée transversalement dans un rocher à pic donnant naissance à des sources tuffeuses et du haut duquel tombe en belle cascade le torrent de Burianne ; c'est un endroit des plus pittoresques.

La commune est traversée par la route nationale n° 75. rectifiée au commencement de ce siècle, par M. le préfet de Ladoucette. La ligne du chemin de fer de Veynes à Crest

¹ Quelques années avant 1776, dit le capitaine d'Arçon, une partie de cette forêt, entraînée par les eaux du sous-sol, se détacha et roula avec les débris de la montagne jusqu'au fond de la vallée, vis-à-vis la Beaume. (*Mémoire militaire* publié par M. A. Rochas d'Aiglun dans le *Bulletin de la Société d'Etudes*, 1885, p. 243).

la parcourt également, et une charmante gare s'élève en face du tunnel du col de Cabre. Cette commune comprend le village chef-lieu, les hameaux du Villard, de Chaures et des Bégües, ainsi que quelques fermes isolées, telles que Vières¹, les Fraches², la Combe³ et la Pigne⁴. Le tout donne une population de 547 habitants.

Telle est aujourd'hui la Beaume-des-Arnauds.

I

A quelle époque le territoire a-t-il été habité? Nous pouvons dire qu'il l'était à l'époque de la pierre polie. C'est ce qu'attestent les nombreuses hachettes trouvées soit dans la localité soit dans les environs. Ainsi on en a recueilli, à notre connaissance, six à la Beaume, quatre à St-Pierre, cinq à Aspres, dix à la Faurie, et plusieurs aussi de l'autre côté du col de Cabre. Toutes sont en euphotide et de dimensions diverses.

Pour l'époque gauloise, on peut conjecturer avec vraisemblance qu'il y eut à la Beaume plusieurs villages, à l'un desquels aurait succédé la station romaine de *Combonum*, tout comme, à la Beaumette, la station de Montseleucus avait remplacé un oppidum gaulois.

A l'époque romaine, en effet, nous trouvons la station que nous venons de nommer. Elle est mentionnée dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem (n° 555)⁵ en ces termes : *Mutatio Combono*. Elle est qualifiée de *Mutatio*, relais, et non de *Mansio*, séjour, comme l'est celle de Montseleucus. Ce fait nous dit qu'elle avait une importance moins grande que celle dernière. De plus l'Itinéraire nous marque qu'elle était à huit milles de Montseleucus et à autant de Vologatis, situé au-delà du mont, aux Boulignons,

¹ Vières, du bas-latin *Viera*, village.

² Frache, du latin *fractum*, brisé.

³ Combe, vallon; on a, dans le bas-latin, *cumba*, dans le grec, *κρυβή* dans l'armoricain, *combant*, dans le cornique, *coun*.

⁴ Pigne, dérivation de pin.

⁵ L'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem se rapporte, d'après Bergier et autres géographes, au règne de Constantin-le-Grand.

près de Beaurières¹. Enfin, à la suite du nom de Vologatis, l'Itinéraire ajoute : *Indè ascenditur Gaura* ou *Caura mons*. Nous dirons plus loin quelle était la montagne désignée sous ce nom².

Quant au nom de *Combonum*, était-il un nom d'homme, comme celui de Montseleucus, ou bien le nom de la localité avant l'occupation romaine? Nous n'émettrons à ce sujet aucune opinion, l'appellation n'offrant rien d'assez caractéristique pour permettre de se prononcer avec quelque probabilité. Nous dirons toutefois que le nom paraît être plutôt de forme latine.

En quel endroit précis était située la station? Nous répondrons : A la Beaume même, un peu au-dessous du village actuel, c'est-à-dire, à l'angle formé par le confluent de Burianne et de Chauranne. Ce qui le prouve est l'existence en ce lieu d'un reste assez considérable et bien conservé d'un mur d'enceinte ayant encore, du côté du midi, 3 mètres de hauteur, et, du côté du nord, 1 mètre. Ce mur est bien d'origine romaine. Il est d'un appareil moyen et très régulier. Les pierres sont taillées avec soin, posées à sec et agglutinées d'un mortier fort dur. Ensuite on a trouvé au même endroit, lors de la construction du chemin de fer, des tombes en tuf renfermant des petits vases en forme de coupés de calice, diverses monnaies dont une d'Auguste et une autre de Magnence, des stylets, des fragments de poterie rouge, une pierre gravée du II^e siècle représentant Némésis et enchâssée dans un riche bijou de l'époque mérovingienne³. Enfin, on voit dans la plaine du Villard un tronçon de l'ancienne voie romaine et dirigée de manière à aboutir au point même où nous avons dit qu'était la station. Ainsi Combonum se trouvait à la Beaume.

Ce qui le prouve encore est qu'il existait, à cette époque, un autre village situé à trois kilomètres de la station, dans

¹ Brun-Durand : *Dictionn. topogr. de la Drôme*.

² La Table de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin ne mentionnent pas les stations intermédiaires entre Montseleucus et Die.

³ Ce bijou fait partie de la collection de M. J. Roman.

le quartier du Villard, à l'endroit même du hameau actuel de ce nom. Ce vocable de Villard, en effet, comme nous avons dit dans plusieurs de nos publications, est un vocable transmis par le haut moyen-âge et signifie *village*, ou, pour mieux nous exprimer, *lieu des villas, des maisons de campagne* appartenant à l'agglomération principale. On y a d'ailleurs trouvé des médailles¹ et des tuiles à rebord. Le Villard se trouvait donc dans le quartier de ce nom, en même temps que Combonum à la Beaume, et leur existence simultanée sert ainsi à déterminer l'emplacement respectif de l'un et de l'autre².

Il devait y avoir de même un troisième village s'élevant, de l'autre côté de Chauranne, sur un charmant petit plateau, à deux kilomètres environ de Combonum, dans le quartier appelé *Chaires* et où se trouve le hameau actuel nommé de même. Le nom encore nous l'apprend. Ce nom, quoique l'étymologie n'en soit pas bien connue, est visiblement fort ancien. C'est celui, en effet, qu'on retrouve dans les deux *Chauranne*, c'est-à-dire *rivière, torrent de Chaires*³. C'est celui aussi que porte un col de la montagne et dont nous parlerons. Peut-être même Chaires est-il plus ancien que Combonum, et que là se sont établis les premiers habitants de la région. On y a trouvé d'ailleurs, en creusant la tranchée du chemin de fer, deux hachettes celtiques, diverses monnaies dont une en argent d'Auguste, des tuiles à rebord en plusieurs endroits, notamment dans le champ des *Bayles*, et enfin des tombes recouvertes en tuiles antiques. Il nous est donc permis de croire qu'il y avait

¹ Fl. Valentin : *Epigraphie gallo-romaine* (Bulletin de la Société d'Etudes, 1882, I, 48 — II, 76).

² Ce qui confirme l'existence simultanée de Combonum et du Villard est qu'au XI^e siècle, lors de l'émigration sur les hauteurs, les habitants ne se fixèrent pas tous sur le même monticule; mais les uns émigrèrent à la Beaume, les autres à Vières, c'est-à-dire, chaque village sur sa hauteur respective, comme il sera dit plus loin.

³ On trouve, en effet, de l'autre côté du mont, un torrent appelé *Chauranne*, qui fait suite au ravin de Beaume et se jette dans le Maravel après un parcours de 2.600 mètres.

à Chaures un village contemporain, comme le Villard, de la station, sinon plus ancien.

Ainsi, d'après ce qui vient d'être dit, nous pouvons déjà considérer comme acquis les points suivants, savoir : qu'à l'époque gallo-romaine, il y avait, à la Beaume-des-Arnauds, Combonum, la station et probablement l'agglomération principale, situé à la Beaume; le Villard et Chaures, deux agglomérations secondaires, situés dans les quartiers portant encore ces noms; que l'opinion, admise par M. Fl. Valentin¹, et, d'après laquelle la station aurait été au Villard, ne pourra plus être soutenue à l'avenir.

Nous allons maintenant parler de la voie romaine. Quel était son parcours? Il n'existe aucune difficulté pour le déterminer depuis Montseleucus jusqu'à Combonum. Au sortir de la première de ces stations, la voie passait le Buëch à l'endroit du pont actuel. Elle se dirigeait vers un petit tertre conique appelé Trésauriac², au bas duquel, selon toute probabilité, se trouvait alors le village d'Aspres. Ensuite elle longeait le petit torrent, à l'ouest de ce monticule, puis s'engageait, par une échancrure du côteau, sur le territoire de St-Pierre qu'elle traversait en suivant la racine de la montagne. Elle débouchait enfin dans la plaine du Villard, qu'elle parcourait en ligne courbe et où son tracé se trouve encore marqué par un sentier couvert de gazon et bordé de broussailles. Puis elle faisait son entrée dans la station de Combonum.

A partir de Combonum jusqu'à Vologatis, il est un peu plus difficile de retrouver son passage. L'opinion reçue jusqu'ici est qu'elle traversait le col de Cabre. Mais un examen attentif nous fait admettre la suivante comme bien plus probable, savoir : que la voie se bifurquait à Combonum; qu'une branche, la principale, passait par le col de Chaures³, et l'autre par le col du Gaut, avec dérivation d'un sentier par le col de Cabre. On sait que les

¹ M. Fl. Valentin : *Epigraphie gallo-romaine*.

² Trésauriac de *Trans* derrière, et *Aurius*, nom d'homme; c'est l'étymologie admise par M. Paul Meyer, de l'Institut.

Le col de Chaures est marqué dans la carte de l'Etat-major sous ce nom

Romains avaient quatre sortes de routes : la *Via*, large de 2 m. 40, où deux chars pouvaient se rencontrer : l'*Actus*, large de 1 m. 20, où passait une voiture ; l'*Iter*, que suivait la cavalerie ; le *Semita* ou sentier pour les hommes à pied¹. La voie du mont Genève à Die était, selon toute apparence, un *Actus*². A Combonum, l'*Actus* continuait par le col de Chaures ; un *Iter* passait par le col du Gaut, avec embranchement d'un sentier par le col de Cabre. Quelles sont les raisons qui nous portent à formuler cette opinion ? Les voici :

C'est d'abord le nom de la montagne. Ce nom nous est connu, comme il a été dit, par la mention de l'Itinéraire : *Indè ascenditur Gaura mons*. Mais une erreur de transcription a bien pu faire écrire un *G* pour un *C*. Ne voyons-nous pas, de nos jours, beaucoup de noms de lieux subir de semblables fautes d'orthographe ? Rien donc ne s'oppose à ce que nous lisions *Caura*³ au lieu de *Gaura*. Dans ce cas, le nom de *Caura* ne serait autre que celui qui s'est conservé dans la forme actuelle de *Chaures*. Si *Chaures*, en effet, aurait pu, à la rigueur, dériver de *Gaura*, à plus forte raison dérivera-t-il de *Caura*. Ce nom aurait ainsi désigné, à l'origine, la montagne et le col de cette montagne, ainsi que les deux cours d'eau de Chauranne, et peut-être même toute la localité. Chaures paraît être l'antique nom de la région. Le col de Chaures aurait donc été celui que l'Itinéraire désigne. Et ce qui prouve bien que l'Itinéraire a voulu désigner ce col, est qu'il place Combonum à égale distance de Montse-leucus et de Vologatis, c'est-à-dire à huit milles romains. Or, cette distance était très exacte, si la route passait par le col de Chaures ; mais elle ne l'aurait pas été, si elle avait passé par un autre col, surtout par celui de Cabre ;

¹M. A. Rochas-d'Aiglon : *Les Bourcet et leur rôle dans les guerres alpines*, 1895, p. 3, note.

² On a découvert un tronçon de voie à la Magdeleine, près de Veynes, et un autre au-delà de la Beaumette ; elle avait bien, aux deux endroits, la largeur de 1 m. 20 ; de plus, elle était pavée.

³ Ainsi, ceux qui ont voulu faire dériver *Cabre* de *Caura* ont lu *Capra*, par un *C* ; nous pouvons donc user de cette licence et lire *Caura*.

elle aurait été moindre que de Combonum à Montseleucus. Donc le *Caura mons* de l'Itinéraire était bien le col de Chaures, celui où, par conséquent, passait la route.

Ensuite, ce qui démontre encore son passage en cet endroit, est l'existence, à la Beaume, dès une époque reculée du Moyen-Age, d'une maladrerie sous le vocable de Ste-Magdeleine. On sait que les maisons hospitalières de cette sorte étaient toujours construites sur les anciennes routes romaines qui continuèrent d'être suivies pendant le haut et même le bas Moyen-Age. Or, la maladrerie dont il s'agit se trouvait précisément du côté de Chaures, à un kilomètre de la Beaume, sur le passage même de la route, en admettant qu'elle passait par le col de Chaures. Son existence en cet endroit n'aurait pas eu sa raison d'être, si la route avait eu son tracé partout ailleurs. Ce fait nous paraît une preuve décisive en faveur de notre thèse.

Ajoutons encore que la voie, en passant par le col de Chaures, trouvait une pente moins ardue qu'ailleurs, moins semée d'obstacles, d'un accès facile et constamment régulier, surtout avant les divers éboulements que la montagne a subis. Ce trajet était encore regardé comme très praticable, au siècle dernier, par le capitaine d'Arçon, dans son *Mémoire militaire* pour la levée d'une carte des Alpes¹. On le suit même de nos jours, quand on se rend de la Beaume à la Bâtie-des-Fonts, et vice-versa.

Nous avons dit en second lieu qu'un *Iter* passait par le col du Gaut. Le fait ne saurait être nié. On sait que de petits embranchements se détachaient des voies principales. Ainsi on en trouve quatre qui se formaient au sortir de Montseleucus². L'*Iter* dont il est question s'est conservé dans le Moyen-Age sous le nom de *chemin royal*. En sortant de Combonum, il suivait la rive droite de Chauranne, celle de gauche étant impraticable à cause du rocher; il repassait ensuite sur cette dernière au confluent du torrent du Gaut et de Chauranne, et, de là, montait jusqu'au col, où des hachettes celtiques ont été trouvées. Une petite route,

¹ Voir *Bulletin de la Société d'Etudes*, 1885, p. 260.

² Voir notre *Topographie et archéologie du canton de Veynes*.

partant du Beauchêne, venait y aboutir en passant par les cols de St-André et de Montbrand¹. De là, l'Iter descendait dans la Drôme en suivant une pente où son tracé est demeuré visible sur plusieurs points. D'ailleurs, il fallait passer par là, car le rocher du col de Cabre était alors en tel état qu'il présentait une barrière infranchissable aux chevaux et encore plus aux voitures. Au reste, c'est l'opinion des personnes qui ont attentivement examiné les lieux².

Nous avons ajouté qu'un *Semita* traversait le col de Cabre. Il est tout naturel d'en admettre l'existence, car il fournissait un raccourci très appréciable aux gens à pied. Ensuite, il existe sur le col un puits, duquel on aurait extrait une monnaie romaine, et, dans les environs, on a trouvé des stylets et des ossements humains. Toutefois, faut-il encore observer qu'une tradition conservée dans le pays attribue le creusement de ce puits aux religieux de St-Jean de Jérusalem qui possédèrent ce quartier³. Le *Semita* dont nous parlons se serait donc détaché de l'Iter un peu au-dessous du col du Gaut, et, quoique le rocher fût d'un accès difficile en cet endroit, il n'était cependant pas infranchissable à des voyageurs hardis. C'est par le col de Cabre que M. de Ladoucette a fait construire en 1805 la route actuelle⁴. Comme quatorze communes pri-

¹ Cette voie est marquée dans la carte romaine de Vallon-Corso (1715-1775) et était, d'après le capitaine d'Arçon, encore suivie en 1776; elle l'est même de nos jours.

² Un officier de l'État-major visita ce col, il y a une dizaine d'années, et, saisi par l'aspect des lieux, il dit: « C'était ici et non au col de Cabre que passait la route romaine ». Ses paroles nous ont été rapportées par le guide qui l'accompagnait.

³ On trouve au col de Cabre, dit Brun-Durand, les ruines d'une ancienne commanderie de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, — *Preceptoria collis de Caprariis*. 1449 (Pouillié hist.), qui, vraisemblablement fondée en 1251 par la famille Flotte, fut unie à celle de Valdrôme vers la fin du XV^e siècle (*Dictionn. topogr. de la Drôme*, p. 95).

⁴ Déjà le capitaine d'Arçon, dans son *Mémoire* précité, avait signalé, en 1776, ce col comme celui où devait passer la future route. M. de Ladoucette a eu le mérite de réaliser le plan et le vœu de l'éminent ingénieur.

rent part aux travaux, il changea le nom de col de *Cabre* en celui de col des *Communes*. Toutefois, le parler local n'a pas ratifié ce changement. Il existe aujourd'hui un refuge sur ce col.

Ainsi, de tout ce qui vient d'être dit, nous concluons que la voie romaine, après avoir traversé en ligne courbe la plaine du Villard, se partageait à la station pour passer; la branche principale ou *Actus*, par le col de Chaures, le *Caura mons* de l'itinéraire; et la branche secondaire ou *Iter* par le col du Gaut, avec un *Semita* par le col de Cabre. Nous avons démontré d'ailleurs qu'il y avait trois agglomérations : *Combonum*, la station, à la Beaume; le *Villard* et *Chaures* à l'endroit des deux villages actuels du même nom. Or, c'est ainsi, croyons-nous, que doit s'établir la géographie de la localité à l'époque gallo-romaine.

II.

Cette situation dut rester la même pendant l'époque franque, car il est à peu près certain que la majeure partie de nos villages antiques n'ont pas changé d'emplacement jusqu'au XI^e siècle¹, ni les routes, par conséquent. C'est, du moins, ce que nous avons démontré par des faits précis pour les villages d'Oze, du Saix et de Jarjayes. Il est permis de croire qu'au cours de cette période obscure et troublée, le pays eut à souffrir des invasions des barbares du nord, et plus tard, des barbares du midi : les Sarrasins. Ces derniers y avaient accès à la fois par la Drôme et les Hautes-Alpes. Leur nom est resté attaché à tout un quartier de montagne, appelé *Bec des Sarrasins*. Ensuite une tradition veut qu'une bataille ait été livrée entre les habitants et ces envahisseurs, à la suite de laquelle ces derniers furent précipités du haut du rocher de la Beaume. On trouve, en effet, au bas de cette roche, des ossements humains en quantité².

¹ Voir notre *Topographie et Archéologie du canton de Veynes*, et notre *Histoire de Jarjayes*

² Ladoucette : *Topographie des Hautes-Alpes*, p. 741.

Nous arrivons au XI^e siècle. En prévision de nouvelles invasions possibles et pour se mettre à couvert des troubles intérieurs de l'époque, les populations, quittant leurs anciennes demeures des plaines, en vinrent construire d'autres sur les hauteurs. C'est alors que les habitants de l'antique Combonum s'établirent sur la colline située au nord et à 200 mètres environ de l'ancienne station. Cette colline s'appelait la *Beaume* à cause de la cavité du rocher voisin dont nous avons parlé en commençant. Les cavités de cette sorte portaient alors, comme de nos jours encore, le nom de *Beaume*, fait du bas latin, *balma*, même signification¹.

Le nouveau village donc, ayant été construit dans l'endroit appelé la *Beaume*, en prit naturellement le nom. Quant à la dénomination de Combonum, elle disparut, parce que le lieu où se trouva la station, étant contigu à celui de la *Beaume*, il se confondit dans ce dernier.

Telle est l'origine du nom actuel de la *Beaume*. Nous verrons plus bas comment fut ajouté le nom appendice, *des Arnauds*.

Sur la colline de la *Beaume*, le village fut protégé par un château fort, construit au point culminant. De là, ce château dominait au loin sur toute la vallée et abritait puissamment les habitations sises au-dessous. Il ne reste plus de ce premier édifice que quelques débris sans importance. Au XIII^e siècle, on en construisit un autre dans l'enceinte même du village et appelé le *Château d'Agoutt*, du nom de la famille qui l'a longtemps possédé. La partie la plus ancienne est bien, en effet, de ce siècle ; c'est une tour dont le rez-de-chaussée est bâti en gros blocs d'un appareil soigné, orné sur les angles de pierres taillées en bossage et percé d'archières simples. Quant aux étages supérieurs de cette tour, ils sont percés de fenêtres à chanfrein soutenues par des tablettes ; cette partie est, comme le reste de l'édifice, du XV^e siècle. C'est le château qui

¹ *Balma* se trouve aussi dans l'italien avec le même sens, preuve que le mot est d'origine latine. Mabillon, toutefois, le regarde comme gaulois. Voir sur ce mot le dictionnaire de Trévoux.

appartient aujourd'hui à M. de Prunières. Il en existe un autre, propriété de la famille Bégou, lequel a été modernisé dans presque toutes ses parties ; il conserve néanmoins un reste de tour assez ancienne, mais dont on ne peut préciser l'époque¹.

Défendu par le château fort, le village était, de plus, entouré de remparts. Il existe encore, à mi-côte de la colline, un reste de massif en maçonnerie nommé la *Tourelle*. Il y avait là une tour, et les remparts venaient y aboutir comme à une boucle de ceinture. Les remparts n'existent plus du côté du nord. Au midi, ils ont été remplacés par d'autres qui sont du XIV^e siècle. Une porte à arc brisé, qui est bien de cette époque, se remarque encore. Au-dessus du cintre supérieur, on a construit, au XV^e siècle, un second arc à plein cintre. Quant à la partie du mur d'enceinte du côté de l'est et faisant suite au mur romain, elle est également du XIV^e siècle. Ajoutons que le village, dans les temps modernes, a subi un nouveau changement. Les maisons les plus élevées sur la pente ont été abandonnées pour être reconstruites au-dessous des remparts, ainsi qu'on les voit aujourd'hui.

Ce fut de même au XI^e siècle que naquit la féodalité. Le pays forma deux fiefs distincts : la Beaume et la Haute-Beaume. Les comtes de Die possédèrent la Beaume. En 1176, Roais, fille du dernier comte, épousa Hugues d'Aix, et Isnarde, leur fille, porta, par son mariage, le fief à Reymond d'Agoult. Les d'Agoult formèrent dès lors plusieurs branches, qui divisèrent la terre en autant de coseigneuries. Les Flotte tinrent la Haute-Beaume qui a été appelée jusqu'en 1789, le *Château-la-Beaume*. Cette famille se partagea de même en diverses branches. Comme presque tous ses membres portaient le prénom d'*Arnaud*, la localité, qui déjà s'appelait la *Beaume*, prit la dénomination de *Beaume-des-Arnauds*, qu'elle conserve encore de nos jours².

¹ M. J. Roman. *Répertoire archéologique*.

² C'est ainsi que La Roche, dont les Flotte étaient aussi seigneurs, prit le nom de *Roche-des-Arnauds*.

Pour la paroisse, elle a été, de temps immémorial, sous le vocable de Notre-Dame. Après la translation de l'ancien village sur la hauteur, au XI^e siècle, l'église continua d'exister dans la plaine, à l'endroit où se trouvait la station. Elle fut remplacée dans la suite par la chapelle du prieuré. Ce fut seulement après les guerres de religion qu'on abandonna cette dernière¹. On répara alors une autre petite chapelle sous le vocable de N.-D. de Pied-d'Oreilles, située de l'autre côté de Burianne, et on y transféra le culte. L'édifice fut de nouveau restauré et consacré en 1714.

Dès avant le XIII^e siècle, il y eut à la Beaume un prieuré qui fut d'abord sous le titre de N.-D. du Puy, ensuite sous celui de St-Michel. Il appartenait à St-Michel de la Cluse. Lors des travaux de construction du chemin de fer, on mit à jour le tracé de sa chapelle. Elle était entourée du cimetière dont on exhuma les ossements. Ce fait nous prouve qu'elle servait d'église paroissiale avant la construction de l'église actuelle.

Il y avait pareillement à la Beaume une maladrerie sous le vocable de Ste-Magdeleine, située au lieu nommé la *Maletière*, tout près de Chaures, sur le passage, comme nous avons dit, de l'ancienne route. Elle avait une petite chapelle sous le même titre. Près de ses ruines, on a trouvé des tuiles à rebord. Cette maladrerie fut ensuite transformée en un simple hôpital, qui a subsisté jusqu'en 1789.

Enfin, d'après Brun-Durand, l'ordre de St-Jean de Jérusalem posséda, au col de Cabre, une commanderie, fondée en 1254 par la famille Flotte et unie peu avant 1500 à celle de Valdrôme. Suivant un document du XIV^e siècle, la chapelle était sous le vocable de St^e-Marie.

Au moment où Combonum émigrerait sur la colline de la Beaume, le Villard allait s'emplacer sur la hauteur voisine qui s'est depuis appelé *Vières*². Ce nom de *Vières*, (*Viera*), formé dans le bas moyen-âge et signifiant

¹ D'après un procès-verbal de visite, en 1604, ses murs étaient démolis.

² Un peu au-dessous de Vières, on aurait trouvé, paraît-il, un encensoir d'une époque ancienne.

village, est la preuve de l'émigration des habitants en ce lieu à cette époque¹. Là, le Villard devint le siège d'une coseigneurie appartenant à la famille de Rivière, ce qui le fit appeler *Roveria* au XIV^e siècle. On y trouve, en effet, un lieu nommé la *Tour*. Cette coseigneurie fut vendue, en 1318, au prieur d'Aspres, et, peu de temps après, au Dauphin. Quant à la plaine où se trouva le village gallo-romain, elle avait conservé le nom de Villard, et, lorsque la population, au XV^e siècle, abandonna la hauteur, elle vint construire ses nouvelles demeures dans ce même lieu. En sorte que ce nom de Villard désigne tout à la fois un quartier ainsi appelé à cause des anciennes villas romaines, et le hameau appelé de même à son tour à cause du quartier. Ce hameau a été érigé, dans notre siècle, en une paroisse sous le vocable de St-Louis et desservie par un binage.

Quant à Chaures², on y a reconstruit, dans l'époque moderne, un petit hameau composé de sept maisons, lequel a pris le nom resté à l'endroit après l'émigration du XI^e siècle, et où se trouva le village gallo-romain. Mais nous ne saurions dire si les habitants de cet ancien village, avaient émigré à la Beaume ou à Vières. Nous avons mentionné ci-devant les antiques trouvés dans ses environs.

Nous devons encore ajouter qu'il y eut, au XI^e siècle, une petite émigration sur une éminence située au nord du Villard, à l'endroit même appelé les *Chazals*. Ce nom fait du bas latin, *cusalia*, veut dire maisons en ruines. C'est la preuve qu'il y eut là des habitations formant un petit hameau dans la première partie du bas

¹ Non loin de Vières, se trouvent les quartiers appelés *Serre-des-Saulces* et *Font-Salé*. Là existaient des sources salées, maintenant perdues. Il y eut également une maison dans le quartier appelé *la Grange* comme le nom le dit.

² Près de Chaures, il dut y avoir une fabrique de tuiles, dans le champ appelé *la Tuilière* ; le nom l'indique, ainsi que des débris de terre cuite.

moyen-âge. Ces demeures auraient ensuite été abandonnées, dans les temps modernes, pour venir former les quelques fermes éparses dans le quartier de la Combe, sis à 600 mètres au-dessous.

Ce serait ici le lieu de continuer l'historique de la Beaume-des-Arnauds à partir du XI^e siècle jusqu'à nos jours, travail intéressant, mais long, minutieux et qui n'entre pas, d'ailleurs, dans la tâche que nous nous sommes proposée.

Nous avons voulu nous borner à établir d'abord, à l'aide des itinéraires, des noms de lieux et de l'archéologie, la vraie topographie de la Beaume-des-Arnauds à l'époque gallo-romaine, et ensuite l'émigration des habitants au XI^e siècle, le changement de nom du pays à la même époque, son organisation nouvelle au moyen-âge, devenue celle de nos jours. Heureux si nous avons réussi.

10 juin 1897.

F. ALLEMAND.

DESCRIPTION DES PORTRAITS GRAVÉS

INTÉRESSANT

Les Hautes-Alpes

PAR M. J. ROMAN

On n'a pas essayé, jusqu'à présent, de réunir dans un catalogue d'ensemble tous les portraits gravés de personnages nés dans le département des Hautes-Alpes, ou y ayant rempli des fonctions ecclésiastiques ou civiles.

M. Adolphe Rochas en a signalé un petit nombre dans sa *Biographie du Dauphiné*, mais il est fort incomplet et ses descriptions sont imparfaites. M. Chaper a décrit avec soin et exactitude les portraits de Lesdiguières dans le troisième volume de l'édition que j'ai donnée des *Actes et Correspondance* de ce grand capitaine. M. Vallier a publié dans le *Bulletin de la Société d'Études* (1887, n° 1) un catalogue des portraits de Guillaume Farel, incomplet, sans ordre et même parfois incompréhensible¹.

En dehors de ces trois publications, je ne connais aucune description, même partielle, des portraits des Hautes-Alpes.

Après des recherches assez longues et minutieuses, je suis parvenu à voir et j'ai pu décrire la plupart de ces portraits; on les trouvera rangés ci-après dans l'ordre alphabétique. Les principales sources ont été le *Cabinet des estampes* de la Bibliothèque nationale, les intéressantes collections iconographiques dauphinoises de la Bibliothé-

¹ Il me suffira de dire qu'un tiers des portraits de Farel, parmi lesquels le meilleur et le plus ancien, celui des *Icones* de Bèze, est demeuré inconnu à M. Vallier; qu'il confond dans une nomenclature unique les statues, dessins, gravures, peintures, etc. qui devraient former autant de sections distinctes; enfin qu'il nomme *dessin sur bois* les gravures sur bois, et *dessin autog.* peut-être une lithographie. Il ne donne jamais les dimensions ni la description détaillée des portraits qu'il décrit.

que de Grenoble et de M. Eugène Chaper¹, ma propre collection et celles encore de quelques amateurs ou marchands de gravures.

Je ne me suis occupé, cela va sans dire, que des portraits gravés ; j'ai laissé de côté les statues, bas-reliefs, portraits peints, dessinés ou photographiés. Ils sortaient absolument du cadre que je m'étais tracé.

Je ne pense pas qu'un grand nombre de portraits anciens m'aient échappé, mais, parmi les portraits modernes, on constatera sans doute plus d'une lacune, surtout parmi les portraits édités depuis une vingtaine d'années.

En voici la raison :

On est parvenu aujourd'hui, à obtenir, par des procédés purement mécaniques et auxquels l'art de la gravure est absolument étranger, des reproductions fort médiocres mais à très bon marché de tableaux, de dessins, de photographies et de gravures. Les journaux, même ceux qui ne s'intitulent pas *journaux illustrés*, ont prodigué, pour attirer l'acheteur, les portraits d'une foule de personnages plus ou moins célèbres ; quelques-uns publient régulièrement un portrait par jour, trois cent soixante-cinq portraits par an.

Sénateurs, députés, administrateurs, hommes de lettres, criminels, banquiers, avocats, artistes célèbres un jour, oubliés le lendemain, sont portraiturés ou caricaturés dans une foule de feuilles éphémères, à peine connues à Paris, absolument ignorées en province.

De ces portraits de circonstance, bon nombre, sans doute, m'auront échappé, et, n'était qu'il est préférable qu'un travail comme celui-ci soit complet, le mal ne serait pas grand, car ces portraits publiés par les journaux sont presque toujours très mauvais.

Les portraits anciens, au contraire, gravés en taille-douce, à l'eau forte ou sur bois, par de véritables artistes,

¹ Après la mort de ce savant, de ce collectionneur si instruit et si accueillant ses belles collections sont devenues la propriété de son fils, qui les a transportées à château d'Eybens et les communique aussi libéralement que son père.

n'étaient pas improvisés ; ils coûtaient fort cher, étaient retouchés jusqu'à ce qu'ils fussent parfaits, tirés avec soin, on en réservait quelques exemplaires avant la lettre, sur papier de Chine, et les collectionneurs les recueillaient pieusement dans de riches cartons où on les retrouve encore aujourd'hui.

Quoiqu'il en soit, du reste, et que mon catalogue soit complet ou non, c'est un premier essai qui doit être révisé ; un autre viendra plus tard et fera mieux. On peut en dire autant de tous les dictionnaires et de tous les catalogues.

Sauf deux exceptions pour des personnages déjà anciens, je me suis abstenu de décrire les caricatures qui ne sont pas de la vraie iconographie et demandent une étude spéciale.

ALBERT (ARISTIDE).

Né à Briançon en 1821.

1. — Il est en buste, tourné des trois quarts à gauche, dans un parallélogramme teinté.

Au-dessous : *M. Aristide Albert.*

Photogravure ; h. 0,083, l. 0,055.

Dans le journal *Le Gratin* (juillet-août 1894).

Le même cliché a été reproduit dans une brochure intitulée : *Inauguration du refuge-hôtel Evariste-Chancel* (Briançon, 1894, in-4°, p. 9).

2. — Il est debout, des trois quarts tourné à gauche, la tête disproportionnée, vêtu d'un habit noir, des livres sous le bras, appuyé sur une grande plume. A ses pieds un encrier. Derrière lui un mur sur lequel on lit : *Le maître d'école briançonnais, Mont-Viso, Mont-Dauphin. Hautes-Alpes 1873, Etat descriptif de l'Oisans, 1854, Pays Briançonnais par Aristide Albert, 1887, Monesti...* Dans un parallélogramme teinté.

Signé : *E. de Rochas, 1894.*

Au-dessous : *Le vieux Briançonnais.* Gravure de Bordier.

Photogravure ; h. 0,127, l. 0,086.

En tête de la brochure : *Bibliographie de Aristide Albert* (Grenoble, Baratier, 1895).

ACHARD DE GERMANE (ALEXANDRE).

Né à Aspres-les-Veynes en 1754, mort à Grenoble en 1826.

Il n'y a point de portrait gravé de ce personnage, mais seulement la caricature suivante :

Achard de Germane, bossu est monté sur une estrade et tourné à la gauche ; devant et derrière lui douze personnages, dont un abbé, plusieurs femmes et des enfants, l'écoutent parler. Il tient une fiole dans la main gauche. Au bas de l'estrade, une femme assise lit une brochure. Un singe suspendu contre un mur à gauche de la scène arrache la perruque d'un assistant. Au fond des maisons.

Au-dessous : *L'aristocrate charlatan. — Un alchimiste que l'on dit être déserteur, fabrique à Grenoble et fait distribuer comme Journal cet Elixir sous l'Etiquette le Sens commun. | Nous avons reçu une topette de cette liqueur vénéneuse et nous avons trouvé pour l'analyse que ledit Elixir n'est qu'une préparation de Mercure distillé avec l'acide anti-national et à dissoudre la Constitution. Notre alchimiste ne sait donc pas que ce sont la des montagnes de Grenouille | inattaquable aux yeux Aristochimiques vu l'étiquette dudit Elixir.*

Bois peint à la main ; h. 0,095. l. 0,155.

Cette caricature, qui est assez rare, fait allusion au journal *Le sens commun* publié en 1791 à Grenoble par Achard de Germane. L'auteur poursuivi par les colères des jacobins, ne tarda pas à être obligé de se cacher et même de quitter la France.

ALLIER (ANTOINE).

Né à Embrun en 1793, mort à Paris en 1870.

Son buste de face.

Au-dessus : *Assemblée nationale | Galerie des représentants du peuple (1848) | (Hautes-Alpes).*

Au-dessous : *Antoine Allier né à Embrun le 6 décembre 1793. Ancien député.*

Au-dessous : *Lith. d'ap. nat. par Palout | Imp. Lemerrier, Paris | E. Desmaisons direxit | 538 | Paris, maison Basset, rue de Seine, 33 | Paris, Goupil-Vibert et C^{ie}, Boulev. Montmartre, 19.*

A côté, fac-simile de sigé.

Lithographie ; h. 0,255, l. 0,160

Il existe des exemplaires sur papier ordinaire et sur papier teinté en jaune clair et en jaune foncé à l'imitation du papier de Chine.

ARBAUD (FRANÇOIS-ANTOINE).

Évêque de Gap de 1823 à 1836.

1. — Son buste de face, coiffé d'une calotte, vêtu d'un camail, avec rabat ; autour de son coup la croix pastorale est suspendue par une chaîne.

Au-dessous : *F^{ois} Ant^{ne} Arbaud | évêque de Gap | mort le 4 avril 1836 | Peint et dessiné par Rouy aîné.*

Un timbre sec donne l'adresse de *Canquoin et Simon. lithographes à Marseille.*

Lithographie ; h. 0,340, l. 0,230.

2. — Il est assis à mi-corps, tourné des trois quarts à gauche, sur un fauteuil, coiffé d'une calotte, portant l'étole pastorale et la croix épiscopale. Dans un cadre teinté.

Au-dessous : *François Antoine Arbaud | évêque de Gap | ab auditione mala non timebit | Lith. de C. Pegeron à Grenoble.*

Lithographie : h. 0,125, l. 0,094.

En tête, des *Circulaires, mandements, etc. de Mgr Arbaud*, par l'abbé Aucel (Gap, Allier, 1838, in-8°).

3. — Il est assis dans un fauteuil à mi-corps, tourné des trois quarts à gauche, coiffé d'une calotte, portant l'étole et la croix épiscopale. Dans un ovale.

Au-dessous : *François-Antoine-Arbaud | évêque de Gap.*

Photogravure ; h. 0,115, l. 0,091.

Copie du portrait précédent. En-tête de *La vie de Mgr Arbaud*, par l'abbé Z. Blanchard (Gap, Richaud, 1896).

BERNADOU (VICTOR-FÉLIX).

Evêque de Gap de 1862 à 1867.

Son buste à mi-corps, tourné des trois quarts à gauche, vêtu d'un camail avec rabat et d'un rochet; autour de son cou une décoration et la chaîne de la croix pastorale qui tombe sur la poitrine. Une de ses mains est appuyée sur ses genoux; l'autre repose sur une table.

Au-dessous : *Mgr Victor Félix Bernadou | évêque | de Gap | né à Castres (Tarn) | le 25 juin 1817 | sacré dans l'ancienne cathédrale de Castres le 29 juin 1862, Intronisé le 10 juillet | ancien curé de la cathédrale d'Alger, vicaire-général du même diocèse. | Marzocchi, rue de l'Ouest, 44 | Imp. Lemer cier, r. de Seine, 57, Paris.*

Lithographie; h. 0,400, l. 0,300.

BLANC (XAVIER).

Né à Gap en 1817 mort à Paris en 1896.

1. — Son buste de face dans un ovale.

Au-dessous : *Blanc (Xavier) | Hautes-Alpes.*

Bois; h. 0,042, l. 0,032.

Publié en 1876 par l'*Illustration* à la suite d'une élection partielle dans laquelle M. Blanc fut élu sénateur.

2. — Son buste tourné, des trois quarts à gauche, presque de face.

Au-dessous : *X. Blanc, sénateur des Hautes-Alpes | d'après une photographie de Chalot.*

Signé : *Perrichon.*

Bois; h. 0,130, l. 0,105.

Publié dans le *Parlement illustré* en avril 1887.

3. — Son buste tourné des trois quarts de gauche, presque de face.

Au-dessous : *M. le sénateur Xavier Blanc, président*

honoraire du Gratin | dessin de *M. Eugène Ronjat*.
Paris, Glyptographie Silvestre et C^{ie} rue Oberkampf, 97.

Signé : *E. Ronjat 1891.*

Au bas : *5^e année* | *mai-juin 1891* | *n° 51.*

Publié par le journal *Le Gratin*, n° de mai-juin 1891.

4. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, presque de face.

Au-dessus : *M. Xavier Blanc* | *sénateur des Hautes-Alpes.*

Au-dessous à droite : (*cliché Eug. Piron*).

Zinc; h. 0,085, l. 0,066.

Publié dans *l'Eclair* le 2 août 1892.

5. — Son buste des trois quarts à droite avec des lunettes.

Au-dessus : *Alpes (Hautes)* | *Blanc (Xavier)*.

Au-dessous, une notice biographique.

Cliché photographique; h. 0,045, l. 0,035.

Dans la *Biographie des Sénateurs* éditée par Flammarion (1895).

6. — Son buste tourné des trois quarts à droite, avec des lunettes.

Au-dessous : *M. Xavier Blanc, sénateur des Hautes-Alpes.*

Zinc; h. 0,080, l. 0,060.

Clairon (de Grenoble) du 12 juin 1896.

7. — Son buste tourné des trois quarts à droite, avec des lunettes.

Au-dessous : *M. Xavier Blanc, sénateur des Hautes-Alpes* | *ancien président du Club Alpin français* — *décédé à Paris le 7 juin.*

Les Alpes illustrées (de Grenoble) du 25 juin 1896.

Le meilleur de tous les portraits de M. Blanc.

Il existe encore un portrait de M. X. Blanc publié par un journal italien à la suite d'une réunion du Club Alpin à

Turin. Je n'ai jamais vu ce portrait et j'ignore même le nom du journal qui l'a donné.

BLANC (JEAN-ANTOINE).

Préfet des Hautes-Alpes de 1839 à 1893.

Son buste tourné des trois quarts à droite, en costume officiel, coiffé du tricorne; au cou une décoration, cinq autres sur la poitrine. Dans un parallélogramme teinté.

Au-dessous : *M. J. A. Blanc | Préfet des Hautes-Alpes.*

Plus bas une notice biographique sur deux colonnes.

Photogravure : h. 0,132, l. 0,098.

Extrait d'un livret publié par le journal *Les Alpes républicaines*, à l'occasion de l'inauguration du lycée de Gap en 1891.

BLANC LA NAUTE (MAURICE - ALEXANDRE)

COMTE D'HAUTERIVE

Né à Aspres-les-Corps en 1754, mort à Paris en 1830

1. — Son buste de face, le ruban de la Légion d'honneur à la boutonnière. Dans un ovale.

Sans légende.

Taille-douce; h. 0,465, l. 0,135.

Cette planche a été gravée par Frey.

2. — Son buste de face comme le précédent.

Au-dessous : *Paulin-Guérin pinx^t | C. Laguiche del^t | P. Lignon sculpt^t.*

Il y a eu deux tirages de cette planche. Le premier porte : *Imprimé par Aze. 1830*; le deuxième : *Imprimé par Lamoureux, 1839*. De l'un et l'autre tirage, il existe des exemplaires sur papier ordinaire et sur papier de Chine.

3. — Son buste de face comme le précédent. Dans un ovale teinté.

Au-dessous : *Paulin-Guérin pinx^t | Imp. Lith. de Delpech | Beaune del.*

Lithographie ; h. 0,230, l. 0,188.

BLANC-SUBÉ (MARIE-JULES).

Né à Gap en 1834, mort à Paris en 1888.

1. Son buste tourné des trois quarts à droite.

Au-dessous : *Blanc-Subé | (Cochinchine).*

Bois ; h. 0,040, l. 0,030.

Publié dans un petit livret iconographique des députés.

2. — Son buste tourné des trois quarts à droite. Sur son vêtement la signature : *L. Col.*

Au-dessous : *M. Blancsubé | ancien député de la Cochinchine.*

Lithographie ; h. 0,190, l. 0,170.

Publié par l'*Illustration dauphinoise* le 15 avril 1888.

Il en a été fait un tirage à part plus soigné, sur papier teinté, encadré dans une double baguette de teinte foncée et sans aucune inscription.

Il a paru dans les journaux d'autres portraits de M. Blanc-Subé, mais je n'ai pu me les procurer.

BONNE, DUC DE LESDIGUIÈRES (FRANÇOIS DE).

Né à St-Bonnet en 1541 ou 1543, mort à Valence en 1626.

1. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, avec une cuirasse très ornée ; dans un médaillon ovale. A droite en monogramme M. G.

Autour de l'ovale : (Etoile) *Franciscus Bonna Lesdiguerius regi patriæq. fidiſs. virtute merito suo peramabilis Æt. LII A° 1595.*

Taille-douce ; h. 0,153, l. 0,110.

Le monogramme est celui du graveur Mathieu Greuter. Superbe portrait d'une insigne rareté.

BUL. H.-A. 1897.

8

2. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, avec une cuirasse sur laquelle est une écharpe en sautoir; dans un médaillon ovale.

Autour de l'ovale : (Fleuron) *François de Bone seigneur de Lesdiguières, âge LIII, 1596.*

Au-dessous ;

*En l'honneur de son roy, ce guerrier indonté
Maintes fois a battu les ennemis de France,
Cet œil que ie te montre et ce front redouté
Donne à l'étranger crainte au François assurance.*

Signé : *Thomas de Leu fe.*

Eau-forte; h. 0,150, l. 0,101.

Taille douce ; h. 0,105, l. 0,065.

3. — Son buste tourné des trois quarts à droite, revêtu d'une cuirasse, placé dans un ovale, posé sur une base qui occupe toute la partie inférieure de l'ovale. A droite le monogramme *d c.* (Dominique Custos).

Autour de l'ovale : + *Franciscus Bonna Ledigverius regi patriæq. fidiss. virtute meritoq. suo peramabilis, æt. suæ. LIII.*

Au-dessous :

*Gallus et Allobroges, de te dicent que Salassi.
Lesuigueri magnæ gloria Martis eras.*

Taille douce ; h. 0,172, l. 0,125.

Il y a quelques variétés sans importance dans le nom *Lesuigueri* écrit dans le deuxième vers; parfois on trouve *Leduigeri*.

4. — Son buste tourné des trois quarts à droite, revêtu de la cuirasse.

Au-dessus : *Franciscus Bonna Leduigarius regi patriæq. fidiss. virtute meritoq. suo peramabilis. Æt. suæ LIII*

Au-dessous :

*Gallus et Allobroges de te dicent que Salassi,
Leduigeri, magni gloria Martis eras.
Qualis in audacis venias certamina Martis,
Ledugieri, pugnis quo modo victor ores;
Gallia et Allobroges dudum et sincère Salassi :
Sic tua ne lateant fortia facta caves.
Conspicuum perges tot gestis addere finem,
Cum nec eris facta pace cruoris amans.*

Signé : H. MAR.

Taille douce ; h. 0,172, l. 0,125.

5. — Son buste des trois quarts tourné à gauche, avec une cuirasse sur laquelle est une écharpe en sautoir et une fraise autour du cou ; dans un médaillon ovale.

Autour de l'ovale : (Quintefeuille) *François de Bone seign^r d'Esdiguières, âge 55, 1598.*

Au-dessous :

*O France, tu ne produis pas
Tant de lauriers en cent années
Que ce guerrier en ses journées
A pour toi gagné de combats.*

Signé : *Thomas de Leu fecit*¹.

6. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, revêtu d'une cuirasse, une fraise autour du cou ; le cordon du St-Esprit sur la poitrine, dans un cadre ovale entouré d'armures, de faisceaux d'armes et de drapeaux. Au-dessus l'écu de la famille de Bonne sur un fronton accompagné de deux pots à feu.

Autour de l'ovale : *Francois de Bonne, duc de Lesdiguières, pair et connestable de France.*

¹ Ici finissent les portraits de Lesdiguières antérieurs au XVII^e siècle, c'est-à-dire les plus beaux. Avec le numéro suivant commencent des portraits d'un autre type avec la perruque large.

Au-dessous :

*C'est icy que tu vois l'image véritable
D'un Ulysse prudent, d'un Achille indomptable,
Qui de tous les honneurs atteignit le sommet :
Mais comme son portrait regarde son histotre
Tu verras que son bras acquitte avecques gloire
Tout ce que son visage heureusement promet.*

Au-dessous trois tableaux quadrangulaires juxtaposés représentant le siège d'Exilles, la bataille de Pontcharra, la prise du fort Barraux : on lit au-dessous : *F. d'Exilles. Bat. de Pontcharra. P. de Barraulx.*

Sur le soubassement : *A Paris, chez Pierre Recolet imp. et lib. ord. du Roy MDCXXXVIII D. Demoustier f. Huret f.*

Taille douce ; h. 0,321, l. 0,204.

Il existe deux autres états de cette gravure : sur le premier, les trois cadres placés au-dessous du sixain sont vides et il n'y a aucune inscription sur le soubassement ; sur le second état, il manque seulement l'adresse de Pierre Recolet et les mentions qui l'accompagnent. Ces deux états sont de toute rareté.

Ce portrait est en tête de l'*Histoire de la vie de Lesdiguières*, par son secrétaire Videt.

7. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, revêtu de la cuirasse, une écharpe en sautoir, une fraise autour du cou, dans une couronne de lauriers tressés avec des rubans et posée sur un fond d'architecture. Au-dessus, l'écu de la famille de Bonne. A droite et à gauche, deux casques laurés posés sur des consoles. Au-dessous, un parallélogramme vide, placé sur un bucrane orné de draperies.

Au-dessus : *François de Bonne | duc de Lesdiguières.*

Taille douce ; h. 0,250, l. 0,190.

Extraits des *Triumphes de Louis XIII* par Valdor (1649).

8. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, revêtu de la cuirasse avec une écharpe en diagonale et la croix

du St-Esprit, attachée à un ruban, tombant sur sa poitrine, une fraise autour du cou. Dans un cadre ovale contenu dans un encadrement rectangulaire dans les angles duquel sont une branche de laurier et une autre de myrthe.

Autour de l'ovale : (quintefeuille) *François de Bonne duc des Diguières, connestable de France.* ; .

Au-dessous :

Prudent comme un Nector (sic), vaillant comme un
[Pompée]
Par voz exploits guerriers vous avez mérité
Le rang de connestable et d'en porter l'espée
La vostre ayant noz Roys au besoing assisté.

Signé : *I. Honervogt ex.*

Taille douce ; h. 0,175, l. 0,114.

Il existe un second tirage de cette gravure portant à droite du portrait un monogramme composé des lettres M L, et dans lequel le nom de Honervogt est remplacé par *N. de la Mathonière ex.*

Le monogramme M L est celui de Michel Lasne, graveur, qui avait probablement retouché la planche.

9. — Son buste tourné des trois quarts à droite, revêtu de la cuirasse avec écharpe en diagonale, une fraise autour du cou. Dans un cadre ovale, au bas duquel sont les armes de la famille de Bonne, couronnées, soutenues par des mains tenant des épées hautes et coupant la légende.

Au-dessous : *François de Bonne, duc de Lesdiguières, pair, maréchal et connestable de France, etc.,* et une notice biographique en dix-sept lignes.

Au bas à droite : *Daret ex. cû. privil. reg. 1652.*

Taille douce ; h. 0,139, l. 0,107.

10. — Son buste, tourné des trois quarts à droite, revêtu de la cuirasse, une écharpe en diagonale, une fraise autour du cou. Derrière lui, une draperie à gauche. Dans un encadrement à plein cintre surmonté de l'écu de la famille de Bonne, entouré des colliers de St-Michel et du

St-Esprit et soutenu par des mains portant des épées hautes.

Au-dessous : *François de Bonne, duc de Lesdiguières, pair et connestable de France.*

Au bas, à droite : *Daret ex. cû. privil. reg. Christ.*

Taille douce ; h. 0,224, l. 0,143.

11. — Son buste tourné des trois quarts à droite, revêtu de la cuirasse, la croix du St-Esprit attachée à un ruban tombant sur la poitrine, une fraise autour du cou. Derrière lui, une draperie à gauche ; à droite, dans le fond, un combat de cavalerie au pied d'une forteresse. Dans un cadre ovale.

Au-dessous : *François de Bonne, duc de Lesdiguières, d'air et connestable de France.* Signé : *Montcornet, ex.*

Taille douce ; h. 0,139, l. 0,107.

Il existe trois autres états de ce portrait.

Dans le premier, le fond du paysage est vide et ne renferme pas le combat de cavalerie.

Dans le second, le cadre ovale est orné de feuillages et on lit au bas et à gauche la date 1654.

Dans le troisième, le cadre ovale est accompagné au haut à gauche, d'une couronne de lauriers, à droite, d'un écu de la famille de Bonne entouré des colliers de St-Michel, du St-Esprit et soutenu par deux mains, tenant des épées hautes¹.

12. — Son buste tourné des trois quarts à droite, revêtu de la cuirasse, une écharpe en diagonale. Dans un cadre ovale.

Autour del'ovale : (fleuron) *Francesco de Bonne signor della Digrera.*

En haut à droite, les initiales B. E.

Au bas :

*Elas prima togam, sagum tulit altera, utra que
Sat felix, sed in hac nomen et omen habes.
Franco forma.*

¹ Les portraits suivants sont des imitations des gravures françaises précédentes, faites en Italie dans la première moitié du XVII^e siècle. Ils sont en général fort médiocres.

Taille douce ; h. 0,150, l. 0,100.

Contre-partie du portrait de Thomas de Leu daté de 1596 (n° 2).

13. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, revêtu de la cuirasse, une écharpe en diagonale, une fraise autour du cou. Dans un cadre octogone.

Au-dessus : *Francesco de Bonne | duca dell'esdiguiera, pa | ri, maresciallo et conte | stabile de Francia, & en quatre lignes.*

Taille douce ; h. 0,150, l. 0,100,

Contre partie du portrait de Daret avec la date de 1652 (n° 9).

14. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, revêtu d'une cuirasse, une écharpe en diagonale, une fraise autour du cou. Dans un cadre octogone orné de feuillages grossiers et accompagné sur les angles de quatre têtes de clou.

Au-dessous : *Duca dell' esdiguera, pari, maresciallo, et contestabile di Francia, &.*

Taille douce ; h. 0,230, l. 0,158.

Copie servile du portrait précédent.

15. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, revêtu de la cuirasse, une écharpe en diagonale, une fraise autour du cou. Au haut à droite, l'écu de la famille de Bonne, entouré des colliers de St-Michel et du St-Esprit.

Au-dessous : *Francesco di Bona conte | stabile della dighera.*

Plus bas, le n° 122.

Taille douce ; h. 0,134, l. 0,095.

16. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, revêtu de la cuirasse, une écharpe en diagonale, une fraise autour du cou. Au haut à gauche, l'écu de la famille de Bonne, entouré des colliers de St-Michel et du St-Esprit.

Au bas : *Francesco di Bona contestabile della Dighera.*

Taille douce ; h. 0,128, l. 0,095.

Copie et réduction du portrait précédent ; publié dans les *Ritratti et élogi di capitani illustri* ¹.

17. — Il est en pied, tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un manteau de cérémonie, tenant une épée appuyée contre son épaule droite.

Au-dessous :

*Contigit huic tandem merces præclara laborum
Militice, a grato principe summus honor.
Cum privil.*

Au-dessus : *Franciscus de Lesdiguières comes | stabuli
| sub Hen° 4° et Lud° 13°.*

*Omnia virtuti, vix quicquam natalibus debuit,
Natura proba animo quam ingenio melior, procul ab
aula egregiis factis inclaruit, longam vitam secundâ
fortuna emensus est, si alterum hymenæum exciperes,
fœlix, cui nec vera religio ad extremum defuit.*

Cette inscription est coupée par un écu de la famille de Bonne, entouré des colliers de St Michel, du Saint-Esprit et soutenu par deux mains tenant des épées hautes.

Tout autour, un encadrement rectangulaire orné de feuillages, dans lequel sept tableaux carrés alternent avec quatre médaillons circulaires renfermant des allégories. Les tableaux représentent : *La prise de la ville de Grenoble, 1590 — Le château de Xilles, 1594 — La journée de Salbertrand, 1597 — La bataille de Pontcharra — Le siège de Montmeilian — Il force l'ennemi dans un roc — Le fort de Burbeau, 1597.*

Taille douce ; h. 0,410, l. 0,285.

Très mauvais portrait extrait des *Portraits des hommes illustres français qui sont peints dans la galerie du palais du cardinal de Richelieu*, (Paris 1655). Gravé par Heince et Bignon.

¹ Les portraits suivants offrent un type différent des précédents. Lesdiguières y est en grand costume l'épée de connétable à la main. Ils ont été imités jusqu'à notre époque.

18. — Il est en pied, tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un manteau de cérémonie, tenant une épée appuyée contre son épaule droite. En haut à droite, l'écu de la famille de Bonne, couronné et entouré des colliers des ordres de St-Michel et du St-Esprit.

Au-dessous : *Franciscus de Lesdiguières comes | stabuli*. Signé des lettres F G.

Taille douce ; h. 0,135, l. 0,078.

Copie du portrait précédent.

19. — Il est en pied, tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un manteau de cérémonie, tenant une épée appuyée contre son épaule droite. En haut à droite, écu de la famille de Bonne, couronné et entouré des colliers de St-Michel et du St-Esprit.

Au-dessous : *Franciscus de Lesdiguières comes | stabuli*.

Taille douce ; h. 0,130, l. 0,075.

Copie du même portrait que le précédent.

20. — Il est à mi corps, tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un manteau de cérémonie, et tenant une épée appuyée contre son épaule droite.

Au-dessous : *François de Lesdi | guières*.

Taille douce ; h. 0,093, l. 0,072.

Copie partielle du même portrait que les précédents.

21. — Son buste tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un manteau de cérémonie, tenant une épée appuyée contre son épaule droite. Dans un cadre ovale posé sur un socle. Signé à gauche : *A. I. pinx.* A droite : *Tardieu fils, sculp.* Au-dessous : *François de Bonne | duc de Lesdiguières, connétable de Fra^{ce} | né le 1^{er} avril 1543, mort le 28 septembre 1626 | âgé de 84 ans.*

Taille douce ; h. 0,142, l. 0,099.

Autre copie partielle du n° 17.

Il existe deux autres états de ce portrait.

Dans le premier, on a ajouté au bas : *Paris chez Odieuvre m^d d'estampes rue d'Anjou entrant par la rue Dauphine la dernière p. cochère.*

Dans le second, qui porte également l'adresse d'Odieu-

vre, on a placé le portrait dans un cadre en style rocaille, ce qui modifie les dimensions de la gravure de la manière suivante : h. 0,220, l. 0,175.

22. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, vêtu d'un manteau de cérémonie, une collerette autour du cou, tenant une épée appuyée contre son épaule gauche. Dans un cadre ovale posé sur un socle.

Sous le socle : *François de Bonne | duc de Lesdiguières, pair | marec¹ et conn^{le} de France sous Henry 3 | Henry 4 et Louis 13, il mourut à Valence en 1626 âgé de 85 ans.*

Signé : *Desrochers ex.*

Sur la base :

*Rien ne put égaler le bonheur de ses armes,
La victoire semblait accourir à sa voix :
L'auroit elle donc pris pour le dieu des alarmes
Dont elle doit toujours couronner les exploits.*

Taille douce; h. 0,146, l. 0,102.

Il existe de ce portrait un deuxième état présentant sous le quatrain l'inscription suivante : *Paris chez Daumont rue Saint Martin.*

Contre-partie du portrait précédent¹.

23. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, revêtu d'un pourpoint fleurdelisé, une fraise autour du cou, sur sa poitrine la croix de St-Louis suspendue à un ruban. Dans un cadre ovale.

Au-dessous sur le cadre : *Lesdiguières.*

Eau forte; h. 0,124, l. 0,094.

Extrait de la vie de Lesdiguières par l'abbé Martin, de Glansayes, édition de 1802.

Très mauvaise imitation des portraits de Daret (n° 9) ou Montcornet (n° 11).

24. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, revêtu de la cuirasse, une fraise autour du cou et le collier du

¹ Les portraits suivants ont été gravés dans notre siècle et la plupart copiés sur les précédents; j'indiquerai ceux qui ont servi de modèles.

St-Esprit tombant sur la poitrine. Dans un encadrement quadrangulaire.

Au-dessous : *Lesdiguières*.

Signé : *Dumoustier pinxt-Landon del. et sc.*

Gravure au trait; h. 0,068, l. 0,057.

Quelques exemplaires portent en haut à droite : *T. XXIV, page 290*.

Extrait de l'*Histoire de France* d'Anquetil.

Contre-partie du portrait de Montcornet (n° 11).

25. — Son buste tourné des trois quarts à droite; revêtu de la cuirasse, une fraise autour du cou et le collier du St-Esprit tombant sur la poitrine. Dans un cadre ovale.

Au-dessous : *De Lesdiguières*.

Signé : *C. Muller fec.* Répétition du portrait de Montcornet (n° 11).

26. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, revêtu d'une cuirasse, une fraise autour du cou et le collier du St-Esprit tombant sur la poitrine. Dans un cadre ovale orné au haut d'un nœud de ruban.

Au dessous : *Le duc de Lesdiguières connestable de France*.

Signé : *Lamfveld fec.*

Au-dessus : *Tom. IV, p. 437*.

Copie du même portrait que le numéro précédent.

27. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, vêtu d'un manteau de cérémonie, une fraise autour du cou. Dans un cadre ovale orné au haut d'un nœud de rubans.

Au-dessous : *Le maréchal de Lesdiguières*.

Signé : *P**. Chenu sculp.*

Taille douce; h. 0,129, l. 0,079.

Quelques exemplaires portent au haut à droite la mention *T. I, page 375*.

Imitation partielle du portrait n° 17.

28. — Il est en pied, tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un manteau de cérémonie, une fraise autour du cou, de gros nœuds de ruban sur ses souliers, une épée appuyée sur son épaule droite.

Signé *Dessiné par Triqueti — Gravé par Allais.*

Taille douce; h. 0,165, l. 0,124.

Quelques exemplaires sont coloriés à la main.

D'autres portent en tête la mention : *Série II, pl. 27.*

Copie légèrement modernisée du n° 17.

29. — Il est en pied, tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un manteau de cérémonie, une fraise autour du cou, de gros nœuds de rubans sur ses souliers, une épée appuyée contre son épaule droite.

Signé : *A. Ravaud del. Bisson et Cottard exc. F. Scri ditrexit.*

Au-dessous : *Connétable de France en grand costume réduction d'une gravure du XVI^e siècle (Bibl. nat. de Paris. Cab. des estampes).*

Taille douce coloriée à la main; h. 0,193, l. 0,035.

Copie servile du portrait précédent malgré le renvoi mensonger au cabinet des estampes destiné à dérouter ceux qui avaient intérêt à rechercher le plagiat.

Extrait du *Moyen-âge et la Renaissance. Cérémonial étiquette*, etc.

30. — Son buste tourné des trois quarts à droite, revêtu d'une cuirasse, une fraise autour du cou, le ruban de l'ordre du St-Esprit tombant sur la poitrine.

Au-dessous : *Lesdiguières | (François).*

Eau forte; h. 0,042; l. 0,032.

Gravé sur une même feuille avec plusieurs autres petits portraits. Extrait de la *France Pittoresque*. Imité des portraits de Daret ou de Montcornet (nos 9 et 11).

31. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, revêtu de la cuirasse, une fraise autour du cou, le cordon du St-Esprit tombant sur la poitrine. Dans un encadrement rectangulaire.

Au-dessus : *Album du Dauphiné 1^{re} année, pl. 3.*

Au-dessous : *Lesdiguières né à Saint-Bonnet (Hautes-Alpes) en 1543 mort en 1626.*

Signé : *Alexandre Debelle. On s'abonne à Grenoble chez Prudhomme libraire. Lith. de C. Pègeron à Grenoble.*

Lithographie; h. 0,177, l. 0,143.

Extrait de l'*Album du Dauphiné* (Grenoble 1835).

Imitation du portrait de Montcornet (n° 11).

32. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, vêtu d'un manteau de cérémonie, une fraise autour du cou. Fond teinté.

Au-dessous : *Lesdiguières*.

Signé : *Mauzaisse. I. Lith. de Delpech.*

Lithographie; h. 0,230, l. 0,190.

Copie partielle du portrait n° 17.

33. — Son buste de face, revêtu d'une cuirasse, une fraise autour du cou, une écharpe en diagonale.

Au-dessous : *Lesdiguières* (*François de Bonne, IV^e de ce nom, duc de) connétable de France; le 27 septembre 1609-1626.*

Signé : *Peint par Robert Fleury. Chardon aîné.*

Quelques exemplaires portent en haut de la page le titre de *Galeries historiques de Versailles*, d'où est extrait ce portrait.

C'est un portrait de pure fantaisie, seul de son espèce et n'ayant nul rapport avec ceux qui ont été gravés auparavant. Je ferai observer que les mêmes inexactitudes se remarquent dans les dates.

34. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, revêtu d'une cuirasse, une écharpe en diagonale. Dans un cadre ovale.

Autour du cadre : (Petit dauphin) *François de Bonne duc de Lesdiguières, pair et connétable de France, âgé de LIII ans.*

Au-dessous : *Masson del. et sculp. d'après Th. de Leu. Imp. Lemercier et C^{ie} à Paris.*

Eau forte; h. 0,200, l. 0,160.

Il existe quelques exemplaires avant toute inscription. De l'un et de l'autre état il a été tiré des exemplaires sur Chine et sur papier ordinaire. Il n'a été tiré en tout que vingt exemplaires.

Gravé en 1883 pour être placé en tête de la *Correspondance de Lesdiguières*, ce qui n'a pas été fait.

Copie du portrait de Thomas de Leu (n° 2).

35. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, revêtu, d'une cuirasse, une fraise autour du cou, le cordon du St-Esprit tombant sur la poitrine.

Au-dessous : *Lesdiguières*.

Photogravure; h. 0,130, l. 0,055.

Fait partie d'une série éditée par la maison Gratier, de Grenoble, pour être distribué comme bons points aux élèves des écoles communales. Au revers est une courte biographie de Lesdiguières.

Il a été tiré quelques très rares exemplaires sans aucune inscription ni à la face ni au revers.

Ce portrait a été utilisé depuis lors pour orner des cahiers d'écoliers; il en a été tiré des exemplaires de toute couleur.

Copie servie du portrait de l'*Album du Dauphiné* (n° 31).

36. — Son buste de profil à gauche, retournant la tête, de trois quarts, revêtu d'une cuirasse, une écharpe en diagonale, une fraise autour du cou, tenant un large sabre de la main droite. Au fond, le profil de Marie Vignon, sa seconde femme. Dans un encadrement rectangulaire.

Au-dessous : *Lesdiguières et Marie Vignon | par M. Chatrousse | d'après une sculpture trouvée dans la maison | habitée par Berlioz à Meylan.*

Lithographie; h. 0,075, l. 0,064.

Publié dans un journal illustré de Grenoble relatif au centenaire de Berlioz en 1890, d'après une sculpture, imitée elle-même d'un médaillon d'Henri IV et de Marie de Médicis gravé par Dupré.

37. — Son buste tourné des trois quarts à droite, revêtu d'un manteau de cérémonie, une fraise autour du cou. Dans un encadrement rectangulaire. A l'angle supérieur droit VI dans un cercle.

Au-dessous : *Le connétable de Lesdiguières*.

Bois; h. 0,072, l. 0,043.

Publié dans le *Monde Illustré* du 16 avril 1892.

Copie partielle du n° 17.

38. — Lesdiguières debout, nu-tête, armé de toutes

pièces, tourné à droite, la main droite appuyée sur un plan posé sur une table. Au bas, une branche de laurier.

Signé : *S. Espitallier*.

Bois; h. 0,124, l. 0,100.

Extrait du *Dogue de Lesdiguières*, roman (Grenoble, Drevet, 1893).

Il existe des tirages sur papier rouge et sur papier blanc.

39. — Lesdiguières assis presque de face derrière une table, un grand bonnet sur la tête, une plume à la main qui est appuyée sur un livre ouvert; l'autre main est ramenée au bas de la figure. A sa gauche saint François de Sales, vu de profil, est assis dans un grand fauteuil, appuyé sur son coude, qui repose sur la table. Sa main droite est levée; la gauche tient un livre. Au fond, un priedieu, un crucifix, une bibliothèque et deux fenêtres jumelles

Signé : *Gumen-Dupasquier pinx^t | Emerich sculp^t*.

Extrait de l'*Artiste*; l'anecdote à laquelle fait allusion cette gravure est apocryphe.

40. — Buste de Lesdiguières de face, cuirassé, une fraise autour du cou, une écharpe en diagonale, dans un médaillon circulaire; dans une sorte d'ornementation chinoise à deux couleurs ayant aux angles des écussons du Dauphiné, du Lyonnais, de la Savoie et de la Provence. Le buste de Marie Vignon fait pendant à celui de son époux.

En tête : *Charles Buet*. En diagonale : *Madame la Connétable*.

Au bas : *Illustrations de Cardailhac*.

Signé : *P. Ligonnet | Imp. Cohendet, r. des Passants, 26. Lyon.*

Lithographie; diamètre du médaillon : 0,064; dimension de tout le frontispice : h. 0,290, l. 0,193.

Copie partielle du portrait en pied de Lesdiguières du musée de Grenoble.

Publié par la *Revue du Dauphiné et de la Savoie* (août 1894) en tête du roman *Madame la Connétable*¹.

¹ Avec le numéro suivant, commencent les vues du tombeau de Lesdiguières sculpté par Jacob Richier et actuellement conservé, jusqu'à ce qu'il trouve un meilleur emploi, à la préfecture de Gap.

41. — Statue de Lesdiguières étendue de droite à gauche, revêtue d'une cuirasse très ornée, une fraise autour du cou, une écharpe en diagonale; un bras soutient la tête, l'autre est étendu sur la jambe droite légèrement repliée. Sous lui une draperie et une épée.

Au-dessous : *Statue du connétable de Lesdiguières placée sur son sarcophage | à l'hôtel de la Préfecture de Gap.*

En haut à droite : *Pl. 15.*

Signé : *Janson del. Imp. Lemercier à Paris.*

Lithographie ; h. 0,112, l. 0,185.

Véritable caricature. œuvre d'un employé des ponts et chaussées, qui a caricaturé de même plusieurs monuments des Hautes-Alpes. Fait partie de l'Album qui accompagne l'*Histoire des Hautes-Alpes* de Ladoucette.

42. — Vue générale du tombeau de Lesdiguières. La statue est telle que la donne la gravure précédente. Au-dessus, un fronton avec inscription supporté par deux pilastres terminés par des ovales ; au haut du fronton les armes de la famille de Bonne entourées de nombreux ornements ; près des pilastres, deux anges ailés supportent des draperies. Sur le sarcophage, deux bas-reliefs représentant la bataille de Pontcharra et la rencontre des Moulettes, sont séparés par une main tenant une épée haute. Le sarcophage est supporté par des têtes d'anges ailées.

Au-dessus : *Album du Dauphiné, 2^e année, pl. 80.*

Au-dessous : *Mausolée de Lesdiguières | à Gap. | On s'abonne à Grenoble chez Prudhomme, libraire | Lith. de C. Pégeron.*

Signé : *Victor Cassien.*

Lithographie ; h. 0,226, l. 0,165.

Extrait de l'*Album du Dauphiné* (1835).

Excellente et très-exacte lithographie.

43. — La statue seule de Lesdiguières, couchée telle qu'elle est sur son tombeau. Fond de marbre noir.

Eau forte ; h. 0,069, l. 0,141.

Dans les *Châteaux historiques de France*, par G. Eyriès, Coudin, Paris, in-fol. 1879. Vizille, tirage à part, p. 19.

44. — Reproduction partielle du Tombeau. On ne voit ni le bas ni une partie des côtés.

Au-dessous : *Tombeau du connétable de Lesdiguières* | *Préfecture des Hautes-Alpes* (salle du Conseil général).

Photogravure ; h. 0,209. l. 0,138.

Inséré dans un livret publié par le journal les *Alpes Républicaines*, à l'occasion de l'inauguration du Lycée de Gap en 1891.

45. — Reproduction pareille à la précédente, faite d'après la même photographie incomplète.

Au-dessous : *Mausolée de Lesdiguières* | *Planche XI* | page 824.

Photogravure ; h. 0,170, l. 0,109.

Inséré dans les *Comptes-rendus des réunions des Sociétés des beaux-arts des départements à la Sorbonne* (1889, p. 824)¹.

46. — FACE. Son buste tourné à gauche de profil, revêtu de la cuirasse, avec une draperie et une écharpe en diagonale, une fraise autour du cou.

Légende : FRANCISCVS. A. BONA. DESDIGVERIVS. AN. ÆT. 58. G. DVPRÉ. F.

REVERS. Deux mains serrées sortant de deux nues.

Légende : IN AETERNVM MDC, les mots sont séparés par deux branches de myrthe et une de laurier.

Au-dessous : 90. F. de Lesdiguières connétable de France | *Procédé de A. Collas*.

Diamètre : 0,055.

Extrait du *Trésor de numismatique et de glyptique*, France, t. II, pl. XI.

47. — La même médaille.

Eau forte ; diamètre : 0,057.

Gravée par Dardel pour les *Actes et correspondances de Lesdiguières*.

¹ Les numéros suivants décrivent les portraits de Lesdiguières, d'après les médailles.

48. — FACE. Son buste tourné de profil à droite, revêtu de la cuirasse, une écharpe en sautoir, une fraise autour du cou, la croix du St-Esprit sur la poitrine.

Légende : FRAN. A BONA D. DESDIGVIERES P. ET COMESTABILIS 1623.

REVERS. Écu de la famille de Bonne, couronné, entouré des colliers de St-Michel et du St-Esprit, placé sur un cartouche orné.

Légende : GRADIENDO ROBORE FLORET.

Au-dessous : 91. *F. de Lesdiguières connétable de France. — Procédé A. Collas.*

Diamètre : 0,047.

Extrait du *Trésor de numismatique et de glyptique*, France, t. II, pl. XII.

49. — La même médaille

Eau forte ; diamètre : 0,049.

Gravée par Dardel pour les *Actes et correspondances de Lesdiguières*.

50. — Son buste de profil, tourné à gauche, revêtu de la cuirasse, une fraise autour du cou, la croix du St-Esprit au bout d'un ruban tombant sur la poitrine ; dans un double cadre ovale, l'intérieur orné d'arabesques, l'extérieur portant la légende suivante : (étoile) *François de Bonne, duc de Lesdiguières, pair et dernier connétable de France sous Louis XIII.*

Imitation en contre-partie de la médaille précédente, insérée par l'abbé Martin, de Glansayes, en tête de sa *Vie de Lesdiguières* (édition de 1806). Je ne puis donner les dimensions de cette gravure, n'ayant pu voir l'ouvrage auquel elle est jointe ; il ne se trouve même pas à la Bibliothèque de Grenoble.

BONNE (MADELEINE DE), MARÉCHALE DE CRÉQUY,

Née probablement en Champsaur en 1576, morte à Grenoble en 1620.

1. — Son buste drapé à l'antique, de profil tourné à droite, dans un cercle de grénétis.

Tout autour : *Madeline de Créquy* (quintefeuille)
mareschale de France. Warin 1651.

Procédé Collas ; diamètre : 0,101.

Dans le *Trésor de numismatique et de glyptique.*
France, t. II, pl. XXIX.

2. — La même médaille.

Signé : *L. Dardel, sculp.*

Eau forte ; diamètre : 0,103.

Gravée pour les *Actes et correspondances de Lesdiguières* (1880).

BONTOUX (PAUL-BENOIT-FRANÇOIS),

Né à Gap en 1763, mort à Gap en 1814.

Son buste à mi-corps de face, avec une perruque poudrée, une ceinture tricolore et un manteau de cérémonie ombant de l'épaule gauche ; dans un encadrement circulaire.

Au dessous : *Paul, Benoit, François, Bontoux, membre du | conseil des 500, député par le département des Htes-Alpes en vendémiaire an IV.*

Eau forte ; diamètre : 0,062

Cette gravure est fort rare.

BOUCHET (PAUL-EMILE-BRUTUS),

Né à Embrun en 1840.

1. — Son buste tourné des trois quarts à droite, derrière la tête on lit le numéro 747.

Bois ; h. 0,044, l. 0,029.

Extrait du grand tableau donné en 1872 par le *Monde illustré* de tous les membres de l'assemblée nationale, Le numéro correspond à une légende qui donne le nom de M. Bouchet.

2. — Son buste tourné des trois quarts à gauche.

Au-dessous : *Bouchet.*

Bois ; h. 0,047, l. 0,055.

Publié par l'*Illustration* en 1876.

(A suivre)

POTERIES ET TOITURES

DANS LES HAUTES-ALPES

Par M. D. MARTIN.

Nous consignons ici les rares renseignements que nous possédons relativement aux fabriques de poterie et aux modes de toiture employés aux diverses époques dans notre pays.

Par suite de la pauvreté, de l'isolement et du peu de population, les arts céramiques paraissent avoir été de tout temps peu prospères dans les Hautes-Alpes. Et cependant, on y constate l'existence de poteries avec les plus anciennes traces de l'homme. La plus vieille station connue appartient à l'époque néolithique : c'est la station des grottes de Sigottier, près de Serres. Dans le sol de ces grottes ont été exhumés de nombreux débris de poteries pêle-mêle avec des ossements humains et avec des pointes de flèche en silex finement et artistement éclaté rappelant les plus beaux spécimens de Solutré. Ces poteries de Sigottier appartiennent à l'enfance de l'art céramique. Elles sont modelées à la main et non au tour ; leur pâte est noire ou rouge, mélangée souvent de fragments de calcite concassée. Elles sont sans vernis ou tout au plus revêtues d'un enduit argileux. De plus, elles sont mal cuites et paraissent avoir été simplement durcies au feu.

On retrouve des poteries tout à fait analogues, non seulement sur des points nombreux et à ciel ouvert, comme sur les pentes au-dessus de St-Pierre-d'Argençon, sur les terrasses de la vallée du Buëch et sur les croupes aux environs de Gap, mais encore sur les points où se montrent des traces de séjour des Gallo-Romains, comme à Puy-

Maurel, près de Rambaud, à La Bâtie-Montsaléson, à Serre-la-Croix, à Saint-Pierre-d'Argençon, etc. Dans ces localités, les débris de poterie gallo-romaine : fragments de poterie fine à vernis, de grandes urnes, d'amphores, de séries, de briques, de tuiles creuses et de grandes tuiles à rebord, se trouvent, non pas superposés, mais intimement mêlés aux débris de poteries néolithiques.

Ce mélange des produits céramiques de deux époques et de deux civilisations semble nous avertir que nous nous trouvons ici en présence d'un archaïsme prolongé des poteries néolithiques, d'où il semblerait permis d'induire que l'art de la céramique était demeuré stationnaire chez les Gaulois avant l'arrivée des Romains.

Il est très probable qu'avant notre ère, il n'y avait pas, dans les Hautes-Alpes, de centre spécial de fabrication et que les troglodytes, comme les Gaulois leurs successeurs, emportaient, dans leur bagage de connaissances et de traditions, les procédés rudimentaires du modelage de leurs premiers ustensiles de cuisine.

Chez les Gallo-Romains, au contraire, l'art du potier était plus important, plus complexe. Aussi avaient-ils des ateliers spéciaux pour la fabrication des poteries, des briques et des tuiles.

Les historiens du passé se sont peu préoccupés de consigner dans leurs écrits des renseignements de cette nature et qu'on ne peut guère se procurer aujourd'hui que par des recherches sur le terrain.

Ces recherches ont permis de constater les vestiges bien définis de trois ou quatre tuileries gallo-romaines. Ces centres de fabrication sont : Lallé, près de St-Firmin; Bayard, au-dessus de Gap; Claret, sur les bords de la Durance, en face le Monétier-Allemont, et Gap.

Poterie romaine de Lallé. — Dans les fouilles pour les fondations ou pour les caves et les silos (souatas ou cros), on a maintes fois exhumé, à Lallé, de nombreuses tuiles carrées à rebord ainsi que des objets en bronze ou même

en fer tels que vases, lampes, ustensiles, monnaies romaines. Ce ne sont pas là évidemment des traces de fabrique. La poterie était à quelques cents mètres au-dessus du village, où se trouve un talus de dix mètres de hauteur dont le sol est émaillé de fragments de briques et de terre rougie au feu, avec scories. Ce quartier porte encore le nom de *Pétchiarra*, synonyme de poterie¹.

Les traditions locales rapportent, sans pouvoir fixer de date, qu'un éboulement, détaché de la base de Chaillol-le-Jeune, aurait emporté l'ancien village d'Entrepierres, situé alors au quartier des Guiberts au-dessus de la poterie et englouti sous sa masse la fabrique ainsi que le hameau de Lallé. D'après ces mêmes traditions, les deux villages enfouis avaient leurs maisons couvertes en tuiles à rebord.

Le relief du sol montre encore aujourd'hui au quartier de *Clot-de-Barba* le talus d'arrachement de la coulée et l'on voit entre les deux villages les deux rides de l'éboulement affectant la forme de deux vagues énormes.

Ce fut même le souvenir de cette vieille fabrique qui donna confiance aux habitants du pays en l'excellence de l'argile pour créer, en commun, en 1880, une tuilerie pour la transformation de leurs toitures de chaume.

Poterie de Bayard, près Gap. — L'emplacement de cette poterie se trouve sur le col Bayard, à 200 mètres à l'ouest du septième kilomètre de la route de Gap à Grenoble. C'est aujourd'hui un champ sur lequel la charrue ne remue qu'une terre rougie, formée presque entièrement des cendres du four, de débris de briques, de tuiles, de scories, de laitiers.

On peut s'étonner de voir une fabrique de tuiles dans un lieu aussi élevé², solitaire et éloigné de tout centre important. Sans doute, le choix de cet emplacement avait sa

¹ Ce point, situé à l'entrée du Valgodemar, n'était sûrement pas un point stratégique. La présence de cette fabrique indique donc que le pays déjà était assez habité pour justifier la présence d'une tuilerie.

² Alt. 1.240 m.

raison d'être : l'abondance et la variété des argiles (lehm jaunâtre et argile glaciaire bleuâtre très homogène), la présence d'une forêt de mélèzes, qui, d'après les traditions, couvrait tout le plateau¹. Il était d'ailleurs facile de desservir du col les localités de Gap, Romette, La Bâtie-Neuve, ainsi que les stations de Manse et du Forest-St-Julien.

Poterie de Claret. — En face du Monétier-Allemont, une petite terrasse domine, par un à-pic de 30 mètres, la Durance.

Sur cette terrasse, au bord de la route du Pont du Monétier à Curban et du torrent descendu des hauteurs de Melves, est une petite croupe qui servit d'emplacement à la tuilerie romaine. Les cendres rouges, les laitiers, les débris de grandes tuiles y abondent. On trouve même des paquets de cinq à six grosses tuiles à rebord collées ensemble par un commencement de fusion.

D'autres fabriques devaient exister pendant la domination romaine. Les stations importantes de La Bâte-Montsaléon et de Serre-la-Croix, dans la vallée du Buëch, devaient avoir leurs usines spéciales dont il serait sûrement facile de retrouver l'emplacement.

D'après certains faits, Gap même n'aurait pas été dépourvu de tuilerie, malgré la proximité de celle de Bayard.

On a trouvé, en effet, en creusant, en 1867, les fondations de la nouvelle cathédrale, de gros amas de tuiles et de cendres rouges provenant certainement d'un four à potier. Ceux qui s'intéressent à ces sortes de recherches pourraient constater des faits analogues dans les fouilles à quatre et cinq mètres de profondeur, que l'on fait actuellement pour des travaux de drainage autour de cette église.

Sur certains points, la masse des cendres et des débris

¹ L'existence de cette forêt de mélèzes est également établie par la présence de nombreux débris de cette espèce dans les tourbes et dans les tufs lacustres du plateau de Bayard. Congrès de Besançon de 1893. Faune 4^e des tufs de Bayard.

de briques et de tuiles à rebord a plus de deux mètres de puissance.

En dehors de ces centres de fabrication, les points nombreux où se rencontrent aujourd'hui des débris de tuiles romaines laissent supposer que beaucoup de villages et même de maisons de campagne étaient couverts en tuiles à ces époques déjà éloignées.

L'introduction de ce mode de toiture fut un progrès considérable pour les vallées alpines ; mais un progrès éphémère qui survécut peu à la domination romaine et disparut du Gapençais, du moins, pendant l'administration mérovingienne ou carlovingienne, en produisant un hiatus dans l'industrie céramique de mille ans, puisque ce ne fut que vers la fin du XVIII^e siècle que cette industrie reprit une réelle importance.

Il serait intéressant de connaître à la suite de quels graves événements on a cessé dans le Gapençais la fabrication de ces grosses tuiles dites romaines ou sarrazines. Mais l'histoire est muette à ce sujet et nous en sommes réduit aux conjectures.

Sans doute, les grandes invasions du Moyen-Age modifièrent profondément l'état social de la Gaule. Toutefois, nos vallées alpines n'ont guère conservé que le souvenir de la dernière invasion, celle des Arabes ou Sarrazins.

Cette dernière invasion a présenté, en effet, un caractère bien différent des autres. Tandis que les armées barbares n'ont utilisé les vallées alpines que comme passages et avaient hâte d'arriver dans les plaines fertiles, les Sarrazins, au contraire, sont venus s'y distribuer et s'y perdre. Après avoir été refoulés de la France et de la Provence par Charles-Martel en 742, ils furent battus et privés de leurs relations avec l'Afrique en 942 par Hugues de Provence qui, au lieu de les détruire complètement, les installa dans les vallées des Alpes avec mission d'en défendre le passage à Bérenger, son compétiteur au trône d'Italie.

Aussi, pendant plus de trente ans, les Arabes oppriment

et pressurent nos ancêtres, qui sont chargés, de gré ou de force, de les héberger.

Si, pendant ce temps, les Sarrazins n'ont rien créé de durable dans les Alpes, leur passage¹ y fut en revanche une cause de ruine profonde, et, loin d'y avoir importé l'art de la fabrication de la grande tuile à rebords, ils en ont certainement fait oublier l'idée et leur origine romaine, puisque, par une ironique méprise, les populations l'ont, depuis, désignée sous le nom de *tuile sarrazine*.

Après les grandes invasions, le pays appauvri, désorganisé, semble avoir perdu même le souvenir de cette vie active que lui avait imprimée un instant la civilisation romaine. Les populations, terrifiées par les épreuves subies à l'occasion de ces invasions, acceptent comme une sauvegarde le servage.

Ces conditions nouvelles d'existence paralysèrent les relations et rendirent le commerce insignifiant sinon impossible par l'absence de routes et par les barrières fiscales qui limitaient chaque province. Aussi l'on peut dire de la France d'alors ce que Champolion-Figeac disait de l'Égypte ancienne : « Les coutumes changent rarement dans les pays où la population est habituellement isolée et vit loin de l'influence des idées nouvelles ou de la perfection graduelle des arts² ».

¹ Les Arabes ont laissé dans nos vallées de vivaces souvenirs qui se conservent non seulement dans une foule de légendes, de noms de lieu, de mots, mais encore dans des types ethniques. Il est, en effet, difficile d'admettre qu'ils aient pu vivre isolés si longtemps dans notre pays sans y nouer des relations et sans y fonder des familles. La similitude est parfois si frappante entre les Arabes de nos jours et certaines familles alpines, qu'un de nos amis alpins, à son retour d'Orient, nous disait : « Quelques Arabes avec lesquels j'ai vécu en Syrie étaient comme la photographie vivante de certains de mes voisins ».

Le général Brunon, qui avait longtemps séjourné en Algérie, écrivait de son côté dans le *Bulletin de la Société d'Études* d'octobre 1883 : « Le passage des Sarrazins dans les Hautes-Alpes m'a beaucoup intéressé. « J'ai d'ailleurs rencontré de nombreux types de cette race dans les Alpes, « où ils se sont fortement imprégnés.

² *L'Égypte ancienne*. Paris, 1846, p. 29.

Quels ont été les ustensiles de cuisine, les industries, les genres de toiture à travers le Moyen-Age? On ne trouve guère sous ce rapport que des preuves négatives. Nulle part, dans le Gapençais, nous n'avons pu constater trace soit de poteries, soit de fabriques de tuiles ou de briques dans les assises de la terre ou dans les ruines et décombres appartenant à cette époque.

Ce n'est qu'à partir du XVI^e siècle que quelques renseignements commencent à être donnés à l'occasion de contrats passés entre les évêques et des particuliers pour la fourniture de tuiles ou de briques pour certains édifices publics comme pour l'église de Pommerol (1555) ou pour l'hospice de la Charité à Gap (1727) ou de la cathédrale (1646 à 1730)¹.

Dans les inventaires de mobilier, on mentionne des vases en métal, mais jamais de poterie. Il y a peu d'années, tous les services de table de certaines vallées étaient encore uniquement en bois.

Dans chaque région, on semble avoir utilisé pour les toitures les matériaux que la nature a mis sous la main de l'homme : des lauses, des planches et surtout le chaume de seigle, qui était, à la fin du XVIII^e siècle, le mode de toiture le plus général dans les Hautes-Alpes.

C'est dans la partie méridionale du département, que l'usage des tuiles creuses s'est d'abord développé, soit parce que la fabrication de cette tuile s'y est maintenue depuis l'époque romaine, soit parce que cette industrie s'y est propagée de proche en proche depuis la Provence.

Dans ces parages, en effet, les forêts sont rares, les ardoises font complètement défaut et le seigle y réussit mal, tandis que le froment n'y donne qu'un chaume court et peu consistant, peu propre pour les toitures. D'autre part, les tuiles creuses qu'on y fabrique encore semblent avoir été produites dans la même matrice que celles des Romains.

¹ P. Guillaume. *Inventaire des Archives des Hautes-Alpes*, série G.

Quoi qu'il en soit, l'industrie céramique y fut peu active et ne gagna le Gapençais que vers la fin du XVIII^e siècle. Vers cette époque, les incendies considérables de Gap, Briançon, Saint-Bonnet, etc., émurent les pouvoirs publics, qui prirent des mesures énergiques pour provoquer la transformation des toitures de chaume ou de planches en toitures de tuiles ou d'ardoises.

Pour favoriser cette transformation, le Conseil d'Etat, par son arrêté du 6 novembre 1784, promettait la décharge de toute taille, pendant trois ans, à ceux qui transformeraient leurs toitures.

Cet arrêté provoqua, dans le midi du département surtout, une grande activité. En peu d'années, nombre de communes se couvrirent en tuiles. Et ce fut dans ces circonstances qu'eut lieu une enquête ordonnée par les Procureurs généraux des États de Dauphiné le 28 février 1789.

Dans les 24 questions de cette enquête, se trouvait justement celle relative aux modes de toitures usités dans la commune.

Nous remercions M. P. Guillaume, archiviste, d'avoir bien voulu mettre à notre disposition les procès-verbaux originaux de cette enquête, inclus dans la série C, du n^o 1 au n^o 11 et de 21 à 27.

Ces 19 liasses contiennent les procès-verbaux de 154 communes sur 192 que possédait alors le département. Il manque les enquêtes des 27 communes du Briançonnais et de 12 des autres régions.

En examinant les données de cette enquête, on constate que les Hautes-Alpes comprenaient, sous le rapport des toitures, trois régions distinctes : la région méridionale, le Gapençais et l'Embrunais.

1^o RÉGION MÉRIDIONALE.

Cette région, formée de 74 communes, comprend les vallées du Buëch et de la Durance à l'aval de Veynes et de Tallard ; elle avait, en 1789 :

19 communes dont toutes les maisons étaient couvertes en tuiles creuses.

6 communes n'avaient que des toits en chaume.

40 avaient des maisons couvertes en tuiles et d'autres en chaume.

9 communes n'ont fourni aucun renseignement.

Les toits en chaume étaient surtout répartis dans la montagne.

2^o RÉGION DU GAPENÇAIS.

Le Gapençais comprend : le Champsaur et Orcières, le Valgaudemar, le Dévoluy, les environs de Gap, ainsi que les communes de la région de Remollon parce qu'elles se trouvent dans les mêmes conditions climatiques et géologiques que le Gapençais.

Des 64 communes de cette région :

42 avaient toutes leurs maisons couvertes en chaume.

8 communes avaient leurs maisons couvertes soit en chaume soit en tuiles.

11 avaient des toits de chaume ou d'ardoise.

1 commune avait toutes ses toitures en ardoise.

2 n'ont donné aucun renseignement.

3^o RÉGION DE L'EMBRUNAIS.

L'Embrunais, y compris une partie du canton de l'Argentière, soit 30 communes, présentait :

5 communes dont les toitures étaient en ardoises.

9 qui n'avaient que des toits en chaume.

1 (Ceillac), dont tous les toits étaient en planches.

13 dont les toits étaient en chaume, en planches ou en ardoises.

2 n'ont présenté aucun renseignement.

D'après nos renseignements particuliers, le Queyras avait surtout ses toits en planches, et les environs de Briançon avaient soit des ardoises, soit des planches, soit du chaume.

Il résulte de cette statistique que les deux régions extrêmes du midi et de l'embrunais sont caractérisées chacune par un mode spécial de toiture inconnue dans l'autre : la tuile dans le midi et l'ardoise dans l'Embrunais.

Ces deux formes de toiture ont pénétré, chacune, mais sans la franchir, dans la région du Gapençais, dans laquelle dominent les toitures en chaume, puisque dans les communes où tout autre mode de toiture est inconnu, le chaume forme les 65 % des toits.

Sans doute les difficultés du transport étaient un des obstacles les plus sérieux à la transformation des toitures ; pour beaucoup de localités, le prix de la matière première se trouvait plus que doublé par le transport à pied d'œuvre. Ainsi les grosses ardoises que le gapençais tirait de Châteauroux devaient être apportées à dos de mulet.

Aussi, dans les villages des environs de Gap où se voyaient des toits d'ardoise, il n'y avait, d'après les procès-verbaux de l'enquête, que les « *habitants commodes* »¹ ou aisés qui pussent employer l'ardoise, et dans la grande majorité des communes il n'y avait que le château du seigneur, l'église et la maison curiale qui fussent couverts en ardoises.

Mais les difficultés de locomotion n'étaient pas le seul

¹ Nous respecterons dans nos citations l'orthographe et le style.

obstacle¹ ; il y avait aussi le manque de ressources et une certaine antipathie pour les choses nouvelles.

Ainsi les communes de Rambaud et de La Bâtie, qui avaient chacune, mais depuis peu, une fabrique de tuiles, ne paraissent pas avoir eu de toitures en tuiles, du moins l'enquête n'y signale que des toits en chaume ou en ardoises.

La fidélité aux vieilles habitudes locales se manifeste parfois dans les procès-verbaux d'enquête de certaines communautés dans lesquels on s'efforce de faire ressortir de prétendus inconvénients des tuiles. Nous lisons entre autres dans la statistique de Monbrand, au sujet des toits en tuiles : « *les grands aurages les découvriraient tous peut-être vingt fois dans l'année, et les grands fardaux de neige les escragerait* ».

La résistance des populations aux innovations urgentes a pu provoquer des mesures que nous qualifierions aujourd'hui de draconiennes.

Ainsi, les consuls de St-Bonnet nous donnent, dans leurs réponses, les curieux renseignements suivants : « *Le bourg de St-Bonnet est entièrement couvert en tuiles et en ardoises à l'exception de quatre maisons qui le sont en paille et quatre en planches contre l'express disposition d'un arrêt du Conseil de 1724, local pour Saint-Bonnet, qui, en accordant des secours à ses habitants pour se recouvrir en tuiles ou en ardoises, après un incendie général arrivé en 1722, époque à laquelle tout était couvert en paille, il fut défendu de s'y couvrir autrement qu'en tuiles ou en ardoises. L'ardoise est apporté du Bourg-d'Oisans* ».

Toutefois, les opinions réfractaires au progrès furent assez rares, puisque dans le plus grand nombre des procès-verbaux de l'enquête, on insiste sur la nécessité

¹ A Bréziers, outre le prix d'achat, les difficultés et le prix du transport des tuiles, il y avait encore les droits de « *traicte* » pour passer les tuiles de la Provence en Dauphiné.

de transformer en toitures tuilées, les toits en chaume qui deviennent si facilement la proie des flammes¹, mais la pénurie des ressources est si grande que les communautés et les particuliers font des appels pressants aux largesses de l'État.

Nombreuses aussi sont les demandes de décharges de tailles pendant trois années ainsi que l'avait promis l'arrêt du 6 novembre 1784 du Conseil d'État.

Ces suppliques apostillées et vivement appuyées par les consuls et conservées dans les liasses 21 à 27 de la série C des archives de Gap, prouvent un progrès très réel².

La transformation fut surtout active dans le midi du département où des communes comme Eourres³, Antornaves, Bruis, La Bâtie-Montsaléon, changèrent toutes leurs toitures de chaume en toitures de tuiles creuses.

¹ Les craintes d'incendie étaient si vives qu'il y avait dans les centres importants des veilleurs de nuit. Cette coutume existe encore aujourd'hui à St-Véran dans le Queyras. Et nous avons entendu, en 1877, dans les villes de la Catalogne les veilleurs de nuit criant à travers les rues l'heure : « *Dous de tres, dourmas en pas, tout es tranquille.* » Il est deux quarts de trois heures. Dormez en paix. Tout est tranquille ».

² L'arrêt du Conseil d'État de 1784 contribua efficacement non-seulement à la transformation des toitures, mais encore à l'amélioration des habitations. En 1784, en effet, toutes les maisons de plus de 40 communes n'avaient que des murs en terre glaise. Or, ces murs n'étant pas assez solides pour supporter les lourdes toitures en tuiles durent être refaits avec du mortier.

³ A Eourres : « Les bâtiments étaient, il n'y a pas longtemps, presque tous couverts en paille, mais depuis que le Roi a bien voulu accorder quelques encouragements à ceux qui les feraient recouvrir en thuyles, la plupart des habitants ont pris ce parti. Cependant tous les grangeages sont encore couverts de paille. L'on ne se sert que de thuyles qu'on est obligé d'aller acheter à une lieue d'icy par de très mauvais chemins au prix de 5 livres le cent ou la toise de couvert pris sur la fabrique ». (Liasse 5).

FABRIQUES DE TUILES ANTÉRIEURES

A 1789.

VALLÉE DU BUECH.

Il va de soi que le remplacement du chaume par la tuile ne s'est pas effectué sans provoquer une activité correspondante dans la production des tuiles.

Aussi, les quatre vieilles fabriques de Ribiers, Saléon, Lépine, Oze, virent s'élever des concurrences.

D'ailleurs, la fabrication de la tuile creuse paraissait si familière aux populations que beaucoup de communautés et même de simples particuliers se construisirent de petits fours temporaires pour leur usage.

L'enquête de 1789 nous fournit, à ce sujet, de précieux renseignements dont voici quelques extraits :

1° Ribiers (l. 11) : « *Il y a à Ribiers une fabrique de tuiles* ». Cette fabrique desservait : Antonaves, Salérans, Châteauneuf-de-Chabre, Laragne, Pomet.

2° Saléon (l. 11). A Saléon, il y avait deux fabriques¹ qui fournissaient des tuiles à Trescléoux, Chanousse, Savournon, Montrond, Eyguians, Lagrand, Laragne, Montéglin, Châteauneuf-de-Chabre, Salérans, Pomet, Antonaves.

3° Lépine (l. 5) : « *Les maisons sont couvertes en tuiles y ayant une fabrique de tuiles au prix de 5 livres la toise* ». Les tuiles de Lépine étaient exportées à Ribeyret, Sainte-Marie, Montmaurin, Montclus et jusqu'à Sigottier.

4° Oze. « *La plupart des maisons sont couvertes en chaume et quelques unes en tuiles creuses. Il y a cependant une fabrique de tuiles creuses, mais elles se vendent cinq livres le cent* ». La tuilerie d'Oze appartenait

¹ Ces deux fabriques ont disparu et sont remplacées par la tuilerie d'Eyguians à proximité de la gare.

au conseiller Gaubert, puis elle, passa après, procès au prieur de Véras.

La tuilerie d'Oze desservait un assez grand nombre de communautés, comme Veynes, Montmaur, La Roche-des-Arnauds, Manteyer, Agnielles, Furmeyer, Le Saix, Saint-Auban-d'Oze et jusqu'à St-Julien-en-Beauchêne. Toutefois, la plupart de ces localités, sauf Veynes, n'avaient que quelques maisons couvertes en tuiles.

Ces quatre fabriques, souvent mentionnées dans les réponses des communautés, n'étaient pas les seules de la vallée du Buëch, ainsi que le laisserait supposer cette vague indication : « *Il y a une fabrique de tuiles dans le pays* » que nous lisons dans les inventaires de Nossage-Bénévent, Orpierre, Lazer, Trescléoux, Laric¹ ou Chabestan, Méreuil, Aspremont, Aspres-sur-Buëch. Mais ces fabriques sont parfois si peu actives que les habitants sont obligés de s'approvisionner au-dehors.

Ainsi, à Châteauneuf-de-Chabre où tous les toits sont en tuiles : « *Il y a bien une fabrique, mais on ne la fait pas aller ou très peu* ». A Méreuil : « *Il y a une fabrique de tuilles à l'extrémité du terroir, mais le fabriquant n'est pas forcé d'en faire ni d'en fournir* ».

A Rosans, « *il y a une fabrique pour des tuilles près du village, mais qu'il n'est point pour l'usage de la communauté, mais uniquement à l'avantage de M. Dize (d'Ize), seigneur du lieu, lui appartenant en propre. Les autres fabriques qui ne sont que des trous qu'on fait dans la terre sont fort éloignés et le prix commun des tuilles est de cinq livres le cent et presque autant pour le charoir* ». (Liasse 11).

¹ Nous avons lu quelque part que cette fabrique appartenait à de Laric, seigneur de Chabestan. Elle fut si peu importante que la communauté de La Bâtie édifica une tuilerie « *pour son usage et des environs* ».

A Bruis⁴, l'ingéniosité des habitants supplée au défaut de fabrique : « *Il y a des maisons couvertes en tuiles, mais la majeure partie sont en paille faute de tuiles, ni ayant dans le lieu aucune fabrique de cette espèce, ni d'ardoise, sauf quelques particuliers qui en fabriquent pour leur usage* ». (Liasse 3).

Plus pratiques, les communautés de Barret-le-Bas et de La Bâtie-Montsaléon établissent « *cette même année 1789, des fabriques de tuilles pour leur usage et des environs* ».

Salérans avait, comme Eourres, presque tous ses toits en chaume d'après les nombreuses pétitions et certificats des consuls qui figurent dans la liasse 21. Or, nous lisons dans l'enquête de 1789 : « *Il en reste très peu en chaume et celles qui en sont encore couvertes, avec le temps et l'indemnité accordée, tout se réduira en tuiles y ayant une fabrique sur les lieux appartenant à Joseph et à Jean Joseph Reguis père et fils* ».

⁴ A La Baume-des-Arnauds : 5 maisons en chaume, les autres en tuiles depuis peu. « *Ils en couvrent depuis quelques années en briques que les habitants eux-mêmes fabriquent ou font fabriquer dans leur terroir au prix de 6 livres la toise* ».

A PROPOS DES "NOTES"

DE

BENONI BLANC¹

Tous ceux qui, depuis quelques années, ont eu l'occasion de pénétrer dans notre salle de réunion, se sont arrêtés certainement devant la figure intelligente et pensive de Benoni Blanc, dessin offert par M. Sibour à la Société d'Etudes².

Mais tous ne savent pas qu'au fond d'une vitrine gisent, léguées par ce même Benoni Blanc, de petites boîtes renfermant des collections scientifiques et artistiques, des carnets chargés de magnifiques croquis ou dessins, enfin, des cartons contenant une foule de notes manuscrites.

Ces notes, toutes au crayon, ont été rédigées un peu partout, à des époques fort différentes, et parfois dans des circonstances bien douloureuses. L'ami de ce malheureux artiste, celui qui fut le témoin et le confident ému de ses dernières années, pourrait seul raconter l'histoire de ces écrits, qui ne serait autre que l'odyssée de leur auteur.

Ces manuscrits représentent, en effet, la pensée intime de Benoni Blanc, le meilleur de son intelligence. Ils étaient sa seule richesse. Cet être souffreteux et chétif, qui ne vécut guère que par la pensée et pour la pensée, gardait avec un soin jaloux le seul bien qu'il possédât : ses œuvres.

Il a refusé, un jour, de les aliéner à aucun prix. Puis, vers la fin de sa vie, cédant aux sollicitations de son dernier et presque unique ami, il a légué la plus grande partie

¹ Notes manuscrites au crayon données par Benoni Blanc à la Société d'Etudes des Hautes-Alpes. — Au sujet de B. Blanc, voir *Bulletin de la Société d'Etudes* : 1885, II, 202; 1891, III, 265; 1891, IV, 447.

² Les autres dessins artistiques ou géologiques de B. Blanc qui se trouvent dans la même salle ont été également offerts par M. Sibour.

de ses notes à la Société d'Etudes, dans l'espoir assurément — et même avec la promesse — qu'elles y seraient lues, examinées et publiées au moins en partie, et que sa mémoire recevrait de la sorte un hommage posthume.

Ce suprême désir, qui était la raison d'être de ce legs, a été pour ainsi dire confié au cœur de l'exécuteur testamentaire de Benoni Blanc. Il est inutile de rappeler ici les efforts persévérants de M. Ernest Sibour : tous ceux qui ont suivi régulièrement les réunions de la Société savent qu'il n'a cessé d'appeler l'attention de ses confrères sur ce touchant et précieux héritage.

Quelques membres du Conseil d'administration ont pensé également qu'il y avait lieu de faire un dépouillement, si rapide fût-il, des manuscrits de Bénoni Blanc. Frappés de l'originalité des idées, de la netteté vigoureuse de l'expression, ils ont cru qu'un tel travail méritait mieux que de rester éternellement enfoui dans des cartons, et que notre *Bulletin* ne dérogerait en rien à ses habitudes et à sa destination, en publiant, dans la mesure de leur intérêt et de leur importance, des Etudes qui n'ont pas d'autre moyen de se produire.

Les notes de Benoni Blanc traitent de sujets variés. La curiosité de cet infatigable travailleur était, sinon universelle, du moins très étendue. Doué d'une puissance d'observation et de concentration d'esprit peu communes, il voyait presque en toute chose matière à réfléchir. Du reste, son instruction, fort négligée dans son enfance et à peu près entièrement acquise par ses efforts personnels, avait dû nécessairement suivre plusieurs directions et s'attacher à des objets multiples. Il aimait beaucoup la lecture et il lisait presque toujours en prenant des notes. Il passait des heures entières sur une carte de géographie; et, son imagination aidant, il reconstituait avec une grande netteté le relief du pays qu'il parcourait ainsi mentalement.

Mais si variées que fussent les études de Benoni Blanc, elles n'avaient rien de désordonné ni d'éparpillé. Il est facile de voir qu'elles se ramenaient à l'unité.

Cette unité consistait en ce qu'il observait constamment la nature. La nature, voilà son seul maître, sa seule école, sa seule autorité. Son remarquable talent de dessinateur et de peintre l'avait peut-être conduit à fonder tous ses raisonnements sur l'observation. Habitué à voir dans le paysage, dans les accidents du terrain, dans un fait quelconque, le côté intéressant, la physionomie et le sens artistique, il dut aussi, avec son intelligence fine et puissante, se préoccuper de la portée scientifique et philosophique des choses vues. Quoiqu'il en soit, cet artiste qu'on aurait dit absorbé dans son art, cherchait aussi le comment et le pourquoi de ce qu'il voyait. Puis, par une opération en quelque sorte inverse, le penseur et le raisonneur qui était en lui éprouvait le besoin d'appuyer ses idées sur un paysage, une ondulation de terrain, ou, pour citer un exemple, sur le glissement de la neige le long des toits ; et il était naturellement amené à illustrer ou plutôt à étayer ses théories de croquis aussi exacts que délicats.

C'est donc toujours la réalité des choses qui le préoccupe. C'est toujours la nature, telle qu'elle est actuellement, qu'il invoque à l'encontre des savants et des érudits. A leurs théories et leurs hypothèses, il oppose ce qui est ; et de cette position qu'il croit inexpugnable, il les traite avec une ironie à la fois douce et caustique.

On pourrait dire que sa formule est celle-ci : *Expliquer le passé par le présent.*

Or, en se préoccupant ainsi du passé, ses études devaient se porter sur deux points principaux :

1^o L'archéologie, la topographie et la géographie anciennes. Nous trouvons effectivement beaucoup de notes concernant ces matières. C'est ainsi qu'il a étudié la question des dolmens, des anciens deltas (Hollande et Egypte), de certains emplacements assignés par les auteurs anciens. Il a toute une liasse relative à la topographie des Hautes-

Alpes¹, des notes intéressantes sur l'Égypte, la Hollande, etc., etc.

2° La géologie, à laquelle se rattachent la plus grande partie des manuscrits de Benoni Blanc². C'était là son étude favorite, qu'il a poursuivie pendant longtemps et à peu près sans interruption. Au témoignage de l'homme qui l'a le mieux connu, il subordonnait même son art à la géologie. Quand son crayon et ses pinceaux lui avaient procuré sa maigre subsistance, il les déposait pour réfléchir, ou, s'il les reprenait, c'était pour leur demander un témoignage à l'appui de ses idées.

Il est difficile d'apprécier à leur juste valeur ces Etudes géologiques. Car nous sommes en présence non d'un travail achevé et mûri dans toutes ses parties, mais d'une simple ébauche. En parcourant ces feuilles détachées où rarement la même idée est longtemps poursuivie, — où elle est plutôt reprise en de multiples retouches — on a l'impression de matériaux pour une œuvre à faire plutôt que d'une œuvre faite.

Mais ces *Notes* (car on ne peut leur donner un autre nom) témoignent d'une grande sagacité d'observation et d'une puissance d'esprit indiscutable.

Si ce n'est pas le travail d'un savant, comme Benoni Blanc nous en avertit à plusieurs reprises³, c'est du moins

¹ Le *Bulletin de la Soc. d'Ét.* a publié (1885, II, 202) sous la signature S. et B. :

« Ictodurum et La Bâtie-Neuve ou simple note sur la voie romaine de Gap à Chorges ».

² « Je renferme spécialement dans ce carton [n° 1] et dans le n° 2 mes écrits sur divers sujets de géologie; ceux au moins qui, par leurs sujets, sont plus ou moins remarquables, quoique la rédaction, au point de vue littéraire, soit, selon mon habitude, hélas! toujours défectueuse, n'ayant jamais le temps de refaire ni de corriger complètement mes écrits; mais pour les considérations géologiques et les définitions exprimées, on peut, quelquefois, passer sans trop de peine sur les défauts de style. A part cela, on peut trouver dans mes essais de géologie des observations justes, des idées vraies, et qui ne sont pas à dédaigner, pour ceux qui s'occupent de ce genre d'études. 30 août 1884 [feuille 6 du carton 1].

³ Notamment à la feuille 6 du carton 1.

le résultat précieux d'observations exactes, fines, délicates, et de réflexions creusées, approfondies à loisir et avec amour. Nous avons affaire à un esprit curieux, original, à la fois méthodique et hardi, affranchi de tout préjugé d'école, ne se soumettant — ou ne voulant se soumettre — qu'à l'autorité des faits et de la raison. Cette attitude, à elle seule, est fort intéressante, et ce qu'elle a produit vaut certes la peine qu'on l'examine.

Benoni Blanc essaie tout d'abord d'établir que le vide n'existe pas et qu'un fluide, *le fluide universel*, remplit tout l'espace considéré généralement comme vide. Il soutient aussi, et c'est une des thèses qu'il a le plus développées, que *tout fluide plongé dans un autre se concentre en masse sphérique* : d'où il déduit certaines conséquences au point de vue de l'arrangement général de la matière du globe¹.

Un autre principe non moins primordial, c'est l'*action de la pesanteur* auquel il faut ajouter l'action de l'eau sur le sol². En dernière analyse, c'est à ces deux actions que Blanc rattache tous les phénomènes géologiques qu'il a observés. Ces forces que nous constatons actuellement ont agi à toutes les périodes de la terre — ou, plus exactement, il n'y a pas de périodes. Les choses se sont passées sensiblement de la même façon, et c'est avec les données actuelles qu'on doit expliquer les phénomènes anciens. On pourrait donc dire, en empruntant le mot à M. Stanislas Meunier³, que Benoni Blanc fut un *actualiste*⁴. Il se moque

¹ Note intitulée : *le fluide universel*.

² B. Blanc a écrit plusieurs pages sur cette question, avec nombreuses figures à l'appui : feuilles 23 et suivantes du carton 3, feuilles 36 et suivantes du carton 3.

Le *Bulletin de la Soc. d'Ét.* a déjà publié (1891, III, 265) :

« Réflexions d'un observateur sur les transformations de la surface du globe par les agents atmosphériques, par B. Blanc ».

³ V. *La Nature* du 10 avril 1897, p. 290. — V. aussi l'article de M. de Lapparent, *ibid.*, p. 355.

⁴ Géologues qui expliquent les arrangements des matériaux terrestres par les seules causes actuellement agissantes.

quelque part de l'hypothèse classique du feu central et prend à partie les géologues qu'on appelle *cataclysmiens*¹. Il considère le relief terrestre comme une modification d'un relief primitif : la montagne actuelle, dit-il, n'est que la réduction de l'ancienne (grands plateaux primitifs)².

Dans les notes qu'il a intitulées la *région glaciaire*, il suppose que les érosions des hauts sommets ont commencé à être produites par les glaces accumulées en ces points et qu'à mesure que les réductions de ces reliefs se produisent par érosion, les glaciers fondent et se retirent.

Son étude sur le *plissement des terrains* est naturellement rapportée aux mêmes causes. Elle mérite une mention spéciale, et les diverses *Notes* qui se rattachent à ce sujet seront certainement lues avec intérêt et examinées de près.

Telles sont les principales questions géologiques que Benoni Blanc a étudiées. D'autres questions ou secondaires ou connexes s'y rattachent, ce sont, par exemple : la question des dolmens, celle des deltas, que nous avons déjà mentionnées ; celle des eaux souterraines de Vaucluse, etc.

Mais, on ne saurait trop le redire, une puissante unité règne dans ces notes qui, au premier aspect, paraissent si variées.

¹ Géologues qui supposent qu'à certains moments le cours régulier des phénomènes terrestres a été interrompu par des manifestations violentes n'ayant aucun rapport avec ce que nous voyons actuellement.

² « Il ne faut point chercher la forme primitive des vallées : leur forme primitive est celle qu'elles ont en permanence ; forme toujours nouvelle, toujours variable, mais perpétuellement soumise à la même loi mécanique. Dans leur variété, qui paraît infinie, les mêmes formes se renouvellent ou se maintiennent conformément à la même loi, qui est une loi mathématique. Ainsi, les vallées, toujours travaillées par les mêmes actions, sont les résultats toujours renouvelés de ces mêmes actions.

« Elles sont, en même temps, toujours semblables et toujours renouvelées dans la marche infinie du mécanisme terrestre.

« Ainsi, la forme primitive des vallées est celle que nous leur voyons, et elles nous enseignent que cela est ainsi ». (13 sept. 1884, feuille 43 du carton 2.

Cet homme, d'une curiosité si grande, et qui, grâce à ses goûts sédentaires et à son esprit méthodique, disposait de loisirs considérables, n'a pas, tant s'en faut, gaspillé son temps. Cette convergence dans ses vues il la doit au principe auquel il s'est attaché de bonne heure. Il écrivait en 1880¹ :

« L'étude, mon étude chérie, sur les effets visibles de
« l'action de la pesanteur de l'atmosphère et de l'eau, à
« la surface de la terre (bien entendu que l'action du calo-
« rique et celle de l'électricité ne doivent pas être oubliées
« dans les considérations sur les phénomènes terrestres);
« cette étude, dont les premiers aperçus, les premières
« données me sont connues déjà depuis 23 ans, hélas!...
« depuis 1857, et dans la poursuite desquelles j'ai été trop
« souvent entravé par les malheurs de ma famille et par
« les miens propres; cette étude, veux-je dire, sera néces-
« sairement encore bien longue, si je veux la poursuivre
« dans son ensemble même élémentaire, et peut-être de
« nouveaux malheurs y mettront-ils un obstacle insur-
« montable pour moi, humble contemplateur de l'œuvre
« divine, mais dont l'existence est si fragile! »

Et plus tard, le 1^{er} septembre 1884 :

« Comme dessinateur, comme disciple essentiellement
« respectueux de la nature, je dois nécessairement différer
« beaucoup, dans mes observations et mes déductions, des
« systèmes purement artificiels de la plupart des géolo-
« gues de notre temps. J'observe surtout la forme des
« choses, où se manifeste certainement la loi organique
« présidant à tout dans la nature. Je recherche la signifi-
« cation des traits qu'elle imprime à toute chose pour telle
« raison et tel but. J'aperçois, à la surface de la terre,
« dans le travail de l'eau, sous l'action universelle de la
« pesanteur, des formes résultant évidemment d'actions
« mathématiques, et qui donnent en tout lieu, pour qui
« sait les voir, l'empreinte, sans cesse renouvelée, de

¹ Feuille 38 du carton 1.

« leur puissante et éternelle action. Dans la nature, toute
 « forme a sa signification, son langage, le langage du fait
 « lui-même, bien autrement précis, bien autrement exact,
 « et infiniment plus éloquent qu'aucun langage humain.

« Arrière, donc, tout système préconçu dans l'imagina-
 « tion fantaisiste des savants! Ce n'est point là qu'est la
 « science : elle est dans les innombrables pages de livre
 « qui se déroulent éternellement dans l'univers. Elles por-
 « tent toutes l'empreinte d'une volonté suprême, mettant
 « en œuvre les principes inaltérables, indélébiles sur
 « lesquelles repose la nature entière, dans ses manifesta-
 « tions infinies¹ ».

Ces *Notes* qui se répartissent sur un temps assez considérable, sont donc le produit d'une pensée mûrement réfléchie ; elles viennent toutes ou presque toutes, à l'appui d'une idée fondamentale dont Benoni Blanc poursuivait la démonstration à travers les mille observations qu'il avait l'occasion de faire.

De là, ces redites, ces retouches, ce besoin de formuler plusieurs fois la même opinion. De là aussi cette confiance en lui-même qui choque un peu tout d'abord — pourquoi ne pas le dire ?

Convaincu de ne rien avancer que preuves en mains, et d'affirmer seulement ce qu'il avait lu ou cru lire dans le grand Livre de la Nature, il se croyait à l'abri des erreurs qu'enfante l'esprit de système.

Pour reprendre son mot, il était « l'humble contemplateur de l'œuvre divine ». Ses lectures qui étaient, paraît-il, très nombreuses et très variées, fortifiaient encore sa confiance en lui-même. Avec sa perspicacité si pénétrante, il avait cru maintes fois prendre sur le fait certaines erreurs, certaines impossibilités, certaines assertions

¹ Feuille 41 du carton 3. Il va sans dire que nous laissons à B. Blanc la responsabilité des mots *éternelle action* et *qui se déroulent éternellement* ainsi que de toute expression grosse de conséquences ou peu correctement employée.

téméraires, qu'une connaissance exacte et directe de la nature aurait permis d'éviter.

De bonne heure, Benoni Blanc fut hanté par une sorte d'antithèse vivante : d'un côté, lui, le modeste, l'ignoré contemplateur des vérités naturelles ; de l'autre, le docteur attitré, bénéficiant de l'estampille officielle, admiré, cité dans les journaux, dans les livres, dans les cours des facultés, dans les concours scientifiques : et cependant, c'était lui, pauvre artiste vivant presque en marge de la Société, qui de son humble coin, — il le croyait du moins — avait approché le plus de la simple vérité.

Un jour, il eut l'idée de soumettre ses vues sur la formation du sol à un congrès scientifique¹. Il y fut mal accueilli et dédaigneusement traité. Cette fin de non recevoir n'était pas de nature à le réconcilier avec les savants ! Ses notes ont gardé la trace de sa douce indignation, et ce congrès qui n'a pas voulu s'occuper de lui, semble l'avoir fort préoccupé. Quand il en parle, il a tout de suite recours à l'ironie — qu'il ne maniait pas trop mal, ma foi !

Il était nécessaire d'analyser et d'expliquer cette confiance de Benoni Blanc dans ses idées. Elle n'était pas incompatible avec une véritable modestie, une vraie conscience de ses faibles lumières en présence de l'énigme du monde. Il était humble devant la Divinité et ses œuvres. Il avouait ingénûment les lacunes de ses connaissances et son dernier ami, dont le témoignage a été souvent invoqué au cours de cette notice, nous l'a toujours représenté comme le contraire d'un présomptueux.

Si donc il a trop présumé de ses propres forces, s'il n'a pas assez rendu justice aux travaux d'hommes éminents, sa bonne foi ne peut être mise en cause.

Quant à la valeur intrinsèque de ces notes éparses, le comité de publication n'a pas mission de l'apprécier. En

¹ Congrès tenu à Aix le 21 décembre 1856. B. Blanc a laissé beaucoup de notes relatives à ce congrès.

les faisant connaître, nous les soumettons à la libre critique ; nous les proposons seulement à la réflexion des hommes compétents et des esprits curieux que ces questions intéressent. Déclinant toute responsabilité sur les opinions émises, nous ne formulons qu'un vœu : c'est que les pages de Benoni Blanc soient lues avec la même sincérité qui les a inspirées, et que, à travers ces lignes où vibre parfois un accent personnel, on se figure l'être malheureux et résigné qui, malgré le sort, fut content de son lot et ambitionna seulement sur cette terre ce que nous lui procurons aujourd'hui : *de ne pas mourir tout entier.*

R. et A.

NOTES DE BENONI BLANC

Le Fluide universel

Qu'il existe un fluide universel, dans lequel naissent et circulent les soleils et les mondes, cela n'est plus douteux : cela est certain ; car, comment s'opèrerait la vision, s'il n'existait pas en tous sens, un fluide avec lequel nos organes visuels sont en contact permanent, en communication ininterrompue, à travers les distances qui nous séparent des autres corps?... Cela est évidemment ainsi pour tout ce que nos yeux peuvent apercevoir, et certes, la distance est grande à l'entour de nous !

Et le phénomène de la lumière, qui est tellement contigu, tellement inséparable de l'action par laquelle nous voyons les objets à une distance quelconque ; comment le phénomène de la lumière se produirait-il, si la distance, entre le soleil et nous, était un espace vide ? Comment pourrions-nous voir à travers un espace réellement vide, et à des distances aussi grandes que celles qui nous séparent des astres, si nos yeux, organes établis pour recevoir des impressions, ne pouvaient pas recevoir ces impressions, annihilées qu'elles seraient par un si grand espace, s'il était vide ?

Puisque nous pouvons apercevoir les corps lumineux et les corps planétaires circulant dans l'espace, cela nous montre que cet espace est rempli par un fluide avec lequel nous sommes en contact continu, dont nous recevons les impressions, rendues visibles, intelligibles, par l'action qu'elles exercent sur nos organes visuels, dépendant de notre organe intellectuel central qui est renfermé dans la tête.

Or, puisque nous ne pouvons plus douter de l'existence du fluide universel, et que nous devons même le considé-

rer comme la source suprême¹ dans laquelle l'Intelligence divine fait éclore toute existence, nous sommes naturellement amenés à ces considérations :

Les astres, les soleils et les corps planétaires circulent dans le fluide universel, ne circulent point dans le vide; le vide n'est qu'un mot, exprimant seulement une hypothèse, mais sans réalité dans le sens absolu que nous lui supposons. Le vide n'existe point dans la nature, telle que nous pouvons l'apercevoir. Au-delà, qu'en savons-nous? .

Au seuil de l'infini c'est la borne placée,
Où la sage ignorance et l'audace insensée
Se rencontrent pour adorer.

(LAMARTINE),

Puisque les corps cosmiques circulent dans le fluide universel, quel est leur mode de mouvement?

Sont-ils animés d'un mouvement propre, d'un mouvement vital, volontaire en quelque sorte, et résidant en eux-mêmes?

Ou bien sont-ils simplement des amas de matière inerte, envoyés dans l'espace par une impulsion première, mais qui va s'affaiblissant à travers les siècles?

Sont-ils réellement soumis aux lois si savamment calculées par les astronomes modernes, que nous ne pouvons pas suivre dans cette voie?

Dans ce cas, les corps planétaires auraient reçu une impulsion première et continueraient à se mouvoir dans le vide, conformément aux lois mathématiques calculées par les astronomes.

Mais nous venons de reconnaître que le vide n'existe pas, et que les soleils et les planètes circulent dans un fluide.

La circulation dans un fluide ne peut pas se faire sans

¹ Sur les expressions ayant une portée philosophique. voir la réserve que nous avons faite à la page 148 note 1.

déplacement continu de ce fluide, sur le parcours du corps en mouvement.

Si les corps planétaires sont en mouvement par suite d'une impulsion primitivement reçue, ou par suite d'un jet dans l'espace, comme on s'est plu à le supposer, d'une éclaboussure de soleil, allant se refroidir dans l'espace et continuant à y circuler dans les limites calculées sur la force centrifuge et la force centripète; dans ce cas, le corps planétaire exercerait, dans la rapidité de sa course, un refoulement continu du fluide qu'il traverserait, et serait accompagné d'un sillage où le fluide déplacé se précipiterait, comme on le voit à la suite d'un navire.

S'il en était ainsi, comment la bulle atmosphérique, enveloppant la terre, pourrait-elle s'y maintenir? Etant composée d'un fluide essentiellement mobile, et enveloppée dans le fluide universel, elle se détacherait de la terre et resterait isolée dans ce fluide, tandis que la terre poursuivrait ailleurs son impulsion reçue.

Pour établir cette théorie, il a fallu nécessairement imaginer le vide et baser les calculs là-dessus.

Mais le fluide universel étant reconnu, il faut, au contraire, reconnaître en même temps que les corps solaires et planétaires qui y circulent sont entraînés dans une circulation régulière de ce fluide; qu'ils sont là dans leur élément natif; qu'ils n'y sont point étrangers; que leur existence, leur vitalité, procèdent de la source infinie où les fait éclore la volonté suprême.

Comment admettre qu'une planète comme la terre, dont la densité est si différente de celle de son atmosphère, puisse traverser un fluide, avec la rapidité de son mouvement de translation, sans abandonner dans sa course le fluide atmosphérique dont elle est enveloppée? cela n'est pas admissible, quels que soient les savants calculs que l'on a établis là-dessus. Cela est en dehors de toute vraisemblance pour l'observateur non prévenu; tandis que l'on

¹ V. la note précédente.

peut très bien comprendre qu'une bulle atmosphérique renfermant la terre en pondération, peut être entraînée dans une circulation régulière du fluide universel.

Gap, août 1880 [feuille 42 du carton 1].

L'imagination de B. Blanc avait éprouvé le besoin de représenter par un symbole ce fluide universel. Nous lisons, dans une note écrite le 3 août 1880, cette page sur *le tas de sable* :

Lecteur, avez-vous prêté attention, quelques fois, à un tas de sable, avez-vous pensé, avez-vous réfléchi, avez-vous cherché quelle est la signification corporelle, mécanique, de tous ces corps rassemblés, mais mobiles, pouvant tourner alentour les uns des autres, dans toutes sortes de positions relatives, variant à l'infini?... Avez-vous entrevu, par la pensée, quelques-unes des combinaisons infinies qu'une volonté créatrice peut tirer de ce nombre immense, inconnu, de corps distincts, mobiles, utilisables en tous sens?

Avez-vous remarqué que cet ensemble de corps que nous pouvons voir, que nous pouvons toucher, que nous pourrions même compter, quand leur nombre ne dépasse point notre entendement; avez-vous remarqué que nous avons, là, sous une forme visible et palpable, sous une forme que nos sens peuvent apercevoir, une image, une représentation partielle, mise à la portée de nos sens-du fluide infini dans lequel naissent les soleils et les mondes?

Si vous êtes arrivé là, n'avez-vous pas éprouvé, lecteur, un sentiment de respect, d'admiration incommensurable, dans cet éclair qui vous a fait apercevoir tout d'un coup une perspective de l'innombrable création dans le fluide infini où circulent les mondes?

Eh bien! voilà ce que, pour notre part, nous dit un tas de sable, que, dès nos jeunes ans, nous ne pouvions pas agiter sans éprouver une sorte de volupté mystérieuse, un sentiment indéfinissable, sur la création dans l'infini...

[Feuille 15 du carton 2].

Le Dolium

Le *dolium*, vase en terre cuite, souvent de grande dimension, en usage chez les Romains et les Grecs de l'antiquité.

Traduire le mot *dolium* par tonneau, c'est donner une fausse idée de la chose. C'est pourtant ce que l'on a fait souvent. Le *dolium* était un vase sans anses, à ouverture assez large, avec un rebord épais, d'une forme assez caractéristique facile à reconnaître parmi les fragments de poteries que l'on trouve, notamment en Provence, dans les camps retranchés antiques et dans les vestiges des habitations gallo-romaines. Ce qui rend surtout bien reconnaissables, au milieu de tant d'autres débris, ceux de *dolium*, ce sont les grains de quartz blancs que l'on mêlait toujours à l'argile dont ils étaient fabriqués, sans doute pour donner plus de résistance et de solidité à la pâte, car elle était peu cuite, quoiqu'elle se soit en général très bien conservée depuis tant de siècles que les fragments sont abandonnés, sur le sol, à l'action de l'atmosphère et des eaux pluviales.

Les grains de quartz que l'on mêlait à l'argile, pour ce genre de poteries, paraissent y avoir été employés dans un but semblable à celui qui faisait mêler de la paille hâchée dans la pâte des briques que l'on faisait cuire au soleil en Egypte et en Asie. Cela donnait du liant à la pâte que l'on ne pouvait pas faire cuire dans un four et qui, par conséquent, n'avait pas une grande solidité. Les grains de quartz mêlés à l'argile devaient produire un effet analogue à celui du sable dans le mortier des maçonneries.

Cette particularité dans le pétrissage de l'argile pour la fabrication des vases du genre *dolium* en rend les débris très facilement reconnaissables au milieu des autres fragments de poteries antiques qui sont répandues sur le sol des établissements gallo-romains, civils ou militaires, que l'on retrouve en grand nombre en Provence. On peut s'attendre, quand on trouve sur le sol; dans la campagne,

dans les bois, sur les montagnes, des fragments de cette poterie, que l'on est sur l'emplacement ou dans le voisinage d'un établissement de la période gallo-romaine. Et, avec les débris de *dolium*, il y a toujours des fragments d'amphores, de tuiles plates, à rebords, et de meules de moulins à bras qui, en Provence, sont presque toujours formées de laves ou basaltes cavernueuses.

Voilà ce qui frappe tout d'abord l'observateur dans ce genre de recherches ; et, en cherchant mieux, il trouvera souvent de la poterie fine (poterie d'appartement, de table ou d'ornement), en terre rouge, avec des dessins en relief dont les caractères se reproduisent presque partout, comme s'ils venaient presque tous de la même fabrique.

En l'absence de celle-là (et quelquefois en même temps), on trouve de la poterie fine, en terre rougeâtre à l'intérieur, mais recouverte d'un enduit noir à reflets plombés, sans dessins en relief ni autres ; cette poterie est bien remarquable en ce qu'elle ressemble, à part l'absence de dessins, à la poterie grecque et étrusque, et qu'elle paraît plus ancienne que la poterie rouge à dessins en relief. Elle paraît indiquer, sur le sol où on la trouve, quand elle est en abondance, soit un établissement plus ancien, soit le séjour d'un autre peuple que celui qui faisait usage des poteries rouges à dessins en relief.

Une autre poterie légère que je retrouvais avec une certaine émotion, c'est la poterie grise, car elle me paraît appartenir à une période peu connue, celle des premiers temps de la monarchie franque. On la trouve presque toujours accompagnant les poteries rouges gallo-romaines, et paraît avoir, par la suite des temps, remplacé celle-là, ou, du moins, il semble qu'elle est venue de loin s'implanter sur le sol gallo-romain.

Cette poterie, qui se distingue en tout des poteries gallo-romaines, se compose de terre grise, légère, souvent sans dessins, ou, quand il y en a, de dessins en creux, formés par application d'une sorte de poinçon, une sorte d'estampage. Elle paraît appartenir, par le style, le goût des orne-

ments, à la période mérovingienne, ou les premiers siècles de la monarchie franque, car on retrouve des ornements du même genre sur les monuments et les pierres sépulcrales de cette même période. Elle paraît correspondre ainsi à l'architecture romane et a dû l'accompagner dans ses modifications. Ce que j'en dis ici, d'après mes observations personnelles, se trouve, d'ailleurs, confirmé par les découvertes des archéologues du nord de la France.

Exemple de mauvaise traduction du mot **DOLIUM**

Ricard ¹, traducteur de Plutarque, dit, dans la *Vie de Camille*, à propos du Temple du Capitole :

« XXVI... Ceux qui se croient mieux instruits disent qu'il y a dans ce temple deux *tonneaux* de médiocre grandeur, dont l'un est toujours ouvert et vide, l'autre plein et fermé, que les Vestales, seules, ont la liberté de voir.

« D'autres, enfin, assurent que ces derniers ont été induits en erreur sur ce que les Vestales, dans cette occasion, renfermèrent la plupart des choses sacrées dans deux *tonneaux* qu'elles enterrèrent sous le temple de *Quirinus*, dans un endroit qu'on appelle encore aujourd'hui *Doliola*, du nom de ces *tonneaux* ; elles prirent ensuite ce qu'il y avait de plus saint et de plus vénéré dans les choses de la religion et s'enfuirent le long du Tibre... (lors de la prise de Rome par les Gaulois) ».

Si Ricard, l'auteur de cette traduction de Plutarque, avait su ce que c'était qu'un *dolium*, c'est-à-dire, un grand vase de terre cuite, il n'aurait pas traduit ce mot par *tonneau*, qui donne une fausse idée de la chose, puisque ce que nous appelons tonneau, est un récipient en bois, en douves jointes ensemble au moyen de cercles de bois

¹ Ricard, né en 1741, mort en 1803 [note de B. Blanc].

ou de fer, ce qui diffère considérablement d'un vase de terre¹.

Les Romains ne faisaient guère usage de tonneaux, ni de cuves en douves de bois, tandis que les vases du genre *dolium* étaient très communs chez eux, comme on en a les preuves dans le grand nombre de débris de ces sortes de vases, sur l'emplacement d'habitations ou de campements de la période romaine en Provence.

Le nom de *Doliola*, que l'on donnait à l'endroit mentionné par Plutarque, indique assez qu'il s'agissait de ces sortes de vases.

C'est dans un vase de ce genre, mais de grande dimension comme il y en avait, que se logeait Diogène, et qu'il pouvait déplacer en le faisant rouler, comme on le voit dans un bas-relief antique, représentant la visite d'Alexandre à Diogène. Ces sortes de vases étaient d'une forme analogue à celle des jarres à huile dont on se sert de nos jours, mais d'une forme plus élégante, et non vernis. Il y en avait de très grands, comme on le voit par deux beaux exemplaires, très bien conservés, à l'entrée du Musée de Nîmes (la Maison Carrée).

Dans le bas-relief antique cité ci-dessus, on voit que le *dolium* de Diogène est fêlé et raccommodé, ce qui se comprend bien, puisque ces vases, à cause de leurs gran-

¹ [Il convient d'atténuer l'assertion trop absolue de B. Blanc.

Le mot *πίθος* dont se sert Plutarque (*οὐ μεγάλους αποκρίσθαι πίθους* Camillus, XX, 8) signifie *tonneau* ou *grande cruche en terre pour le vin*. —

Quant au mot *Dolium*, qui correspond au grec *πίθος*, voici ce qu'en dit le *Lexique des antiquités romaines*, par R. Cagnat et G. Goyau (Paris, A. Fontemoing, 1896).

« Grand récipient de poterie de forme sphérique ou oblongue, et muni d'une ouverture ronde. On y renfermait le vin, l'huile, le blé, et d'une manière générale, on s'en servait comme des tonneaux actuels. Dans les caves les *dolia* étaient fichés dans la terre. Il y avait aussi des *dolia* en bois semblables à nos tonneaux ; ils portaient plus particulièrement le nom de *Cupa*. G. M. ».

Remarquez aussi qu'on trouve dans Montfaucon (*L'Antiquité expliquée*, XIV, p. 68), les expressions : *dolia cum circulis ligneis*.

des dimensions, devaient être assez coûteux et que leur épaisseur et leur solidité permettaient de les raccommoder avec assez d'utilité.

J'en ai trouvé plusieurs exemples parmi les nombreux fragments de *dolium* du camp retranché antique d'Ollioules, sur le plateau basaltique dominant le débouché du vallon ou *Gorges d'Ollioules*.

Là on raccommodait les *dolium* (ou *dolia*, si cela doit se dire ainsi au pluriel), avec des crampons de plomb que l'on coulait sur place après avoir percé des trous cylindriques des deux côtés de la fêlure du vase : on appliquait des fragments de roseaux fendus en deux, de manière à former un petit canal faisant communiquer les trous de droite et de gauche, et puis, après avoir recouvert le tout avec de la terre glaise, probablement, on coulait du plomb fondu dans les petits canaux et les trous ainsi disposés, ce qui produisait une double jointure des pièces du vase, en dedans et en dehors. J'ai recueilli, dans le temps, plusieurs échantillons de ce genre, dans le camp antique d'Ollioules.

NÉCROLOGIE

M. L'ABBÉ ALBANÈS

M. l'abbé Albanès, mort il y a quelques mois à Marseille, était l'un des savants les plus distingués du midi de la France. Né à Aubagne, il s'était, dès sa jeunesse, intéressé à l'histoire de sa région, s'était enfermé pendant des années dans les archives des Bouches-du-Rhône, et était devenu par la seule force de son travail et de sa persévérance, l'un des paléographes les plus habiles de France. Il travaillait avec lenteur et préparait avec un soin minutieux ses ouvrages, aussi n'a-t-il pas énormément produit, mais ce qu'il a produit est excellent. Je citerai de lui plusieurs articles sur les artistes provençaux et sur l'origine du protestantisme en Provence, parus dans la *Revue du Comité des travaux historiques* ; des biographies de saints ou de prélats méridionaux ; la révision des listes épiscopales de St-Paul-Trois-Châteaux, et l'*Armorial des évêques de Marseille* qui vaut mieux que son titre, car c'est une véritable histoire de ces prélats accompagnée de la description de leurs sceaux. Nous lui devons la découverte d'un nouvel évêque de Gap, Frédéric (1188-1198), et une petite étude sur l'abbaye de Clairecombe près Ribiers. M. l'abbé Albanès avait consacré sa vie à la rédaction d'un grand ouvrage, à une nouvelle édition de la partie du *Gallia Christiana* qui concerne l'ancienne province romaine, c'est-à-dire des archevêchés d'Aix, Arles, Embrun, Avignon et Vienne. Non content de dépouiller toutes les archives de la Province, il avait passé de longs mois à Rome dans les archives vaticanes pour recueillir des documents authentiques destinés à donner à son œuvre toute l'exactitude qu'elle comportait.

Cet ouvrage considérable, puisqu'il ne devait pas comprendre moins de cinq volumes in-folio, était en partie préparé, le prospectus en avait été lancé il y a trois ans et nous espérions le voir terminé dans un bref délai. Il eût ouvert sans nul doute à son auteur les portes de l'Institut. Malheureusement des tiraillements se produisirent, paraît-il, entre l'auteur et son éditeur, qui distribuait les bonnes feuilles à mesure de leur apparition à quelques privilégiés tandis que la masse des souscripteurs n'a encore rien reçu. Cela retarda l'apparition du premier volume. On devrait entreprendre de pareils ouvrages dans la force de l'âge et non quand on entre dans la vieillesse: M. l'abbé Albanès est mort avant d'avoir pu écrire son *exegi monumentum*. Qui terminera ce qu'il laisse inachevé?

J. R.

M. CAMILLE JOURDAN

Dans le courant du premier trimestre de cette année, le 5 février 1897, notre *Société d'Études* a perdu un de ses membres les plus anciens et les plus dévoués. En effet, dès les premiers jours de sa fondation, M. Camille Jourdan s'était empressé d'y adhérer, et, il n'a cessé non seulement de la maintenir par sa cotisation, mais encore de l'encourager et de l'enrichir par des dons d'objets anciens découverts dans les fouilles qu'il faisait pratiquer parfois dans sa propriété.

C'est ainsi qu'elle possède une collection assez importante de monnaies et de bibelots romains contenus dans une vitrine spéciale qui porte son nom. — Dégouté de bonne heure des affaires publiques et de la vie sociale par suite de profonds chagrins, il s'était retiré depuis longtemps dans son domaine du Serre-de-la-Croix. Là, il se plaisait

à vivre isolé, dans la contemplation des belles œuvres de la nature, comme un véritable patriarche antique, au milieu de son troupeau de moutons et de chèvres dont l'élevage faisait ses délices. Ce n'était point en exploitateur scientifique rural, mais en simple agriculteur d'après l'ancienne méthode, qu'il dirigeait les travaux de ses prairies et de ses champs. Aux observations qu'on lui faisait à ce sujet, il répondait toujours qu'il n'approuvait pas la culture intense dans nos Alpes, parce que la couche de terrain arable était trop peu profonde, et, que notre sol étant trop maigre et dépourvu d'humus, tout en bien le fumant, il fallait le laisser reposer et ne pas forcer la production.

Il menait enfin la vraie et simple vie des champs, et prenait même part aux repas de ses serviteurs pour lesquels il n'a cessé de se montrer plein d'une grande bienveillance. Aussi (détail significatif), quand il rentrait au logis, dans la salle à manger commune, tous se levaient pour le saluer et lui dire en langage local, *bonjour maitre*. Salut vraiment plein de bonhomie, de respect et de reconnaissance, et nullement de servilité ; désignation amicale de chef de domaine, comme celle de patron employée par les ouvriers industriels à l'égard d'un chef d'usine bien-faisant et dévoué. En mourant il leur a donné une dernière preuve de sa bienveillance, en leur léguant à chacun une somme de cinq cents francs pour les remercier de leurs bons offices.

Né à Veynes le 19 février 1822 d'une ancienne famille de négociants en laines, il avait reçu une instruction assez élevée, « la pension Froissard à Grenoble.

Tout jeune encore, il avait été choisi en 1852, par le gouvernement impérial, comme maire de cette localité, qu'il a administrée jusqu'au 14 juillet 1860, époque à laquelle il avait résigné ses fonctions, à la suite de graves ennuis, ainsi que nous l'avons dit plus haut, laissant les meilleurs souvenirs de son impartiale et sage administration. Il eut l'honneur et la modeste gloire de présider à la construction du canal qui arrose et féconde la plaine de

Veynes. Il avait reçu en récompense de son initiative une médaille commémorative qui lui fut décernée solennellement à Gap dans un concours régional agricole. De même qu'il avait vécu en supportant stoïquement certaines infirmités accidentelles et séniles, il est mort en vrai philosophe chrétien. Et, comme sur la fin de ses jours, il s'était vu privé d'héritier direct par suite de la mort de son fils survenue en Australie où il était allé comme ingénieur civil, il a jugé à propos de consacrer une portion de sa fortune à des œuvres charitables posthumes.

Il est mort en léguant, sans conditions, à l'hospice de Gap son grand et beau domaine du Serre-de-la-Croix, d'une importante valeur, et au bureau de bienfaisance d'Aspres-sur-Buech celui dit *de la Chapelle*, qui lui est attenant.

Il n'a émis qu'un désir, qu'une seule revendication, c'est que sa dépouille mortelle puisse reposer au pied du plateau des Egaux en tête de sa propriété du Serre-de-la-Croix. Sa sœur, qu'il a instituée son héritière universelle, s'est empressée d'exécuter cette clause de son testament. C'est ainsi que l'on peut voir, en passant près de là en chemin de fer, une modeste pyramide dressée à l'endroit désigné pour consacrer la mémoire et marquer la sépulture de cette homme qui s'en est allé en faisant le bien, de notre regretté sociétaire, particulièrement notre ami et parent.

E. S.

Nous apprenons, au dernier moment, la mort de notre vénéré confrère et président d'honneur M. le chanoine Zéphyrin Blanchard. En attendant qu'une notice nécrologique lui soit consacrée, la Société d'Etudes se fait un devoir d'exprimer tous les regrets que lui inspire la disparition de ce prêtre si remarquable et de cet homme de bien.

LA MOSAÏQUE GÉOGRAPHIQUE

DE MADABA

La découverte la plus intéressante faite dans le courant de 1896 est sans contredit celle de la mosaïque géographique de Madaba. Cette petite ville située en Palestine au-delà du Jourdain, renferme une population de mille Grecs environ, qui voulant avoir une église firent réédifier une ancienne basilique tombée en ruines. Les fondations étant solides, on se contenta de surélever ce qui restait des murailles ; mais en déblayant la nef encombrée de débris, on mit au jour les restes d'une mosaïque des plus curieuses, figurant une carte de géographie. Cette mosaïque avait subi quelques détériorations quand la basilique fut détruite ; l'architecte qui dirigeait la construction du nouvel édifice les aggrava encore en plantant deux énormes piliers quadrangulaires au milieu de ce qui restait.

Ce qui subsiste de cette œuvre remarquable est nuancé de mille couleurs, les rivières et les mers sont bleuâtres, les ruisseaux et les forêts verts, les déserts jaunes, les villes, blanches ; les monuments principaux, basiliques, colonnes sont représentés, des poissons nagent dans les eaux, des barques voguent sur les flots, les routes, les ponts sont indiqués, et partout à côté des représentations sont placées des inscriptions indicatrices tracées avec des cubes de la couleur qui doit le mieux ressortir sur le fond. Dans l'état actuel, ce monument archéologique ne représente plus qu'une partie de la Judée, mais primitivement l'Égypte y était également figurée, on en a retrouvé un fragment. Il est donc probable que c'était une carte de la géographie biblique ; en effet, les tribus juives et les divers endroits où se sont passés les événements les plus célèbres de l'histoire du peuple de Dieu, sont indiqués

soigneusement par des inscriptions appropriées au sujet. La mosaïque de Madaba paraît dater de Justinien, qui a réparé la ville et ses monuments comme le témoigne une inscription existante encore dans une citerne voisine, cependant quelques savants lui assignent une date plus reculée. Quoiqu'il en soit, cette représentation géographique est du plus haut intérêt en ce qu'elle donne la place approximative et le nom certain d'une foule de villes, de rivières, de montagnes de la Judée et tranche définitivement une foule de questions controversées par les savants. Trouvera-t-on jamais quelque chose de semblable pour la Gaule ?

LA VOIX DE L'ÉVANGILE

PAR M. L'ABBÉ F. ALLEMAND¹.

(Compte-Rendu Bibliographique).

Voici un ouvrage sincère et personnel en même temps que très suggestif : *La Voix de l'Évangile*, par notre confrère, M. l'abbé Allemand.

Ce sont de courtes homélies et des réflexions sur les Évangiles de l'année liturgique.

Un tel livre peut servir de manuel au clergé² ; il peut aussi avoir une place d'honneur dans la famille ; il peut enfin être religieusement médité dans le calme de la solitude, aux heures où la pensée se replie sur elle-même pour se scruter ou s'analyser, ou bien au contraire s'échappe à l'horizon et éprouve la force de son aile dans l'atmosphère des idées. Car rien ne vaut pour cela le *Livre* par excellence, et ceux qui le commentent, l'appliquent au cœur humain et au temps présent.

Chefs-d'œuvre ou modestes ouvrages, ils ont tous un caractère particulier qui les fait reconnaître et qui les fait reprendre souvent : venus de l'âme, ils parlent à l'âme ; ils sont discrètement confidentiels. Certes, ils instruisent, mais ils apprennent surtout une science spéciale, la science de l'âme, la connaissance du cœur

¹ 1 vol. Paris, Lyon, Delhomme et Brigue, 1897.

² L'auteur, en revenant au genre des homélies, semble critiquer indirectement le sermon conçu comme un genre littéraire. Tel était aussi l'avis du célèbre cardinal Manning qui s'en prenait à la *Renais sance* de cette introduction de la littérature dans la prédication. (Voir Manning, le *Sacerdoce éternel*, traduction Ch. Fiévet, Lille, 1889, page 190).

humain ; et, en instruisant, ils encouragent, ils réchauffent. A chaque instant, l'impression produite est à la fois de clarté et de douceur.

Ils vous font oublier l'élégance classique et l'agrément du beau style oratoire. Les mots, souvent tels quels, mais toujours précis, disparaissent devant les idées et les sentiments. Parfois le langage est abrégé et le lecteur doit achever, par la méditation, la pensée qui se trouve seulement indiquée. D'autres fois, au contraire, quand l'âme de l'auteur est fortement pénétrée d'une idée, il la reproduit sous plusieurs formes et la présente sous ses divers aspects.

Mais, en général, ces livres sont courts et concis. Celui de M. l'abbé Allemand est tel, malgré ses 400 pages. Car il faut évidemment tenir compte de tout ce qu'il contient. Notez que c'est une petite encyclopédie évangélique où les principaux textes sacrés sont expliqués sous trois points de vue.

L'auteur qui a écrit ce livre pour la commodité et le bien d'autrui, a versé là le meilleur de ses réflexions, de son expérience, de ses méditations. De simples textes, il a fait jaillir beaucoup de doctrine et beaucoup de morale. L'analyse est poussée fort loin. Très souvent le texte est développé par une sorte de parallélisme bien conforme aux habitudes des commentateurs de l'Évangile¹.

Toutes ces réflexions, généralement très pénétrantes, sont accompagnées de conseils et exhortations et souvent d'allusions aux faiblesses de l'âme humaine et aux questions du temps présent.

L'auteur, en effet, a voulu faire œuvre de psychologue et de polémiste discret.

Sa connaissance du cœur humain lui fournit une foule d'aperçus pris sur le vif et qui sont d'une vérité en quelque sorte expérimentale. Cet exemple confirme la règle

¹ Voir notamment : *La barque*, notre âme (p. 215); la lèpre spirituelle (p. 269).

que les auteurs chrétiens sont les mieux informés des moralistes. Leur observation est d'une étendue et d'une délicatesse où ne peuvent pas atteindre les simples lettrés. En outre, ils ont cet avantage de ne jamais tomber dans le pessimisme, écueil ordinaire du psychologue.

M. l'abbé Allemand n'a pas esquivé l'occasion de critiquer son temps, c'est-à-dire certaines idées qui y ont cours et qu'il juge fausses⁴. Il les combat, c'est au moins son droit. Il s'en acquitte avec courage, sincérité et franchise. N'avais-je pas raison de dire que c'était là un livre personnel ?

C'est le produit, très riche en sa modestie, d'une âme méditative, d'un cœur généreux et dévoué par nature et par situation, d'une intelligence ouverte et sans replis.

De là, certaines vivacités, certaines audaces qui ouvrent un jour tout nouveau sur le tempérament de l'auteur. Nous avons affaire à une volonté très arrêtée et très ferme sous les apparences de la réserve et de la timidité.

⁴ Certaines attaques un peu vives contre le catholicisme libéral portent la marque de l'époque déjà un peu ancienne où elles ont été écrites.

CONFÉRENCE

SUR L'ALLIANCE FRANÇAISE

PAR M. HITIER,

professeur à la Faculté de Droit de Grenoble.

Le 19 juin dernier, M. Hitier, professeur à la Faculté de Droit de Grenoble, donnait à la salle St-Arnoux, une conférence sur le rôle et le but de l'Alliance française.

L'orchestre du 96^e que dirige si habilement M. Séga, prêtait son gracieux concours.

Bien avant l'heure annoncée pour la conférence, la salle était envahie par un public choisi et nombreux de dames et de messieurs, et lorsque l'orateur, qui occupe la tribune au milieu des membres du comité, prend la parole, c'est devant un auditoire d'environ cinq cents personnes qu'il développe le noble programme de l'Alliance.

Tout d'abord M. Hitier rappelle dans quelles circonstances, après nos désastres de 1870, des patriotes estimèrent que la France, loin de vivre repliée sur elle-même, devait, dans le recueillement de la paix, travailler à conserver et à répandre l'influence qu'elle avait eue dans le monde et que ses défaites avaient en partie détruites.

L'influence intellectuelle et morale d'un pays dépendent surtout de son influence matérielle et de ses richesses. Une armée puissante et une marine redoutable, exigeant de fortes dépenses et pour cela, il faut à tout prix entretenir d'avantageuses relations avec les pays étrangers d'où nous retirerons des richesses, relations dues presque toujours à une communauté de langage, le plus puissant des liens entre les nations. Le pays où l'on parle l'anglais, est un pays acquis à l'Angleterre, le pays où l'on parle le français, nous sera toujours entièrement dévoué.

Travaillons donc à répandre notre langue au dehors, rendons la universelle, nous ferons ainsi aimer la France en la faisant connaître.

L'Œuvre de l'Alliance agit vigoureusement partout, à Paris, notamment, où des cours sont professés aux étrangers. Notre réputation littéraire s'en porte mieux, car les nations étrangères apprennent ainsi à connaître de nous autre chose qu'un répertoire d'opérette ressassé sur toutes les scènes du monde ou une littérature de bas étage que les gallophobes se plaisent à représenter comme l'unique conception de l'intellect français.

L'orateur qui nous excusera de ne pouvoir le suivre dans tous ses développements continue avec beaucoup d'esprit et d'à propos dans un langage des plus châtiés. Il nous montre l'Alliance fournissant des subsides aux écoles de toutes confessions et transformant sur la Côte d'Ivoire nos petits soldats en professeurs de français.

Le principe de l'Alliance, dit M. Hitier, en terminant, est uniquement patriotique et absolument neutre dans le meilleur sens du mot. Les Français de tous les partis ont accordé leur adhésion à cette œuvre éminemment française, où, à côté des plus illustres noms de la noblesse, de la littérature et de la politique, on trouve ceux de vingt-cinq de nos prélats français.

Faisant alors appel aux membres présents, l'orateur réclame leur concours ; il cite à l'appui l'anecdote de Renan qui, passant devant le cimetière de Tréguier, se demandait un jour ce qu'il restait des efforts de ceux qui dormaient là de leur dernier sommeil : « Rien, se répondait-il à lui-même, ils se sont agités en pure perte ». Puis il reprenait aussitôt : « Mais je me trompe, il reste les idées qu'ils ont répandues, l'exemple qu'ils ont donné : tant que la Bretagne sera la Bretagne, il y aura des traces indélébiles de leur passage dans ce monde ». « De même, ajoute M. Hitier, la cotisation des membres de l'Alliance représente un effort individuel bien faible, presque imperceptible, elle contribue pourtant, en propageant la langue et

l'influence de la France à l'extérieur, au progrès des idées de justice et de civilisation, et nous pouvons dire nous aussi : tant que le monde sera monde, ceux qui travaillent dans un si noble but, auront droit à la reconnaissance et à la gratitude de l'humanité ».

Ces dernières paroles sont couvertes par les applaudissements unanimes de l'assistance qui durant toute la conférence n'a d'ailleurs pas ménagé ses marques d'approbation à l'orateur.

BIBLIOGRAPHIE

*(Les ouvrages offerts à la Société d'Études
sont numérotés.)*

103. — **La Marche de Provence jusqu'aux Partages et l'Évêché d'Avignon jusqu'à la Commune**, par Georges de Manteyer.

104. — **Observations météorologiques** sur les pluies générales et les tempêtes, par Gaston Féral.

105. — **Les Manuscrits de la reine Christine** aux archives du Vatican, par Georges de Manteyer.

106. — **Notre-Dame de La Salette**, petit poème en trois chants, par M. l'abbé F. Allemand. (Viriville, 1894).

107. — **Les Chants du Laus ou Cantiques sur les merveilles du Sanctuaire**, par M. l'abbé F. Allemand. (Viriville, 1895).

108. — **L'église St-Étienne et Ste-Amélie de Grandmont**, par Frédéric Fabrege (Montpellier, imprimerie J. Martel aîné, XXVII avril MDCCCXCVII).

109. — **Du Taux de l'Enregistrement** en matière de ventes de biens appartenant à des établissements publics, par P.-J. Hier, avocat à la Cour d'appel de Montpellier (Paris, A. Fontemoing, 1897).

110. — **Monographie de la vallée du Queyras**, description, histoire, suivie d'un aperçu sur les anciennes institutions briançonnaises et sur l'état politique, social et ecclésiastique du Queyras, avant 1789, par J. Tivollier. (Gap, impr. Jean et Peyrot, 1897).

LISTE DES PÉRIODIQUES

REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES,
PENDANT LE DEUXIÈME TRIMESTRE 1897.

1° Publications périodiques Régionales.

(DAUPHINÉ-PROVENCE).

Le Dauphiné, revue littéraire ; n° 1934, dimanche 7 mars 1897 ; n°s 1935, 1936, 1937, 1938, 1939, 1940, 1941, 1942, 1943, 1944, 1945, 1946, 1947, 1948, 1949 et 1950.

Bulletin de la Société de Géographie de Marseille ; Tome XX, n° 4, 4^e trimestre 1896. — Tome XXI, n° 1, 1^{er} trimestre 1897.

Le Clairon des Alpes ; n°s 46, 47 et 48 (dimanches 15 et 29 novembre 1896) ; n°s 49 et 50 (dimanches 6 et 13 décembre 1896) ; n°s 51 et 52 (21 et 27 décembre 1896).

Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme ; année 1897 (avril).

Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes ; 18^e année, 1^{er} trimestre 1897, n° 64.

Bulletin de la Société de statistique du département de l'Isère ; 4^e série, tome II, 1^{er} fascicule ; 4^e série, tome II, 2^e fascicule ; 4^e série, tome III.

2° Périodiques publiés à Paris.

Le Magasin pittoresque ; n°s du 1^{er} et 15 mars, 1^{er} et 15 avril, 1^{er} et 15 mai, 1^{er} et 15 juin 1897.

La Feuille des jeunes naturalistes ; n° 317, 1^{er} mars 1897, 3^e série, 27^e année ; n° 318, 1^{er} avril, n° 319, 1^{er} mai, n° 320, 1^{er} juin 1897.

Le Journal des Cultivateurs ; n° 10 (du 11 mars 1897), n°s 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24 et 25 (du 24 juin 1897).

Bibliographie des travaux scientifiques publiés par les Sociétés savantes de la France, par J. Deniker ; Tome I, 2^e livraison.

Gazette dauphinoise *Le Gratin* ; 11^e année, n^o 5, janvier et février, et n^o 6, mars et juin 1897.

Comptes-rendus des séances de l'année 1897 de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; 4^e série, tome XXX, bulletin de janvier-février et bulletin de mars-avril 1897.

Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques ; année 1896, 1^{re} et 2^e livraisons.

Annuaire-bulletin de la Société de l'Histoire de France ; année 1896.

Bulletin de la Société de topographie de France ; 1^{er} et 2^e trimestres 1897.

Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France ; 1895, tome IV^e et tome V^e, mémoire 1894.

Annuaire du Club Alpin Français ; 22^e année, 1895.

Bulletin de la Société de Spéléologie ; 3^e année, n^{os} 9 et 10, janvier-mars et avril-juin 1897.

Revue des Travaux scientifiques ; Tome XVI, n^{os} 10 et 11, 1896.

3^e Périodiques publiés en Province et aux Colonies.

Bulletin de la Société de Borda-Dax (Landes) ; 21^e année, 4^e trimestre 1896 ; 22^e année, 1^{er} trimestre 1897.

Bulletin de la Société Les Amis des sciences et arts de Rochechouart ; Tome VI, n^{os} 5 et 6, 1896.

Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne ; année 1897, 1^{er} semestre.

Bulletin de la Société des Sciences naturelles de Saône-et-Loire ; 23^e année ; n^o 2, février, n^o 3, mars, n^o 4, avril, n^o 5, mai et n^o 6, juin 1897.

Bulletin de la Société d'Agriculture du département de la Lozère : Tome XLVII , décembre 1896 ; Tome XLIX, janvier-février et mars-avril 1897.

Revue Savoisienne de la Société Florimontane d'Annecy ; n° 1, 1^{er} trimestre, et n° 2, 2^e trimestre 1897.

Bulletin de l'Académie du Var ; nouvelle série, tome XIX, 1896.

Bulletin de la Société Nivernaise ; 3^e série, tome VII^e, XVII^e volume, 1^{er} fascicule, 1896.

Revue Tunisienne ; 4^e année, n° 13, janvier 1897 ; n° 14, mai 1897.

Mémoires de l'Académie des sciences de Toulouse ; 9^e série ; tome VIII, 1896.

Revue des Langues Romanes ; 4^e série, tome X^e nos 3, 4 et 5, mars, avril et mai 1897.

Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique du département de Constantine ; 9^e volume de la 3^e série, années 1895-1896.

Séances générales du Congrès archéologique de France tenues à Abbeville en 1893 et à Saintes et La Rochelle en 1894 ; 2 volumes.

Annales de la Société académique de Nantes ; volume 7^e de la 7^e série, 1896, 2^e semestre.

Bulletin de la Société historique et archéologique de Périgord : Tome XXIV. 2^e livraison, mars-avril et 3^e livraison, mai-juin 1897.

Revue historique du département du Tarn ; Tome XIV, 2^e série, 6^e année, n° 1, janvier-février, et nos 2 et 3, mars-avril et mai-juin 1897.

Mémoires de l'Académie des sciences de Lyon ; 3^e série, tome IV^e, 1896.

Mémoires de la Société d'histoire de l'arrondissement de Beaune ; année 1895.

Mémoires de l'Académie de Vaucluse ; tome XVI, année 1897, 1^{re} et 2^e livraisons.

Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne ; Tome XXIV, année 1896, 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e trimestres.

Bulletin de la Société des Sciences naturelles de l'Ouest de la France ; Tome VII, 1^{er} et 2^e trimestres 1897.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest ; 2^e série, tome 8, 4^e trimestre 1896.

Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie ; 19^e année, tome XIX, 4^e trimestre 1897 ; 20^e année, tome XX, 1^{er} trimestre 1897.

Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes ; Tome XV, 1896.

Mémoires et comptes-rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais ; année 1896, tome XXVI.

Bulletin de la Diana ; janvier-mars 1897, tome IX, n^o 5.

Bulletin de la Société d'Études des Sciences naturelles de Nîmes ; n^o 1, janvier-mars et n^o 2, avril-juin, 1897.

Annales de l'Académie de Mâcon ; 2^e série, tome XII, 1895.

Bulletin trimestriel de géographie et d'archéologie de la province d'Oran ; 20^e année, tome 17, fascicule LXXIII, avril à juin 1897.

Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais ; Tome XI, n^o 159.

Recueil des travaux de la Société libre d'Agriculture de l'Eure ; 5^e série, tome 4^e, année 1896.

Neuvième bulletin de la Société d'Histoire naturelle d'Autun.

Mémoires de l'Académie de Nîmes ; 7^e série, tome IX, année 1896.

Bulletin de la Société archéologique de Nantes ; Tome XXXV^e, année 1886, 1^{er} semestre.

Bulletin de la Société d'Histoire naturelle des Ardennes , 1^{re} série, tome III, 1896.

Mémoires de la Société Éduenne ; nouvelle série, tome XXIV^e, 1896.

Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons ; Tome III^e, 3^e série, 1893 ; Id. 1894, 2 volumes,

Procès-verbaux et mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon ; année 1896.

Périodiques publiés à l'Étranger.

Rivista Storica italiana ; 14^e année, janvier-février 1897, volume 2, fascicules 1, 2 et 3, mai-juin 1897.

Miscellanea di Storia Italiana publiés par la R. Deputazione di Storia Patria di Torino, 34^e volume, tome III.

Archivio Storico Lombardo ; série 13, fascicule 13, 24^e année, mars 1897.

Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève ; 2^e série, tome IV^e.

Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino ; volume 32, disp. 1 à 6, 1896-97.

Osservazioni meteorologiche fatte nell' anno 1896, all' Osservatorio della R. Università di Torino.

KONGL. — Vitterhets histore och antiqvetets akademien
Manadsblad, 1893.

POTERIES ET TOITURES

DANS LES HAUTES-ALPES

PAR M. D. MARTIN.

(Suite)

FABRIQUES DE LA RÉGION DE LA DURANCE.

Les dossiers relatifs aux communautés de la région Durancienne, sont peu nombreux, et sont, en outre, fort sobres en détails. Voici d'ailleurs ces renseignements.

Au Monétier-Allemont, tous les toits sont en tuiles.

A La Saulce : *« tous les toits sont en tuiles creuses. La fabrique de tuiles la plus proche est à une lieue et demie et les tuiles reviennent à 6 livres le cent »*.

A Tallard, tous les toits sont en tuiles, une seule maison a un toit de chaume. *« Il y a deux fabriques de tuiles qui (sont) éloignées d'une lieue »*.

Non loin de La Saulce, la communauté de Lardier a *« plus des trois quarts des maisons couvertes en paille et le reste en tuilles et depuis peu de temps, y ayant cependant une mine de terre qui est très bonne pour fabriquer des tuilles, mais le deffaut de facultés des habitants et le manque de bois sont cause qu'on n'y en fabrique point, si ce n'est trois habitants qui y en ont fait fabriquer environ un millier et demi par le moyen de quelques arbres fruitiers qu'ils y (ont) fait employer »*.

Ainsi, aucun lieu de fabrique permanente n'est indiqué nommément. D'autre part, nous lisons dans le dossier de Lettret, qui n'a pas de fabrique : *« Il y en a une à Jar-jayes (au Gourgoulet, au-dessous de St-Martin), en*

tuiles, distante de demie lieue, le prix est de 6 livres le cent ».

Tallard devait donc s'alimenter à Jarjayes, distant d'une lieue, ainsi qu'à Châteauvieux, où se trouvait également une fabrique indiquée dans les réponses de Gap.

Les deux fabriques de Jarjayes et de Châteauvieux sont distantes de deux lieues de La Saulce, tandis que le Monétier n'en est qu'à 7 kilomètres, c'est-à-dire à une lieue et demie.

D'autre part, la fabrique de Gandière, en ruines aujourd'hui est postérieure à 1789. Il nous paraît donc très probable que La Saulce tirait en 1789, ses tuiles du Monétier-Allemont, dont la tuilerie, située au voisinage des ruines de la tuilerie gallo-romaine de Claret, nous paraît être une des plus anciennes des Hautes-Alpes.

Cette fabrique très active alimente aujourd'hui tous les villages de Tallard à Sisteron sur les deux rives de la Durance.

FABRIQUES DU GAPENÇAIS.

Cette région est bien pauvre sous ce rapport, puisque quatre fabriques seulement sont signalées dans le Gapençais et paraissent postérieures à 1787.

1^o Rambaud. La fabrique de Rambaud semblerait cependant être plus ancienne d'après les détails suivants extraits des papiers de la Bâtie-Vieille. « *Tous les toits sont en chaume sauf l'église et deux maisons couvertes en ardoise. Il existe une fabrique de tuiles à demi-lieue dans la communauté de Rambaud, mais d'un côté ces fabriques de tuiles exigeant des murs plus solides, soumettrait pour ainsi dire une reconstruction de murs anciens (?) et d'ailleurs le manque de bois fait craindre que cette fabrique ne cesse ».*

D'autre part, nous trouvons dans l'enquête de Rambaud : « *Les deux tiers des maisons sont en terre grasse, couvertes en paille sauf 7 à 8 parties ardoise et parties*

paille. Il y a dans la communauté une fabrique de tuiles qui ne peut travailler qu'à la faveur du bois étranger qu'il se procure¹ ».

Il n'est pas dit que l'autre tiers des maisons de Rambaud fût couvert en tuiles, et La Bâtie-Vieille plus près encore que Rambaud de la fabrique n'avait aucune maison couverte en tuiles. Il paraît donc que la tuilerie de Rambaud était toute récente.

2° La Bâtie-Neuve également avait *« toutes ses maisons couvertes en paille »*. Elle avait cependant une fabrique de tuiles d'après ce passage : (série C, liasse 3). *« Il y a dans le lieu un particulier adrenaire nommé Guillemin, natif de Nevers, qui fabrique des tuiles, des bournaux de terre pour fontaines, etc.*

« Mais ce particulier, pauvre, isolé et sans ressources, ne travaille que du jour à la journée et en se faisant payer presque par avance. Mais il sert à prouver qu'il serait possible par les soins et secours du gouvernement d'ériger une fabrique de poterie dans le lieu qui serait d'autant plus utile dans la contrée qu'il n'en existe aucune et que la qualité du terrain en est propre, elle supporterait le feu² ».

3° Châteauneuf. *« La plus grande partie des toits est en paille, quelques-uns sont en tuiles... Il y a aussi dans l'endroit une fabrique en tuiles appartenant à Honoré Sambain qui la construite d'après l'arrêt de 1784 ayant joui d'une partie de la gratification accordée par sa majesté ».*

4° La Roche-des-Arnauds. La Roche, en 1785, n'avait pas encore de tuilerie, ainsi que cela résulte des pétitions et de certificats des consuls, disant que faute de fabrique sur les lieux, les pétitionnaires avaient été obligés de *« faire venir les tuiles de Laric, la plus près à cette époque et distante de trois lieues³ »*.

¹ Les bois de Rambaud appartenaient alors au seigneur du lieu qui était l'évêque de Gap.

² Assertion inexacte, l'argile de La Bâtie n'est pas réfractaire.

³ Assertions inexactes : tuilerie d'Oze 15 kilomètres, tuilerie de Laric 20 kilomètres.

Et nous lisons dans une autre de ces pétitions que « *Joseph Mondel de La Roche-des-Arnauds qui, ensuite des encouragements promis par l'arrêt du 6 novembre 1784 a fait construire une fabrique de tuiles et un bâtiment considérable pour la retraite des briques et des ouvriers à un demi-quart de lieue sur la grande route de Gap à Veynes pour faciliter toujours plus l'exportation* ».

Cette indemnité sollicitée était d'autant plus nécessaire que « *à la fabrique de tuilles nouvellement établie, l'argile qu'on y emploie est de mauvaise qualité et ne fait pas l'avantage du fabricant. Aussi les tuilles viennent le plus souvent de Laric¹* ».

Les remarques de l'enquêteur de Montmaur ne paraissent cependant pas fondées, car des quatre premières tuileries du Gapençais, celle de La Roche est la seule qui ait survécu jusqu'à nous.

Une autre raison qui a été pour quelque chose peut-être dans la durée de la fabrique, c'est qu'elle produisit la première des tuiles à crochet qui permettent de donner plus de pente aux toits que les tuiles creuses, et d'éviter ainsi le poids des neiges en facilitant leur glissement et leur chute sur le sol.

On trouve encore dans l'inventaire de 1789 la trace de deux fabriques² éphémères mais qu'il est bon de signaler.

1° Inventaire d'Avançon, série C, liasse 11.

« *Les deux tiers des toits sont en paille et les autres en ardoise de Châteauroux. Le baron Despraux a fait faire pour son usage des tuilles dans la terre d'Avançon, nous ne savons pas si son fabricant voudrait en vendre ou à quel prix* ».

¹ (L. 8, Commune de Montmaur).

² Rochebrune vit se fonder vers cette époque une fabrique de tuiles qui existait encore en 1830, puisque M. Charnier père y fit une partie de son apprentissage.

Cette fière réserve des consuls d'Avançon, à l'égard du fabricant du baron Despraux, est sans doute pleine de dignité, mais elle ne fut pas imitée sans doute par les consuls de Lettret vis-à-vis du seigneur de Jarjayes, puisqu'ils disent que les tuiles de Jarjayes se vendaient 6 livres le cent.

Toutefois, les consuls de Jarjayes s'intéressèrent peu à cette fabrique, du moins d'après leur réponse : « *A Jarjayes, disent-ils, tous les toits sont en paille sauf la curiale, l'église et le château qui sont en ardoise de Châteauroux. (En) ce qui concerne des fabriques en tuille il y en a point malgré que nous avons dans le pays de terre bonne pour cella, que le seigneur en a fait faire l'année dernière pour l'usage pour deux de ses baptiments. Et cella n'a jamais été pratiqué par faute du Bois* ».

Il est remarquable de constater que Gap n'avait pas de fabrique de tuiles en 1789. L'absence de cette industrie dans le chef-lieu des Hautes-Alpes, est nettement établie par les enquêtes de Gap, Romette et des communes voisines. Les maisons de la campagne étaient presque toutes couvertes en chaume et celles de la ville étaient en majorité revêtues d'ardoises de Châteauroux, quelques-unes en tuiles creuses².

L'enquête ne signale pas de toitures en chaume, et cependant nous avons encore vu, vers 1850, la maison Brusty avec son vieux toit de chaume. D'après les manuscrits des capucins signalés dans l'Annuaire des Hautes-Alpes de 1853, Gap était tout couvert en chaume en 1692, au moment où le duc de Savoie l'incendia.

Cette affirmation paraît exagérée, car d'après un document conservé aux archives de Gap (série G., liasse 1373, un particulier s'engageait à fournir des tuiles de la Tour-

¹ S. C. Liasse 6.

² Il existe encore à Gap quelques-uns de ces vieux toits en tuiles creuses. Leur peu de pente, oblige leurs habitants à les débarrasser des grosses neiges de l'hiver.

ronde, près Gap, pour la toiture de la Charité (aujourd'hui le Palais des Assises et la Prison)¹. Ce contrat est de 1555. Ce mode de toiture n'était donc pas inconnu à Gap, il y a 340 ans.

Avec quelques toits en ardoise, Saint-Bonnet présentait déjà en 1789 ses toitures en tuiles rouges à crochet. Et cependant il n'y avait pas à ce moment de tuilerie dans la vallée du Drac, ainsi que cela est expressément affirmé dans nombre d'enquêtes.

La Fare : « Pas de fabrique de tuiles ; il y a de la terre bonne pour cela, mais le bois manque » (L. 5).

Poligny, Laye : Pas de fabrique de tuiles.

Champoléon : (L. 4) « *Il n'y a pas une fabrique de tuiles dans le Champsaur* ».

D'autre part, il n'y en avait pas non plus dans le canton de St-Firmin, région inférieure du Champsaur et du Valgodemar. En effet, dans l'enquête de St-Jacques, on paraît ignorer ce que c'est que la tuile, et nous lisons dans celle de Guillaume-Peyrouse (L. 6) : « *Il n'y a dans toute la contrée du Goudemar aucune carrière d'ardoise ou de lauze, ni aucune fabrique de tuille* ». D'où St-Bonnet avait donc tiré ses tuiles à crochet en 1726 ? Corps, la localité la plus rapprochée de l'Isère avait encore en 1850 nombre de ses toits en chaume, et la fabrique de La Roche-des-Arnauds n'existait pas encore. Ces tuiles à crochets furent très probablement fabriquées sur place, à St-Bonnet même, ainsi que cela paraît résulter de l'enquête de 1789, dans laquelle nous lisons (série C. L. 10) : « *Il n'y existe PLUS aucune fabrique de tuiles à cause du manque de bois* ». D'après la tradition, les tuiles de 1726 auraient été fabriquées sur l'emplacement de la tuilerie actuelle de M. Chabobon à la sortie O. du bourg, sur la route des Costes.

¹ Communication de M. P. Guillaume, archiviste.

TUILERIES ET POTERIES AU XIX^e SIÈCLE.

Le mouvement remarquable imprimé à la transformation des toitures et à la fabrication des tuiles par l'arrêt du Conseil royal du 6 novembre 1784, subit un temps d'arrêt par suite des troubles de la fin du siècle et des guerres du premier empire. Mais il reprend vers 1814.

Gap qui n'avait pas une seule fabrique de tuiles en 1789 ainsi que cela est clairement établi par les pièces de l'enquête, devient un centre actif de fabrication.

Un gapençais, Jean-Louis Ubaud, d'une large aisance, fonde en 1814, au Fangerot, sur la route de Veynes, une fabrique où il forma un grand nombre d'ouvriers qui devinrent bientôt ses concurrents.

Encouragé par la réussite de son entreprise, Ubaud donne de l'extension à sa fabrique de tuiles et y monte un atelier de potier. A cet effet, il fait venir de Mens (Isère), en 1820, deux ouvriers potiers : Pierre de Magnien¹, comte du Verdier de Pontillar et seigneur du Grand-Jean de la Touvière, ainsi que Payan Michel.

La nouvelle industrie prospère quelques années, mais en 1825, de Magnien, ayant gagné quelque argent, quitte Ubaud et établit une nouvelle poterie à la jonction des routes d'Embrun et de Grenoble et qu'il dirigea pendant cinquante et un ans.

Cette concurrence, plus à portée de la ville et des routes importantes du Champsaur, porta préjudice à la fabrique mère. Ubaud, homme d'initiative, imagina d'améliorer encore son usine et ses produits et voulut créer une fabrique de faïence.

A cette fin il se rendit à Moustier. Mais il ne lui fut pas facile d'y embaucher des ouvriers spéciaux ; et après bien des recherches, il se résigna à amener Berge et son fils qui s'étaient ruinés en établissant une faïencerie à leur compte. Trois fournées de faïence furent faites au Fangerot de 1828 à 1830. Le vernis mal employé ou de mauvaise

¹ De Magnien signait et était appelé de Manen.

qualité formait des granulations et s'écaillait. Ubaud, découragé par son insuccès et par la perte de sa fortune, mourut en 1831.

Cet homme actif et intelligent, mais trahi par la fortune, laissait quatre fils qui continuèrent son industrie, au Fangerot, jusqu'en 1838. Deux des frères étant morts, les deux autres Eugène et Bruno vinrent établir leur fabrique de poterie en face de celle de de Magnien, à l'angle entre les routes de Grenoble et d'Embrun et cédèrent le Fangerot à Marcellin.

En 1873, lors de l'établissement du chemin de fer, ils durent quitter leur fabrique pour faire place à un entrepôt. Et tandis qu'Eugène allait créer une poterie nouvelle à Fontreine, Bruno dirigea la fabrique de Pierre de Magnien qui se faisait vieux et le remplaça à sa mort, survenue en 1876.

Malgré l'excellence de ses produits, M. Bruno Ubaud se vit bientôt dans l'impossibilité de continuer la lutte contre l'importation des poteries étrangères et à bon marché. Et en 1886, il dut éteindre ses fours et cesser cette industrie introduite à Gap par son père.

Ce n'est pas sans mélancolie que M. B. Ubaud lui-même nous a donné ces détails. Sa famille a subi le sort fatal qui paraît être le lot de notre pauvre pays dont disparaissent une à une toutes les industries qui lui apportaient quelques ressources et dont notre excellent ami Sibour a fait le navrant tableau ¹.

Presque toutes les tuileries et poteries de notre région du Gapençais ont été fondées par les ouvriers et apprentis d'Ubaud.

1^o Tuilerie de Fontreine près Gap. Vers 1820, un italien, Fere-Guti, ouvrier d'Ubaud, construit une tuilerie à Fontreine. Quelques années plus tard, Cointe prit la succession de Fere-Guti, mais cette fabrique fut abandonnée et tomba en ruines.

2^o Tuilerie des Barraques (La Fare). Vers 1820, un autre

¹ E. Sibour. *Métiers Disparus* des Hautes-Alpes, *Bul. Soc. Et.* 1890 et 1891.

ouvrier d'Ubaud, Frédéric Raillanne établit à La Fare près de St-Bonnet, une tuilerie qui fut très prospère. Cette fabrique subsiste encore aujourd'hui, malgré le voisinage de deux fabriques dont l'une, celle de St-Bonnet, a été construite sur l'emplacement d'une ancienne fabrique, probablement celle où avaient été fabriquées les tuiles de 1726.

3° Poterie et tuilerie des Crottes. Peu d'années après, le nommé La Ville établit aux Crottes une tuilerie et une poterie qui disparut vers 1870.

4° Poterie de Montdauphin. Un ouvrier d'Ubaud, nommé Vire, établit dans la ville de Montdauphin même, une poterie qui tirait la terre glaise du territoire d'Eygliers, mais cette fabrique dura peu.

5° Tuilerie de Puy-Maure. Jean Charnier, après avoir commencé son apprentissage à la tuilerie de La Roche-des-Arnauds, puis à Rochebrune, vint apprendre les derniers perfectionnements au Fangerot où il trouva l'ouvrier Payan qu'Ubaud avait fait venir de Mens en même temps que de Magnien. Il se lia d'amitié avec lui et en 1829 ils fondèrent ensemble une fabrique sur le plateau de Puy-Maure. Leur acte d'association est du 20 mars 1830.

Nous avons vu chez M. Charnier un brevet de perfectionnement qu'ils avaient pris le 5 août 1833. Quelques années après, les deux associés se séparèrent et Jean Charnier établit à côté une fabrique à lui mais sans quitter l'association. Ces deux fabriques sont encore très prospères aujourd'hui sous l'active direction des fils de Jean Charnier, Léon et Jean.

6° Tuilerie du Fort-Mutin près de Gap. Un ouvrier d'Ubaud, Queyrel, dit le Champsaurin, alla d'abord s'établir comme tuilier à Aspres-sur-Buëch. Mais quelques années après, peu satisfait de sa fabrique, il la céda et vint vers 1855 fonder une tuilerie au Fort-Mutin, pour remplacer celle de Cointe et de Fere-Guti abandonnée.

Cette tuilerie cédée à Eugène Ubaud a cédé la place à l'usine céramique de M. Monnier.

7° Poterie Daniel Brunet. En 1838, Daniel Brunet, ancien élève d'Ubaud, de retour du service militaire, fonda une fabrique de poteries et de bourneaux au quartier de Porte-Colombe. Brunet, dut comme Ubaud, abandonner son usine vers 1886.

Grâce à ce grand nombre de fabriques créées dans le Gapençais, l'usage de la tuile s'y généralisa et gagna même les campagnes reculées. Il ne restait plus guère que le bas Champsaur et le Valgodemar. Là aussi il s'établit trois fabriques, celle du Motti, près d'Aspres-les-Corps, celle de l'Aiguillon, près de Chauffayer et enfin celle de Lallé en 1880. Mais ces trois dernières fabriques, établies dans l'unique but de favoriser la transformation des toitures de chaume, sont destinées à disparaître, déjà celle de l'Aiguillon a éteint ses fours vers 1870.

Toutes les fabriques du Gapençais ne produisaient, à cause de l'abondance des neiges que la petite tuile à crochet et très peu de tuiles creuses.

Lors de l'ouverture du chemin de fer en 1873, les constructions de la compagnie P.-L.-M., mirent à la mode les grandes tuiles de Marseille, aussi en quelques années il se forma tout le long de la voie une trainée de toits rouges qui rayonna rapidement jusque sur des points reculés. Au bout de quelques années, on remarqua que la tuile de Marseille résistait mal aux gelées hivernales. Le peuple est simpliste sans rechercher si ce peu de durée ne provenait pas d'un défaut de préparation et surtout de cuisson, il abandonna aussi vite la tuile de Marseille qu'il s'était plus vite épris d'elle.

Ce fut ce moment propice, 1881, que choisit notre compatriote M. Monnier, pour établir à Fontreine près Gap une belle usine mue à la vapeur pour la fabrication de tuiles analogues à celles de Provence.

Depuis l'établissement de l'usine de Fontreine, MM. Roux et Allemand ont établi deux autres tuileries aux environs de la poterie abandonnée du Fangerot.

Du grand nombre de fabriques de tuiles établies depuis

1784 dans le Gapençais et dans le midi du département, beaucoup ont disparu quand elles ont eu satisfait au besoin qui avait provoqué leur création.

Les 17 qui existent encore aujourd'hui n'ont en général qu'une vie peu active, car, exportant peu, elles n'ont plus guère à produire que pour l'entretien des toitures.

Toutefois, il reste encore nombre de fermes et même quelques villages couverts en chaume dans les hautes vallées du Dévoluy, du Champsaur et du Valgodemar.

Tandis que la tuile remplaçait peu à peu le chaume des toitures de l'arrondissement de Gap, l'Embrunais et le Briançonnais ont mieux conservé leurs antiques coutumes. La tuile s'y est fort peu propagée, soit à cause des frais de transport, soit parce que ces hautes vallées sont en général très pauvres en argile plastique.

Quelques villages, comme le Mélézet, Ceillac, St-Véran, etc., sont encore couverts en planches de mélèze que fournissent les belles forêts voisines.

La grande majorité des maisons y sont couvertes en ardoises tirées des schistes du flysch qui constituent presque tout le massif montagneux de l'Embrunais¹.

Nous avons signalé les poteries établies par Ubaud ou par ses élèves, mais elles ne furent pas les seules.

Poterie de La Salle. En 1789, il n'existait qu'une fabrique de céramique dans les Hautes-Alpes. Elle était à La Salle-des-Alpes et appartenait à Jean-Baptiste Prat. D'après un état de la situation des manufactures de Briançon en 1787², cette fabrique occupait deux ouvriers et produisait annuellement :

¹ Le Valgaudemar possède aussi dans les gigantesques replis des massifs cristallins précambriens de beaux schistes ardoisiers plus anciens que ceux du flysch et dont les qualités de l'ardoise peuvent rivaliser avec celles de Langres et des Pyrénées. Malheureusement, les frais de transport ont fait suspendre une extraction qui a été très active pendant 50 ans.

² Arch. des Htes-Alpes, Série C. Liasse 26.

200 douzaines d'assiettes à 1 livre la douzaine ;
600 douzaines d'écuelles à 1 livre la douzaine ;
40 douzaines de plats à 2 livres 8 sols la douzaine ;
4.800 pots de différente grandeur à 2 l. 8 s. la douzaine.

Tout se consommait dans le Briançonnais. La terre pour cette fabrication était tirée du vallon de Planalps, commune de La Salle et d'un vallon de la commune du Montgenèvre, tandis que le blanc venait d'Apt, et le vernis, de Marseille.

Quelques années après, une autre poterie fut établie au Paradis, près de Briançon. M. le chanoine Blanchard, ancien président de la Société d'Études, l'a vu fonctionner dans sa jeunesse vers 1830. Mais ces deux fabriques ont disparu depuis longtemps déjà.

Non moins éphémère fut une poterie établie vers 1840, à Rosans.

En même temps qu'Ubaud fondait sa poterie du Fangerot, un frère de de Magnien quittait Mens pour établir une poterie au Champ-du-Faou, sur le territoire d'Aspres et non loin de Corps. Cette poterie que nous avons vue en pleine activité, fut ensuite dirigée par Frugière, gendre de de Magnien. Détruite par un incendie vers 1863, elle n'a plus été relevée de ses ruines.

Fabriques de faïence de La Bâtie-Neuve. Les renseignements que nous avons pu trouver relativement aux poteries antérieures à 1789 sont bien vagues. Toutefois, on peut constater comme certain que les Hautes-Alpes, malgré leur peu de population et leur pauvreté ont vu s'établir sur leur territoire plusieurs faïenceries après la découverte de Bernard Palissy.

La seule dont il ait été fait quelque mention existait à La Bâtie-Neuve. Dans son intéressante et poignante étude sur les *Métiers et industries* disparus des Alpes, notre excellent ami Ernest Sibour signale ainsi cette fabrique :

« C'est ainsi qu'à La Bâtie-Neuve, à quelques kilomé-

« tres de Gap, il y eut près du château, dans le courant
« du siècle dernier, une faïencerie dont on retrouve dans
« nos localités plus d'un spécimen remarquable. Elle n'eut
« pas sans doute, la grande réputation de celles de Mous-
« tiers, de Marseille, de Rouen et d'autres fabriques célè-
« bres.

« Néanmoins, il paraît d'après certains échantillons,
« que ses produits céramiques étaient loin d'être sans
« mérite. Il est regrettable que cette faïencerie n'ait pas
« consacré le souvenir de son existence par la signature
« de ses produits. L'authenticité de cette industrie locale
« n'en demeure pas moins établie par les traditions orales
« et écrites. Elle a complètement disparu de ce bourg
« depuis longtemps et il n'existe pas même une trace des
« locaux qu'elle occupait¹ ».

Nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Guillaume, archiviste des Hautes-Alpes, le précieux renseignement suivant qu'il a trouvé dans une pièce du juge de Gap, ordonnant une enquête sur des vols commis dans le bourg de La Bâtie, le 17 juillet 1762 et entre autres « *dans la faïencerie établie dans la cour du château* ».

Les traditions sur l'emplacement du four sont contradictoires, les unes le placent à 200 mètres sur le chemin de St-Pancrace, d'autres fixent son emplacement en face l'hôtel Gelpy où se trouve une butte sous laquelle existe encore une voûte de four de potier. Dans quelques fouilles que nous y avons pratiquées, nous n'avons rencontré que des scories de briques qui sembleraient indiquer l'emplacement de la tuilerie de l'advenaïre Guillelmin, signalé dans l'inventaire de 1789.

D'autre part, en creusant les fouilles de la gendarmerie à l'ouest du château, on mit à jour une grande quantité de fragments de faïences qui pouvaient provenir des rebuts du magasin et non du four qui ne devait pas être dans le village même à cause des dangers d'incendie. Quoiqu'il en soit, il serait intéressant de faire quelques fouilles pour

¹ *Bulletin de la Société d'Études* 1890 et 1891.

retrouver avec l'emplacement du four quelques fragments authentiques de cette faïencerie.

Toutefois, nous tenons de la bouche même du regretté sénateur Xavier Blanc, le renseignement précis suivant :

« Je possède encore au château de Montmaur, nous dit « l'aimable sénateur, deux assiettes d'un service complet « avec le chiffre de mon grand-père Ch. B. que le faïen- « cier de La Bâtie-Neuve lui avait fabriqué en reconnais- « sance d'un service rendu à l'occasion d'un procès ».

Faïencerie de Malemort près de La Bâtie-Neuve. En 1894, une dame du hameau des Aubins, nous affirma avoir reçu de sa belle grand'mère en arrivant dans la maison, la recommandation de bien conserver une vieille soupière, seule pièce qui restât de la faïencerie de Malemort. Nous consultâmes alors les vieillards des Aubins et des Bernards : tous assurèrent la chose. Je vis ensuite l'homme le plus recommandable du bourg de La Bâtie, M. Guiramand, greffier de la justice de paix et âgé de 87 ans.

« Je possédais, nous dit M. Guiramand, une belle éta- « gère de faïences de La Bâtie et de Malemort, mais mon « fermier vendit le tout à mon insu à un passant. J'ai « beaucoup entendu les anciens parler de la fabrique de « faïence de Malemort, beaucoup plus ancienne que celle « de La Bâtie ».

Malemort est une petite terrasse située à 1.350 mètres d'altitude dans la gorge de Moussière, au-dessous du plateau morainique qui porte la cabane forestière de Piolit. Sur les indications d'un de nos anciens élèves du collège, M. Reynaud qui a été 12 ans garde de la cabane, nous avons visité Malemort et nous y avons trouvé en effet à côté d'un vieux four à chaux, une couche de terre rouge à scories.

Le lambeau de cendres du four à potier est fort réduit, il est sur le talus du terrible torrent de St-Pancrace, presque éteint aujourd'hui par les beaux travaux forestiers. Malheureusement la partie de la terrasse où se trouvait la poterie, n'a plus que deux mètres de largeur par suite des affouillements du torrent. Toutefois, bien

que nous n'ayons pu recueillir un seul éclat de poterie, l'existence de la fabrique n'en demeure, croyons-nous, pas moins établie.

Le site était sauvage, il est vrai, mais il était à l'abri de l'importune curiosité et de la malveillance. L'usine d'ailleurs était bien exposée au soleil, à proximité d'une belle source, d'une grande masse d'argile glaciaire et de la forêt de Piolit ou du Sapet.

Faïencerie de Ventabren près de Gap. M. Ubaud, ancien potier, et diverses personnes, m'ont assuré qu'il avait existé au quartier de Ventabren, sur la route de N.-D. du Laus et près de Gap une faïencerie créée par des Italiens et dont M. Mourot, ancien directeur de l'usine de Sèvres, aurait pu recueillir quelques spécimens.

Mais nous n'avons pu trouver aucun renseignement plus précis ni sur la date, ni sur le lieu exact de cette fabrique.

Il est navrant de constater que toutes ces poteries fondées sur divers points du département ont disparu depuis longues années déjà et que sous ce rapport comme sous tant d'autres, il est devenu tributaire des autres régions.

Au surplus, dans les ustensiles de ménage comme dans toutes les choses de ce monde, bien des révolutions se sont accomplies : elles sont la suite inévitable des découvertes scientifiques, des facilités de transport, de la mode et de mille vicissitudes.

Nous avons vu les grossières poteries gauloises et romaines faire place, pendant le moyen-âge à des vases d'argent, de cuivre, d'étain, de bronze, de fer, de bois.

Les poteries reviennent ensuite en honneur avec les faïences, les porcelaines, après la belle découverte de Bernard Palissy.

Ceux de nos concitoyens qui ont plus de 40 ans se souviennent certainement encore des superbes batteries de cuisine en cuivre rouge qui rehaussaient de leurs vifs reflets les parois des offices de toutes les vieilles auberges

et des maisons bourgeoises où elles faisaient pendant aux étagères d'admirables faïences de Moustiers ou d'ailleurs.

Avec l'arrivée des chemins de fer, toutes ces belles choses du passé, si artistiques, si confortables, ont été remplacées par les articles de bazar à quelques sous.

Le tableau suivant présente, sous le rapport des toitures, les résultats de l'enquête de 1789.

Dans ce tableau : T signifie toits en tuiles, C toits en chaume, A toits en ardoises, P toits en planches, L. toits en lauses et Q quelques toits en ; les chiffres indiquent un nombre de toits.

NOM DES COMMUNES	GENRE DE TOITURE
------------------	---------------------

Région Méridionale

Agnielles.....	C
Antonaves....	T
Aspremont.....	T
Aspres-sur-Buëch.....	T
Barret-le-Bas.....	T et q C
Baume-Haute (La).....	T
Bâtie-Montsaléon (La).....	T q. C
Bruis.....	C et q. T
Chanousse.....	T
Châteauneuf-de-Chabre.....	T
Châteauneuf-d'Oze.....	C
Châteauvieux.....	T et C
Châtillon-le-Désert.....	C
Clausonne....	C
Désert (Le)....	C
Epine (L').....	T
Eourres.....	T et C
Etoile.....	T et C
Eyguians.....	T

NOM DES COMMUNES	GENRE DE TOITURE
Furmeyer.....	C
Lagrand.....	T
Laragne.....	T
Lardier.....	3/4 C et 1/4 T
Lazer.....	T
Lettret.....	T. A et 6 C
Méreuil.....	T et 2 C
Monétier-Allemont.....	T
Montéglin.....	T
Montclus.....	T et 12 C
Montbrand.....	C et 1 L
Montjay.....	T et C
Montrond.....	T
Montmaurin.....	T et C
Moidans.....	T
Neffes.....	C et 15 T
Nossage-et-Bénévent.....	T
Orpierre.....	T et C
Oze.,.....	T et C
Pomet.....	T
Ribeyret.....	T
Ribiers.....	T
Rosans.....	T
Saint-Auban-d'Oze.....	T
Saint-Genis.....	T et C
Saint-Julien-en-Beauchène.....	C et 3 T
Sainte-Colombe.....	T et C
Sainte-Marie.....	1/2 T et 1/2 C
Saint-Pierre-Avez.....	C
Saint-Pierre-d'Argençon.....	C
Salcón.....	T
Salérans.....	T peu en C
Saulce (La).....	T
Savournon.....	T et C

NOM DES COMMUNES	GENRE DE TOITURE
Sigoyer.....	C
Sigottier.....	T et C
Sorbiers.....	C
Tallard.....	T
Trescléoux.....	T et C
Ventavon.....	T q. C
Veynes.....	T et 1 C

Région du Gapençais

Agnières.....	C
Ancelles.....	presque tous en C
Aspres-lès-Corps.....	C
Avançon.....	2 3 C et 1/3 A
Bâtie-Neuve (La).....	C et 1 A
Bâtie-Vieille (La).....	C et 3 A
Bénévent-Charbillac.....	C
Bréziers.....	C
Buissard.....	C
Chabottes.....	C
Chabottonnes.....	C
Chaillol.....	C
Champoléon.....	C et 1 A
Chapelle (La).....	C
Chaudun.....	C
Chauffayer.....	C
Cluse (La).....	C
Costes (Les).....	C
Espinasse.....	C et A
Fare (La).....	C
Freissinoue (La).....	C
Gap.....	T, A et C
Glaizil (Le).....	C
Infournas (Les).....	C
Jarjayes..	C et 3 A

NOM DES COMMUNES	GENRE DE TOITURE
Laye.....	C et 2 A
Manteyer.....	C
Molines-en-Champsaur.....	C
Montmaur.....	C et 5 T
Motte-en-Champsaur (La).....	C
Noyer (Le).....	C
Orcières.....	C
Pelleautier.....	C
Poligny.....	C et 8 A
Rabou.....	C
Rambaud.....	C q T ou A
Remollon.....	A
Roche-des-Arnauds (La).....	C q. T
Rochette (La).....	C
Romette.....	C et 3 A
Saint-Bonnet.....	T, A 4 C et 4 P
Saint-Disdier.....	C
Saint-Etienne-en-Dévoluy.....	C et 1 L
Saint-Etienne-d'Avançon.....	A
Saint-Eusèbe.....	C
Saint-Jacques.....	C
Saint-Jean-Saint-Nicolas.....	C
Saint-Julien-en-Champsaur.....	C
Saint-Laurent.....	C
Saint-Léger.....	C
Saint-Maurice.....	C
Théus.....	C et A
Valserres.....	C et A
Villard-Loubière.....	C

Région de l'Embrunais

Argentière (L').....	C et 8 A
Baratier.....	A
Champcella.....	C et A

NOM DES COMMUNES	GENRE DE TOITURE
Châteauroux.....	A
Chorges.....	C
Ceillac.....	P
Crévoux.....	A et P
Embrun.....	A
Eygliers.....	A, C et P
Freissinières.....	A et C
Guillestre.....	A et P
Montgardin.....	C
Orres (Les).....	2/3 A et 1/3 C
Prunières.....	C
Puy-Saint-Eusèbe.....	C
Puy-Sanières.....	C
Réallon.....	C
Réotier.....	A
Risoul.....	2/3 A et 1/3 C
Roche-de Rame (La).....	A, C q. P
Saint-André-d'Embrun.....	A
Saint-Apollinaire.....	C
Saint-Clément.....	A et C
Saint-Crépin.....	A, C et P
Saint-Sauveur.....	A et 20 C
Sauze (Le).....	C
Savines.....	C q. A
Vars.....	C et P

DESCRIPTION DES PORTRAITS GRAVÉS

INTÉRESSANT

Les Hautes-Alpes

PAR M. J. ROMAN

(Suite.)

BRULART DE GENLIS (CHARLES),

archevêque d'Embrun de 1668 à 1714.

1. — Son buste tourné des trois quarts à droite, coiffé d'une calotte, vêtu d'un camail à capuchon, d'un rabat, la croix pastorale tombant sur la poitrine. Dans un cadre ovale reposant sur une base au milieu de laquelle est l'écusson des Brulart surmonté du chapeau épiscopal, dans un cartouche orné de rubans. Aux quatre angles sont des médaillons : celui du haut à gauche représente le soleil entouré des saisons ; devise : *hic decus omne suis*. Celui de droite représente le soleil dans les signes du zodiaque ; devise : *medius spectabitur astris*. Celui du bas à gauche représente un parterre éclairé par le soleil ; devise : *ardens exexit ad ætera virtus*. Celui de droite représente un rocher devant une ville entre le soleil et la lune ; devise : *totis jam spoliabitur umbris*.

Autour de l'ovale : *Carolus Brulart de Genlis Ebredunensis archiepiscopus*.

Signé sur le piédestal : *P. Landry ad vivum sculpebat Parisiis 1669*.

Taille douce ; h. 0,350, l. 0,277.

Très belle et très rare gravure.

2. — Son buste tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un camail à capuchon, portant un rabat, la croix pastorale tombant sur la poitrine. Dans un cadre ovale.

Taille douce ; h. 0,078, l. 0,060.

Quoique ce portrait soit sans légende en le comparant au précédent, il n'est pas permis d'avoir de doute sur le personnage qu'il représente. La gravure est excellente et de la plus grande rareté. Gravé par Landry.

CEZANNE (ERNEST),

Né à Embrun en 1830, mort à Tours en 1876.

1. — Son buste tourné de profil à gauche.

Au-dessus : *Buisson est un vil flatteur : Cézanne.*

Au-dessous : *Cézanne (Hautes-Alpes).*

Héliogravure ; h. 0,185, l. 0,120.

D'après un dessin de M. Buisson, député de l'Aude.

2. — Son buste presque de face. Derrière sa tête, le n° 641.

Bois ; h. 0,037, l. 0,031.

Extrait du grand tableau des membres de l'Assemblée nationale, donné par le *Monde illustré* en 1872. Le numéro correspond à une légende qui donne le nom de M. Cézanne.

3. — Son buste tourné des trois quarts à gauche.

Au-dessous : *Cezanne.*

Bois ; h. 0,047, l. 0,035.

Publié par l'*Illustration* en 1876.

4. — Son buste tourné des trois quarts à droite.

Au-dessous : *Ernest Cézanne | 1830-1876.*

Signé : *Phototypique Gabriel Blaise. Tours.*

Photogravure ; h. 0,098, l. 0,065.

En tête de la brochure : *Ernest Cezanne, notice biographique par M. Fargue.* (Tours Mame, 1878, in-8°).

CHAIX (CYPRIEN),

Né à Gap en 1821.

Son buste à mi-corps de face ; sur son vêtement, l'insigne du représentant du peuple.

Au-dessus : *Assemblée législative | La Montagne.*

Au-dessous : *Cyprien Chaix | représentant du peuple (Hautes-Alpes), né à Gap le 11 novembre 1821 — La*

République a pour but d'améliorer le sort | physique, intellectuel et moral de la classe la | plus nombreuse et la plus pauvre. Fac-simile de signature.

Signé : *D'après nature G. Staal | Association des ouv. lith. c. des bleus, rue St-Denis, 268, Paris (Pétré, Nombrol et Cie).*

Lithographie ; h. 0,260, l. 0,196.

Il y a des exemplaires sur papier ordinaire et sur papier teinté.

2. — Son buste tourné des trois quarts à droite.

Au-dessous : *Chaix | Cyprien-Bomard | (Htes-Alpes).*

Bois ; h. 0,053, l. 0,036.

Publié par l'*Univers illustré* en 1885.

Il est bon de faire remarquer le prénom étonnant (*Bomard*) dont on a affublé dans ce portrait M. Cyprien Chaix.

3. — Son buste tourné des trois quarts à droite. Dans un cadre ovale.

Au-dessous : *Chaix (Cyprien) | (Hautes-Alpes).*

Lithographie ; h. 0,040, l. 0,030.

Publié dans le *Monde illustré* en 1885.

4. — Son buste tourné des trois quarts à droite.

Au-dessous : *M. Cyprien Chaix | sénateur des Hautes-Alpes | (G. Brunswick).*

Lithographie ; h. 0,145, l. 0,120.

Publié par le journal l'*Actualité dauphinoise* le 25 janvier 1891. Il a été tiré de ce portrait des exemplaires à part, sans légende, dans un encadrement d'un double filet de teinte foncée.

5. — Son buste tourné des trois quarts à droite.

Au-dessus : *Alpes (Hautes) | Chaix (Cyprien).*

Au-dessous, une notice biographique.

Cliché photographique ; h. 0,045, l. 0,035.

Extrait de la Biographie des sénateurs, éditée par Flammarion (1895).

CHANCEL (EVARISTE),

Né à Briançon en 1820, mort à Briançon en 1882.

Il est en buste tourné des trois quarts à droite, sur un petit piédestal ; dans un parallélogramme teinté en noir.

Au-dessous : *M. Evariste Chancel — député des Hautes-Alpes — (Buste de Marcellin).*

Cliché photographique ; h. 0,065, l. 0,056.

Très mauvaise reproduction d'un buste en marbre.

En tête de la brochure intitulée *Inauguration du refuge-hôtel Evariste-Chancel* (Briançon, 1894, in-4°, page 5).

COLAUD (CLAUDE-SYLVESTRE),

Né à Briançon en 1754, mort à Paris en 1819.

1. — Son buste tourné des trois quarts à droite, en habit brodé de général, tête nue, deux décorations sur la poitrine.

Au-dessous : *Colaud.*

Signé : *Ambroise Tardieu direct.*

Taille douce ; h. 0,160, l. 0,095.

2. — Le même portrait, mais tourné à gauche.

Au-dessous : *Colaud.*

Signé : *Rcville, sculp.*

Bois ; h. 0,078, l. 0,068.

Copie en contre-partie du précédent.

3. — Son buste tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un habit de cérémonie et d'un manteau de sénateur autour de son cou une cravate de dentelle.

Au-dessous : *N. Colaud | comte de l'empire | sénateur gal de division, grand officier | de la légion d'honneur.*

Signé : *M. del. | Mauperin, sculp. | A Paris chez l'auteur, rue de Tournon n° 5 faub. St-Germain.*

Eau forte ; h. 0,153, l. 0,090.

Il existe un second état de ce portrait sans aucune inscription : il est rare.

COLAUD DE LA SALCETTE (JACQUES-BERNARD),

Né à Briançon en 1733, mort à Paris en 1796.

1. — Son buste tourné de profil à droite, dans un encadrement circulaire ; au-dessous ses armoiries.

Au-dessous sur une base : *Jacques Bernardin Colaud | de la Salcette | chanoine de Die | né à Briançon le 22 décembre 1733 | député du Dauphiné | à l'assemblée nationale | de 1789 | élu secrétaire le 8 mai 1790.*

Signé : *Gros del. Courbe sculp.*

Eau forte ; h. 0,215, l. 0,133.

De la suite de Déjabin.

2. — Son buste tourné de profil à gauche, dans un médaillon circulaire surmonté d'une guirlande de chêne.

Au-dessous : *J. Bernardin Colaud | chanoine de Die | député du Dauphiné | A Paris chez Basset rue St-Jacques au coin de celle des Mathurins.*

Aqua tinte ; h. 0,114, l. 0,073.

Copie en contre-partie du précédent. Beaucoup plus rare.

DEPÉRY (JEAN-IRÉNÉE),

évêque de Gap de 1844 à 1862.

1. — Son buste de face vêtu du camail, portant un rabat et la croix pastorale tombant sur la poitrine.

Au-dessous : *M. Depéry.*

Signé : *Taillard sc.*

Eau forte ; h. 0,100, l. 0,080.

Publié au moment de la nomination de M^{sr} Depéry à l'évêché de Gap.

2. — Son buste à mi-corps tourné des trois quarts à droite, assis dans un fauteuil à dossier armorié sur les bras duquel il pose les mains. Il est vêtu du camail, du rochet, porte un rabat et la croix pastorale tombe sur sa poitrine. Auprès de lui une table. Au-dessus, écu à ses armes accosté de la crosse, de la mitre et surmonté du chapeau épiscopal.

Au-dessous : *Monseigneur Jean-Irénée Depéry* | évêque de Gap | né à Challes (pays de Gex) dep^t de l'Ain le 6 mars 1796 | ancien chanoine vicaire général de Belley, sacré dans la cathédrale de Belley le 1^{er} septembre 1844.

Signé : *Amanda Fougère pinx^t. Z. Belliard del., Imp Fromentin et Cie.*

Lithographie ; h. 0,385, l. 0,335.

3. — Son buste tourné des trois quarts à droite, vêtu du camail et du rochet, portant un rabat et la croix pastorale tombant sur sa poitrine.

Au-dessous : *Jean-Irénée Depéry* | évêque de Gap.

Signé : *Amanda Fougère pinx^t. Z. Belliard. Imp. Auguste Bry, 114, rue du Bac, Paris.*

Lithographie ; h. 0,130, l. 0,110.

Copie partielle du portrait précédent. Se trouve en tête de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Gap*.

4. — Son buste de face assis dans un fauteuil, vêtu de la soutane portant un rabat.

Au-dessus : *Galerie du Journal des Prédicateurs.*

Au-dessous : *Jean-Irénée Depéry* | évêque de Gap.

Signé : *Imp. Guillet.*

Lithographie ; h. 0,217, l. 0,150.

Copie partielle légèrement modifiée du portrait n° 2.

DEUX ou DÉAUX (BERTRAND DE),

archevêque d'Embrun, de 1323 à 1337.

1. — Son buste de face, mitré, vêtu d'une chape ; dans un encadrement ovale.

Au-dessous : *Bertrand de Deux* | archevêque d'Embrun, vice chancelier de la sainte église romaine ! cardinal prestre du tiltre de S. Marc puis évesque de Sabine.

Eau-forte ; h. 0,205, l. 0,164.

Extrait de l'*Histoire des cardinaux français* par Duchesne.

2. — Son buste mitré, vêtu d'une chape, tourné des trois quarts à gauche ; dans un encadrement ovale posé sur une base sur laquelle on lit : *Bertrand de Deux-|cardinal en 1338, mort en 1355*. Le tout dans un encadrement rectangulaire. Au haut à gauche : *Tom. X*.

Taille douce ; h. 0,135, l. 0,068.

Extrait de l'*Histoire des cardinaux français* par l'abbé Roy.

DOUX (ERNEST),

préfet des Hautes-Alpes en 1893 et 1894.

Son buste tourné des trois quarts à droite en costume de ville.

Au-dessous : *M. Ernest Doux | préfet des Hautes-Alpes*.

Signé : *P. Delaye*.

Au bas, une notice biographique sur deux colonnes.

Photogravure ; h. 0,140, l. 0,100.

Supplément au numéro 1685 du journal *les Alpes Républicaines*.

A également été publié par le journal *les Alpes Illustrées*, mais inséré dans le texte (6 mai 1893).

EUZIÈRE (FRÉDÉRIC),

député des Hautes-Alpes depuis 1889.

1. — Son buste tourné des trois quarts à droite.

Au-dessous : *M. Frédéric Euzière | maire de Gap, chevalier de la Légion d'honneur*.

Signé : *E. Col*.

Lithographie ; h. 0,143, l. 0,120.

Publié par l'*Illustration dauphinoise* le 26 février 1888.

Il existe un second état de ce portrait tiré sur papier légèrement teinté et sans autre inscription que la signature de l'artiste.

2. — Son buste tourné des trois quarts à droite, dans un encadrement rectangulaire à angles arrondis.

Au-dessous : *Euzière | Gap (Hautes-Alpes)*.

Bois ; h. 0,052, l. 0,036.

Publié par l'*Illustration* en 1889.

3. — Son buste à mi-corps, tourné des trois quarts à gauche.

Au-dessous : *M. F. Euzière* | *maire de Gap, député.*

Au-dessous une notice biographique sur deux colonnes.

Photogravure ; h. 0,145, l. 0,095.

Publié par le journal les *Alpes Républicaines* dans un livret imprimé à l'occasion de l'inauguration du Lycée de Gap en 1891.

Il existe un deuxième état de ce portrait dans lequel l'inscription a été modifiée ainsi qu'il suit : *M. F. Euzière* | *député* | *maire de Gap, conseiller général* | *chevalier de la Légion d'honneur* | *Gap, Fillon et Cie. Supplément des Alpes Républicaines, 13 août 1893.*

Les dimensions sont différentes ; h. 0,131, l. 0,094.

4. — Son buste tourné des trois quarts à gauche.

Au-dessous : *Euzière Frédéric* | *Hautes-Alpes.*

Zinc ; h. 0,050, l. 0,035.

Dans le *Grand Musée national, histoire complète de la Chambre des Députés. Paris, librairie universelle, 1893.*

5. — Son buste de face.

Au-dessus : *Hautes-Alpes. Circ. de Gap.* | *Euzière (Frédéric).*

Au-dessous une notice biographique.

Cliché photographique ; h. 0,045, l. 0,035.

Dans la *Biographie des députés, Flammarion, éditeur (1895).*

FAREL (GUILLAUME),

Né à Gap vers 1490, mort à Neuchâtel, en 1565.

1. — Son buste tourné des trois quarts à droite, avec manteau et bonnet plat. Dans un ovale entouré de fleurs et de fruits.

Au-dessous : *Guillelmus Farellus.*

Bois ; h. 0,140, l. 0,107.

Extrait des *Icones id est veræ imagines virorum illustrium doctrina simul et pietate* par Th. de Beze (Genève 1580).

Ce portrait est gravé d'après un portrait à l'huile fait du vivant de Farel et qui existe encore à Neuchâtel.

2. — Le même portrait dans un encadrement ayant aux quatre angles des têtes grotesques.

Au-dessous : *Guillaume Farel de | Gap en Dauphiné ministre | de l'église de Neufchâtel.*

Bois ; h. 0,165, l. 0,101.

Extrait de la traduction des *Icones* de Beze par Goguel, imprimée à Strasbourg en 1581. Une deuxième traduction a été imprimée à Genève la même année par Jean de Laon. M. Vallier prétend avoir vu le même portrait avec la légende suivante : *Guillaume Farel, prédicateur de la religion prétendue réformée, né à Gap en 1489, mort à Genève en 1565.* Je ne connais pas cet état et son existence me paraît fort douteuse. S'il existe en effet, il ne doit pas être antérieur au XVII^e siècle.

3. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, vêtu du manteau, coiffé d'un bonnet plat. Dans un cadre circulaire, supporté par une base, un papier attaché par deux clous y est figuré ; on y lit *Guillelmus Farellus | Theologus novocomensis.*

A l'angle inférieur droit (Etoile) 22.

Eau forte ; h. 0,170, l. 0,120.

4. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, vêtu du manteau, coiffé d'un bonnet plat.

A l'angle supérieur droit : *H. fe.*

Au-dessous : *Guillelmus Farellus | Gallie mirata est Calvinum ecclesia semper | Quo nemo docuit doctius | Est quoque te semper mirata, Farelle, tonantem | Quo nemo tonuit fortius | Cum privil.*

Eau forte ; h. 0,170, l. 0,120.

C'est exactement le même portrait que le précédent.

Il est extrait d'une traduction hollandaise des *Icones* de

Beze par Jacques Verheiden (1604). Les lettres *II. fe.* sont la signature du graveur Hbnvius.

5. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, vêtu du manteau, coiffé du bonnet plat.

Au-dessous : *Guillelmus Farellus delphinus Gappensis nobili | familia ortus, Neocomensis ecclesie | pastor diligentiss. Hic enim est | qui nullis difficultatibus fractus Morbergenses, Neocomenses, Lausan | nenses, Genevenses denique et alios Christo lucifecit. Obiit A° 1565 | die 13 septemb. ætatis 76.*

Taille douce ; h. 0,157, l. 0,116.

6. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, vêtu du manteau, coiffé d'une calotte ronde Dans un cadre circulaire orné.

Sur le cadre : *Guillelmus Farellus.*

A côté, dans un cadre rectangulaire juxtaposé au précédent on lit en caractères italiques : *Guillelmus Farellus delphinus | Gappensis nobili familia ortus, neocomensis | ecclesie pastor diligentiss | Hic enim est qui nullis difficultatibus | fractus Morbergenses, Neocomenses, Lausannenses, Genevenses denique et alios Christo lucifecit. | Obiit an. 1565, die 13 septemb. annu vltæ agens 76.*

Eau forte ; h. 0,052, l. 0,125.

7. — *W. Farel schweiz reformator.*

Signé : *Pfenniger Sc.*

Petit portrait indiqué sans description ni dimensions par M. Vallier.

8. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, vêtu d'une robe boutonnée et d'un manteau, coiffé d'un bonnet plat.

Au-dessus : *Guillelmus Varelhus.*

Eau forte ; h. 0,140, l. 0,120.

9. — Son buste tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un manteau, coiffé d'un bonnet plat. Dans un cadre quadrangulaire.

Au-dessous : *Gulielmus Farellus | ecclesiae Gallicanae reformator.*

Eau forte; h. 0,138, l. 0,100.

M. Vallier indique le même portrait avec la tête tournée à gauche. Ce doit être une erreur de description.

10. — Son buste tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un manteau, coiffé d'un bonnet plat.

Au-dessous : *Guilielm', Farellus | Theol. Novocom.*

Eau forte; h. 0,073, l. 0,043.

11. — Portrait en buste court tourné des trois quarts à droite, coiffé d'un bonnet plat, penché et regardant en avant.

Signé du monogramme *H. B.*

Je copie la sommaire description (toujours sans dimensions) d'un portrait indiqué par M. Vallier⁴.

12. — Son buste tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un manteau, coiffé d'un bonnet plat. Dans un cadre ovale.

Au-dessous dans un cartel : *Guillaume Farel | Il naquit d'une noble famille du Gap | ençois en Dauphiné l'an 1489 ; il fut ministre | à Genève et mourut âgé de 76 ans.*

Au-dessous : *Se vend à Paris chez E. Desrochers, rue du Foin près la rue S. Jacq.*

Taille douce; h. 0,145. l. 0,100.

De la suite de Desrochers.

13. — Son buste tourné à gauche dans un ovale.

Légende : *G^{me} Farel né en 1489.*

Cité par Rochas comme se trouvant dans les *Etrennes historiques du comté de Neuchâtel en 1795.*

Je n'ai pas vu ce portrait.

14. — *Guillaume Farel. Dédié à la vénérable compagnie des pasteurs du canton de Neuch.*

Signé : *Convert del. Lith. Gaguebin à Neuchâtel.*

⁴ A ce numéro s'arrêtent les portraits de Farel antérieurs au XVIII^e siècle; les suivants, plus modernes, sont moins intéressants. Plusieurs même n'ont aucune ressemblance avec le personnage représenté.

Publié en 1830 à l'occasion de la troisième fête séculaire de la réformation.

Portrait cité par M. Vallier, sans description ni dimensions.

15. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, coiffé d'un bonnet plat, vêtu d'un manteau.

Au-dessous : *Farel*.

Eau-forte ; h. 0,040, l. 0,031.

16. — Son buste tourné des trois quarts à droite, coiffé d'un bonnet plat, vêtu d'un manteau. Dans le champ à droite le monogramme *nach J. H. I. B. C.*

Eau forte ; h. 0,194, l. 0,168.

Gravure allemande.

17. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, vêtu d'un manteau, coiffé d'un bonnet plat Dans un cadre ovale.

Au-dessous : *Willem Farel*.

Signé : *Vignerons del.*

Lithographie ; h. 0,150, l. 0,084.

18. — Son buste comme le précédent. Dans un ovale.

Au-dessous : *Willem Farel*.

Lithographie : h. 110 l. 0,94.

19. — Son buste tourné des trois quarts à droite, coiffé d'un bonnet plat, vêtu d'un manteau à collet.

Au-dessous : *Wilhelm Farel | Lith. C. A. Jenni et comp. à Berne.*

Signé : *Osterwald f.*

Lithographie ; h. 0,160, l. 0,125.

20. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, vêtu d'un manteau à collet de fourrure, coiffé d'un bonnet plat.

Au-dessous : *Guillaume Farel*.

Signé : *A. Etienne. Lith. Etienne à Metz.*

Lithographie ; h. 0,125, l. 0,094.

Extrait de l'*Histoire de la ville et du pays de Gorge* par J. B. Mimsger.

21. — *G. Farel*.

Gravure sur bois, extraite du *Véritable messager boiteux de Neuchâtel*, année 1859.

Encore une pièce citée sans dimensions ni description par M. Vallier.

22. — *Guillaume Farel né à Gap en 1489, mort à Neuch. le 13 sept, 1563.*

Signé : *Abr. L^e Girardet.*

Gravure citée par M. Vallier comme la précédente comme faisant partie des *Etrennes historiques de Girardet.*

23. — Son buste tourné à gauche.

Légende : *Guillaume Farel past^r né en 1489.*

Cité par Rochas comme se trouvant dans les *Fragments biographiques et historiques extraits des registres du Conseil d'Etat de Genève.*

Je n'ai pas vu ce portrait,

24. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, coiffé d'un bonnet plat à côtes, vêtu d'une robe. Dans un cadre ovale.

Au-dessous : *G^{me} Farel.*

Signé : *Damame del. Litho. de C. Molte.*

Lithographie ; h. 0,143, l. 0,080.

Il existe un second état de ce portrait avant toute inscription.

25. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, vêtu d'un manteau, coiffé d'un bonnet plat. Dans un cadre ovale.

Au-dessous : *Guillaume Farel | l'un des réformateurs de la Suisse romande | mort le 13 septembre 1565*

Signé : *Zélia S.*

Lithographie ; h. 0,135, l. 0,080.

26. — Son buste tourné des trois quarts à droite, coiffé d'un bonnet plat, vêtu d'un manteau à collet de fourrure.

Au-dessous : *Farel.*

Lithographie ; h. 0,092, l. 0,073.

Se trouve en tête de la *Vie de Calvin* par Puaux (1864).

27. — Son buste de face, coiffé d'un bonnet plat, vêtu d'un manteau. Dans un cadre circulaire.

Sur le cadre : *Guillaume Farel.*

Se trouve en tête de la réimpression du *Vrai usage de la croix* (Genève, Fick, 1865) et du livre de L. Junod, *Farel, réformateur de la Suisse romande* (Genève, Fick, 1865).

Portrait fort bien gravé, mais de pure fantaisie.

28. Son buste tourné des trois quarts à droite, vêtu d'un manteau, coiffé d'un bonnet plat. Dans un encadrement orné.

Au-dessous : *Guillaume Farel de Gap en Dauphiné ministre de l'église de Neufchastel*.

Bois ; h. 0,165, l. 0,101.

Extrait de la *Vie militaire et religieuse au Moyen-Age* par Paul Lacroix (Paris 1873).

Copie servile du portrait de l'édition française des *Icones* de Beze décrit ci-dessus sous le numéro 2.

29. — Son buste tourné à droite, coiffé d'un bonnet plat, vêtu d'un manteau à collet de fourrure. Dans un cadre ovale.

Bois ; h. 0,048, l. 0,038.

En tête de la *Vie de Guillaume Farel* par Bevan (Lausanne, Mignot, 1885).

30. — FACE. — Son buste tourné de profil à droite, coiffé d'un bonnet plat, vêtu d'une robe.

Signé : J. D.

REVERS. — *Guilielmus | Farellus | Gallus theologus | Religionis christianæ | Genevæ et alibi | instauratori | pastoris munere | Genevæ et Meocomi | functus est | Obiit an. 1565 | æt. 76.*

Lithographie ; diamètre : 0,028.

Lithographie par G. Lavalette, publiée dans la *Revue de numismatique belge* (1886) puis dans le *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes* (1887).

Les lettres J. D. sont les initiales du graveur Jean Dasser¹.

¹ Ce numéro et les trois suivants comprennent la description des gravures faites d'après les médailles de Farel, qui sont toutes très modernes.

31. — FACE. — Son buste tourné des trois quarts à gauche, coiffé d'un bonnet plat, vêtu d'une robe.

Légende : *Guillaume Farel réformateur. A. J. J. Landry f.*

REVERS. — *Sanctifie lés | par ta vérité | ta parole | est la vérité | St Jean XVII 17 | 3^me Jubilé de la réformation | à Neuchâtel | 1830.*

Lithographie; diamètre : 0,040.

Lithographiée par le même artiste que la précédente médaille et publiée dans les mêmes revues.

32. — FACE. — Elle renferme, autour d'un écu aux armes de Genève, les bustes de Farel, Calvin, Viret et Béze, dans des cadres circulaires. Celui de Farel est tourné de profil à droite, coiffé du bonnet plat et vêtu d'une robe.

Légende autour du portrait de Farel : *Guilelm Farel.*

REVERS. — Deux femmes appuyées sur un autel supportant une bible ouverte.

Légende : *Biblia fidei et rationi restituta. A Bovy inv. et f.*

Lithographie; diamètre : 0,060.

Lithographiée par le même artiste et publiée dans les mêmes revues que les deux précédentes.

33. — FACE. — Statue de Farel érigée à Neuchâtel; il tient une bible ouverte au-dessus de sa tête.

Légende : *1487.. Guillaume Farel réformateur. 1565 F. Landry. Ch. Ignel.*

REVERS. — *La parole de Dieu | est vivante et efficace | et plus pénétrante | qu'un glaive | à deux tranchants | Neuchâtel 1875.*

Lithographie; diamètre : 0,045.

Lithographiée par le même artiste et publiée dans les mêmes revues que les trois précédentes.

34. — Il est debout sur un piédestal, coiffé d'un bonnet plat, vêtu d'une longue robe et tenant des deux mains la bible ouverte au-dessus de sa tête.

Au-dessous : *Guillaume Farel | dessin par A. Buchelin d'après la statue de Ch. Ignel.*

Signé : *Buri & Zecker. A. C.*

Bois ; h. 0,165, l. 0,077.

Reproduction de la statue érigée à Neuchâtel en 1876.

Publiée dans le *Véritable messager boiteux de Neuchâtel* en 1877, et dans le *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes* en 1887, n° 1⁴.

35. — *Arrivée de Farel dans le pays de Neuchâtel déc. 1529 (Souvenir de l'inauguration de la statue de Farel. Neuch. (Suisse) 4 mai 1876).*

Indiqué par M. Vallier, qui, suivant son habitude, ne donne ni description ni dimension. Cette vignette ornait une carte offerte aux participants au banquet d'inauguration de la statue de Farel.

36. — *Inauguration du monument de Farel.* Dessin et gravure sur bois de G. Jeanneret, représentant l'inauguration et publié dans la *Suisse Illustrée* en 1877. Cité par M. Vallier sans autres détails.

37. — *Inauguration du monument de Farel sur la place de la Collégiale de Neuch. 8 (sic) mai 1876.*

Grand dessin autographié, signé Ed. Jeannaire et reproduisant la scène de l'inauguration. Cité par M. Vallier sans plus de détails.

38. — *Le colloque de Genève 1549.* Calvin est représenté discutant avec les principaux réformateurs parmi lesquels Spiflame (lisez Spifame) et Farel qui est assis au premier plan dans un fauteuil et vu de profil, tourné à droite.

Extrait de la publication intitulée : *Tableaux de l'histoire Suisse* (Berne 1870).

Cité par M. Vallier sans plus de détails que les précédents.

39. — *Farel et Calvin.* Gravure sur bois, gravée par Rouget d'après Lugardon.

Extraite de la publication intitulée : *La Suisse histori-*

⁴ Tous les numéros suivants sont relatifs à cette statue et à son inauguration, ou sont des estampes dans lesquelles Farel paraît incidemment.

que, politique et pittoresque par Ch. Schaub et E. H. Gauthier.

Cité par M. Vallier dans les mêmes conditions que les précédents.

40. — *La dernière visite de Farel à Calvin. Peint par Hormung. Lith. par Frégeville. Impr. lith. de Gruaz à Genève. Tiré de la galerie de M. Eynard-Lullin. Impr. par Ledoux.*

Farel debout serre la main de Calvin assis près d'une table couverte de livres et de papiers. Derrière eux un valet.

Cité sans autres détails par M. Vallier.

(A suivre.)

NOTES DE BENONI BLANC¹

*Tout fluide plongé dans un autre
se concentre
en masse sphérique.*

Cela est évident ; cela peut se constater en tout temps et en tout lieu.

Une masse d'air, qu'elle que soit sa quantité, plongée dans l'eau ou dans un liquide quelconque, se concentre en sphère fluide.

Une masse de liquide quelconque, plongée dans l'air, s'y concentre de même sous forme sphérique.

Un métal en fusion, projeté dans l'eau ou dans l'air, s'y concentre aussi en forme sphérique.

L'air composant notre atmosphère, étant plongé dans le fluide infini où circulent les mondes, est pour les mêmes raisons, concentré en masse sphérique, renfermant elle-même une autre sphère, de densité différente, qui est l'eau, la mer, mais dont la sphéricité extérieure est rompue, sur de grandes parties de son périmètre, par les inégalités de la surface terrestre qui surgissent au dessus de la sphère liquide.

La terre n'étant point fluide, mais au contraire assujettie à des formes anguleuses, ne participe qu'indirecte-

¹ [Voir le précédent *Bulletin*, pp. 140-160, et notamment la réserve de la page 148, note 1].

ment à la sphéricité complète de l'atmosphère et à celle de l'eau dont elle est partiellement enveloppée.

Quel que soit le principe fondamental de l'action de Pesanteur qui concentre ainsi les fluides en masses sphériques, toujours est-il évident que c'est une sorte de pression agissant, de tous les points environnants, sur un point déterminé où se rencontrent et s'équilibrent deux pressions diamétralement oppoées, dont la multiplicité infinie, sur tous les points de la sphère, lui imprime la forme qui lui est particulière ; c'est-à-dire une forme dont la surface résulte de la pression du fluide infini qui remplit l'univers.

La forme sphérique de l'atmosphère de notre terre, est celle de la mer qu'elle renferme sous la même loi mécanique, étant reconnues, il faut voir les effets résultant d'un corps terrestre, d'un solide, résistant, dans une certaine mesure, par la cohésion de ses éléments, à l'action mathématique qui donne, aux fluides qui l'enveloppent, la forme sphérique que nous reconnaissons.

Nous voyons que l'eau dont la terre est partiellement couverte ne peut pas l'envelopper entièrement, comme le fait l'atmosphère, mais que sa sphéricité est brisée, interrompue en nombre de points, tandis que, sur d'autres parties de sa circonférence, la surface du solide terrestre se trouve en moins, et dans des étendues très variables, au dessous de la surface liquide sphérique.

Il résulte évidemment de ce fait, qu'il existe un contraste très considérable entre la forme sphérique des fluides et la forme essentiellement anguleuse, dans toutes ses parties, du solide terrestre.

Voulant donc nous rendre compte, dans la mesure de nos facultés, par le dessin, c'est-à-dire par l'expression des formes, des phénomènes qui résultent de ce contraste perpétuel entre le corps anguleux, le corps solide qui est la Terre, et les fluides ou liquides qui l'accompagnent sous leur forme sphérique, nous prendrons tout d'abord,

pour représenter le solide, la forme cubique, et pour les fluides, leur forme réelle, la forme sphérique.

Nous entreverrons tout de suite, par ce moyen, que, de ce contraste incessant entre la forme anguleuse du solide terrestre et la forme sphérique des fluides qui l'enveloppent, résultent des effets très simples dans leur cause, mais infiniment variés dans leur nombre, qui impriment à la surface de la terre les formes que nous lui voyons.

Par cette voie nous arriverons à des connaissances bien différentes, dans leurs conclusions, des étranges et folles théories dont les géologues modernes ont encombré leurs systèmes.

Nous voyons d'abord, en traçant un cercle avec le compas, c'est-à-dire, une figure régulière, mathématique, dont toutes les parties de la circonférence sont à égale distance d'un point qui est le centre, que, toute ligne droite traversant le cercle par le point central, nous figure les deux lignes de pression venant en sens exactement opposés, et équilibrant leur force sur le centre de figure du cercle ou de la sphère dont il fait partie. De ce fait, multiplié à l'infini dans le fluide universel, résulte la figure sphérique des fluides dont nous avons à nous occuper.

Cette figure nous servira à représenter linéairement l'action de Pesanteur dans les phénomènes terrestres. L'action qui imprime aux fluides la forme sphérique, agit indépendamment de toute opposition d'un solide quelconque et de son intromission dans la masse fluide. Celle-ci conserve toujours la propriété d'une masse essentiellement mobile, essentiellement divisible, mais toujours soumise à sa sphéricité native, toujours docile, en toutes ses parties, à l'action universelle de la Pesanteur.

Le solide terrestre, au contraire, avec sa cohésion et ses formes anguleuses, offre une résistance permanente, en contraste avec la sphéricité fluide, de telle sorte que les effets de la pesanteur, exprimés par des lignes conver-

geant toutes vers le centre de figure de la sphère fluide qui est l'atmosphère, coupent, sous des angles infiniment variés, les surfaces rigides de la terre et y produisent, par conséquent, des effets qui sont le résultat et l'expression du mécanisme ainsi combiné ¹.

Par la figure esquissée ici [n° 1]² nous mettons en contraste *le cube*, que nous prenons pour l'expression du *solide terrestre*, et la *sphère fluide* qui représente l'atmosphère enveloppant complètement le solide terrestre, le tout étant soumis à l'action de Pesanteur qui agit en impulsions convergentes, sur le centre de la sphère fluide et lui imprime *cette forme organique*, peut-on dire, puisqu'elle se reproduit à l'infini dans l'univers.

Pour le moment, nous faisons abstraction de l'Eau, autre fluide qui entrera ensuite en contraste avec le solide terrestre sous l'action convergente de la Pesanteur.

Mais voyons tout d'abord comment les lignes convergentes que nous appellerons *Verticales de Pesanteur* et qui se rencontrent toutes en un point qui constitue le centre de figure de la sphère fluide, constituant aussi son centre de gravité, viennent couper, sous des angles progressivement variés, les surfaces planes du cube terrestre.

Dans la figure que nous prenons pour exemple, et qui représente, pour le cas présent, l'ensemble des deux figures mises en contraste, coupé par un plan qui passe par le centre commun du cube et de la sphère fluide, nous voyons que, sur les faces du cube il n'y a qu'une ligne de pesanteur qui tombe sur elles à angle droit, et, qu'en dehors de ce point, toute verticale de pesanteur coupe la surface plane du cube, sous des angles de plus en plus prononcés, depuis ce point jusqu'au sommet de l'angle que font entre elles les surfaces contigües. Sur

¹ Aix, 10 Août 1884 (B. B.)

[² Dans le manuscrit, les figures sont intercalées dans le texte. Nous avons dû les réunir sur une planche hors texte et ajouter par conséquent les renvois. Le lecteur en est averti une fois pour toutes.]

ce point là, les verticales de pesanteur tombent sur des angles très aigus et elles trouvent ainsi, d'une part et de l'autre, sur le corps cubique, des surfaces à pente très prononcée, sur lesquelles s'exerce la graduation d'angles de moins en moins aigus, sur chacune de ces faces, jusqu'au point où nous voyons que la ligne de pesanteur coupe la surface à angle droit. Ce point constitue le *zéro de pente*, tandis que le *maximum* se trouve sous la ligne qui tombe sur l'angle de jonction de deux surfaces du cube, comme nous venons de le voir, (mais par une coupe passant par le centre de figure de la sphère et du cube combinés).

Arrivés là, voyons, de prime abord, comment se comporterait une goutte d'eau tombant de l'atmosphère, sous forme elle-même d'une sphère isolée, sous l'action de la pesanteur.

Pour simplifier la démonstration, supposons que la petite sphère représentant la goutte d'eau, soit solide ; ou, autrement, que le solide terrestre soit impénétrable à l'eau. La goutte d'eau, alors, si elle tombe par une des verticales formant angle avec la surface plane du cube, ne s'arrêtera pas sur le point de chute et elle roulera jusqu'à ce qu'elle soit arrivée sous la verticale qui coupe la surface du cube à angle droit, où est le zéro de pente, comme nous l'avons vu.

Voilà un effet bien reconnu, et qui se reproduira indéfiniment sous l'action pluviale de l'atmosphère.

Maintenant, supposons que, contrairement à ce qui existe dans notre monde, le cube terrestre, enveloppé en entier dans le fluide atmosphérique, soit, en premier lieu, dépourvu, d'eau, mais que l'atmosphère puisse lui en verser progressivement une quantité indéfinie. Toutes les gouttes d'eau versées par l'atmosphère, en dehors des lignes de pesanteur atteignant, à angle droit, la surface terrestre, rouleront, sous l'action de la pesanteur,

vers la verticale qui coupe, à angle droit, cette surface ; c'est-à-dire qu'elles se porteront toutes vers le zéro de pente. Il se formera, par conséquent, à l'entour de ce zéro de pente, une agglomération d'éléments liquides qui, sous l'action incessante des verticales de pesanteur s'établiront en masse à surface sphérique, dont le centre de figure sera le même que le centre de figure de la sphère atmosphérique.

Sans prétendre à représenter, par le dessin, l'arrangement des molécules de l'eau dans la sphère liquide, nous pouvons voir cependant que la surface liquide est concentrique à celle de la sphère atmosphérique qui l'enveloppe et pèse dessus par toutes ses verticales de pesanteur.

Nous pouvons donc représenter, par la figure ci-dessous [n° 2], la disposition d'un amas d'eau, à la surface plane du cube terrestre, sous l'action concentrique de la Pesanteur :

L'agglomération liquide, sur la surface plane, se disposerait en portion de sphère dont la surface serait concentrique à celle de l'atmosphère.

Le zéro de pente serait, comme nous l'avons déjà démontré, sous la verticale à angle droit, ce qui est indiqué ci-dessus ; l'agglomération s'accroîtrait par couches concentriques successives et qui élargiraient, de plus en plus, cette portion de sphère liquide et les verticales passant par les bords de cette portion de surface sphérique, constitueraient, pour ces points, des zéros de pente, sur tout le pourtour de cette portion de sphère¹.

Nous voyons, par cette figure (n° 2), comme nous l'avons déjà indiqué, que toutes les verticales de pesanteur, en dehors de celle qui tombe à angle droit sur la surface plane, tombent sur cette surface avec des angles de plus en plus prononcés, en s'éloignant de ce point. Il en résulte que toute la surface plane environnant ce

¹ 20 août 1884 (B. B.).

point, est affectée de pentes très variées, depuis l'angle le plus élevé sur le cube terrestre, jusqu'à la verticale *zéro de pente*, quoique cela appartienne à une même surface plane. Cela démontre par conséquent, clairement, que toutes les eaux versées par l'atmosphère sur ce même plan, obéissant à l'impulsion de pesanteur, s'écouleront vers l'agglomération liquide à surface sphérique, et viendront en augmenter le volume (abstraction faite, pour le moment, de l'évaporation permanente).

Voilà donc l'image simplifiée de ce qui se passe sur la terre, où toutes les eaux pluviales tombées sur des plans à inclinaison quelconque, vont se rendre à la mer qui conserve toujours sa surface sphérique, dont chaque point est en équilibre sous les verticales qui la pressent. On voit, par là, que la surface plane sur le solide terrestre, offre, dans son étendue, des pentes très variées, tandis que la surface liquide, au contraire, étant soumise en chaque point, à l'action directe de la pesanteur, conserve la forme sphérique résultant de l'égalité de pression quelle reçoit. Il n'y a point de pente à la surface de la mer, parce qu'elle est fluide, tandis qu'il y a toutes sortes de pentes sur le plan terrestre qui la soutient et l'environne. C'est là, le résultat du contraste que présentent le solide terrestre et la sphère liquide, renfermés sous l'action de la Pesanteur, qui donne à tout fluide la forme sphérique.

Dans cet état de choses, qu'est-ce qui constitue ce que l'on appelle la *profondeur de la mer* ? C'est la différence du plan terrestre avec la convexité de la surface marine. La surface terrestre immergée peut être, comme ici, parfaitement plane, et donner l'illusion d'une cavité à ceux qui s'avanceront sur la mer. Une sonde plongée en divers points de la surface marine, donnerait, en avançant vers la ligne verticale médiane, des longueurs de plus en plus prononcées, tandis qu'en réalité, elle ne toucherait que différents points de la surface plane. Et cette surface, ainsi étendue en dehors de la mer, consti-

tuerait réellement le récipient, (le vase, par illusion), sans cesser d'être une surface plane. Elle présenterait, à degrés très variés, des pentes convergeant toutes vers la sphéricité de la surface marine. C'est ce que montre très bien la figure 2 que nous avons insérée ici, et que l'on peut construire avec plus de développement.

Que le lecteur, s'il y en a, ne se rebute pas à l'exposé de cette fiction linéaire qui, de prime abord, et à cause de sa nouveauté, pourrait paraître futile. Elle nous conduira à des déductions importantes pour l'étude, par le dessin, c'est-à-dire par les figures, des causes qui donnent à la surface de la terre, les formes que nous lui voyons.

Par les deux figures précédentes, nous n'avons envisagé qu'une coupe par un plan passant par le centre commun de figure du fluide atmosphérique et du solide terrestre représenté par la forme cubique. Voyons maintenant, ce que nous présentera le même agencement de figures, en supposant que les six faces planes du cube terrestre, portent simultanément une portion d'eau à laquelle l'action de Pesanteur imprime une surface sphérique, concentrique à celle de l'atmosphère qui enveloppe le tout.

Nous supposons, par cette figure [n° 3] que le Cube terrestre soit homogène dans toutes ses parties et que chacune de ces faces soit chargée d'une égale quantité d'eau, concentrée sous la pression atmosphérique, qui imprime aux surfaces liquides la forme sphérique, comme nous l'avons déjà démontré. Dans cet état, le centre de figure et de gravité du cube terrestre, ainsi chargé d'eau, coïnciderait avec le centre de figure et de gravité de l'atmosphère.

Dans cet état, si l'évaporation des surfaces marines et la condensation subséquente de vapeurs reversées en pluie par l'atmosphère ne s'écartaient point des surfaces du cube qui les fournit, l'équilibre d'ensemble du cube terrestre se maintiendrait, et son centre de gravité resterait toujours en coïncidence avec celui de l'atmosphère enveloppante. Mais, sous l'action du soleil et des courants

atmosphériques, les vapeurs enlevées à telle surface du cube terrestre, n'iraient-elles pas retomber sur telle autre qui recevrait plus qu'elle ne donnerait ? Si cela était ainsi, et il paraît très vraisemblable que cela ne pourrait se faire autrement, il en résulterait déjà, par ce seul fait, que l'égale répartition des eaux sur le cube terrestre ne se maintiendrait pas et que, par conséquent, la terre serait progressivement surchargée d'eau, sur telle face aux dépens de telle autre. Par suite, le centre de gravité terrestre ne coïnciderait plus avec le centre de figure et de gravité de l'atmosphère, il y aurait donc perturbation graduelle de l'action de Pesanteur dans le corps terrestre, et, en même temps, perturbation dans sa constitution moléculaire. Cela nous mène tout de suite à supposer que, dans la réalité, le centre de gravité de la terre éprouvant de telles variations, l'axe de rotation serait variable, en raison des changements graduels de l'équilibre terrestre...

Exprimons mieux, si nous pouvons, notre observation sur les conséquences de la transposition de l'eau, par voie atmosphérique, sur les compartiments de la surface terrestre ; car les faces du cube équivalent, en réalité, à des compartiments, puisque les eaux qui s'y accumuleraient, seraient par le fait, localisées sur chacune de ces surfaces ;

Si, par l'effet des courants atmosphériques, les vapeurs élevées de telle surface terrestre allaient se résoudre en pluie sur une autre face de la terre, d'une manière continue, elles enlèveraient du poids à la première, en augmentant la charge de la seconde. Avec le temps, par conséquent, la Pesanteur changerait progressivement son centre d'activité dans le corps terrestre ; le centre de gravité de la terre ne resterait pas dans le même point de sa masse. Il y aurait donc transposition graduelle du centre de gravité, et, simultanément, variation proportionnelle de l'axe de rotation¹.

Nous abordons ici, dans cet essai, avec une hardiesse qui pourra paraître téméraire, une question fort délicate

¹ 21 août 1884 (B. B.).

que personne n'a pu encore résoudre par des moyens de mathématique transcendante qui sont bien loin de notre portée ; aussi employons-nous un procédé d'investigation tout à fait inconnu des savants de la période moderne , mais qui n'avait peut-être pas échappé aux observateurs géologues de l'antiquité, quoique les vestiges en soient très incertains.

En prenant, pour type du solide terrestre, *le Cube* que nous mettons en opposition avec *la sphère fluide*, nous mettons évidemment les choses à l'extrême, afin que les particularités qui découlent de cet antagonisme de forme, sous l'action convergente de la Pesanteur, soient rendues plus sensibles et, par suite, plus discutables. Si un lecteur studieux veut bien nous suivre dans nos investigations d'un genre si nouveau, il pourra voir que le procédé que nous employons ici, nous conduira naturellement à des définitions vraiment nouvelles par leur simplicité, par l'accord qu'elles nous montreront avec les réalités de la nature, avec des faits qui ont été obscurcis, de nos jours, par les explications fantaisistes que les géologues puisaient dans leur imagination.

La nature est un livre ouvert, ouvert aux yeux de tout le monde ; un livre qui est écrit, non par des caractères de convention, mais *par les faits eux-mêmes*, qui impriment incessamment, à la surface de la terre, les empreintes positives et irrécusables de leur marche infinie. Ce livre cependant, n'est pas lisible pour tout le monde, il faut apprendre à en connaître les caractères.

Galilée, qui n'avait point l'aveuglement des géologues modernes, qui détournent si volontiers leur regards des caractères de ce livre (à moins que comme M. Elie de Beaumont, ils ne comparent la surface de la terre à la reliure d'un livre, qui s'use d'abord rapidement les premières années où l'on s'en sert, et qui, ensuite, ne s'use presque plus, quand il passe à l'état de *bouquin*¹ !) Galilée, disons-nous, avait très bien reconnu

¹ V. les *Leçons de Géologie pratique* d'Elie de Beaumont.



l'éloquente signification du livre de la nature : « J'estime vraiment, dit-il, que le livre de la philosophie est celui de la nature, livre toujours ouvert devant nos yeux. Cependant, comme il est écrit en caractères autres que ceux de notre alphabet, tout le monde ne peut pas le lire ; et les caractères d'un tel livre sont des *triangles*, des *carrés*, des *sphères*, des *cônes*, des *pyramides*, et d'autres figures mathématiques très convenables pour une telle lecture » ¹.

Galilée savait que dans le monde des corps, Dieu a tout disposé *avec mesure et nombre*.

Les géologues modernes ont trouvé plus expédient de s'en rapporter aux *cataclysmes*, aux *catastrophes*, aux *révolutions* du globe que leur suggérait tout d'abord leur imagination, plutôt que de rechercher les signes de l'alphabet naturel, exposés aux yeux de tout le monde.

Mais revenons à la question que nous avons déjà abordée, sur les variations probables du centre de gravité du solide terrestre, par la transposition progressive des amas d'eau, d'une surface du cube sur une autre.

Sur ce sujet, il n'y a pas seulement à considérer la transposition des eaux, par voie atmosphérique, d'une face sur une autre du cube terrestre ; il faudra aussi faire entrer, en ligne de compte, la transmission des matériaux terrestres, par les eaux pluviales se rendant à la mer, sur des points différents de la surface terrestre ; ce qui est encore une fonction inséparable de l'autre, dans la marche du mécanisme, sous l'action de la pesanteur. Nous verrons cela plus tard.

Essayons pour le moment, de rendre sensible, par figures linéaires, le déplacement probable du centre de gravité de la terre, sous la forme du cube, par la transmission

¹ Voir l'ouvrage intitulé : *Galilée, les droits de la science*, par Th. Henri Martin, page 292. (Librairie Didier).

graduelle de l'eau d'une de ses faces sur une autre ; ou, en d'autres termes, par transposition de charge d'un point sur un autre :

Nous voyons bien, tout d'abord, que, si le cube est chargé, sur ses six faces, d'égales quantités d'eau, et que ce solide soit homogène en toutes ses parties, le corps plongé ainsi sous l'action concentrique de la Pesanteur aura son centre de gravité au centre de figure d'ensemble de la terre et de l'eau qui l'accompagne.

Il est évident, sans que nous en donnions une figure spéciale, que, si le solide terrestre était de forme exactement sphérique, l'eau qui l'accompagnerait, sous l'action de Pesanteur, l'envelopperait d'une couche liquide parfaitement concentrique, et qu'un même centre de sphère serait centre de figure et de gravité de l'un et de l'autre.

(Nous devons, dès à présent, faire remarquer que, dans les considérations que nous exposons ici, nous faisons abstraction des effets de la chaleur solaire, et de l'évaporation constante qui se produit à la surface de l'eau. Nous ne nous occupons, pour le moment, que de l'effet pur et simple de la Pesanteur dans le mécanisme terrestre).

Voici donc une figure [n° 4] exprimant l'égalité de charge sur les six faces du cube terrestre pourvues chacune d'une égale portion d'eau :

Dans cet état, le centre de figure et de gravité du cube terrestre, ainsi chargé d'eau par portions égales sur chaque face, se confond avec le centre de figure et de gravité de l'atmosphère, et, par cet effet, la surface sphérique de chaque agglomération liquide est parfaitement concentrique avec la surface atmosphérique.

Il y a, par conséquent, accord parfait dans la pondération de ces deux formes, aussi dissemblables entre elles, que le cube et la sphère.

Mais si, par l'effet de l'action solaire sur les agglomérations liquides, les vapeurs qui s'en élèvent constamment

sont emportées par les courants de l'atmosphère, vont se résoudre en pluie sur une autre face du cube terrestre qui a déjà sa portion d'eau, et que celle-ci soit augmentée successivement de ce que l'autre perd, n'en résultera-t-il pas un changement de pondération proportionné aux différences acquises ? C'est là le théorème que nous exposons par la figure ci-dessous [n° 5], qui est nécessairement très imparfaite, sur ce sujet si délicat :

Par suite du déplacement progressif des eaux d'une part, et leur accumulation sur une autre, leur répartition à la surface terrestre, étant graduellement changée, le centre de gravité de cet ensemble, terre et eau, ne correspondrait plus au centre de figure du cube. Il se formerait un centre de gravité variable selon les causes qui l'affecteraient graduellement ; les eaux transposées ainsi à la surface du cube, étant essentiellement soumises à la sphéricité des fluides, se tiendraient toujours en portions de sphères concentriques à l'atmosphère qui les enveloppe en entier, quelle que soit la quantité, en plus ou en moins, qui les constituerait. Donc, le centre de gravité de ce nouvel état de choses ne correspondrait plus au point qui constituait le centre de figure et de gravité que nous avons vu, en premier lieu, dans le cube régulièrement chargé d'eau sur chacune de ses faces (fig. 4).

Cela résulterait de la flexibilité constante des masses fluides, se tenant toujours en surface sphérique concentrée sous la même action de pesanteur, en opposition avec le solide terrestre, doué de cohésion et de surfaces anguleuses.

En d'autres termes, quelle que soit la forme terrestre, dans la marche du temps, son centre de gravité sera constamment assujéti aux charges d'eau qui lui seront successivement appliquées ou retranchées, sous l'action des courants atmosphériques. Donc, le centre de figure et de gravité de l'ensemble de terre et d'eau, étant variable dans la marche du temps, *l'axe de rotation*, c'est-à-dire la ligne théorique que l'on désigne par ce nom, doit

varier aussi, ensemble avec lestransformations successives de la surface terrestre, entraînant le déplacement graduel de son centre de gravité.

Certes, voilà une définition à peine esquissée, qui exciterait certainement l'indignation des savants. Aussi est-ce parce que nous ne sommes pas du nombre des savants que nous osons nous aventurer aussi loin de la routine géologique du XIX^e siècle! Mais avec cela, nous n'oublions pas que les pyramides de Giseh, construites depuis 50 ou 60 siècles, sont encore parfaitement orientées, ce qui a fait dire, avec admiration, à M. Jomard, qu'elles nous ont conservé l'innapréciable *notion de l'invariabilité du pôle*¹!

Avant de quitter cette question, nous ferons remarquer, quoique la figure 5 s'explique assez d'elle-même, que, dans ce tracé, on voit le centre de figure du cube terrestre en discordance avec le centre de figure et de gravité de l'atmosphère et de l'eau, par l'effet figuré des inégales portions d'eau qui lui sont appliquées. La plus grande agglomération, qui s'est augmentée de ce que les autres ont perdu, aurait, par conséquent, surchargé une surface du cube en telle proportion, que le centre de figure du solide terrestre ne serait plus le centre de gravité de la terre et de l'eau, contrairement à ce qu'indiquait la figure 4, où ce centre était en concordance avec celui du fluide atmosphérique. Ce seraient donc *ces déplacements graduels du centre de gravité de la terre* qui entraîneraient des *variations proportionnelles dans son axe de rotation*! Considération étrangement hardie, indiscreète, téméraire, que nous laisserons là, pour le moment...

Mais, nous dira-t-on, la terre n'est point de forme cubique; comment pouvez-vous établir une discussion des

¹ Aix, 23 août 1884 (B. B.).

phénomènes terrestres sur une figure qui diffère tellement de la forme réelle de la terre ?

A cela nous répondons que, dans la forme cubique, sont comprises toutes les formes anguleuses que présente la surface de la terre, en opposition à la forme sphérique des fluides, c'est-à-dire, de l'atmosphère et de l'eau, sous l'action prépondérante de la Pesanteur.

Nous montrerons, par le procédé linéaire que nous employons ici, que, sur les faces du cube, enfermé sous l'action concentrique de la Pesanteur, sont comprises toutes les situations de stabilité et d'instabilité que peuvent éprouver les corps à la surface de la terre, et, par conséquent, tous les degrés de pente de l'eau, depuis *zéro* jusqu'à leur maximum, qui est leur verticale de pesanteur. C'est ce que va nous montrer la figure ci-après [n° 6], par laquelle nous représentons la coupe verticale d'une face du cube, chargée de sa portion d'eau.

On voit, par cette figure, qui représente la coupe du cube, par un plan passant d'une face à celle qui lui est diamétralement opposée, que les verticales de pesanteur, convergeant vers un seul point, qui est le centre de gravité, rassemblent, alentour de la verticale qui tombe à angle droit sur la face du cube, toutes les eaux que l'atmosphère versera, entre les deux arêtes A et B, et qu'elles impriment une surface de sphère à l'agglomération de liquide ainsi formée.

Les angles que forme la chute des verticales avec le plan terrestre, étant graduellement plus prononcés en s'éloignant de celles qui passent par les bords de l'eau, constituent, à l'égard de celle-ci, sur la face terrestre, des inclinaisons de plus en plus fortes et concentriques, qui font couler vers la mer, toutes les eaux tombées sur la partie terrestre en contact avec l'atmosphère.

Il n'y a de stabilité pour les eaux que là où leur surface reçoit une égale pression des verticales de pesanteur. Ce qui leur imprime, par conséquent, en quelque lieu de la terre qu'elles soient, une surface de sphère, concentrique

à la sphère atmosphérique, et un centre de gravité de l'ensemble de terre, d'eau et d'atmosphère.

¹ Nous avons dit que, sur les faces du cube, enfermé sous l'action concentrique de la pesanteur, sont comprises toutes les situations de stabilité et d'instabilité que peuvent éprouver les corps à la surface de la terre ; la figure ci-devant n° 7, nous donnera un premier aperçu de cette définition ; nous y représentons, d'une part, diverses positions par lesquelles passe une boule roulant, depuis une arête du cube, qui est une situation d'instabilité, jusqu'au zéro de pente formé par l'intersection, à angle droit, d'une verticale de pesanteur et de la surface plane du cube, comme il a déjà été défini, et qui est le point de stabilité absolue.

Nous avons supposé ici une sphère creuse et à moitié pleine d'eau, pour mieux montrer les portions successives que prendrait la surface de l'eau, à mesure du déplacement de la sphère roulant sur la ligne de pente, jusqu'à son point d'immobilité. La figure parle assez d'elle-même : on y voit les changements successifs du centre de gravité de la sphère creuse, sous l'action de la Pesanteur, et les variations proportionnelles de la surface d'eau enfermée, qui se maintient toujours concentrique à la surface atmosphérique et au centre de pesanteur. Les surfaces liquides renfermées dans les sphères sont, ainsi, toujours assujetties au centre de pesanteur de la terre et de l'atmosphère, et sont, par conséquent, des portions de surfaces sphériques, quelles que soient leur étendue et leur distance du centre commun de gravité. Car, toute surface liquide tranquille, est une portion de surface sphérique. C'est une expression bien impropre, que de dire : le *niveau de l'eau*, ce qui donne l'idée d'une surface plane ou d'une ligne droite ; il ne peut y avoir, à la surface de l'eau, aucune ligne droite, ni aucune surface plane, l'eau étant essentiellement assujettie à l'action concentrique de la Pesanteur¹.

¹ 25 août 1884 (B. B.).

L'autre moitié de la figure 7, nous présente les diverses positions qu'occupent un cube, posé sur le plan du cube terrestre, sous l'action de Pesanteur, dans les mêmes conditions que nous venons de signaler pour une boule sur la pente ainsi constituée.

Nous avons supposé aussi que les petits cubes sont creux et à moitié pleins d'eau, pour montrer le contraste qu'offrent les diverses positions des cubes à l'égard de leur stabilité, et les changements successifs de la surface de l'eau, à leur intérieur, selon leur position à la surface du plan terrestre. Cette figure s'explique bien aussi d'elle-même, comme l'autre : les surfaces d'eau, à diverses hauteurs et distances du zéro de pente, sont, comme nous venons de l'indiquer pour les sphères, des portions de surfaces sphériques dépendant du centre de gravité de la terre et de l'atmosphère. On y voit, par les angles plus ou moins prononcés que font les verticales de pesanteur, avec les carrés appuyés sur le sol, combien sont différentes, à l'égard de la stabilité, les positions de ces corps ; le plus éloigné du zéro de pente, qui est ici occupé par une boule, ne pourrait pas rester en cette position, qui est une pente de 45 degrés : il glisserait inévitablement, et ne s'arrêterait qu'à une des positions inférieures.

Nous avons indiqué, par des lignes coupant à angle droit, au-dessus de ces cubes, les verticales de pesanteur, ce que l'on appellerait *lignes de niveau*, ou *horizontales* ; on voit quel contraste elles forment entre elles, de distance à autre, et comment il se fait, qu'en réalité, deux ou plusieurs lignes de niveau, ainsi établies, forment nécessairement, à la surface de la terre, une succession de lignes brisées, mais non un même plan, une même ligne

¹ Ce fait si évident, et si peu remarqué des géologues classiques, était pourtant connu de l'antiquité, comme nous l'apprend Strabon, sur le principe posé par Archimède, que la surface de tout liquide à l'état de repos, affecte la forme d'une sphère ayant même centre que la terre. (V. Strabon. L. I, ch. 3.

De ma part, j'avais reconnu cela une vingtaine d'années avant de l'avoir vu ainsi déterminé d'après Archimède.

droite. Il est évident que la ligne dite de niveau, et le plan horizontal, ne peuvent toucher la surface sphérique que sur un point, et qu'en les transportant en divers lieux, ils forment une succession de plans ou de lignes brisées. Les constructeurs d'aqueducs à long parcours doivent, forcément, tenir compte de cela, pour ménager une pente convenable, entre le point de départ de l'eau et l'extrémité du canal ; il ne faut pas que les deux bouts soient à la même hauteur au-dessus de la mer ; l'eau ne coulerait pas, ou ne coulerait que de la hauteur qu'aurait sa surface au-dessus du fond du canal, ce qui donnerait un débit très lent.

Et si sur le parcours d'un long canal, il y avait des parties parfaitement de *niveau* sur une grande longueur, le courant d'eau ne s'effectuerait que par-dessus une position de sphère liquide qui serait localisée entre deux points du niveau artificiel, dans le parcours du canal, comme ceci [dans la figure 8].

Il faut donc, quand on veut donner une pente de grande longueur à un canal, mais assez ménagée cependant, le conduire par des lignes brisées à distances assez courtes, de façon que le zéro de pente n'y soit point compris, et que chaque point du canal se trouve successivement abaissé d'une certaine quantité au-dessous de celui qui l'a précédé, comme ceci par exemple [dans la figure 9], et non comme cela [dans la figure 10].

[relativement à la courbe passant par le point de départ du canal].

Mais ceci est élémentaire, sans doute, pour les hommes de l'art ; aussi n'en parlons-nous ici que par incident.

Nous devons prévenir le lecteur (s'il y en a) que, dans les figures que nous esquissons ici, sur les effets de contraste des lignes de Pesanteur avec les surfaces du cube, nous avons pour objectif la coupe de la sphère fluide, par un plan qui passe par le centre de figure de la sphère, et par celui du cube terrestre qu'elle renferme, sous l'action de Pesanteur.

La sphère étant divisible à l'infini par des coupes de ce genre, nous choisissons, pour faciliter notre étude sur ce sujet si délicat, celle qui peut simplifier la démonstration des particularités que nous avons en vue.

Maintenant, nous avons à examiner le plan d'une surface du cube, pour y découvrir les lignes de pente déterminées par la chute des verticales de pesanteur, dans les diverses situations indiquées sur la figure 6.

Nous y avons vu que, sur un même plan, coupant une partie de la sphère fluide, (image de l'action de Pesanteur), l'inclinaison relative du sol devient de plus en plus prononcée, à mesure de l'éloignement des positions, au-delà de celle qui constitue le zéro de pente.

Dans la figure [11] nous représentons, simultanément : en haut, la coupe d'une surface du cube, avec l'agglomération d'eau qui lui appartient, et qui est groupée conformément à l'action des verticales de Pesanteur ; et au milieu, c'est-à-dire exactement de face, une agglomération d'eau de même valeur, mais vue, par conséquent, dans le sens de la verticale de pesanteur passant par le centre de figure du cube qu'elle coupe, à sa surface, à angle droit, *au zéro de pente*, qui se confond ici avec le centre de figure. En d'autres termes, cette figure représente, en même temps, un plan et une coupe du même phénomène.

Le cercle le plus marqué, sur la surface de devant, indique le contour qui bornerait l'agglomération d'eau, sur le plan ainsi soumis à l'action des verticales de Pesanteur, dont nous voyons le profil au-dessus. Ce contour est absolument décrit par l'entrecroisement égal, tout alentour du zéro de pente, des lignes de pesanteur, avec le plan de surface terrestre. Tous les points de ce contour circulaire, étant soumis à des lignes de même valeur, représentent donc, sur le plan, une série non interrompue de chutes verticales pareilles, sur le tracé de ce cercle. En dedans, toutes les verticales appuyées sur l'eau, y déterminent la surface de sphère

concentrique à celle de l'atmosphère et à son centre de gravité.

Ce qui précède pourrait être dit plus simplement, puisque déjà, sur la figure 7, le lecteur intelligent peut observer ce qu'elle signifie. Or, ce que nous entreprenons, dans ces essais d'études graphiques sur l'action de la Pesanteur, ne peut s'adresser, quelle qu'en soit la valeur, qu'à des esprits déjà portés vers ce genre d'études.

Il devra donc nous suffire de faire remarquer, que dans la figure [11], nous indiquons, en plan, ce que nous avons présenté en coupe, ou profil, par les figures 6 et 7. Mais en même temps, nous reproduisons le profil à la partie supérieure de cette figure.

Toutes les lignes convergentes, dans la figure carrée, représentent des pentes à la surface du cube, au milieu de laquelle est une agglomération d'eau, en portion de sphère. Les cercles C et D tracent sur ces lignes les points d'égale inclinaison des verticales de pesanteur, sur cette face du cube. Il y a donc à remarquer, là, que, tous [les] points de la surface plane, en dehors de la portion de sphère liquide (qui est elle-même en équilibre), sont soumis à des degrés de pente dont les plus forts sont les plus éloignés du zéro ; c'est-[à]-dire que les eaux pluviales tombées sur cette surface, s'écouleraient vers l'agglomération centrale, par toutes ces lignes.

¹ Si les deux fluides qui accompagnent la terre, en étaient séparés, l'eau occuperait, par sa densité relative et par ce fait que, tout fluide plongé dans un autre, se concentre en masse sphérique, une position centrale, dans la sphère atmosphérique, dont elle serait ainsi entièrement enveloppée, sous la même action de la Pesanteur univer-

¹ [Ce qui suit forme une note séparée avec pagination distincte].

selle, s'exerçant dans le fluide infini où circulent les mondes.

Cette association de deux fluides, l'Eau et l'Atmosphère, formerait une double sphère fluide, rassemblant sous une même figure sphérique, l'Eau, dont le centre de figure et de gravité se confondrait avec le centre de figure et de gravité de l'Atmosphère enveloppante.

Cela formerait donc une figure semblable à celle-ci, [n° 1 bis] qui nous présente la coupe de cet ensemble d'Eau et d'Air, par un plan passant par le centre de gravité de l'ensemble.

Il est à remarquer, tout d'abord, que, dans une pareille association de l'Eau et de l'Atmosphère, appartenant à notre terre, la portion d'eau formant une sphère liquide, serait beaucoup moins volumineuse que l'atmosphère, et qu'elle n'occuperait, par conséquent, dans l'ensemble, qu'un diamètre très sensiblement inférieur à celui de la sphère atmosphérique dont elle serait enveloppée. Il est évident que la proportion volumineuse de l'eau et de l'atmosphère, accompagnant notre terre, présente, en réalité, une très grande différence, et que le volume de l'atmosphère excède, en proportion très considérable, celui de l'eau.

Ceci posé, qu'arriverait-il, si une masse terrestre, d'un volume moindre que celui de la sphère liquide, y était ensuite plongée dans des conditions de pesanteur semblables à celles d'une pierre plongeant entièrement dans l'eau ? Le corps terrestre, ainsi plongé dans la sphère liquide, irait prendre place dans cette sphère, de façon que son centre de gravité coïnciderait avec le centre commun de figure et de gravité de l'atmosphère et de l'eau ; mais il résulterait de ce fait que, le corps terrestre déplaçant une quantité d'eau égale à son propre volume, la sphère liquide s'accroîtrait, en même temps que la sphère atmosphérique qui l'enveloppe, d'une quantité égale au volume du corps terrestre qui s'y serait introduit.

Le résultat, en ce premier point, serait donc tel : l'ensemble de terre, d'eau et d'atmosphère, formerait, extérieurement, une masse sphérique dont le diamètre extérieur serait le résultat de l'adjonction d'un corps terrestre dans l'assemblage d'eau et d'atmosphère que formaient, en premier lieu, les deux sphères, liquide et fluide, concentriques, dont la première figure était composée.

Il y aurait donc, déjà, cette première modification, que la sphère liquide, l'eau, aurait acquis un accroissement de diamètre proportionné au volume du corps terrestre qu'elle aurait englouti, et que la sphère atmosphérique enveloppante, se serait aussi accrue, en diamètre, d'une quantité pareille, répartie sur toute sa circonférence.

L'ensemble de terre, d'eau et d'atmosphère, aurait donc subi un accroissement diamétral, analogue à ce que nous indique la figure suivante [2 bis] le corps terrestre étant représenté par un cube :

La sphère liquide, s'étant accrue du volume du corps terrestre qui s'y serait introduit, elle aurait éprouvé une expansion diamétrale, proportionnée au volume de ce corps, répartie sur toute sa circonférence. Du même coups, la sphère atmosphérique, enveloppant la sphère liquide agrandie, subirait elle-même un accroissement diamétral, reparti sur toute sa circonférence proportionnellement à l'effet produit dans la sphère liquide et à la grande différence de son diamètre, à l'égard de celle-là ; c'est-à-dire que l'accroissement du diamètre extérieur de l'atmosphère serait beaucoup moins sensible que celui de la sphère liquide, puisque le même effet d'expansion se serait produit sur une étendue sphérique beaucoup plus grande, qui serait celle de l'atmosphère.

Jusqu'ici, nous n'avons considéré que l'effet d'un corps terrestre plongé dans une quantité d'eau excédant le volume de ce solide, et l'enveloppant, par conséquent, entièrement, en y comprenant ses angles ; dans ce cas, la sphère liquide est complète, et n'a subi aucune déforma-

tion ni division de sa surface, puisque nous voyons très bien que, quelle que soit la forme d'un corps plongé dans l'eau, la surface du liquide conserve toujours la forme sphérique.

Nous avons, maintenant, à considérer les effets qui se produiraient, lorsque le corps terrestre, le solide, serait d'un volume tel, que la portion d'eau destinée à l'accompagner, ne pourrait pas l'envelopper entièrement, à cause des formes anguleuses du solide (du cube, que nous prenons pour l'expression du corps terrestre), et que, par conséquent, l'eau se trouverait divisée en autant de portions que le cube présenterait de surfaces, c'est-à-dire, en six, dans la supposition actuelle.

En ce cas, les deux sphères fluides concentriques, l'eau et l'atmosphère, que nous avons figurées, ci-devant, subiraient une amplification dont le résultat serait la division de la sphère liquide en six portions distinctes, réparties sur les six faces du cube terrestre, à des distances du centre de gravité proportionnées aux diamètres du cube. Nous n'aurions donc plus une sphère liquide, enveloppant entièrement un solide terrestre de minime proportion, mais, au contraire, un corps terrestre assez volumineux pour que l'eau qui lui serait affectée, ne put y trouver que des situations isolées, partielles, comme seraient celles que lui présenteraient les six faces du cube, sous l'action concentrique de la Pesanteur.

Cet autre état de choses sera indiqué par la figure suivante [3 bis].

En ce cas, si les portions d'eau, réparties sur les six faces du cube terrestre, étaient égales entre elles, et que le solide terrestre fût composé en matière d'égale densité, son centre de gravité réunirait aussi le centre de gravité des portions liquides afférentes, ainsi que le centre de figure et de gravité de l'atmosphère enveloppant le tout sous sa forme sphérique fluide. C'est ce que nous indiquons par la figure ci-contre. [3 bis].

Mais cela ne peut être que la supposition d'un moment ;

car, sous l'action puissante de la chaleur solaire, l'eau et l'atmosphère subiraient inévitablement des modifications comme celles qu'elles éprouvent en réalité dans l'état actuel des choses, combinées avec le mouvement de rotation de l'ensemble de terre, d'eau et d'atmosphère, dans la Mécanique terrestre.

Il y aurait donc, par suite des évolutions de la terre, sous l'action solaire, des surfaces du cube terrestre qui seraient plus souvent exposées à l'action de la chaleur et dont les portions de liquides qu'elles porteraient, seraient affectées par une plus grande évaporation que celles qui seraient appliquées sur les autres faces du cube. Il en résulterait donc, par ce fait, des différences de climat, entre les diverses surfaces terrestres, diversement présentées au soleil, et la diversité d'évaporation des surfaces liquides, sous la même action solaire aussi diversement répartie sur l'ensemble de la terre, d'eau et d'atmosphère. La diverse intensité d'évaporation qui résulterait de positions si différentes dans le mouvement terrestre devant le soleil, entraînerait donc, inévitablement, une circulation dans l'atmosphère, des vapeurs d'eau qui s'y élevaient et qui, étant transportées, par les courants atmosphériques, sur des surfaces éloignées de leur point de départ, iraient grossir, en neiges et eaux pluviales, une ou plusieurs des surfaces du cube terrestre, qui s'accroitraient ainsi de ce que les autres auraient perdu. Il y aurait donc alors, par suite de cette translation de liquide par les courants atmosphériques, au-dessus de tous les angles du solide terrestre, un déplacement graduel de portions liquides d'une surface sur une autre, et, par conséquent, une variation dans le centre de gravité du cube terrestre qui, étant plus chargé d'eau sur telle surface, aux dépens et réduction de telle autre, aurait éprouvé des modifications telles, dans cet ensemble de terre et d'eau, sous l'action concentrique de la Pesanteur, que le centre de gravité du *Tout*, ne correspondrait plus, dans la masse terrestre, au même point qu'à une époque antérieure. L'ensemble moléculaire du solide terrestre.

éprouverait, par conséquent, sous l'action de la Pesanteur, un mouvement graduel dans sa composition, et dans l'évolution de ses molécules, d'où résulterait un travail incessant dans la marche du Mécanisme terrestre.

Un effet simultanée des variations graduelles du centre de gravité, dans l'ensemble de terre, d'eau et d'atmosphère, sous l'action fondamentale de la Pesanteur, nous paraît se déduire implicitement de ce fait, que nous avons déjà essayé de signaler ailleurs :

C'est que, le centre de gravité du solide terrestre éprouvant des variations par l'effet de déplacements d'eau, et aussi de matériaux terrestres (il ne faut pas l'oublier), en proportions variables dans la marche des choses, doit, ce nous semble, influencer sur la ligne idéale qu'on appelle *axe de rotation* de la Terre. C'est-à-dire que le centre de gravité du solide terrestre, étant variable par un effet graduel de surcharge opéré par la translation des eaux, à travers l'atmosphère, aux dépens de tels autres points de la surface, doit changer graduellement le centre de gravité; et que le centre de gravité étant variable, la ligne idéale appelée *axe de rotation* de la Terre, doit éprouver des variations proportionnelles.

Mais la question est grave, et fort aventuree; nous l'avons exposée ailleurs; et cela nous reporte tout de suite aux pyramides d'Egypte, qui sont si parfaitement orientées, relativement au pôle terrestre, depuis tant de milliers d'années, qu'elles ont fait dire, avec conviction, à M. Jomard, qu'elles nous ont transmis la précieuse notion de l'*Invariabilité du Pôle* !

Et cependant, malgré ces imposants témoignages, nous en revenons toujours, sur cette question, aux considérations et déductions que nous avons esquissées ci-dessus...

Nous nous sommes écarté, par induction naturelle, des bornes dans lesquelles nous voulions renfermer cet article; mais nous y reviendrons un autre jour, ... si nous pouvons, dans l'état si précaire de notre santé, hélas !

1^{er} Novembre 1884.

NOTICE

SUR

M. LE VICOMTE COLOMB

Premier avocat général à la Cour royale de Paris,

[PAR THÉODORE GAUTIER.]

La *Notice* qui suit, a été composée, vers 1845, par Théodore Gautier, l'historien gapençais bien connu (1780, † à Gap, le 13 oct. 1846).

Le travail de Gautier, quoique destiné à l'impression, est resté incomplet, en plusieurs endroits, et, malgré diverses recherches, nous n'avons pas réussi à combler toutes les lacunes.

Tel qu'il est, il mérite d'être publié, à cause de l'intérêt réel qu'il présente. Non seulement il fait revivre la physionomie d'un ancien député des Hautes-Alpes et d'un magistrat remarquable, dont la ville de Gap peut être fière, mais il nous a conservé de nombreux détails d'histoire locale et divers traits de mœurs qu'on chercherait vainement ailleurs.

M. le vicomte Colomb appartenait à une ancienne famille gapençaise, dont quelques membres furent seigneurs de *Batines*, petite localité ignorée, située sur la commune actuelle de La Roche-des-Arnauds. En 1599, *Antoine* Colomb, époux de Jeanne Bonivard, se qualifie de « sieur de Batines ». Les 2 et 13 mai 1631, *Jean*, « sieur de Batines et de Grassière », vend une terre et un moulin qu'il

possédait à La Blache, près Gap. Le 15 décembre 1632, on trouve même « Jean de Colomb, sieur de Batine ». Son fils, *Alexandre*, « sieur de Batines », fit son testament le 27 sept. 1695, etc.

De là les prétentions nobiliaires : de « M. le vicomte *Jean-Paul-Cyrus* Colomb de Batines », député des Hautes-Alpes, né le 8 avril 1782, mort « à sa campagne de Puymaure le samedi 18 juillet 1835 »¹⁾ ; du « vicomte *Paul de Batines* », fils du précédent, bibliophile et bibliographe distingué (1811, † à Florence le 14 janvier 1855) ; — du « baron *Jules-Michel* de Batines, frère de Paul, chevalier de la Légion d'honneur, conseiller à la Cour d'appel de Lyon (1813, † le 13 décembre 1870) ; — du R. P. Dom Placide de Batines, fils de Paul, religieux bénédictin, que nous avons eu l'honneur de connaître à l'abbaye du Mont-Cassin, en 1870, et qui est mort récemment en Italie.

Nous transcrivons fidèlement, ci-après, le manuscrit original de Théodore Gautier²⁾, en ajoutant, quand il y a lieu, entre crochets, quelques noms ou quelques dates, restés en blanc dans le texte, et quelques notes, au bas de page, relatives à divers personnages mentionnés par Gautier.

P. G.

Gap, 1^{er} juillet 1897.

¹⁾ Il était fils de *Jean-Paul*, avocat à Gap (1755-1775), et de Julie de Taxis, et petit-fils de *Joseph*, « bourgeois de Gap » (...1745-1752), et de Marguerite Escallier (encore vivante le 1^{er} déc. 1762).

²⁾ Il se conserve aux archives départementales des Hautes-Alpes (série I), avec les autres Mss. de Gautier, acquis, en 1885, par le Conseil général (in-4°, 6 feuillets, papier).

LE VICOMTE COLOMB

Dans les dernières années du XVIII^e siècle, parmi les dix à douze adolescents qui, chaque jour de la décade, excepté le *décadi*, comme on disait alors, se rendaient, matin et soir, à la maison de l'ancien séminaire de la ville de Gap, pour assister aux leçons des professeurs de l'École centrale des Hautes-Alpes, qui avaient remplacé les Doctrinaires, chargés, avant la Révolution, de l'enseignement clérical et séculier dans cette ville (Gap), l'on distinguait un jeune homme tout fluet, aux yeux vifs et perçans, au teint peu coloré, dont les cheveux dorés bouclaient naturellement sur un front proéminent, et dont l'esprit et les saillies étaient redoutés par la plupart de ses condisciples.

Durant la belle saison, le rendez-vous des élèves avait lieu sur la place St-Arnoux. Là, que l'heure fût sonnée ou que les portes de l'École centrale fussent closes encore, il était de rigueur de déposer, sur les marches de la petite porte de l'ancienne cathédrale : le Buffier dont les vertuesques devaient ronfler, une heure plus tard, aux oreilles de l'abbé Bontoux, professeur de géographie et d'histoire¹⁾, qui, dans un âge avancé, avait encore toute la vivacité de la jeunesse ; les cahiers de *Grammaire générale* que le grave abbé Rolland²⁾ avait dicté[s] la

¹⁾ François Bontoux, né à Gap le 25 juil. 1732, fils de Jean et de Madeleine Escallier, bachelier en droit canon, curé de Chéchiliano, diocèse de Die, en 1760 ; nommé curé de Sigoyer-sur-Tallard le 12 mars 1787, y prêta le serment constitutionnel le 26 sept. 1792 ; eut à Embrun, le 10 juin 1793, devant le Conseil épiscopal, un curieux procès avec Gaspar Meyssonier, son vicaire, accusé de voies de fait contre son curé, « au pied de l'autel... ». Il garda sa cure jusqu'au 25 mars 1794, époque où il se retira à Gap. Le 9 déc. 1796, il fut nommé professeur d'histoire à l'École centrale. Après le Concordat, le 27 avril 1803, il devint curé d'Aspres-sur-Buëch, mais, dès sept. 1805, il était remplacé par Pierre-Daniel Garagnon. Il mourut à Gap le 17 févr. 1813.

²⁾ Jean-Michel Rolland, né à Gap, où il fut baptisé le 13 févr. 1745, était fils de Michel, maréchal-ferrant, et de Rose Espitallier. Grâce à la protection de M. de Condorcet, évêque de Gap, il fit de bonnes études

veille, et, enfin, le papier sillonné de lignes, droites et courbes, de carrés et de parallépipèdes dont il fallait démontrer les propriétés dans la séance du soir, en présence du doux et bénin abbé Martin, professeur de mathématiques¹⁾. Puis, n'ayant plus rien, plus rien (*sic*), à poser sur les marches de la petite porte, — car les autres professeurs, malgré leur science profonde, voire le satirique Burle de Jarsal, professeur de langues *muettes*(²⁾, n'avaient jamais pu faire assister deux élèves à leurs cours³⁾; — les uns se livraient au jeu des *échelettes*(⁴⁾; les autres faisaient bondir la balle et la lançaient adroitement vers le mur d'enceinte de l'église, non sans qu'il résultât de

au collège de cette ville, où il fut nommé professeur de rhétorique. Plus tard, il devint précepteur à Lyon, professeur au collège de Beaujeu, précepteur des enfants du marquis d'Hugues, vicaire de La Motte-du-Caire. Il fut nommé curé du Caire le 17 avril 1788, et, en 1789, élu député du clergé de la sénéchaussée de Forcalquier aux États généraux et, un peu plus tard, député à la Convention. Pendant la Terreur, il se retira à La Motte-du-Caire, où il était commissaire du pouvoir exécutif. Il fut nommé professeur de grammaire générale à l'École centrale le 9 déc. 1796, avec 1.000 l. de traitement. En cette qualité, il prit part à toutes les fêtes de l'époque, prononça de nombreux discours, composa plusieurs *hymnes*, qui sont imprimés pour la plupart. Après la suppression de l'École centrale, et lors de l'organisation du collège de Gap, il en fut le premier directeur. Son *Dictionnaire des expressions vicieuses* fut couronné, en 1809, par la *Société d'Émulation*, dont il était un des membres les plus actifs. Mais ce livre ne fut imprimé qu'en 1814, après sa mort, arrivée à Gap, le 29 avril 1810. Gautier, pendant qu'il était son élève, avait recueilli son cours de *Grammaire générale*, aujourd'hui égaré ou perdu.

¹⁾ Jean-Baptiste Martin naquit à St-Eusèbe le 23 juin 1749. Il avait été vicaire de la cathédrale de Gap, avant de devenir vicaire épiscopal de M. de Cazenove, évêque constitutionnel des Hautes-Alpes. Il fut nommé, le 9 déc. 1796, professeur de mathématiques à l'École centrale. Il vivait encore le 12 juin 1801. J'ignore la date de sa mort.

²⁾ Ainsi désignait naïvement notre professeur des langues mortes une belle dame qui, depuis quelques années, habitait la ville de Gap.

³⁾ Henri Burle-Jarsal fut nommé professeur à l'École centrale le 9 déc. 1796 (*Période révolutionnaire*, p. 51). Il avait alors 44 ans.

⁴⁾ Dans son *Dictionnaire des expressions vicieuses*, M. Rolland a oublié de nous dire comment ce jeu se nommait en français.

vives disputes, assaisonnées d'épigrammes mordantes, et que, parfois même, on n'en vint aux coups et à se prendre aux cheveux : disputes qui se prolongeaient jusques au sein de la salle d'étude où l'abbé Bontoux, déployant le volumineux *Atlas* de Robert de Vaugondy¹⁾, leur montrait, sur la carte de la Palestine, le lieu où se consumma le crime d'Onam et l'inceste des filles de Loth. Les jeunes élèves, faignant de ne rien comprendre à ces actes scandaleux des anciens jours, en demandaient l'explication au professeur d'histoire, qui, avec une candeur et une simplicité patriarchale, tâchait de leur inspirer l'horreur du vice honteux d'Onam et du crime antisocial des neveux d'Abraham : sans oublier, dans sa péroration, d'insister sur la persistance de l'être pensant, et la récompense ou le châtiment réservé à l'homme, selon ses mérites, dans une autre vie, malgré la défense de Dupuis, citoyen français, qui venait d'inspecter l'École centrale et qui n'avait permis, en matière religieuse, que l'exposition de son sabéisme. Mais l'excellent professeur, s'apercevant que des sourires malins s'échangeaient entre quelques élèves, sur une question fort saugrenue qui lui était adressée par le plus malin d'entre eux, sentait revenir au galop son naturel bouillant, et accueillait la demande d'une paire de soufflets qui faisait tout rentrer dans l'ordre.

Or, le fluet jeune homme au teint pâle et aux yeux scintillans, n'était pas des derniers à se livrer à la gymnastique bruyante de la place St-Arnoux, à éguiser la poignante épigramme, à adresser la question maligne. Dans les jeux de main, comme dans les jeux d'esprit, il était presque toujours battant et, quelquefois, battu ; mais nul ne le surpassait dans les dispositions précoces, dans l'aptitude à toutes les sciences enseignées à l'École centrale ; et déjà l'on pouvait présager les succès qui l'attendaient dans le monde, au barreau, à la tribune, lorsque l'étude et le

¹⁾ Géographe du Roi, né le 24 août 1688 à Paris, où il mourut le 10 avril 1766.

temps auraient développé les heureuses dispositions qu'il montrait dès l'âge de 15 ans.

Ce jeune homme, né, le 8 avril 1782, dans la ville épiscopale de Gap, — devenue dans la suite le chef-lieu du département des Hautes-Alpes, — appartenait à l'une des familles les plus respectables de ce pays. Dans son enfance, la mort lui enleva M. [Joseph-Paul] Colomb, son père, avocat aux diverses judicatures de la ville ; mais les soins tendres et assidus de dame Julie de Taxis, sa mère et sa tutrice, sa sollicitude constante à veiller à l'éducation de son fils et à conserver intact à ses enfans le patrimoine de la famille, rendirent peu sensible, dans la suite, à Jean-Paul-Cyrus Colomb, à qui cette notice est consacrée, la perte qu'il avait éprouvée dans sa plus tendre enfance.

L'École centrale des Hautes-Alpes était encore debout, lorsque le jeune Colomb partit pour Grenoble, où il devait faire son droit. Les succès non contestés qu'il obtint à l'école de Droit de cette ville le firent rapidement passer par les divers grades, et il obtint son diplôme de licencié, le...

De retour dans sa ville natale, il y épousa, en 18... Mademoiselle [Marie-Jeanne-Françoise] Blanc, dont le père exerçait alors la première magistrature de la ville¹⁾. L'éloge de cette épouse [n'est pas à faire ici ; elle est] encore vivante dans tous les cœurs. Sa conduite fut toujours exemplaire : et soit qu'elle eût vécu aux temps où la Grèce se ruait sur l'Asie, et passait dix ans devant une ville, avant de la forcer, et employait dix autres années

¹⁾ Étienne *Blanc*, nommé maire de Gap le 21 février 1803, révoqué le 3 mai 1807. Mme Colomb est morte à Gap le 8 juil. 1856. De son mariage avec M. Colomb, elle eut deux fils et deux filles : 1^o « le vicomte Paul Colomb de Batines », bibliophile distingué (né en 1811, mort à Florence le 14 janv. 1855) ; — 2^o le « baron Jules » Colomb de Batines, conseiller à la Cour d'appel de Lyon mort à 57 ans, le 13 déc. 1870) ; — 3^o Marie-Julie-Alice, qui épousa M. Boscary et mourut le 12 août 1861 ; — 4^o Aglaé, encore vivante en 1856.

pour rentrer au sein de la patrie ; soit que, châtelaine du moyen-âge, elle eût vu son époux aller, par-delà les mers, délivrer le tombeau du Christ ; soit qu'elle eût assisté, malgré elle, aux turpitudes de la Régence ou au dévergondage du Directoire : l'exemple de Clytemnestre, des Gabrielle de Vergy, des marquises de Phalaris, ne l'eût nullement séduite, et l'on eût retrouvé la nouvelle Pénélope toujours constante et fidèle, quelque volage qu'eût pu être son époux, dans l'éloignement du foyer domestique.

A l'époque où de brillans succès, où des triomphes éclatans avaient élevé sur le trône l'illustre conquérant des temps modernes, la ville de Gap, fidèle à ses vieilles traditions, osait faire encore de l'opposition, et présentait ainsi un phénomène inoui dans les fastes de l'Empire Français. On osait y braver la puissance du magistrat qui représentait [le] superbe despote dans les Hautes-Alpes ; puissance bien autrement redoutable que celle des ministres de nos jours, et même que celle du monarque sur lequel les passions désordonnées ne cessent de déverser l'injure et la calomnie.

La société de Gap y était divisée en deux parts bien distinctes, celle de la Préfecture, et celle qui s'était donné, elle-même, un nom trivial et ridicule (*la société pantoufle*). L'une et l'autre avoit ses poètes et ses auteurs dramatiques. Sur le théâtre de la Préfecture, l'on représentait, avec le plus grand succès, à l'occasion de la paix de Tilsit, le [7 et 9 juillet 1807], l'œuvre dramatique du poète administratif, ayant pour titre : Mais le poète de l'opposition n'était pas resté oisif.

L'on applaudissait, à la même époque, au théâtre bourgeois, élevé dans la maison de Mad. P[inet] de M[anteyer], *La paix amenant le bonheur*, comédie mêlée de vaudevilles, œuvre où pétillait l'esprit, où se montrait une foule de traits comiques et, dans laquelle, joignant sa voix à la voix universelle, M. Cyrus Colomb n'avait eu garde de ne

pas offrir son grain d'encens au *premier capitaine du monde*, et de ne pas célébrer le triomphe de ses armes⁽¹⁾.

Vers ce temps là, un différent des plus graves s'était élevé entre le Préfet des Hautes-Alpes et le Maire de la ville de Gap. Le beau-père de M. Colomb, M. Étienne Blanc, qui exerçait, comme nous l'avons dit, cette dernière magistrature, croyait, dans sa correspondance avec le Préfet, ne devoir saluer ce haut fonctionnaire qu'avec *une grande considération*. M. le Préfet exigeait du *respect*, et lui renvoyait ses lettres sans réponse. Cette affaire fut portée au centre de la politesse et de la civilisation.

Le sénat mit aux voix cette affaire importante et, après un long délibéré, le ministre prescrivit le *respect* avec ou sans *considération* ; mais le magistrat municipal sortit avec honneur de la lutte en donnant sa démission plutôt que de souscrire à la décision ministérielle⁽²⁾.

L'on pense bien que M. Colomb ne resta pas étranger à ces graves débats. On lui attribuait, dans la ville et surtout à la préfecture, la persistance ou plutôt l'opiniâtreté de M. Blanc, à refuser au préfet les marques d'une déférence que l'on croyait être en rapport avec les lois sur la hiérarchie administrative. Aussi le représentant de l'Empereur le lui fit bien sentir à un bal donné par les frères francs-maçons, dans la grande salle de l'hôtel de la Préfecture, auquel M. Colomb avait été invité. L'étonnement du premier magistrat des Hautes-Alpes fut grand lorsqu'il vit M. Colomb, dans la salle du bal, prenant sa part des divertissemens de la soirée. D'abord, il lui fit dire de sortir de l'hôtel par un de ses secrétaires ; M. Colomb rit au nez du porteur de la dure missive. Alors le préfet s'adressa, sans intermédiaire, à notre jeune homme. Un

(1) *La Paix amenant le bonheur*, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, composée à l'occasion de la paix de Tilsit, par M. C... C..., de Gap, 1807, impr. de Genoux.

(2) *Mémoire justificatif pour M. Blanc, maire de Gap, contre M. Lardouette, préfet des Hautes-Alpes*. Brochure in-4°. Paris, 1807.

vif colloque s'établit entre eux, d'abord tout bas, ensuite d'une voix élevée. Une immense rumeur s'élève dans l'assemblée. Chaque bourgeois, profane obscur ou revêtu de l'auréole maçonnique, prend son épouse ou ses filles par la main ; et, dans un instant, la salle est vuide, à l'exception, toutefois, des deux antagonistes, qui restent de pied ferme, et d'une dame que le magistrat saisit au passage et avec laquelle il valse dans le désert, pour terminer honorablement la soirée.

Maintenant, il nous faut suivre M. Colomb sur un théâtre plus vaste, plus en harmonie avec ses talents, où vont se montrer les sentiments de justice et d'humanité que la nature d'une sage liberté politique avait gravés dans son cœur, et que l'éducation n'avait fait que raffermir et développer.

L'année qui suivit les petites et risibles tracasseries que nous venons de signaler, M. Colomb fut nommé juge-auditeur à la Cour d'appel de la ville d'Aix, par décret du 7 novembre 1808. Il exerça cet emploi jusques au 30 juin 1811. Quelques jours plus tard, c'est-à-dire le 1^{er} juillet de la même année, un second décret l'éleva au poste d'avocat général près la même cour ; poste qu'il ne quitta, au 31 janvier 1815, que pour passer à Marseille, en qualité de procureur du Roi près le tribunal civil de cette grande cité.

Mais, pendant le séjour qu'il avait fait dans l'ancienne métropole de la seconde Narbonaise, une grande révolution s'était opérée. La 4^e dynastie, après des succès éclatans et des revers inouïs, était tombée de toute sa hauteur. La Provence en avait poussé des hurlemens de joie, et notre jeune magistrat, cédant à l'impulsion qui lui était donnée de toutes parts, influencé peut-être encore par l'ardeur du climat et surtout par le dégoût que lui inspirait le despotisme, de quelque gloire et de quel éclat qu'il fût revêtu, célébra, avec une sorte d'ivresse, le 19 avril 1814, devant la Chambre des appels de police correctionnelle de la Cour d'Aix, le prodigieux événement qui nous

donnait la paix et nous rendait l'ancienne dynastie, avec la promesse d'une constitution libérale. Il retraça, en courant, les bienfaits dont la France était redevable à la famille des Bourbons, mais en invitant tous les bons français à l'union et à l'oubli des malheurs antérieurs, et à ne laisser dans leur cœur aucune place à la haine. Il n'eut garde (*sic*) de se livrer à ces invectives aussi cruelles qu'absurdes contre le pouvoir déchu, contre le guerrier saturé, quelques jours plus tôt, des plus fades adulations et qui, au faite des grandeurs, se voyait dans ce moment dans l'abîme de l'infortune, et réduit à emprunter un déguisement pour échapper, dans quelques communes de la Provence, aux outrages et à la mort dont le menaçait le fanatisme populaire.

Aucun écrit ne nous dévoile la conduite et les sentimens de M. Colomb, lorsque Napoléon, brisant les liens qui le retenaient à l'île d'Elbe, marcha triomphalement sur Paris et ressaisit les rênes du Gouvernement, qui lui échappèrent de nouveau après les revers de Waterloo. Sans doute que le jeune magistrat gémit en secret sur le sort que ce retour préparait à la France ; vainqueur, le guerrier devait, de nouveau, l'enlacer dans la chaîne de son despotisme ; vaincu, de nouvelles calamités devaient faire peser sur elle un joug plus humiliant encore, puisqu'il serait imposé par l'étranger.

Quoiqu'il en soit, M. Colomb, devenu éligible par suite de l'ordonnance du 15 juillet 1815, fut nommé député par le collège électoral de l'arrondissement de Gap, dont il avait été nommé président, le 14 d'août suivant, et fit partie, par conséquent, de la *Chambre introuvable* ; mais il vota toujours avec la minorité et montra, pendant toute la durée de la session, le plus noble courage. Ne démentant point son origine gapençaise et les vœux de ses commettans, il ne cessa de lutter, avec une honorable persévérance, contre les principes destructeurs de nos libertés, soutenus avec violence par l'émigration de 1789. La Charte, journellement attaquée et trop faiblement

défendue par le ministère, trouva en M. Colomb un éloquent défenseur. Sa modération fut égale à son courage, et, le 14 janvier 1816, il se déclara pour l'amnistie entière et sans exception. Il s'opposa à tous les amendemens proposés par la Commission, après avoir démontré que la Chambre ne devait être arrêtée par aucune crainte, en s'associant à une mesure dictée tout entière par l'intérêt de la France. Il déclara qu'il « *n'hésitait pas, à préférer*, « dans les circonstances où se trouvait le Royaume, *une disposition qui ne voudrait que pardonner, à une injustice qui ne saurait que punir* », et termina son discours par ces paroles prophétiques : « Que loyalement, « dès cet instant, il s'opère une transaction entre le passé « et le présent, en faveur de l'avenir ; qu'on renonce à « remuer les cendres de la Révolution, crainte d'en raviver les étincelles mal éteintes qu'elles couvrent ». Elles se ravivèrent 15 ans plus tard, pour avoir osé attenter contre les institutions franchement adoptées par la majorité des français.

Lors de la discussion relative aux donations en faveur du clergé, il combattit la proposition de M. de Castelbajac, et fit ressortir les graves inconvénients qui résulteraient du projet de la Commission, s'il était adopté ; motivant son opposition sur de hautes considérations d'économie politique et sur la sécurité que les intérêts de l'État commandaient d'inspirer aux acquéreurs des biens du clergé. Un passage de son discours fit même demander le rappel à l'ordre ; mais une seconde lecture du passage incriminé fit reconnaître que ce rappel n'était nullement mérité.

Dans la séance du 5 mars 1816, il proposa un amendement au projet de loi sur les élections ; il demandait que le renouvellement de la Chambre s'opérât en masse à la fin de la session suivante ; que l'on établit deux degrés d'élection et que l'on pût être élu à l'âge de 30 ans. Le lendemain, il s'éleva fortement contre une disposition du projet de la Commission qui donnait au Roi la faculté d'adjoindre à chaque collège électoral, quand il le jugerait

convenable, un nombre égal au dixième des membres dont serait composé le collège.

Ayant pris de nouveau la parole, le 25 avril suivant, sur la loi d'amnistie, à l'occasion d'une pétition présentée par M. Jourdan, avocat de Draguignan, qui se plaignait d'avoir été condamné, malgré l'amnistie, M. Colomb déclara « qu'étendre l'art. 5 de cette loi, c'était mettre la loyauté « du roi de France à la merci des fonctionnaires ». Il cita à l'appui de cette opinion la conduite que le ministre de la guerre (le duc de Feltre), qu'il eut toutefois la prudence de ne pas nommer, venait de tenir à l'égard du général Travot. Le mouve[me]nt électrique d'approbation qu'il venait de communiquer à une partie de l'assemblée et à tous les spectateurs, poussa M. Pardessus, ardent champion de la faction ultra-royaliste, à se lever avec véhémence et à considérer un cri d'humanité et de justice comme un cri de sédition. Il accusa M. Colomb d'avoir récité une diatribe, et prétendit que ce député, qui avait constamment honoré la Chambre par ses principes et son courage, avait cessé d'en faire partie. Au milieu de l'agitation extrême que ces débats avaient suscités, M. Colomb, avec sa vivacité native, défia M. Pardessus de répéter le mot *diatribe*, qu'il avait appliqué à son discours, et n'obtint, s'il m'en souvient, aucune réponse de la part du célèbre professeur.

Enfin, pendant la session de 1815, M. Colomb s'opposa à la lecture de la pétition des Marseillais, qui demandaient la mise en jugement du maréchal Masséna ; et, dans la discussion du budget, il parla contre les banqueroutes et se prononça pour la vente des bois de l'État, car, disait-il, ils n'appartiennent plus aux religieux qui, depuis si longtemps, ont cessé d'exister. Rendre ces bois à l'Église, c'est lui *donner* et non lui *restituer*. Dans la séance du 25 mars, il présenta des observations fort judicieuses sur les indemnités à accorder aux départements qui avoient le plus souffert par suite de l'invasion.

Aussi l'auteur de la Charte que l'on croyait alors sincère

partisan des principes qui l'avaient rendu populaire, à l'aurore de la Révolution, et - que M. Colomb venait de défendre consciencieusement à la tribune nationale, l'avait nommé premier avocat à la Cour royale de Paris, par ordonnance du 27 octobre 1815. Nous reviendrons sur les travaux que lui imposa cette charge, qu'il exerça jusques au 12 août 1830.

Il combattit la Commission qui avoit repoussé toute allocation de secours ; et, prenant pour exemple le département dont il était député, il raconta ses patriotiques infortunes et s'écria, en parlant des habitants des Hautes-Alpes : « Des places-fortes, etc. (voir le discours).

Le lendemain, il parla de la nécessité d'un fonds commun pour venir au secours des départemens dont les dépenses excédaient les revenus. Citant encore le département des Hautes-Alpes, il démontra numériquement l'impossibilité où il se trouvait de faire face à ses dépenses variables au moyen des seuls centimes qui y étaient affectés ; et son discours obtint un plein succès.

Si l'ordonnance du mois de juillet 1815 avait rendu M. Colomb éligible, celle du 5 septembre 1816, qui brisait la Chambre introuvable, et déclarait qu'aucun article de la Charte ne serait révisé, le priva de la faculté d'être réélu, puisqu'il n'avait pas atteint sa 40^e année.

En 1819, le Roi le nomma maître des requêtes au Conseil d'État, et peut-être est-ce à cette même année qu'il faut reporter sa promotion dans l'ordre royal de la Légion d'honneur, dont nous ignorons la date précise. — Mais, en 1822, M. Colomb fut de nouveau élu député par le collège de ce département, à la presque unanimité des suffrages, malgré une vive opposition de la part de l'autorité administrative et surtout du commandant militaire des Hautes-Alpes. L'on prétendait que ce nouvel élu n'avait pas l'âge requis par la loi fondamentale, bien qu'une enquête, faite suivant toutes les formes exigées par le Code civil et homologuée par le tribunal civil de Gap, eût prouvé le contraire. C'est alors que le Collège

électoral, témoin des tracasseries dont M. Colomb était l'objet, lui délivra une attestation que nous nous empressons de reproduire textuellement :

« Les membres du collège électoral », etc. (Suivent les signatures de presque tous les électeurs).

Lors de la vérification des pouvoirs, le bureau chargé de cette vérification conclut à la non-validité de l'élection des Hautes-Alpes, en se fondant, non sur le défaut d'âge, mais sur ce que, le même jour, il avait procédé à la constitution du bureau et à la nomination des deux députés.

Malgré une brillante improvisation de M. Colomb, la Chambre déclara, dans sa séance du 6 juin 1822, que les élections du département des Hautes-Alpes étaient annulées. Mais les électeurs, fidèles à leur promesse, réélurent M. Colomb le..... suivant ; et, cette fois, il put siéger sans contestation au sein de la Chambre des députés.

En 1823, 1827 et 1830, il obtint de nouveau les suffrages de la grande majorité des électeurs des Hautes-Alpes.

Il serait trop long de rapporter en détail la part que, pendant ces années, M. Colomb prit aux délibérations de la Chambre élective. Il suffira de rappeler que, le 18 avril 1823, dans son discours improvisé, il demanda, en faveur de l'industrie agricole, une diminution de la contribution foncière, et, plus particulièrement, une nouvelle répartition de cet impôt entre les départements. Ici encore on l'entendit s'appitoyer sur le sort d'un département « dont
« le malheureux habitant dispute sans cesse à l'inclémence des élémens les champs arrosés de ses sueurs ;
« d'un département qui n'est riche qu'en dévouement
« pour nos princes et pour les libertés publiques ».

Dans la séance du 11 juin de l'année suivante, il prit part à la discussion du projet de loi relatif aux pensions de retraite à accorder aux juges, et vota pour le projet de loi présenté par le ministère. Le 16 du même mois, il s'éleva avec force contre l'amendement de M. de Séguet,

qui tendait à rétablir les déclarations de grossesse, et soutint que la proposition de ce député était aussi contraire à la justice et à la morale publique qu'à l'intérêt des familles.

En cette même année 1824, il parla de nouveau sur les nécessités de l'ordre judiciaire et insista auprès du garde des sceaux pour qu'il demandât, dans la prochaine session, un supplément pour la Caisse des retraites du ministère de la justice. Lors de la discussion de la fameuse loi : le sacrilège, M. Colomb crut devoir voter en faveur du projet présenté par le ministère. C'était le 14 avril 1825. Notre député éprouvait déjà les symptômes de la cruelle maladie dont il fut atteint dans la suite ; il ne put paraître à la tribune, où M. Callemand donna lecture de son discours.

M. Colomb voyait, avec raison, dans la religion la seule base sur laquelle peut reposer la morale, le lien le plus fort et le ciment le plus durable qui pût unir l'homme à son semblable. La croyance aux vérités révélées était, à ses yeux, la première des nécessités sociales ; d'où résultait la conséquence que la Société devait prévoir et punir le sacrilège, quelle que fût la croyance du coupable, car « le voleur pourrait donc s'innocenter en disant : Je ne « crois pas à la propriété ; l'assassin, en disant : Je ne « crois que la vengeance ; le régicide même, en disant : « Je ne crois qu'à la république... Tout individu qui « devient membre d'une agrégation humaine... s'engage « par un contrat tacite, à en respecter les lois et la « croyance. S'il entreint ce pacte, il est criminel, quelle « que soit sa religion ». Et, cependant, son ancien ami, M. de Serre, avait déjà laissé échapper ce mot retentissant : « *Oui, la loi doit être athée !* ».

Enfin, pendant la session de 1829, — et c'est ici le chant du cygne, — M. Colomb en se prononçant en faveur du projet de loi relatif à l'établissement d'un service de poste dans toutes les communes du Royaume, projet qui s'est réalisé depuis la révolution de 1830, s'éleva aux plus hau-

tes considérations de l'ordre social. Il plaida la cause de ces pauvres habitans des campagnes, pour qui le moment était venu de participer aux progrès du siècle et aux établissemens utiles qu'il a enfantés, puisque, à la sueur de leur front, ils participaient également aux charges publiques. Il s'écriait : « Odieux en France, le privilège
« ne saurait y être toléré qu'en se présentant comme une
« nécessité sociale ». Puis, tournant un regard vers les Alpes, au sein desquelles ses yeux s'étaient ouverts à la lumière : « Ce bienfait sera inappréciable pour beaucoup
« de nos départemens et surtout pour celui qui daigna
« m'honorer de ses suffrages, dans lequel toute la population est disséminée en petits villages, hameaux et
« fermes isolées, et où l'âpreté du climat, le sol montagneux, le mauvais état des chemins, leur insuffisance,
« ont rendu jusqu'ici les communications si lentes et si
« difficiles... Une maladie, un de ces fâcheux accidens, si
« fréquens à la campagne, viendront-ils affliger ses habitans ? ceux-ci pourront rapidement invoquer et recevoir
« les secours de la ville... Les affections, les intérêts de
« famille recevront aussi de cette mesure une précieuse
« assistance. Ainsi, un enfant chéri aurait-il quitté le toit
« paternel pour aller tenter la fortune dans des climats
« lointains ? la voix de la Patrie l'aura-t-elle appelé sous
« les drapeaux ? il sera assuré que ses parens, sur quelques hautes montagnes, dans quelques landes isolées
« qu'ils habitent, pourront apprendre avec exactitude que
« ses affaires prospèrent, qu'il n'est pas tombé sous le
« fer de l'ennemi ; il pourra leur envoyer le fruit de ses
« économies ou recevoir le prix de leurs sueurs ».

Cette sollicitude expansive s'étendait encore à tous les malheurs individuels, soit qu'ils fussent le produit d'une fatale imprévoyance ou le résultat d'une conduite peu mesurée. Aucuns soins, aucunes démarches, aucunes sollicitations ne lui coutaient pour les prévenir ou les réparer. Quiconque s'adressait à lui, au moment où la fièvre des places avait atteint son paroxysme, était favorablement écouté, soit que l'emploi lui convint, ou qu'il

convint à l'emploi ; qu'il se trouvât au nombre de ces personnes que nous nommerions aujourd'hui *excentriques* et qui tendent à s'échapper par la tangente du cercle où fourmille le vulgaire, ou que son intelligence le plaçât parmi les *concentriques*, qui, sans façon, se rangent eux-mêmes au nombre des *incompris*.

Nous ne signalerons pas les tribulations que l'on fit éprouver à M. Colomb à l'époque qui précéda les fameuses ordonnances de juillet 1830 ; nous ne parlerons pas non plus de ce feu roulant de pamphlets, d'éloges et de satires que l'on se jetait à la tête, dans toute la France et jusques au sein de la pacifique ville de Gap ; ni de cette lettre confidentielle, vraie ou supposée, qui fut exhumée par un journaliste des cartons du ministère et par laquelle M. Colomb aurait demandé la présidence du collège électoral des Hautes-Alpes, se faisant fort, alors, de ramener à la Chambre son collègue M. Amat, dont le nom était affublé d'une épithète, qui, prise dans son sens littéral et sans mauvais commentaire, aurait parfaitement convenu au caractère de cet ancien député ; mais la raillerie ne manqua pas de s'en emparer pour la tourner en ridicule et porter ainsi la désunion dans des cœurs si bien faits pour s'entendre.

Quoiqu'il en soit, le collège fut présidé, le 24 juin 1830, par le lieutenant-général baron d'Audenaarde. M. Colomb et M. Amat furent réélus députés à une grande majorité de suffrages, et purent siéger de nouveau à la Chambre malgré les fatales ordonnances qui en avaient prononcé la dissolution avant qu'elle se fût réunie.

De retour à Gap, après la dernière révolution, M. Colomb ne prit aucune part aux nouvelles élections. Sa santé déjà fortement altérée ne fit que décliner jusques au moment où la mort vint mettre un terme aux longues et cruelles souffrances qu'il supportait avec résignation depuis bien des années. Il mourut dans sa ville natale le [19 juillet] 183[5].

TRANSACTION

Sur les droits du comte de Forcalquier et de l'Archevêque

DANS LA VILLE D'EMBRUN (1177)

In nomine sancte et individue Trinitatis notum sit hominibus omnibus quod ego P. Dei gratia Ebredunensis dictus archiepiscopus, et ego W. eadem gratia comes Forchalchariensis, volentes nos ipsos et omnes succesores nostros firmam pacem habere in perpetuum, per prudentiores et antiquiores viros tocus Ebredunensis civitatis per sacramentum scire volumus veritatem de his que ad Comitem et Archiepiscopum in Ebredunensi civitate pertinebant; hoc etiam notum sit quod ego P., archiepiscopus, et Ugo Sacrista et Hugo Bertinus, ejusdem ecclesie canonicus, et quidem alii quorum nomina inferius scripta sunt mandato domini et predecessoris nostri, Raymundi archiepiscopi, nos eadem veritatem dicere mandato utriusque predicti Guillelmi comitis et Archiepiscopi, jurejurando firmavimus. Quod quia quibusdam causis intervenientibus in diebus predecessoris nostri factum non fuit, postulante hoc postea domino nostro supradicto W., comite, totum clerum et populum et omnes qui hoc antea juraverant in unum convocavimus et omnibus juratoribus per sacramentum commonitis, habita super hoc prius diligenti examinatione, ego ipse tale testimonium in conspectu totius populi mandato omnium juratorum peribui. In primis cognovimus quod omnes Ebredunenses jurant Comiti civitatem Ebredunensem nominatim et debent ei facere hominum et fidelitatem unusquisque per se, pro possessionibus quos habent a solo Comite, vel sint in civite vel extra in Ebredunensi territorio¹. Recognovimus etiam quod Comes debet habere sua hospicia in civitate

¹ Tous les citoyens d'Embrun doivent hommage au comte.

que vulgo dicuntur albergia, que et satis certa sunt et in scriptis redacta. Predicta vero albergia potest Comes in unoquoque anno usque ad festum Omnium Sanctorum accipere, et si placuerit ei ut pretio redimantur, pro unoquoque albergio debent dari sex nummi, si vero aliter voluerit accipere procurabit hospes militem vel armigerum ejus bene et honeste, semel de carnibus, equo vero suo eminam cyvate ad solitam urbis mensuram dabit, debet et equo satis dare de feno; alia vero vice debet ei dare panem et caseum. Et si non acciperet usque ad festum Omnium Sanctorum de anno preterito non debet plus ea exigere; de subsequenti, statim poterit cum voluerit¹. Item cognovimus Comitem habere justiciam in omnibus urbis hominibus, juste tamen sicut eum decet, et cum consilis ejusdem civitatis, villicorum et prudentium virorum, et postquam proclamatio fuerit facta Comiti non debet causa postea ad Archiepiscopum venire. Eamdem vero justiciam habet Archiepiscopus et eodem modo, exceptis quibusdam paucis canonicorum hominibus qui in curia eorum tantum justiciam faciunt². De leusda ita dictum est quod in die sabbati habet Archiepiscopus dimidiam partem, in alia vero dimidia habent villici duas partes et canonici tertiam a Comite; in reliquis diebus septimane habent eam totam villicia Comite³. Turres vero et alie municiones preter turrem Archiepiscopi quam in quodam placito cum patre Comitis Archiepiscopo remansit, Comiti cum ei visum fuerit debent reddi⁴. In eodem autem

¹ Cet article règle le droit qu'à le comte de faire nourrir ses hommes et ses chevaux par les citoyens d'Embrun, le nombre et le menu des repas qu'on leur doit, l'époque ou le comte peut toucher cette redevance en nature ou en argent.

² Le comte et l'archevêque ont tous deux droit de justice sur les citoyens d'Embrun excepté sur un petit nombre qui sont justiciables du chapitre.

³ Division du droit de leyde ou d'octroi entre le comte, l'archevêque et les citoyens.

⁴ Les tours appartiennent au comte sauf la tour archiepiscopale ou Tour-brune.

placito nominatim et expressim inter Comitem et Archiepiscopum convenit quod deinceps ab illo placito nullas omnino possessiones intra civitatem vel extra, Archiepiscopus sine voluntate Comitis acquireret, quod si aliter fieret, in voluntate Comitis postea debent esse possessiones illas Archiepiscopo in feudum relinquere vel recuperare¹. Recognitum etiam fuit quod Prepositus Ebreduni debet facere fidelitatem et hominium Comiti². Dictum est etiam quod Ebredunenses hominum et fidelitatem faciunt Archiepiscopo. Hujus autem rei testes sunt predicti clerici qui juraverunt; Raymundus, miles de Ebreduno; P. Agni; P. Papia; P. Ugo; P. Villelmus, omnes ets, milites; burgenses vero Brunellus Grassa, Ildefossusi Boimundus Rollandi; Stephanus, cambiator, Stephanus Juliani, omnes isti testes sunt et juraverunt. Testis est etiam clerus et populus Ebredunensis qui convocati ante ecclesiam sancte Marie in platea, huic testimonio interfuerunt. Testis etiam et P. Grossus, prepositus Forcharchariensis, qui mandato Comitis et Archiepiscopi hanc cartam dictavit. B. de Sancto Maximino, W. Cornuti, W. de Fontiana et quidam alii qui cum Comite venerant. Hanc autem cartam per alphabetum divisam ut auctoritatem haberet in perpetuum ego W., comes, et ego P. archiepiscopus, sigillis nostris utrique sigillari precipimus. Facta carta est anno ab incarnatione domini M° C. LXX° VII°³.

¹ L'archevêque ne pourra acquérir ni dans ni hors la ville aucune possession sans l'autorisation du Comte.

² Le prévôt du Chapitre doit faire hommage au Comte.

³ Charte originale, archives des Bouches-du-Rhône, B, 288. Un sceau du comte y est suspendu.

CHARTRE DE DONATION

DE LA TERRE DE St-LAURENT-DU-CROS

par Henri de Montbrand au Chapitre de Gap

(1220).

La terre de St-Laurent-du-Cros appartenait en 1789 au chapitre de Gap, mais l'origine de cette seigneurie n'était pas connue. Voici la transcription de la charte originale de Henri de Montbrand qui la vend au chapitre.

In nomine sancte et individue Trinitatis, noscant presentes et posterii quod ego Henricus de Montebrando, pro redemptione anime mee et animarum parentum meorum, donavi inter vivos et concessi, prout melius et sanius potest intelligi, ecclesie Vapincensis et canonicis ejus dem ecclesie, perpetuo habendum et possidendum, omne jus quod habebam vel habere consuebam in parrochia Sancti Laurencii de Croso, homines, stilos, exactiones, tallias, servitia, gachas, civatas, pascua, quousque territorium Buissardi ex parte Sancti Laurencii protenditur, cavalgatas quas nomine Comitis vel meo nomine exigebam, calfagium similiter, predictae ecclesie concedendo eorum aut hominibus sub parrochia Sancti Laurencii comorantibus; calfagium concedo eo modo quo habent homines mei in nemoribus meis, remittendo exactionem duorum sestariorum vini quos a dictis canonicis nomine calfagii exigebam, clausura castri de Buissart, et generaliter quicquid juris in hominibus de parochia Sancti Laurencii et in possessionibus citra Dravi habebam; retentis michi feudis G. Galvanni, Lombardi de Laia, Poncii de Sparro et nepotum suorum et Raimundi de Petra, pratis, nemoribus et issardis que infra nemora continentur, omnia alia feuda citra Dravi donando eidem ecclesie concedo. Hoc est pretereundum quod dicta ecclesia intuitu dicte donationis in

ejus aniversario se obligavit post mortem dicti Henrici, refectorium plenarie procurare remanentibus tum temporis livratione paterna. Preterea quia natura exigit ut beneficientes remunerationem accipiant, donavit dicto Henrico mille et octingentos solidos viennensium, quam pecuniam fuisse sibi numeratam in solidum confessus est. Renunciando omni repeticioni et omni renunciacioni et generaliter et specialiter omni auxilio, si quod sibi de jure competere posset. Dictus vero He. universa supradicta et singula jurisjurando interposito, confirmavit et per stipulacionem se promisit omnia supradicta firmiter observare. Testes ad hoc vocati venerunt isti quorum nomina sunt subscripta : magister St. Johannis, de Asperis, Jacappellanus, Rollandus, presbiter, Peregrinus, clericus, Durandus de Queto, St. Calandra, Johannes Anenera, L. de Mota, P. de Ponte, Bontos, clericus, W. Ramanzi et filii ejus W. et Rainaudus, P. Maurelli, P. Boneti, miles, R. Bertrandi, W. Odonis, Malusvicinus, W. Utus, presbiter de Columbis, W. de Montebonodo, Bonifacius Nicolay, Arnaudus, Ar. Aimerici, Ar. Serreti et frater ejus P. Actum est hoc in civitate Vapinci, in refectorio canonicorum, anno incarnationis, domini M^o CC^o XX^o, indictione octava, in festo sancti Bartholomei, apostoli¹, vacante imperio, scilicet Frederico rege Alamanico². Ne autem in posterum in hiis pre nonominatis possit aliquid ab aliquo removeri, ego prenominate Henricus presentem paginam fieri jussi et sigillo meo et sigillo domini W. episcopi, et sigillo Capituli, in testimonium roborari. Ego G. de Bona³, notarius domini W. episcopi, huic facto interfui et rogatus hanc cartam scripsi, pontificatus domini W. d'Esclapo anno primo⁴.

¹ Le 24 août.

² Othon IV était mort en 1218, Frédéric II empereur de fait ne fut couronné à Rome qu'en novembre 1220.

³ Ancêtre du connétable de Lesdiguières.

⁴ Arch. de l'Isère, B, 2992.

NÉCROLOGIE

M. LE CHANOINE ZÉPHYRIN BLANCHARD

M. le chanoine Zéphyrin Blanchard est né à Chantemerle le 26 août 1812. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études au Petit Séminaire d'Embrun et au Grand Séminaire de Gap.

Il n'est pas douteux que l'abbé Blanchard subit, de bonne heure, une influence décisive : celle de Mgr Arbaud qui occupait alors le siège de Gap rétabli depuis peu, et qui exerçait sur les séminaristes le triple ascendant du caractère, du talent et de la vertu. Le jeune Zéphyrin Blanchard le prit pour modèle. Il devait plus tard écrire sa vie avec une piété toute filiale.

Ordonné prêtre le 19 juin 1836, M. Blanchard fut nommé curé de Molines en Queyras (1836), puis vicaire de Briançon (1838).

Mais il était réservé à de plus hautes fonctions. Sa modestie en toutes choses, le réel plaisir qu'il prenait à s'effacer, le trop peu de cas qu'il faisait, à chaque occasion, de ses propres lumières, rien ne put empêcher ses supérieurs, qui le connaissaient bien, de le placer là où il pouvait faire une œuvre utile.

C'est ainsi qu'en 1842 il fut mis à la tête du Petit Séminaire d'Embrun, qu'il devait quitter deux ans après (19 novembre 1844), pour venir enseigner l'Écriture sainte au Grand Séminaire de Gap. Cet enseignement développa son goût pour l'érudition religieuse, l'habitua à la précision et à la netteté dans les recherches. Sa science toujours unie à la foi et à la charité, n'avait rien d'agressif. Il aimait à se dire l'élève des Bénédictins¹. Sans prétendre le moins du monde approcher de ces maîtres incom-

¹ « J'ai travaillé en bénédictin » (*Vie de Mgr Arbaud*, p. VIII.)

parables, il avait comme eux l'affirmation calme et douce, la probité intellectuelle, et il prenait pour règle cette phrase de Mabillon :

« *Debet historicus, si candidus sit, certa ut certa, falsa ut falsa, dubia ut dubia tradere* »¹.

M. Zéphyrin Blanchard fut ensuite nommé Supérieur des missionnaires de N.-D. du Laus (10 août 1851). Il devait occuper ces fonctions pendant plus de vingt ans. Il dirigea avec sagesse les intérêts de toute nature qui se rattachent à ce sanctuaire fréquenté. L'Établissement reçut des améliorations matérielles; une route carrossable fut construite sur l'initiative de M. Blanchard; ce fut également sous son administration que s'éleva la gracieuse chapelle du Précieux Sang. Enfin, c'est pendant ce temps qu'eut lieu le couronnement de N.-D. du Laus par Mgr. Dépery au nom de Pie IX, et que commença le procès de canonisation de la V. S^r Benoite dont M. Blanchard fut le premier postulateur.

Il est vraisemblable que ce long séjour à N.-D. du Laus imprima au caractère de M. Blanchard, sinon une direction nouvelle, du moins une forte empreinte. Sa simplicité et sa modestie étaient d'ailleurs en parfaite harmonie avec ce coin retiré des Alpes, ce petit vallon à mi-côte où la vue, bornée par un horizon rapproché, est sans cesse ramenée sur le paysage environnant. Là, tout respire l'intimité, jusqu'au petit peuple qui habite autour du Sanctuaire et qui vient, chaque soir, entendre une parole simple, pénétrante, apostolique. Cette existence à demi monastique dut laisser dans l'âme de M. Blanchard des traces ineffaçables. Aussi éprouve-t-il pour le Laus une affection particulière. C'est là qu'en 1887 il viendra prendre son bâton de pèlerin². C'est pour le Laus qu'il aurait voulu que fût donnée la croix de Jérusalem³.

En 1872, M. Blanchard fut nommé Supérieur du Grand

¹ V. *Bull. Soc. l'Ét.*, 1890, p. 101.

² « J'ai pris le bâton de pèlerin dans le sanctuaire de Notre-Dame du Laus (*Visite aux Lieux Saints*, 1^{re} éd. p. 27.)

³ *Visite aux Lieux Saints*, 1^{re} éd. p. 169.

Séminaire de Gap. Il s'occupa très activement de l'amélioration matérielle de cet établissement, qui fut une des grandes préoccupations des dernières années de sa vie.

Il fut ensuite appelé aux fonctions de vicaire général (2 août 1881) qu'il exerça jusqu'au 8 avril 1883. A cette date, il fut nommé chanoine titulaire de la cathédrale avec le titre de vicaire général honoraire.

M. Blanchard remplissait tous ses devoirs avec une scrupuleuse exactitude. Mais grâce à son esprit méthodique et à la sévère discipline qu'il s'était imposée, il trouva toujours des loisirs pour ses études personnelles.

Il n'a publié que deux ouvrages assez courts¹ ; mais il laisse beaucoup de notes. Je me souviens encore de son geste, au cours de la dernière visite que j'ai eu l'honneur de lui faire en compagnie d'un de nos collègues de la *Société d'Études* : il nous montra, avec la satisfaction d'une tâche accomplie, le tiroir qui contenait ses papiers fort nombreux et, à coup sûr, très intéressants.

Quand il publia son premier ouvrage², il avait 76 ans. Encore cette *relation* dut-elle le jour aux circonstances plutôt qu'à une résolution de son auteur. Elle parut d'abord dans les *Annales du diocèse de Gap*³, à la demande expresse de Mgr. Gouzot, qui vint recevoir M. Blanchard à la gare, à son retour de Terre-Sainte. Comme toujours, M. Blanchard obéit avec promptitude et simplicité. Il donna, sans la moindre prétention littéraire⁴, des notes précises et substantielles sur les Lieux qu'il avait visités. Bien qu'avec sa modestie ordinaire il fasse beaucoup de citations, il y a dans son ouvrage, une note bien personnelle. A côté des traits d'une naïveté charmante, c'est la foi ardente et simple de l'au-

¹ M. Blanchard a collaboré à l'histoire de N.-D.-du Laus.

² *Visite aux Lieux Saints en 1887. — Relation du VI^e pèlerinage de pénitence à Jérusalem.* 1 vol. in-8 de xv-165 pp. Gap, Richaud 1888. Une 2^e édition de cet ouvrage a été publiée en petit format.

³ *Visite aux Lieux Saints*, p. xiv.

⁴ M. Blanchard jugeait trop sévèrement son style. V. sur ce point *Bull. Soc. d'Ét.* 1896 4^e trim. p. 355).

teur qui s'affirme à chaque page. Cette foi se traduit par un enthousiasme discret, qui jaillit parfois sous la forme d'une brève exclamation et qui justifie l'épigraphe significative du livre : *Vidi terram sanctam* !

Le second et dernier ouvrage de M. Blanchard (*Vie de Mgr Arbaud*¹) renferme les mêmes qualités que le premier : une consciencieuse exactitude, une modestie qui s'efface toujours devant son modèle, en même temps qu'une grande pénétration à deviner le fond de cette belle âme que fut Mgr Arbaud. Une admiration enthousiaste et un accent très personnel soutiennent ici encore la plume toujours ferme d'un écrivain plus qu'octogénaire².

M. Blanchard vit avec le plus grand plaisir la création de la *Société d'Études*. Il ne craignit pas, dès l'origine, de souscrire comme membre fondateur. Il avait confiance dans le succès. Il nous disait plus tard, avec bonhomie, qu'il avait fait là une bonne spéculation.

Il fit plus encore. Dès la seconde réunion, qui eut lieu le 16 novembre 1891, il donna, avec l'autorité qui s'attachait à sa personne, des *conseils* pleins de sagesse et d'élévation. Il voulait que la Société prit pour devise ces paroles d'un sage de l'Orient du VI^e siècle avant J.-C. : « *Pacem et veritatem diligite* »³.

Le 6 juin 1889, M. Blanchard fut élu vice-président de la Société. Il reprit, à cette occasion, ses anciennes recommandations qui reçurent un éclatant hommage de l'adhésion de M. le Président⁴. Enfin, le 5 décembre 1889, M. Blanchard fut appelé à la présidence de la Société « en remplacement de M. Lemaitre, désigné par le sort pour commencer le roulement annuel du Président et des vice-Présidents »⁵.

¹ 1 vol. in-8° de xi-163 pp. Gap, Richaud, 1896.

² Pour plus amples renseignements sur cet ouvrage, V. *Bull. Soc. d'Ét.* 1896, 4^e trim. pages 351-355.

³ *Bull. Soc. d'Ét.* 1882, p. 49.

⁴ *Bull. Soc. d'Ét.* 1889, p. 271.

⁵ *Bull. Soc. d'Ét.* 1890.

Son grand âge ne permit malheureusement pas à M. Blanchard d'arriver au terme de son mandat. Au commencement de sa troisième année de présidence, il donna sa démission qu'on fut pour ainsi dire forcé d'accepter, sur ses instances réitérées¹.

Dès lors il se consacra exclusivement à ses obligations de chanoine et à la composition de son ouvrage sur Mgr Arbaud, qui devait être son testament littéraire.

M. Z. Blanchard est mort le 26 juillet 1897 à l'âge de 84 ans 11 mois. Ses funérailles, simples comme sa vie, ont été suivies par un cortège sympathique. Sa dépouille mortelle repose à N.-D.-du-Laus. .

¹ *Bull. Soc. d'Ét.* 1892, p. 182.

BIBLIOGRAPHIE

(Les ouvrages offerts à la Société sont numérotés).

111. — **Les Codices de la Catedral de Tortosa** por el D^r D. Ramon. O. Callaghan, brochure in-8°. Tortosa 1897.

112. — **Pièces rares** relatives à l'histoire de Compiègne, publiées par la Société historique de Compiègne. Brochure in-8°.

113. — **L'alimentation à Compiègne** : Les pâtisseries, par M. A. Bazin ; Les Bouchers, par MM. Bazin et E. Mauprivez, membres de la Société historique de Compiègne. Brochure in-8°, 1897.

114. — **Rapport sur les archives des Hautes-Alpes en 1896-1897** par P. Guillaume. (Gap, Vollaire 1897).

115. — **Annales des Alpes**, recueil périodique des archives des Hautes-Alpes ; 1^{re} année, 1^{re} livraison, juillet-août 1897 (Gap, L. Jean et Peyrot, 1897).

116. — **Congrès des Sociétés savantes**, discours prononcés à la séance du Congrès le samedi 24 avril 1897 par MM. Ernest Babelon et Alfred Rambaud (Paris, imprimerie nationale, 1897).

117. — **Les excursions dans les Hautes-Alpes**, conférence faite à l'Hôtel-de-Ville de Grenoble le 12 avril 1897 par F.-N. Nicollet (Gap, L. Jean et Peyrot, 1897).

118. — **Études sur les patois du midi de la France** (origine des noms géographiques de notre région, recherches étymologiques, étymologie des noms

de lieu tirée de la racine *Bord*), par F.-N. Nicollet (Gap, L. Jean et Peyrot, 1897).

— **La France charitable et prévoyante**, tableau des œuvres et institutions du département des Hautes-Alpes, publié par les soins de l'Office central des œuvres de bienfaisance ; Paris Plon, Nourrit et Cie, 1896, in-8°, 8 pages (par J. Roman).

3° Périodiques publiés en province et aux colonies.

Revue de Saintonge et d'Aunis : — xvii^e volume : 4^e livraison : 1^{er} juillet 1897 ; 5^e livraison : 1^{er} septembre 1897.

Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France ;
série in-8°, 19.

Procès-verbaux, rapports et communications diverses
de la Société historique de Compiègne : v. 1896.

Bulletin de la commission archéologique de Narbonne :
année 1897, 2^e semestre.

Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest : 2^e série,
tome ix ; 1^{er} trimestre de 1897.

Bulletin de la Société de Borda ; Dax (Landes) 22^e année,
2^e trimestre 1897.

Bulletin de la Société nivernaise ; 3^e série, tome vii^e, xvii^e
volume, 2^e fascicule.

Bulletin de la Société languedocienne de géographie ;
20^e année ; tome xx, 2^e trimestre 1897.

Bulletin de la Société d'agriculture du département de la
Lozère ; tome XLIX, 1897, juin, juillet.

Revue Tunisienne, Organe de l'institut de Carthage ; 4^e
année, n° 15, juillet 1897.

Bulletin de la Société des amis des sciences et arts de
Rochechouart ; tome vii, n° II.

Académie d'Hippone, Bône (Algérie) ; bulletin n° 2,
1897.

Mémoires de la Société historique et littéraire du Cher
(1897), 4^e série, 12^e volume.

Bulletin de la Société historique et archéologique du
Périgord ; tome xxiv, 4^e livraison, juillet-août 1897.

Bulletin de la Société agricole des Pyrénées-Orientales ;
38^e volume, 1897.

Revue des Langues Romanes, 4^e série, tome x^e (tome XL
de la collection) n° 78, juillet-août 1897.

Mémoire de la Société d'Emulation de Roubaix ; 3^e série, tome III, (1895-1896). Tome IV ; (1896-1897). *Bulletin*.

Annales de l'Académie de Macon ; 3^e série, tome I, 1896.

Mémoire de la Société Bourguignone de Géographie et d'histoire, tome XIII, 1897.

4. Périodiques publiés à l'Étranger.

Archivio storico lombardo ; giornale della società storica lombarda, serie terza, fasc. XIV, 30 juin 1897.

Bulletin de Société Neuchateloise de géographie, tome IX, 1896-1897.

Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève ; tome 1^{er}, livraison 5.

Mémoires et documents publiés par la société d'histoire et d'archéologie de Genève ; 2^e série, tome 6, tome 7.

Rivista storica italiana ; vol. II, fasc. 4, juillet-août 1897.



LA BIBLIOTHÈQUE DE GAP

PAR M. A. DUMAS.

(Suite et fin)

III.

LES SUCCESSEURS DE THÉODORE GAUTIER. — ASSAUD ET
SES SUCCESSEURS. — L'ADMINISTRATION ACTUELLE.

A la mort de Théodore Gautier, il ne fut pas difficile de lui trouver un successeur parmi les hommes distingués et amis des lettres que possédait le pays. On nomma bibliothécaire Albert Roubaud qui, aux termes de l'arrêté, réunissait « le zèle, la capacité et l'amour de l'ordre et de l'étude que réclame surtout cet emploi essentiellement gratuit et honorifique »¹. C'était, au dire de ceux qui l'ont connu, un des hommes les plus instruits de ce pays.

Pour des motifs que nous n'avons pu découvrir, il donna sa démission au bout de quelques mois seulement. Sous sa courte administration et celle de son successeur Alexandre Gaduel², la bibliothèque fonctionna et s'accrut d'une manière régulière, sans que rien de particulier mérite d'être signalé.

Le 28 mai 1852, Clément Amat fut nommé Conservateur³ de la bibliothèque. « M. Amat s'intéressait vivement à l'histoire du département des Hautes-Alpes ; sa bibliothèque spéciale sur cette région était tout à fait remarquable et n'avait pas de rivale. Il possédait en outre une très

¹ Arrêté du 13 janvier 1847.

Nommé le 1^{er} juin 1847.

³ C'est ainsi qu'on désigna désormais celui qui avait la direction de l'établissement ; son subordonné fut souvent appelé bibliothécaire.

curieuse collection de manuscrits. M. Amat avait beaucoup écrit, mais ne considérait jamais ses essais comme définitifs, il a peu publié. Quelques articles dans le bulletin de la *Société d'Agriculture*, dans le nôtre un travail sur une charte inédite de Gap du XII^e siècle; une bibliographie du département des Hautes-Alpes, malheureusement inachevée, sont, avec le souvenir d'un homme d'une rare honnêteté, aimable, instruit et conciliant, tout ce qui reste de lui » ¹.

Clément Amat continua les bonnes traditions de ses prédécesseurs. De plus, il fit à la bibliothèque des dons considérables d'ouvrages. Grâce à ses relations, il obtint du ministère des envois nombreux et importants. Enfin, par son influence dans la Commission de la Bibliothèque, il put diriger selon ses vues, les achats annuels de la ville.

Son mérite principal fut d'orienter les acquisitions dans un sens particulier, celui de l'érudition. Sans doute, la Bibliothèque n'était pas complètement dépourvue d'ouvrages de ce genre. Il s'en était glissé quelques-uns dans les envois du Gouvernement. On en trouvait surtout un certain nombre dans la bibliothèque Fine et dans le fonds ecclésiastique provenant d'anciens couvents. Mais nous avons vu Théodore Gautier, malgré son goût très vif pour l'histoire, plus préoccupé de littérature que d'archéologie. La science historique, cependant, requiert des procédés d'investigation qui dépassent la pure littérature. La connaissance du passé est affaire, avant tout, d'exactitude et de précision.

Clément Amat donna une impulsion qui fut heureuse, et, soit sous son administration proprement dite, soit dans les années qui la suivirent, on acquit des ouvrages qui sont de véritables instruments de travail, tels que :

Ordonnances des roys de France de la troisième race, 16 vol. et une table in-f^o.

¹ *Bulletin de la Soc. d'Ét.*, 1895, p. 188.

Du Cange : *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, 6 vol. in-f^o.

Montfaucon : *L'antiquité expliquée*, 15 volumes in-folio, formant, selon l'expression d'Étienne Mathieu, *un véritable musée*.

Histoire littéraire de la France, commencée par les Religieux Bénédictins et continuée par les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 24 volumes, ...etc., etc.¹.

Une autre amélioration d'ordre matériel fut réalisée sous l'administration de Clément Amat, et sur son initiative.

Le local de la maison Gérard était devenu beaucoup trop étroit. On était obligé d'entasser confusément les volumes. De plus, il existait, dans ce même local, huit ménages. Clément Amat qui avait signalé ces inconvénients dans son rapport du 9 novembre 1851, et n'avait obtenu, à cette date, aucune solution, fut plus heureux en 1854. La Commission spéciale dont il fut nommé président², proposa le transfert de la Bibliothèque dans la maison Céaly au 1^{er} étage ; et le Maire fut autorisé à passer un bail de dix ans, à 600 francs, à partir du 1^{er} mars 1855. On vota un crédit de 720 francs, savoir : 220 francs pour le rétablissement des lieux dans la maison Gérard et 500 francs pour frais d'établissement à la maison Céaly.

Ajoutons, pour n'avoir plus à y revenir, que ce bail fut renouvelé, mais au prix de 800 francs, en février 1865. Enfin, le 4 mars 1866, la ville décide l'acquisition de la maison Céaly, et la Bibliothèque transportée au deuxième

¹ Le Comité d'inspection, tout en faisant sa part, encore assez large, à l'actualité et à la littérature, est revenu depuis quelque temps aux idées qui l'avaient guidé à cette époque. On a acheté des ouvrages tels que : Bouché-Leclercq : *Manuel des institutions romaines*. — Decharme : *Mythologie de la Grèce antique*. — *Histoire de la langue et de la littérature française* (rédigée par des savants spéciaux,) etc.

² Le 12 novembre 1854.

étage, se trouvera de ce fait, installée dans un ^{sal.} local spacieux, indépendant, commode, très peu exposé aux risques d'incendie¹, pouvant suffire aux besoins de nombreuses années.

En raison de ses fréquentes absences, Clément Amat dut résigner ses fonctions de Conservateur, qu'il avait marquées d'une empreinte bien personnelle, malgré le peu de temps qu'il les exerça.

Il fut remplacé le 15 septembre 1858², par Clément Faure, adjoint au Maire, qui, du reste, remplissait déjà les fonctions de Conservateur-adjoint.

Faure est resté titulaire de cette charge jusqu'à sa mort arrivée le 15 juillet 1895.

Il convient d'ajouter toutefois, que fixé en Algérie pendant les dernières années de sa vie, il n'était plus conservateur que de nom.

Mais pendant le temps encore très long (trente-trois ans) où il fut Conservateur effectif, il dirigea l'établissement avec compétence, et l'enrichit de ses dons personnels (plusieurs centaines de volumes). Enfin son administration fut marquée par des améliorations importantes, au premier rang desquelles il faut placer la rédaction de catalogues.

Mais comme cette rédaction est l'œuvre d'Assaud, il convient de consacrer à ce très méritant sous-bibliothécaire quelques pages de cette notice.

Je n'ai connu personnellement Assaud que vers la fin de sa vie, en 1883-1884. Je l'aperçois encore très distinctement, ce petit homme d'assez forte encolure, au visage plissé, au front ridé, les joues un peu pendantes. Je me le figure volontiers assis à son petit bureau près de la fenê-

¹ Assaud. *Statistique de 1877*. Pourtant, en raison des feux qu'on allume au 1^{er} étage, et au rez-de-chaussée, la bibliothèque n'est pas à l'abri de tout danger.

² Par le même arrêté, le Dr Eugène Blanc fut nommé Conservateur du Cabinet géologique et minéralogique.

tre, par un jour de neige épaisse. Son vêtement sombre et son profil gris et sévère, tranchaient avec la blancheur uniforme des toits que l'on apercevait à travers la vitre et sur lesquels se projetait sa silhouette.

Dans le répit que lui laissaient les lecteurs, il lisait assidûment, dévotement, quelque vieux livre, de préférence un livre religieux¹. A l'entrée d'un nouveau lecteur, il faisait glisser ses lunettes, comme font les vieillards quand ils veulent voir d'un peu plus loin, puis il se levait pour aller chercher le livre désiré, et revenait ponctuellement continuer sa lecture interrompue.

Depuis vingt-cinq ans² qu'il alternait ainsi l'emploi de ses séances, il avait acquis une régularité presque automatique. Avec son air à la fois d'ouvrier³ et de chanoine, on ne savait s'il était chargé d'une besogne surtout matérielle, ou s'il avait vraiment la direction intellectuelle et morale de l'établissement. Il est vrai que son âge et les services qu'il avait rendus autorisaient bien cette inoffensive prétention.

Assaud se faisait de ses devoirs une idée sérieuse et même austère. Lui seul, avec un soin jaloux, pénétrait dans les salles autres que la salle de lecture. Il était également d'une rigueur impitoyable pour toutes les demandes non justifiées, et si quelque lecteur encore

¹ Parfois aussi, il s'essayait à écrire. On trouve dans les papiers de la Bibliothèque une page de prose qui semble le commencement d'un ouvrage. Il y a aussi quelques vers riches de sentiment, mais pauvres de rime.

² Il avait été nommé sous-bibliothécaire le 17 octobre 1859.

³ Il était relieur de son état. Son atelier qui porte encore son enseigne, faisait l'angle de la *rue de Provence* et de l'*Impasse du Muzéum*. Il reliait les ouvrages de la Bibliothèque aussitôt qu'ils en avaient besoin. Un crédit de 100 francs par an était affecté à cet objet. A une certaine époque, Assaud, offrit en échange d'une augmentation d'appointements, de cesser son métier et de consacrer plus de temps au service de la Bibliothèque. Sa demande ne fut pas acceptée. Disons, à cette occasion, que son traitement, d'abord de 600 francs, fut porté successivement à 700, 800, 1.000, 1.200 (y compris l'allocation pour la bibliothèque cantonale).

éphèbe sollicitait des ouvrages qui n'étaient pas de son âge, il opposait, dans son calme un peu sévère, une fin de non-recevoir qui n'encourageait pas la récidive.

Assaud tenait avec beaucoup d'exactitude et beaucoup d'ordre les écritures de la Bibliothèque. Les nombreux manuscrits qu'il a laissés en témoignent. Il répondait à tous les questionnaires qui lui étaient soumis et faisait de loin en loin l'inventaire des volumes.

Mais outre cette besogne en quelque sorte courante, il a entrepris et presque mené à bonne fin la rédaction de deux catalogues : l'un méthodique par ordre de matières, l'autre alphabétique par noms d'auteurs¹.

Ce travail de longue haleine a été fait gratuitement, bien qu'il ne fût pas strictement exigible du bibliothécaire. Il a demandé, comme on pense bien, beaucoup de temps, des soins intelligents, des connaissances bibliographiques longues à acquérir pour un homme de l'instruction d'Assaud, pour cet esprit minutieux et ce tempérament un peu lent.

Il y a lieu de rechercher quelle est la valeur exacte de ces deux catalogues, d'abord pour rendre justice à leur

¹ Ces derniers temps, en procédant à l'inventaire, on a retrouvé au fond d'un placard deux anciens catalogues méthodiques, l'un de la main de Théodore Gautier, ne comprenant que 903 ouvrages (la bibliothèque Fine était cataloguée à part), l'autre rédigé sans doute par les sous-bibliothécaires, et tenu à jour jusque vers 1856. Ces deux catalogues sont assez rudimentaires sous le rapport des références et des indications bibliographiques ; mais ils sont précieux en ce qu'ils mentionnent l'origine des ouvrages avec la date d'entrée. C'était donc un *Catalogue tenant lieu de main-courante* qui était tenu sous Théodore Gautier et non une simple main-courante comme je l'ai dit (page 81). Ces deux catalogues permettent aussi de préciser exactement l'importance des dons du gouvernement sous la même administration de Théodore Gautier : de 1831 à 1846, la Bibliothèque reçut de l'État environ 400 volumes, soit quelque 25 volumes par an. A partir du 15 juin 1856, on tint à jour une véritable main-courante régulièrement continuée par les sous-bibliothécaires qui se sont succédé depuis. Elle forme deux registres complets, Le 3^e a été commencé le 1^{er} janvier 1891

auteur, ensuite pour dégager impartialement la responsabilité de ses successeurs.

1° Le *catalogue méthodique* comprend un grand registre principal de 948 pages et un registre supplémentaire de 683 pages. Les pages du registre principal sont divisées en 5 colonnes de la manière suivante :

N° D'ORDRE	NUMÉRO des ouvrages		NOMBRE de volumes	OBSERVATIONS

.....

Celles du supplément portent des rubriques un peu différentes :

NUMÉRO des ouvrages	CHAPITRE §	NOMBRE de volumes	INDICATION		OBSERVATIONS
			du compartiment	du rayon	

.....

La plus grande colonne (la troisième dans le registre principal et la deuxième dans le supplément) contient le titre de l'ouvrage et toutes les indications usitées en la matière. Assaud a rempli à la perfection cette tâche fort méritante. Le nombre de volumes est également exactement indiqué dans la colonne qui suit. La dernière colonne (observations) mentionne presque toujours l'origine de l'ouvrage (donné par le gouvernement, donné par M. X..., acheté par la ville, bibliothèque de la Préfecture, bibliothèque Fine, etc.).

Si ces trois colonnes sont à peu près irréprochables,

j'approuverai moins la façon dont les autres ont été remplies. Passons sur le numéro d'ordre du registre principal, qui indique combien il y a de volumes dans chaque matière. Mais comment Assaud n'a-t-il pas vu l'inconvénient de son numérotage des ouvrages¹. Au lieu d'un numéro unique ou de deux ou trois séries parfaitement distinctes, les volumes, dans son catalogue, sont répartis entre un nombre indéterminé de séries; de sorte que le même numéro est répété plusieurs fois, sans être le moins du monde accompagné d'une indication pour marquer la série. Ainsi, pour citer un exemple, le n° 68 est donné à la fois au recueil de Marculf (*Marculfi monachi, aliorumque auctorum formulæ veteres*, etc.²) et au *Guide du fermier*³).

Assaud a voulu sans doute utiliser la disposition des volumes telle qu'il l'a trouvée; il a voulu aussi faire concorder son registre avec les étiquettes qui certainement étaient déjà collées au dos des volumes. Il faut ajouter enfin que sa grande pratique de la bibliothèque et son heureuse mémoire lui faisaient trouver facilement tous les ouvrages qu'on lui demandait.

Mais ces lacunes et ces imperfections, que j'ai tenu à faire ressortir, ne doivent pas faire perdre de vue le mérite foncier du travail d'Assaud, auquel, tout dernièrement encore, M. l'Inspecteur général des bibliothèques a rendu un éclatant hommage⁴.

2° Quant au *Catalogue alphabétique*, comme ce n'est en réalité qu'un simple répertoire et qu'il renvoie pour les références au catalogue méthodique, il ne présente

¹ Un certain nombre d'ouvrages ne portent même aucun numéro.

² *Catal. méth.* p. 52.

³ *Catal. méth.* p. 279.

⁴ Les volumes étaient sans doute classés d'après leur origine : *Bibliothèque Fine, Bibliothèque de la Préfecture, Bibliothèque du Collège*, etc. Tant que dura cette disposition, on pouvait s'y retrouver malgré tout ce qu'elle avait d'artificiel et de compliqué.

⁵ Rapport de M. D. Martin du 30 juillet 1897.

naturellement pas les lacunes du registre précédent. Il a fini même peu à peu par le supplanter, par être consulté à peu près exclusivement. On y a ajouté alors quelques brèves indications pour certains ouvrages moins demandés. Pour les ouvrages courants, les bibliothécaires se sont de plus en plus reposés sur leur mémoire.

Pendant les vingt-cinq ans qu'Assaud a été chargé de la bibliothèque, comme pendant les années qui avaient suivi la mort de Théodore Gautier, les accroissements ont été considérables. Les dons du gouvernement sont devenus de plus en plus réguliers et importants. A ces dons, sont venus s'ajouter ceux de généreux particuliers¹. En 1880, la Préfecture a donné une collection de rapports et de périodiques, dont la liste rédigée par Assaud, occupe huit pages de très grand format sur deux colonnes. Quant aux achats de la ville, ils paraissent avoir eu lieu très régulièrement : le crédit affecté à cet objet était alors sans doute le même qu'aujourd'hui (200 francs). Grâce à toutes ces acquisitions, la Bibliothèque qui à la mort de Théodore Gautier (1846), comptait un peu moins de 6.000 volumes, en avait environ 15.000 à la mort d'Assaud (12 décembre 1884)².

Ce fut également sous l'administration d'Assaud qu'eut lieu la création d'une bibliothèque populaire. Cette heureuse initiative fait le plus grand honneur à la municipalité de cette époque. Voyant que la Bibliothèque publique n'était pas accessible à tout le monde, on réunit, assez rapidement, dans une petite salle indépendante, un certain nombre de volumes instructifs et moraux, d'une lecture facile, à la portée de tous les âges. Le projet fut présenté et adopté à l'unanimité dans la séance du

¹ Les principaux dons de cette période ont été ceux de Clément Amat et de Clément Faure.

² Pendant ces 38 ans (1846-1884) l'accroissement a donc été en moyenne d'environ 250 volumes par an tandis qu'il avait été bien moindre dans les 15 années précédentes (1831-1846), si l'on songe que la Bibliothèque débutait avec un premier fonds d'environ 3.000 volumes.

Conseil municipal, du 10 décembre 1865. Deux mois après (11 février 1866) le Règlement de cette nouvelle Bibliothèque était approuvé et un supplément de 100 fr. était alloué au bibliothécaire pour le surcroît de travail qui devait résulter de cette création. La Bibliothèque populaire fut ouverte au public le 1^{er} mars 1867.

Quelques années après (12 novembre 1871), M. Bontoux, conseiller général du canton de Gap, manifesta l'intention de faire un don important à cette Bibliothèque à condition qu'elle deviendrait cantonale. La chose fut acceptée et le droit d'emprunter ces ouvrages populaires fut étendu à tous les habitants du canton de Gap¹. A cette occasion, le Conseil municipal porta à 200 fr. l'indemnité supplémentaire qu'il avait précédemment allouée au bibliothécaire.

Dans ces derniers temps, à partir d'une époque que je n'ai pu déterminer, on avait cessé de faire des achats périodiques pour cette Bibliothèque cantonale; on se contentait de quelques acquisitions de loin en loin. Mais pendant longtemps, on inscrivit régulièrement au Budget une certaine somme (150 francs je crois) pour l'achat de nouveaux livres, et cette somme était généralement dépensée.

Le successeur d'Assaud, Étienne Mathieu, ancien professeur au collège de Gap, fut nommé le 1^{er} novembre 1885. Il s'acquitta aimablement de ses fonctions, que, du reste, il ne conserva pas bien longtemps, sa mort étant arrivée prématurément² le 15 novembre 1888. Il ne put évidemment compléter l'œuvre d'Assaud. Il se contenta de mettre de temps en temps quelques références sur les

¹ Le règlement de cette Bibliothèque fut dès lors le suivant: On payait 0,05 cent. par volume ou un abonnement de 0,20 cent. par mois. On versait en outre un cautionnement de 2 fr. — Jours d'ouverture: jeudi et dimanche. — Ce règlement tombé en désuétude (sauf le paiement de 0,05 cent. par volume) a été récemment remis en vigueur (Com. d'insp. séance du 18 déc. 1896).

² Il n'avait que 60 ans.

catalogues pour faciliter son travail personnel. Il rédigea une liste d'incunables et de curiosités bibliographiques qui dut lui demander beaucoup de temps. Mais il eut la malencontreuse idée de folioter les anciennes éditions. Il paraît qu'il crut devoir, pour plus de régularité, disposer les volumes selon leur format. En cela, il céda à des observations qui lui furent faites et qui en elles-mêmes étaient absolument fondées, à la condition, bien entendu, qu'au déplacement des volumes correspondit un nouveau repérage dans le catalogue. Il n'en fut malheureusement pas ainsi. Il se produisit donc fatalement, par suite des lacunes que nous avons signalées dans l'œuvre d'Assaud et du remaniement des rayons, des confusions qui parurent sans doute peu importantes à l'origine mais qui devaient, à la longue, devenir à peu près inextricables.

Après la mort d'Étienne Mathieu, la Bibliothèque resta fermée pendant quelques temps (environ un an et demi). Ce fut alors que, cédant à la prière de ses collègues et de ses amis, M. Mauzan, professeur au Collège, offrit à titre gracieux de mettre les ouvrages à la portée du public, soit par de courtes séances, soit surtout par des prêts plus étendus qu'auparavant. Le principe du prêt, interdit *officiellement*¹ à l'origine, était admis pour certaines personnes, depuis assez longtemps². En raison des circonstances actuelles il prenait une plus grande extension. Ainsi s'explique cette mesure qu'on a parfois été tenté de considérer comme abusive.

En 1889³, M. Mauzan fut nommé bibliothécaire, à titre provisoire; et, comme il ne pouvait pas donner le même temps que ses prédécesseurs, ses appointements furent réduits à 600 francs. Il ouvrit la Bibliothèque tous les jours

¹ Mais il existait en fait.

² Il fallait une autorisation spéciale du maire. De plus, cette autorisation, dont j'ai retrouvé une formule, stipulait que les livres seraient rendus dans un délai de 15 jours, et que les ouvrages scientifiques ne devaient pas sortir de la Bibliothèque.

³ Arrêté du 15 novembre 1889,

après sa classe du matin ¹ jusqu'à midi, et le jeudi et le dimanche de 9 heures à midi.

Moins encore qu'Etienne Mathieu, M. Mauzan songea à reprendre l'œuvre d'Assaud, laquelle, du reste, après les déplacements de volumes et les disparitions d'étiquettes, était à refaire de fond en comble. Il fallait, en outre, faire de la place pour les nouvelles entrées, et, comme le local commençait à devenir étroit, il se produisit un tassement qui accrut encore la confusion. On s'accommoda tant bien que mal de cet état de choses.

Vers cette époque, on remit en vigueur les attributions du Comité d'inspection et d'achats de livres. On sait que ces Comités institués par l'ordonnance royale du 22 février 1839, ont un rôle assez important sur lequel le Gouvernement a pris soin d'appeler l'attention des municipalités ².

La Bibliothèque de Gap n'eut d'abord à ma connaissance qu'une commission de deux membres ³. Plus tard, elle posséda un véritable comité qui eut successivement cinq, neuf et onze membres. Mais ce comité était surtout consulté pour l'achat des livres. Il ne se réunissait pas toujours régulièrement, ne tenait pas registre de ses délibérations et n'était presque jamais au complet, les membres décédés n'étant pas immédiatement remplacés.

A partir de 1891, le comité fut complété; ses réunions eurent lieu au moins une fois l'an. On y discuta non seulement le choix des livres à acheter, mais encore le

¹ Dans les derniers temps, M. Mauzan n'était libre qu'à 11 heures.

² Notamment par la circulaire de M. René Goblet du 28 juin 1886. Tout récemment encore (décret du 1^{er} juillet 1897) les attributions du comité ont été ainsi définies : « Présidé par le Maire, il se réunit obligatoirement au moins une fois par trimestre, exerce son contrôle sur l'état de la Bibliothèque, fixe l'emploi des fonds affectés tant à la conservation et à l'entretien des collections qu'aux acquisitions, donne son avis sur les propositions d'échanges ». (Art. 3).

³ Labastie, vice-président du tribunal, et Roubaud Adrien, docteur en médecine, nommés par arrêté du Maire (1^{er} juin 1847).

budget de la bibliothèque¹ et toutes les questions d'aménagement. On consigna enfin ses délibérations sur un registre spécial dont le public peut prendre connaissance. Ce fut un grand progrès en attendant que le comité reçût la direction effective de l'établissement.

Faute de disposer d'un temps assez long, M. Mauzan n'a pu rester à son poste.

La nouvelle municipalité, élue aux scrutins des 3 et 10 mai 1896, prit à cœur, dès le début de son administration, d'organiser la bibliothèque d'une manière à la fois scientifique et pratique.

M. David Martin, ancien professeur du Lycée et Conservateur des musées, fut nommé Conservateur de la Bibliothèque le 21 août 1896. Peu de temps après (17 oct. 1896) M. J. Michel, greffier de paix, lui fut adjoint en qualité de bibliothécaire². Les heures d'ouverture furent ainsi fixées : tous les jours excepté le samedi et l'après midi du dimanche de 10 heures à midi et de 2 à 4 en hiver et de 4 à 6 en été.

Le Comité d'inspection, que M. le Maire a tenu à présider chaque fois émit un double vœu : 1° aménagement d'une nouvelle salle de lecture et affectation de l'ancienne à de nouveaux rayons ; 2° rédaction d'un inventaire sur registre et d'un catalogue alphabétique sur fiches.

M. le Maire porta ces vœux au Conseil municipal qui vota les crédits nécessaires.

On se mit rapidement à l'œuvre. La nouvelle salle de lecture plus vaste et surtout mieux exposée et mieux ajourée que l'ancienne, fut ouverte au public le dimanche 17 janvier 1897.

¹ A partir de cette époque aussi, on a dépensé toujours intégralement les crédits votés. Voici, du reste, à titre de document, le dernier budget de la bibliothèque (1897) : Abonnements aux périodiques, 254 fr.; Achats de livres et reliure, 226 fr.; Chauffage et divers, 120 fr. — Total, 600 fr.

² Aux appointements de 800 fr. par an.

Après l'aménagement des volumes rangés en bon ordre sur les rayons, d'après leur format, on poursuit sans interruption, avec un personnel de 3 secrétaires¹, la rédaction de l'inventaire et du catalogue. M. David Martin, secondé par M. J. Michel, dirigea avec la plus grande activité cette longue et fastidieuse besogne. De nouvelles étiquettes avec un numérotage à série unique furent apposées au dos et à l'intérieur de la couverture des volumes. Ce travail commencé le 28 janvier 1897 a été terminé le 23 juin et a coûté 1.527 fr. 30². On a inventorié 7.425 ouvrages formant environ 17.000 volumes, et 53 manuscrits³.

La Bibliothèque cantonale fut l'objet des mêmes soins. Le catalogue et l'inventaire ont coûté 168 francs. Cette bibliothèque possède 1.231 ouvrages comprenant 1602 volumes.

Enfin pour parachever cette œuvre il ne reste plus qu'à dresser un catalogue méthodique également sur fiches, dont le principe a été voté par le comité d'inspection⁴ et pour lequel un crédit de 500 fr. a été obtenu de l'Assemblée municipale⁵.

J'ajouterai que, dans les mêmes séances du comité et du Conseil municipal, la *Société d'Études* a été autorisée à déposer dans une petite salle disponible de la Bibliothèque, les ouvrages et les publications qu'elle reçoit. Cette collection, d'un intérêt scientifique, sera ainsi mise, sur place, à la disposition du public qui auparavant ne pouvait en prendre connaissance.

¹ Un 4^e secrétaire fut employé quelques jours pour le dépouillement d'une collection de brochures réunies ensemble.

² Savoir : Personnel : 1261 fr. 85 ; fournitures et divers : 245 fr. 55.

³ Ces manuscrits portent les nos 6662-6714 dans l'inventaire de 1897. Antérieurement, M. J. Roman en avait catalogué 36 dans une liste qui figure au T. III, pp. 381-387 du *Catalogue général de manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements*.

⁴ Séance du 12 août 1897.

⁵ Séance du 1^{er} octobre 1897.

On s'est occupé aussi de réglementer le prêt des volumes. On aurait voulu, dans une pensée démocratique facile à comprendre, lui donner la plus grande extension. Mais, dans l'intérêt des collections et pour déférer au désir de M. l'inspecteur général des bibliothèques, on a dû interdire la sortie : 1° de la Bibliothèque Fine ; 2° des ouvrages rares et illustrés ; 3° des périodiques. Les demandes d'autorisation, adressées à M. le Maire, sont transmises au comité d'inspection, qui décide s'il y a lieu de les accorder ¹.

On a vu à travers quels tâtonnements la Bibliothèque a poursuivi son évolution.

Cette évolution est l'œuvre de multiples et souvent obscurs collaborateurs : gouvernement, administration préfectorale, municipalités, bibliothécaires, sous-bibliothécaires, membres du Comité. Le public anonyme lui-même, en faisant connaître ses desiderata a pu provoquer telle ou telle amélioration. Je ne veux pas oublier mes collègues de l'Enseignement qui ont donné plus d'un avis utile. Je citerai tout particulièrement le regretté Emile Borel ², qui en sa double qualité de Conseiller municipal et de secrétaire du Comité d'inspection, avait abordé, avec sa vive et nette intelligence, avec la droiture de son cœur et de son esprit, les problèmes qu'il n'a malheureusement pas eu le temps de voir résoudre.

Disons, en terminant, que la création et l'organisation d'une Bibliothèque ne sont une œuvre modeste qu'en apparence. Sans parler des bienfaits démocratiques qui en résultent, et que personne ne songe à contester, les bibliothèques locales permettent aux travailleurs de province de poursuivre, à travers leurs calmes loisirs, des études imparfaites sans doute, mais utiles cependant.

Les grands historiens sont trop portés à négliger les

¹ *Comité d'inspection*. Séances des 27 oct. 1896, 14 nov. 1896, 11 févr. 1897, 12 août 1897.

² Professeur au lycée, décédé le 6 juillet 1894.

faits de la vie locale et régionale. Aujourd'hui on revient à l'étude des milieux provinciaux, et l'on pense, avec raison, que l'histoire de la nation ne s'établira sur des bases solides que par le dépouillement critique et la coordination des documents épars sur tous les points de la France.

Tout ce qui a favorisé le développement des bibliothèques revêt donc une importance particulière. Et si l'érudition de bon aloi, qui fut autrefois une des gloires de l'esprit français, semble renaître aujourd'hui, le mérite en revient, en partie, à ces accumulations de livres.

Quoique la science, par elle-même, n'ait pas de patrie, sa forme, son esprit, ses procédés en ont une ; et notre érudition française si fine, si pénétrante, si sobre en même temps, si mesurée et si peu théâtrale, devrait nous attirer. nous charmer, nous servir de modèle.

Gap, le 1^{er} novembre 1897.

A. DUMAS.

ANNEXES

I. RARETÉS TYPOGRAPHIQUES

Je donne ci-après quelques unes des éditions les plus curieuses que possède la Bibliothèque de Gap¹. De parti pris, je m'en suis tenu à une énumération relativement restreinte. J'indique d'abord les éditions du XV^e siècle (incunables). Pour les autres éditions, je les ai classées, non pêle-mêle ni d'après le seul ordre chronologique, mais d'après les presses universellement placées au premier rang de l'art typographique: les Aldes, les Froben, les Estienne, les Elzévir et quelques autres. En général, je me suis contenté de donner textuellement le titre, le lieu et la date. On trouvera les autres renseignements bibliographiques dans l'inventaire de 1897, dont je reproduis les numéros pour faciliter les recherches. Il y aurait notamment à parler des reliures, dont quelques-unes sont fort belles². Mais il faudrait, pour traiter la question comme elle le mérite, une compétence toute spéciale et technique. Assaud, qui était relieur, n'y a pas songé; Etienne Mathieu a dû s'en tenir à des désignations vagues. On peut d'ailleurs faire cette observation très générale, qu'il était de règle, à une époque où le brochage était inconnu, que les livres les mieux imprimés étaient aussi les mieux reliés³.

¹ Assaud avait donné quelques brèves indications dans sa *Statistique de 1877*. Étienne Mathieu, sur la demande du ministère (1886) catalogua les Incunables auxquels il ajouta les éditions plus ou moins rares du XVI^e siècle. Sa liste, inachevée sans doute, finit en 1558. Il avait rédigé aussi sur brouillon une liste des Elzévir.

² Certaines sont armoriées.

³ Pourtant les livres d'études et qui n'avaient pas une destination aristocratique étaient solidement et simplement reliés, en parchemin le plus souvent.

Éditions du XV^e siècle (Incunables¹)

4.039. — Biblia sacra, [Lyon, 1479, car. goth.²].

4.179. — [Au 2^e feuillet :] Domitii Calderini Veronensis Commentarii. in. M. Valerium Martialem ad clarissimum uirum Laurentium Medicen Florentinum Petri medicis F. [Au 3^e avant-dernier feuillet :] Impressum Mediolani per Leonardum pachel et Vldericum sernezen-celler anno Domini, M. CCCC LXXXIII. Die. xv. augusti.

149. — Instituta [Justiniani] cum summariis. [Vers la fin de la dernière page :] Impressum Venetiis p Hieronymum de paganinis Brixiensem. Anno Incarnationis Domini M. CCCC. LXXXX III. Die. xxviii. Martii. [car. goth.].

34. — [Sur le dos :] Io. Aul. Campani opera. [A la fin de la dernière page :] Characteribus Venetis impressum Romæ per Eucharium Silber alias Franck Vnius ipsius Michaelis Ferni Mediolanum. cura correctione et impensa. Anno chistianæ salutis M. CCCq. xcy. Pridie Klas nou-embriis. Omen accipite viri litterati quoniam in Vigilia Sanctorum Omnium expunctum. Sint gratiæ dmuo.

Aldes³

311. — Pontani opera, Venetiis, in ædibus Aldi Ro. mense Augusto, M. D. V.

371. — In hoc volumine hæc continentur. C. Suetonii Tranquilli XII Cæsares. Sexti Aurelii Victoris à D. Cæsare Augusto usque ad Theodosum excerpta. Eutropi de gestis Romanorum Lib. X. Pauli Diaconi libri VIII ad Eutropii

¹ Cf. Catalogue des Incunables, des bibliothèques publiques de France, par M. Pellechet. *Albano-Biblia*. — Paris, Alphonse Picard et fils, 1897.

² Cet incunable est décrit dans le catalogue de M. Pellechet, au n^o 2299, p. 561.

³ ALDE L'ANCIEN (Théobaldo Manuzio) fonda son imprimerie vers 1490. Sa marque était : *un dauphin s'enroulant autour d'une ancre marine*, avec cette devise : *festina lente*. A sa mort (1515), la maison fut continuée d'abord par son beau-père ANDRÉ D'ASOLA, puis par son fils, PAUL MANUCE et enfin par son petit-fils ALDE LE JEUNE.

historiam additi. Index... ab... Egnatio. Annotationes ejusdem Egnatii... Annotationes... etiam Erasmi... [Dernière page:] Venetiis, in ædibus Aldi, et Andreae soceri mense Maio M. D. XXI.

340. — Asconii Pædiani expositio in III. Orationes M. Tullii Cic. contra Verrem, Venetiis in ædibus Aldi et Andreae Asulani soceri mense Decembri M. D. XXII.

352. — Διδυμου του παλαιοτατου εις την Οδυσσειαν εξηγησις, Venetiis, in ædibus Aldi et Andreai Asulani soceri Junio M.D.XXVIII.

351. — Δημοσθενους λογων τμημα πρωτον corrigente Paulo Manutio Aldi filio, Venetiis, M.D.LIII.

Froben¹

637. — Ludovici Cœlii Rhodigini lectionum antiquarum libri XVI, Basileæ, apud Joannem Frobenium, M. Martii D. XVIII, anno a Christo nato M. D. XVII.

556. — Elucidatorium ecclesiasticum Judoco Clichtoveo explanatore, Basileæ, apud Joannem Frobenium mense augusto, anno M. D. XIX.

518. — D. Eucherii Lugdunensis episcopi commentariorum in Genesim ad Veranium et Salonium fratres episcopos Liber primus, Basileæ, in officina Frobeniana per Hieronymum Frobenium et Nicolaum Episcopium, mense Augusto anno MDXXXI.

31. — Commen. Viglii Zvichemi Phrysii jureconsulti in titulos X institutionum D. Justiniani, Basileæ, in officina Frobeniana, anno M. D. XXXIII. [Relié à la suite de Placentini Juris consulti, etc.]

724. — T. Livii Patavini latinæ historiæ principis decades tres, Basileæ, in officina Frobeniana, anno M.D.XXXV.

3.320. — Des. Erasmi Rot. Ecclesiastæ, Basileæ, in officina Frobeniana, per Hieronymum Frobenium et Nicolaum Episcopium mense Augusto, anno M D XXXVI.

¹ FROBEN (JEAN) (1460-1527), imprimeur à Bâle, ami d'Erasmus.

491. — C. Plinii Secundi, historiæ mundi libri XXXVII, Basileæ, in officina Frobeniana, M. D. XXXIX.

3.177. — Petri Bembi epistolarum, Basileæ, per Hier. Frobenium et Nic. Episcopium M. D. XXXIX, mense Martio.

173. — Αριστοφανους κωμωδιαι εννεα, Basileæ, in officina Frobeniana, An. MDXLVII.

2.759. — Grammatica hebræa Eliæ Levitæ Germani per Seb. Munsterum versa..., Basileæ, apud Hier. Frobenium et Nic. Episcopium, anno M. D. LII. mense Septembri.

Estienne¹

147. — Terentius. Parisiis, ex officina Roberti Stephani e regione Scholæ decretorum. M. D. XXVI. [Dernière page du texte :] excudebat Robertus Stephanus Parisiis, anno M. D. XXVI. V cal. octobr.

493. — Annotationes Gulielmi Budæi Parisiensis... in quatuor et viginti Pandectarum libros, Parisiis, imprimebat Michaël Vascosanus², sibi, Roberto Stephano, ac Johanni Roigni, affinibus suis. M. D. XLIII. [Suivi de :] Francisci Hotomani commentariorum in orationes M. T. Ciceronis volumen primum. Oliva Roberti Stephani. M. D. LIII. [Dernière page :] excudebat Robertus Stephanus in sua officina anno M. D. LIII. Id. August.

223. — Biblia, Lutetiæ, ex officina Roberti Stephani, typographi Regii. M. D. XLV.

2.662. — Andria [lacéré] [Dernière page :] Excudebat Francisco Stephano³ Franciscus Girault [1547].

¹ ROBERT ESTIENNE (1460-1527), imprimeur du roi François I^{er}, qui avait fait faire pour lui, par *Garamond*, des caractères grecs spéciaux. Après la mort de ce souverain, il se retira à Genève. Sa marque était : *un olivier dont plusieurs branches sont détachées*, avec cette devise : *Noli altum sapere*.

² MICHEL VASCOSAN et de ROIGNY, beaux-frères de Robert Estienne, et gendres comme lui, de Josse Bade, d'Asch (Ascensianus), imprimeur de quelque renom.

³ FRANÇOIS ESTIENNE, frère de Robert. Cet ouvrage (*Andria*) est le dernier qui porte son nom.

21. — Των Δωδεκάφυλων ιστοριων εκδοσις βιβλια. Lutetiae, ex officina Rob. Stephani, typographi regii, typis regii M.D.XLVIII.

3.326. — Liber psalmodum Davidis. Oliva Rob. Stephani. M.D.LVI.

366. — Pindari Olympia, Pythia, Nemea, Isthma, Cæterorum octo lyricorum Carminæ. Editio II. Græco latina, H. Steph. recognitione... anno M.D.LXVI excudebat Henr. Stephanus¹, illustris viri Huldrichi Fuggeri typographus.

Elzévir²

395. — Cæsparis Contareni patricii veneti de Republica venetorum libri quinque Lugd. Batavorum, ex officina Elzeviriana, c | c | c xxviii.

3.338. — [Caractères hebraïques] hoc est, Talmudis Babylonici codex Middoth sive de mensuris Templi una cum versione latina... Lugduni Batavorum, ex officina Bonaventuræ et Abrahami Elzevir. Academ. Typograph. 1630.

394. — Donati Joannohi Florentini dialogi de Repub. Venetorum, Lugd. Batav. ex officina Elzeviriana, Anno c | c | c xxxi.

393. — Hieronymi Cardani arcana politica, sive de prudentia civili liber singularis, Lugduni Batavor. ex officina Elzeviriana, Anno 1635.

139. — Προκλητου του διαδοκου παραγραφαις εις την του Πολεμου τετραβιβλιον, Lugd. Batavorum, ex officina Elzeviriana c | c | c cxxv.

385. — Joannis Seldeni de successionibus..., Lugd. Batav. ex officina Elseviriorum, c | c | c c xxxviii.

¹ HENRI ESTIENNE II (1528-1598), célèbre érudit, fils de Robert.

² Les ELZÉVIRS avaient deux principales maisons, l'une à Leyde (*Lugduni Batavorum*), dirigée par Bonaventure (1583-1652) et Abraham (1592-1652), l'autre, à Amsterdam, fondée par Louis (1604-1670). Louis s'associa son cousin DANIEL (1617-1680) qui resta seul, et paraît être le dernier imprimeur de la famille. La marque des Elzévir² était généralement *un olivier*, avec cette devise : *ne extras oleas*.

374. — Ph. Melanchton epistolarum liber, Lugduni Batavorum, Ex officina Bonaventuræ et Abrahami Elzevir. Typograph. c | ɔ | ɔ c XLVII.

359. — Joh. Fred. Gronovii ad L. et M. Annæos Senecas notæ, Lugd. Batav. ex officina Elzeviriana, c | ɔ | ɔ c XLIX.

2 610 — Joh. Corvini... Jurisprudentia romana, Amsterodami apud Ludovicum Elzevirium A° 1644.

3.016. — Arnoldi Corvini jus canonicum, Amstelodami apud Ludovic. Elzevirium, A° 1648.

2.704. — Arnoldi Joh. F. Corvini Digesta..., Amsterodami, apud Ludov. Elzevirium, M DC XLIX.

35. — M. Vitruvii Pollionis de Architectura libri decem, Amstelodami, apud Ludovicum Elzevirium. Anno c | ɔ | ɔ c XLIX.

381. — Auli Gellii noctes Atticæ, [Amstelod] ami apud L[udovicum Elzev]irium, date effacée, [1550 à la fin de la Dédicace].

384. — Arnoldi Corvini... jus feudale, Amsterodami, apud Ludovicum Elzevirium. A° 1652.

367 — Antoni Perezi... institutiones imperiales, Amsterodami, apud Ludovicum Elzevirium. A° 1652.

207. — Ομηρου Ιλίας καὶ Οδυσσεύς, Amsteladomi ex officina Elzeviriana, Anno c | ɔ | ɔ c LVI.

388. — Joh. Corvini... jurisprudentia romana, Amsterodami, ex officina Elzeviriana, A° 1658.

353. — L. Annæi Senecæ philosophi, Amstelodami, apud Ludovicum et Danielelem Elzevirios, c | ɔ | ɔ c LVIII.

363. — Antoni Perezi... Institutiones imperiales Amstelodami, apud Ludovicum et Danielelem Elzevirios c | ɔ | ɔ c LXII.

260. — L. A. Florus, Amstelodami, ex officina Elzeviriana A° 1660.

361. — D. Justiniani SS. Principis Institutionum libri quatuor, Amstelodami, ex officina Elzeviriana A° 1663.

80. — Sulpici Severi Presbyteri opera omnia,
Amstelodami apud Elzevirios, } A° 1665.
Lug. Bat. et Roterod : apud Hac Kios }

86. — Cl. Claudiani quæ extant, Amstelodami, ex officina Elzeviriana A° 1665.

956. — Arnoldi Vinii J. C. in quatuor libros institutionum imperialium commentarius academicus et forensis. Amstelodami, apud Danielelem Elzevirium, c | ɔ c | ɔ LXV. Cum gratia et privilegio sacræ Cæsareæ majestatis.

261. — Titi Livii historiarum quod extat, apud Ludovicum et Danielelem Elzevirios c | ɔ | ɔc LXV.

247. — Antoni Perezi Commentarius in quinque et viginti Digestorum libros, Amstelodami, apud Danielelem Elzevirium c | ɔ | ɔc LXIX.

188. — Opus epistolarum Petri martyris Anglerii Mediolanensis, Amstelodami, typis Elzevirianis, c | ɔ | ɔ c LXX.

251. — Renati Descartes Meditationes de prima Philosophia, Amstelodami, apud Danielelem Elzevirium c | ɔ | ɔc LXX.

258. — C. Cornelii Taciti operum... Amstelodami, apud Danielelem Elzevirium c | ɔ | ɔc LXXII.

360. — Arnoldi Cor vini.. jus canonicum, Amstelodami, ex officina Elzeviriana. MDCLXXII.

250. — Renati Descartes Principia philosophiæ... Amstelodami, apud Danielelem Elzevirium, c | ɔ | ɔ cLXXVII Cum Privilegio S. Cæsareæ majestatis.

177. — Gerardi Joannis Vossii Etymologicon linguæ latinæ, Amstelodami, apud Ludovicum et Danielelem Elzevirios, c | ɔ | ɔc LXII.

Divers

3.325. — Hore beate Marie Virginis secundum ordinem Cartusianum Thielman Keruer ¹. M.CCCCC XIII. [Der-

¹ Voir sa marque (*deux licornes affrontées au-dessus de son chiffre* T. K.) dans H. Bouchot, *Le Livre*. Paris, Quantin (page 103).

nière page :] finis horarum deipare Virginis Marie secundum ordinem Cartusianum nuperrime efformatarium Parisi^o p. Thielmann Kerner librarium juratum preclare Universitatis Parisiane. Anno dmo. M. CCCC. XIII. Die IX Decembris. [Car. gothiques, lettres noires et lettres rouges; majuscules bleues enluminées, illustrations].

625. — [Caractères hébraïques] hoc est, finis Thesauri linguæ sanstæ, Sebastianus Gryphius¹ germanus excudebat Lugduni, anno M.D.XXIX.

118. — N. Val. Martialis Epigrammaton libri XIII, apud Seb. Gryphium, Lugduni, 1553.

373. — D N. Philippus Decius in Tit. ff. de Regulis Juris, Lugduni, apud hæredes Jacobi Juntæ², 1563, (dernière page :) Lugduni, excudebat Jacobus Faurus.

6.485. — Œuvre de Jean Racine³, à Paris, de l'imprimerie de Pierre Didot l'ainé au palais national des sciences et arts. An IX; M.DCCCI. [A la dernière page de chaque volume.] N^o 213 *deux cents* (sic) *treizième* [de la main de Didot] sur deux cents cinquante [imprimé] P. Didot l'ainé [signature].

¹ Sébastien Gryphe, imprimeur à Lyon. Son frère, François, était imprimeur à Paris.

² Je n'ai trouvé que cette édition de l'imprimerie des Juntas (Giunti) Assaud disait (*Statistique de 1877*) que la bibliothèque de Gap possédait plusieurs Juntas. Étienne Mathieu en avait relevé une autre qui a peut-être disparu.

³ « L'exécution splendide de ce livre, en trois volumes grand in-folio, fut une véritable révolution typographique. Jamais, en aucun pays, la perfection méticuleuse des détails ne s'était jointe à une science aussi magistrale de la disposition et de la forme des caractères. Les grands artistes de la pléiade davidienne tinrent à honneur d'y voir reproduire leurs dessins d'illustration... Pierre Didot mit une grande coquetterie à ne tirer son œuvre qu'à 250 exemplaires irréprochables et merveilleux, dont 100 avec épreuves de vignettes avant la lettre. L'ouvrage, publié par souscription, se vendait 1.200 francs en édition ordinaire et 1.800 francs en luxe ». H. Bouchot. *Le Livre*, pp. 223-224.

II. BIBLIOTHÉCAIRES (*Conservateurs*)

Date de la nomination

GAUTIER, Théodore.....	15 mai 1831.
ROUBAUD, Albert.....	13 janvier 1847.
GADUEL, Alexandre.....	1 ^{er} juin 1847.
AMAT, Clément.....	28 mai 1852.
FAURE, Clément.....	18 septembre 1858.
MARTIN, David.....	21 août 1896.

SOUS-BIBLIOTHÉCAIRES.

VALÉRIAN.....	14 août 1831 (?)
BLANC, Fidèle.....	8 mai 1841.
IMBARD, Joseph-Adolphe, ancien professeur au Collège de Gap..	25 janvier 1843.
VALLON, François, ancien employé des Contributions Indirectes...	15 mai 1843.
FINETTI, Toussaint, ancien employé de la mairie.. ..	19 décembre 1843.
BIESSY, Honoré, ancien professeur au Collège.....	1 ^{er} juin 1856.
ANDRÉ, Jean-François, employé au greffe du tribunal.....	15 septembre 1858.
ASSAUD, Joseph, relieur.....	17 octobre 1859.
MATHIEU, Étienne, ancien professeur au Collège.....	1 ^{er} janvier 1885.
MAUZAN, Auguste, professeur au Collège.....	15 novembre 1889.
MICHEL, Joseph, greffier de paix....	17 octobre 1896.

III. *Membres du Comité d'Inspection et d'Achats*

N.-B. — *Les noms des membres actuels sont imprimés en italique.*

Labastie, Pomponne, vice-président du Tribunal.
Roubaud, Adrien, docteur en médecine.
Amat, Clément, avocat.
Gaduel, Alexandre, avoué.
Chaix, Cyprien, avocat.
Pellegrin, employé à la recette générale.
Roubaud, Albert, rentier.
Delaplace, ancien membre de la Société Entomologique.
Faure, Clément, avoué.
Charronnet, archiviste.
Escalle, Joseph, rentier.
Blanc, Eugène, docteur en médecine.
Guirimand, juge d'instruction.
Blanc, Baptiste, juge honoraire.
Teissier, Eugène, avocat.
Burle, Emile, négociant.
Aubert, Adrien, avocat.
Roman, avocat.
Borel, Hilarion, professeur au collège.
CORONAT, docteur en médecine, vice-président du Comité.
André, Hippolyte, conducteur des ponts et chaussées.

Hugues, Edmond, avocat.
Jaubert, Jacques-Marie, ingénieur de la compagnie du chemin de fer.
Labastie, Auguste, président du Tribunal.
Rey, Reymond, inspecteur d'Académie.
Beynet, sous-chef de section au P.-L.-M.
VOLLAIRE, Hippolyte, chef de division à la Préfecture.
Martin, David, conservateur du Musée.
Fiard, capitaine en retraite.
ANDRÉOLY, ancien avoué.
COLOMB, receveur municipal.
PONCET, professeur de musique.
Borel, Émile, professeur au Lycée,
ROMIEU, professeur à l'École normale d'instituteurs.
DUMAS, Alfred, professeur au Lycée.
PERRIN, conducteur des ponts et chaussées.
FAURE, Joseph, avoué.
MEUNIER, président du Tribunal de Commerce.
MONDET, Ernest, pharmacien, 1^{er} adjoint au maire.

IV. *Liste des Donateurs.*

- | | |
|---|---|
| La Ville de Gap. | Davin, de Veynes. |
| Le Gouvernement. | Dépéry, M^{rs}. |
| La Préfecture. | Devèze. |
| Académie Delphinale. | D'Hugues. |
| Académie du Gard. | Direction des Contributions directes. |
| Académie Flosalpine. | Duchesse d'Angoulême. |
| Administration de l'Annuaire de la Revue des Deux Mondes | Escale. |
| Albert, Aristide. | Eustachy, employé à la mairie de Gap. |
| Albert, avocat à Grenoble. | Guiffrey. |
| Allemand, vicaire de Gap. | Farnaud. |
| Allier, Alfred. | Faure, Clément. |
| Amat, Clément. | Fine. |
| Amussat, fils. | Finetti, sous-bibliothécaire. |
| Arnoux, secrétaire du Parquet. | Gaduel, avoué. |
| Assaud, sous-bibliothécaire. | Gasparin (M^{me} de). |
| Aubert, Adrien. | Institut de France. |
| Aubert, Joseph. | Jacques, P. |
| Aurouze (Mlle). | Jame, archiprêtre de Gap, et l'abbé Davin, son héritier. |
| Bayle et Isoard. | Jean, Louis, et Peyrot, imprimeurs. |
| Berthier Fidèle. | Jouglard, imprimeur. |
| Blanc Albert. | Jouglard, Sosthène. |
| Blanc, (M^{lle}). | Jullien, sculpteur. |
| Blancsubé. | Lafrey, aîné. |
| Bonnet. | Lefèvre, ingénieur ordinaire. |
| Bontoux. | Les Alpes Républicaines. |
| Borel, ancien banquier. | Les Religieuses du couvent de la Providence. |
| Bosse, Camille, greffier. | Lieutaud, Victor. |
| Capdeper, commissaire de police. | Mairie de La Rochelle. |
| Cazeneuve (de). | Martin, David. |
| Cerole de Tallard. | Martin, chef de bureau à la Préfecture. |
| Chabrand. | Magnien. |
| Chaix, Cyprien. | Maisonville. |
| Charronnet. | Massot, substitut. |
| Chez, chef de division à la Préfecture. | Meyer, propriétaire. |
| Colomb, Paul. | Meyer. |
| Colomb, Paul, fils. | Missionnaires de N. D. du Laus. |
| Commissaire de la Vente Dassy. | Montemont, Albert. |
| Coronat, docteur. | |
| Cossa, sous-inspecteur des Forêts. | |
| David, employé à l'Enregistrement. | |

Mounier, fils, de Veynes.
Mourès, imprimeur à Alexandrie.
Nicet, secrétaire de l'Académie.
Pinet de Manteyer, Félix.
Poncet, Léon.
Richaud, imprimeur.
Roman, avocat.
Roubaud, Adrien, docteur.
Roubaud, Elisée.
Roubaud, capitaine du génie.
Rouville (de), Stéphane.
Rouzier.
Saladin, préfet des Hautes-Alpes.

Société d'Agriculture des H.-Alp.
Société botanique de France.
Société d'Études des H.-Alp.
Thiers.
Vautier, directeur des Postes.
Ville d'Ajaccio.
Ville de Grenoble.
Ville de Limoges.
Ville de Marseille.
Ville de Montpellier.
Ville d'Orléans.
Ville de la Rochelle.
Ville de Vesoul.

V. *Liste des Auteurs*

qui ont fait hommage de leurs publications à la Bibliothèque

Agénor de Gasparin.
Allard, (Abbé).
Allier, Alfred.
Amade.
Amussat fils.
Beauvillé (de), Victor, et **Josse**,
Hector.
Bellanger.
Berger, Emile.
Bernadou, Mgr.
Berthet, Mgr.
Blanc, Eugène (docteur).
Blancsubé.
Biolley, Paul.
Bolch.
Borel de Hauterive.
Bourotte (Mlle).
Boussinesq.
Bouzon-Boyer.
Briols (docteur).
Briot.
Caix de St-Aymour, vicomte de.
Carle, Ernest.
Chabrand (abbé).
Chabrand, Docteur.
Chaix, B.
Charronnet.

Chenevier et Chalvet.
Chérias.
Chevalet (de), A.
Chevalier, Pierre.
Collot.
Cornulier (de).
Coronat, G.
Coronat, L.
Costa de Bastelica.
Courtat.
Dalvy, Et.
Damedor.
Delaplace.
Dépéry, Mgr.
Desmaze, Ed.
Directeur de la ferme école de
Berthaud.
Du Bois Aymé.
Dubuisson.
Dumas, lieutenant-colonel.
Duplessis, S.
Fargue.
Faure, A.
Favre, Jules.
Fernand, Jacques.
Gaduel.
Gaillaud (abbé).

Garnier, Noël.
Gautier, Th
Gérard, François.
Goudelin.
Guiffrey, Georges.
Gimon.
Girard, Jules.
Guilbert, Mgr.
Guillaume, (Abbé).
Guyot, A.
Guyot, Yves.
Haumont, L.
Heurteloup.
Jacques Valserre.
Jouglard, Sosthène.
Jullien, Emile.
Lachanal.
Ladoucette
La Revelière.
Le Roy-Mabille.
Long, Robert.
Le Bailly.
Ledru-Rollin.
Lemas, Th.
Lieutaud, Victor.
Magnier, Achille.
Mangeart.
Manteyer (de), Georges.
Manuel.
Marchal, Ch.
Martin David.
Meissas, A.
Meissas, N.
Meissas et Michelot
Monod, Henri.
Mougel, A.
Mourre, Joseph.

Nicollet, F.-N.
Ollivier Jules.
Pallias.
Parrocel, Etienne.
Pascal (F. Abbé).
Peiffer, E.
Péroche.
Pilot, J.-J.
Prat (marquis du).
Prunelle, L.
Rambaud, A., et **Renault**.
Reynaud, F.
Roche, Angélique (Mlle).
Roche, Célestin, père.
Roche, Célestin, fils.
Roman, Joseph.
Romieu, C.
Rouy, aîné.
Salomon, G.
Sarrazin, Jean.
Sauret, Abbé.
Seux, Christophe.
Sibour, Ernest.
St-Anthoine (de).
Surelle et Césanne, Ernest.
Taillas, de.
Tardieu.
Terrebasse (de).
Tivollier.
Tournier, A.
Tourreil.
Vallentin, Florian.
Vallon.
Vidalin.
Villar.
Viguiet, Maurice.

LA POTERIE ET LA FAIENCERIE

DANS LES ALPES

PAR J. ROMAN

Les monuments iconographiques sur lesquels sont figurées des habitations gauloises sont rares, il en existe cependant quelques uns. Un célèbre bas-relief de la colonne trajane représente un Gaulois défendant sa maison contre un soldat romain ; cette maison est une petite cabane circulaire surmontée d'une toiture conique en chaume. Il ne s'ensuit pas de là, bien entendu, que toutes les maisons gauloises eussent une toiture semblable ; suivant la fortune de leurs propriétaires et les matières premières qu'ils avaient sous la main, elles devaient être recouvertes de bardeaux en bois, de tuiles et surtout de lauses ou dalles minces qui ont été l'origine des ardoises.

Les Gaulois n'étaient point des constructeurs habiles, mais ils étaient des charpentiers de premier ordre ; la plupart des charpentiers de Rome sous l'empire étaient des gaulois. Ils maniaient les poutres bien mieux que les italiens et construisaient avec la plus grande facilité de vastes édifices tout en bois ; les chroniqueurs mentionnent des basiliques gallo-romaines dans lesquelles il n'entrait ni fer ni pierre. Faire des toitures capables de porter de lourdes dalles n'était qu'un jeu pour de si habiles ouvriers et ce mode de toiture s'est conservé fort longtemps ; j'en ai vu encore des spécimens dans les Alpes notamment à Molines-en-Queyras.

Que les Gaulois aient également cultivé l'art céramique ce n'est pas un instant douteux, car on a trouvé des vases en assez grand nombre dans les dolmens. Générale-

ment modelés à la main en terre grise ou noirâtre, ils sont loin d'être sans mérite et offrent parfois un profil très élégant et des essais d'ornementation qui ne manquent pas de charme. Il en existait de fort beaux spécimens dans la collection Charvet qui a été décrite, avec de nombreuses reproductions, par M. du Cleuziou¹. Les hommes qui pouvaient faire de tels vases pouvaient certainement fabriquer des tuiles ou des briques et n'y manquaient pas.

Quelle était la forme des tuiles gauloises ? Ceci est un mystère car on n'en connaît encore aucun spécimen authentique.

Pour l'époque romaine c'est autre chose. La grande tuile à rebords et à crochet, importée probablement d'Italie, fut universellement adoptée dans les Gaules et elle fut en usage pendant plus de mille ans. Ce qu'il en existe de spécimens ou intacts ou brisés, sur ou dans le sol de notre seul département est inoui ; non seulement on les exhume en masse partout où il existe des substructions antiques, mais on les trouve également employées à de tout autres usages qu'à recouvrir des toitures. La moitié des tombeaux du haut moyen-âge, c'est-à-dire jusqu'à l'an mil et au delà, que l'on découvre dans nos contrées, sont faits de tuiles romaines, improprement nommées tuiles sarrazines, parfaitement jointoyées. On en a trouvé à Ribiers, à Serres, à Veynes, à St-Michel-de-Chaillol, à St-Firmin, etc., etc.

A Barcillonnette il existe un cimetière tout entier non encore fouillé, où les tombes, fort serrées les unes contre les autres, sont soit en tuf soit en tuiles.

Il en est de même des briques ; on en trouve abondamment dans les substructions romaines. Je citerai une colonne trouvée dans les ruines romaines du Serre-la-Croix et composées uniquement de briques superposées. Ces briques avaient la forme d'un demi-cercle, deux formaient une assise, c'est-à dire un cercle parfait, et on avait pu

¹ *La période gauloise* par Du Cleuziou. Paris, Baudry, 1872. in-8°.

soin en les posant de contrarier les joints de chaque assise.

Où fabriquait-on ces tuiles et ces briques ? Ceci est plus délicat à rechercher. La plupart des petits objets en terre cuite, non seulement les vases en terre samienne rouge estampée que nos aïeux eussent été incapables de faire, mais les lampes, les pots, les amphores, dont beaucoup sont marqués de poinçons donnant le nom du fabricant, étaient apportés de loin, surtout d'Italie. Quand aux tuiles et aux briques il est bien probable qu'on devait, pour la plupart, les faire sur place.

Elles sont du reste très variées de fabrication. J'en ai vu en terre rouge, fort légères, parfaitement cuites, résonnant sous le doigt comme celles de St-Henry, travail d'ouvriers fort habiles et probablement importées dans les Alpes par le Rhône et les cols de la Drôme. D'autres au contraire en terre blanchâtre, lourdes, mal cuites, étaient vraisemblablement le produit de l'industrie locale. Où était le siège de cette industrie ? Là où il y avait de bonne terre à potier, et comme ce n'est pas précisément ce qui fait défaut dans les Alpes, la marge est passablement large pour les recherches. Il ne suffit pas d'avoir trouvé quelque part de nombreux fragments de tuiles à rebord noyés dans de la terre brûlée, pour pouvoir affirmer que là existait une tuilerie gallo-romaine ; l'incendie d'une habitation un peu considérable produit exactement le même résultat. Il faudrait trouver les restes du four qui ne disparaît pas aisément et des amas de scories. Du reste, ceci n'a qu'un intérêt des plus médiocres.

Je suis convaincu qu'il y avait alors des fabricants nomades qui se transportaient là où on avait besoin de leurs services et le plus près possible des édifices à couvrir, s'arrêtaient lorsqu'ils avaient trouvé de l'argile et du bois, creusaient leur four dans un talus et disparaissaient quand ils n'étaient plus utiles. Il y avait une notable économie à procéder de la sorte à une époque où

les moyens de communication étaient peu nombreux et les transports très dispendieux.

Ces tuiles romaines sont appelées dans tout le midi de la France *tuiles sarrasines* de même que les murailles romaines sont nommés *murs sarrasins*, et M. Quicherat dans son cours d'architecture a expliqué à merveille pourquoi on leur donnait ce nom. Le peuple savait par une vague tradition que les ouvriers qui les avaient faits étaient payens, or depuis le X^e siècle, mais surtout depuis les croisades, il n'y avait plus pour lui qu'une race payenne, les Sarrasins, qu'il avait eu à combattre en France, en Espagne, en Italie, et qu'il avait été chercher jusqu'en Orient. Pour l'homme du moyen-âge le payen et le Sarrasin c'est tout un, et il donne son nom à tous les débris d'une très ancienne civilisation qu'il suppose remonter à une époque où le paganisme existait. Les Sarrasins, parmi les envahisseurs, sont arrivés les derniers et ont endossé la responsabilité de tout ce qui s'était fait en bien ou en mal dans les époques précédentes ¹.

A l'époque mérovingienne et carolingienne un nouveau modèle de tuile commence à se montrer, c'est la petite tuile à crochet arrondie par le bas, telle qu'elle existe encore. Les manuscrits de cette époque où sont figurés des monuments, nous montrent presque toutes les toitures recouvertes de tuiles de ce modèle ; on peut voir entre-autres les célèbres représentations des abbayes de St-Riquier et de St-Gall, dont M. Quicherat s'est tant servi dans son cours. Cette tuile est plus légère que la grande tuile romaine et aussi plus facile à faire, c'est pour cela que l'usage s'en est très répandu à une époque de décadence. Il faut remarquer aussi qu'elle peut être employée dans des toitures assez pentueuses, ce qui était un grand

¹ Il n'existe dans les Alpes aucun reste de monument construit par les Sarrasins, pas plus que de légendes authentiques dans lesquelles ils jouent un rôle ; les mots de la langue patoise dérivés de l'arabe sont tous scientifiques et introduits par les savants par le véhicule du français.

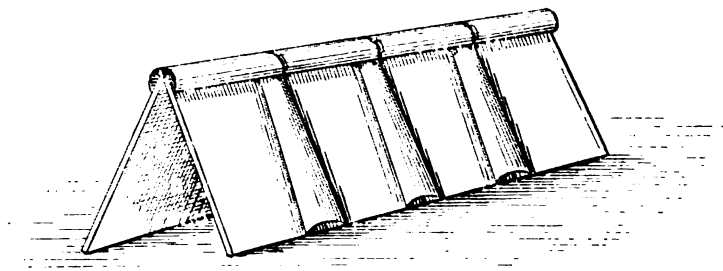
avantage dans les contrées où la neige tombe abondamment.

Cependant cette tuile, très usitée en Bourgogne dont elle a même pris le nom, ne paraît pas avoir été très employée dans les Alpes. Dans l'Embrunais et le Briançonnais c'était le chaume, le bardeau et surtout la lause dont on se servait. Dans le Gapençais et la Provence c'est la tuile creuse en forme de gouttière qui succéda à la tuile romaine à rebords.

Ce modèle de tuile est-il ancien; nous vient-il des gaulois, nous vient-il des romains? Je l'ignore. Tout ce que je puis affirmer c'est que je n'en ai jamais vu trouver dans les substructions romaines authentiques, à La Bâtie-Mont-Saléon, à la Beaumette, à Ste-Catherine-du-Forest-St-Julien, ce qui donne à penser que la tuile creuse est d'une invention postérieure à l'époque romaine.

Le seul monument que je connaisse où la tuile creuse est associée à la tuile plate romaine est un tombeau, datant probablement du X^e siècle, et qui a été exhumé et fouillé sous mes yeux à Servoules, le 13 septembre de l'année courante. Placé à 60 centimètres de profondeur, d'une longueur de 1 mètre 70 centimètres, orienté de l'est à l'ouest, il se composait de huit tuiles plates, quatre de chaque côté appuyées l'une contre l'autre en forme de toiture. Tous les joints et la crête étaient cachés par des tuiles creuses. Ce tombeau renfermait le squelette d'un jeune homme en grande partie décomposé; le crâne était intact et la mâchoire avait vingt-quatre dents absolument saines. Les tuiles plates étaient marquées d'un demi-cercle creux fait au compas, probablement comme marque de fabrique, à moins que ce ne fut un moyen de faciliter l'écoulement de l'eau. Les tuiles creuses étaient irrégulièrement modelées, plus petites que celles que nous employons aujourd'hui et d'une facture grossière. Les tuiles plates étaient d'une meilleure fabrication. Les unes comme les autres étaient de terre blanchâtre. Le croquis

ci-contre permettra de se rendre mieux compte de la forme de ce curieux tombeau.



Pourquoi la tuile creuse n'a-t-elle pu être employée dans l'Embrunais et le Briançonnais tandis qu'elle était la couverture ordinaire des maisons du Gapençais? Par deux raisons. D'abord la tuile creuse ne peut être placée que sur une charpente fort déprimée sous peine de glisser et dans l'Embrunais et le Briançonnais on ne peut employer de charpentes déprimées à cause de la masse et de la persistance de la neige dont le poids les écraserait. Ensuite la tuile creuse laisse passer énormément d'air et de froid chose particulièrement désagréable dans le nord du département. Du reste le Briançonnais et l'Embrunais ont l'ardoise qui est bien préférable à la tuile et dont le prix est minime si on n'a pas à la transporter au loin. Voilà pourquoi la tuile creuse n'y a pas été employée.

Pourquoi dans le midi a-t-elle remplacé la tuile romaine à rebords? Parce qu'elle est plus facile à fabriquer. L'emboîtement de la tuile à rebords demande de la précision, la tuile creuse n'en demande aucune et n'est guère plus lourde. Voilà la raison de l'adoption de cette tuile, il n'en faut pas chercher d'autres¹.

¹ Les forêts de chênes étaient extrêmement abondantes dans le midi du département; on eut pu faire des bardeaux avec ce bois excellent si on l'eût voulu. Le chaume, soit de froment soit de seigle, y pousse long et résistant; on en fait des paniers ou *couffins* qui durent des années. Les habitants auraient pu s'en servir pour leurs toitures s'ils l'eussent jugé à propos.

Mais si cette tuile a été adoptée pour les maisons d'habitation, on ne s'en est pas servi pour les édifices construits avec un certain luxe, pour les églises notamment. Elles étaient recouvertes de plomb ou de dalles. L'église de St-Martin, brûlée en 1318 par les Gapençais, était couverte de plomb et on leur ordonna de la reconstruire et de la couvrir d'ardoises. C'est la première fois que j'ai trouvé trace de ce genre de couverture.

Y a-t-il eu des fabriques de poterie, de tuiles et de briques dans les Alpes après l'époque romaine? Ce n'est pas douteux; les vases mérovingiens et carolingiens ne sont pas extrêmement rares dans nos contrées, j'en possède d'Orpierre, d'Ambel et de Gap.

A Gap on a exhumé dans les sous-sols de la cathédrale actuelle une fabrique de poterie mérovingienne avec un four et plusieurs vases¹.

Il faudrait pour être parfaitement fixés sur le mode de construction et de couverture dont usaient nos aïeux du moyen-âge, posséder un certain nombre de devis d'architectes ou de comptes de constructeurs de cette époque, malheureusement on n'en a point encore trouvé pour notre département. On en trouvera sans doute un jour dans les registres de notaires, mais comme les plus anciens ne sont pas antérieurs au XV^e siècle, il y aura toujours auparavant une lacune difficile à combler².

¹ On n'a pas trouvé de fabrique de tuiles dans les fouilles de la Cathédrale; je les ai suivies avec soin et n'ai rien vu de pareil.

² Voici un extrait d'un prix fait, donné le 7 octobre 1577, par les consuls de Gap à Barthélemy de Lort, gipier, Antoine de Laye, bastier-fustier, et Jacques Rostaing, fustier, pour la réparation du mur d'enceinte de la ville. Je le donne pour montrer combien il y a dans la construction de cette époque de termes obscurs ou inconnus pour nous. « Accoustre le couvert de dessus des degrés de la tour de la Porte-Colombe et garnir les cortières depuis ladite tour jusqu'à la maison des hoirs de feu Arnoux Roux, de plates, posts, bochets et barières qui y seront nécessaires. Et au droit de la maison de Vincent Sarrazin mettre un bochet, et au pied des plates mettre une post audessus le couvert de la garicte près ladite maison, et y mettre un pied droit. Et des ladite garicte jusques à la garicte guesst la tour au pied, mettre deux

On trouve dans les cloisons du château de Tallard, remanié complètement vers 1500, des briques absolument authentiques de cette époque ; elles sont d'une fabrication remarquable, bien cuites, légères, minces, circonscrites par un cadre entourant une dépression rectangulaire ornée d'un quadrillé en relief. Il est très probable qu'elles ont été faites sur place par des briquetiers bourguignons.

Au XV^e siècles les plats, pots, écuelles, en un mot tout ce que le paysan comprend sous le terme générique de *taraille* était d'importation méridionale. Une cruche revêue d'un vernis jaunâtre que je possède et qui avait été enterrée à Gap, vers 1560, comme le démontrent les monnaies qu'elle renfermait, est l'œuvre des potiers du comtat Venaissin.

Quant aux tuiles, aux briques, on les fabriquait certainement dans les Alpes suivant les besoins des habitants et je suis persuadé que les importantes tuileries de Gap, du Monétier-Allemont, de Laragne, d'Oze, de Saléon, etc., existent de temps immémorial dans ces diverses localités. J'en ai vu citer quelques unes dans plusieurs registres de notaires du XVII^e siècle, mais j'avoue que ces mentions ne m'ont pas paru avoir assez d'importance pour les noter.

Maintenant le prix des transports étant devenu plus

plactes et un traversier. Et depuis icelle garicte jusques à la tour Saint Arey, garnir tout le long de plactes et mettre quatre posts au planchier *sive* pontin de ladicte tour Saint Arey. Mettre quatre plactes et ung bochet au droict de la maison de Vallon et despuys ladicte maison finé à la tour de Jean Bonhomme, faire quatre plactes et un bochet aus dictes cortières, planchar icelle tour et la garnier de barrière et plates. Ensemble garnir de plates, bochets et barières tout le lonc de la cortière depuis ladicte tour jusques au droict de la maison de Jeanon de la Ville, planchar le pontin et cortière du canton qu'est au droict de ad icte maison. Aussi de fermer avec pierre et chaussine les fraches qu sont près de la tour de Magnone, » etc. Il y a dans ce document un certain nombre de mots qu'on ne trouve dans aucun glossaire et dont il serait bon d'avoir la traduction en français si c'était possible. Il est extrait des minutes du notaire Souchon.

modéré, grâce au chemin de fer, nos tuileries locales sont dans une situation d'infériorité évidente vis à vis des tuileries situées dans des contrées plus tempérées. Le travail doit y cesser pendant tout un long hiver parce que la terre ne peut sécher pendant cette saison et y est brisée par la gelée. Il faudrait pour obvier à cet inconvénient établir des séchoirs couverts et chauffés ce qui serait très dispendieux. Mais les briques et tuiles que nous recevons des départements méridionaux ne sont pas sans défauts ; elles ne supportent pas, à cuisson égale, la gelée aussi bien que les nôtres et souvent éclatent en hiver. Les tuiles de St-Henry, qui dans les années qui ont suivi l'ouverture du chemin de fer ont étalé partout leur note criarde dans nos campagnes, ne se sont pas comportées aussi bien qu'on l'espérait, et on revient aujourd'hui, avec raison, aux produits indigènes.

Si l'on en croit un mémoire de Delafont, subdélégué de Gap, que j'ai entre les mains, il n'y avait en 1784 aucune fabrique de poterie entre Briançon et Sisteron, et le Haut-Dauphiné était de ce chef tributaire de la Provence pour 24 mille livres par an. C'était en effet de Provence qu'on importait la poterie, la verrerie et la faïence.

La première tentative pour substituer une industrie locale à l'industrie étrangère émana de M. d'Agoult, conseiller au parlement et seigneur de La Bâtie-Neuve. En 1755 il fit venir un ouvrier de Moustiers, l'installa dans le château même de La Bâtie, obtint une subvention de l'intendant du Dauphiné et se mit à fabriquer de la faïence, Mais ses produits étaient de très mauvaise qualité et surtout cassants¹. Je n'en connais aucun spécimen. Cet essai prit fin avant 1760, et la fabrique de faïence fut remplacée par une fabrique de poterie qui ne réussit pas mieux qu'elle et disparut avant 1780.

Le grand défaut de notre terre à potier c'est que les objets qui en sont fabriqués ne vont pas sur le feu ; on a eu beau chercher on n'a pu produire dans notre départe-

¹ Tous ces renseignements sont extraits du mémoire de Delafont.

ment de vaisselle à feu. En 1783, un M. Escallier, de Gap, crut avoir trouvé de l'argile propre à la poterie à feu, il intéressa le subdélégué à ses essais et fit fabriquer quelques ustensiles qui furent envoyés à l'intendant avec une demande de subvention, mais ces ustensiles ne résistèrent pas à une chaleur forte et prolongée et ce projet n'eut pas de suite.

En 1789, un ouvrier de La Bâtie-Neuve, qui avait travaillé dans les faïenceries de Moustiers et se nommait Guiramand, entreprit de rétablir l'industrie créée par le conseiller d'Agoult. Il obtint une subvention du département et parait avoir mieux réussi que ses prédécesseurs ; cependant, pour des raisons que j'ignore, il fut obligé de suspendre ses travaux au bout de peu d'années.

Il ne reste presque aucune pièce authentique de cette deuxième fabrication de faïence de La Bâtie. J'en connais quatre cependant. La plus belle est sans contredit une poule couveuse, sorte de milieu de table destiné à renfermer des œufs ; elle appartient à M. Margot-Duclot, ancien magistrat. C'est une pièce tout à fait exceptionnelle par ses dimensions. M. X. Blanc, sénateur, possédait dans son château de Montmaur, deux assiettes, épaves d'un service de faïence de La Bâtie. Je me suis procuré moi même une jatte de la même fabrique. Je ne connais rien autre d'authentique.

Comme décor et comme fabrication c'est du Moustiers de qualité médiocre, la couleur dominante est un violet brun sans éclat ; il est probable que quelques pièces de La Bâtie circulent et sont vendues pour du Moustiers, mais le difficile est de les reconnaître.

Pendant tout l'empire, les Alpes continuèrent à faire venir du midi toute leur vaisselle de terre. En 1814 un nommé Ubaud tenta d'établir une poterie et une faïencerie à Gap, il réussit et cette industrie n'a disparu qu'en 1886. Les produits sont grossiers, les ustensiles de terre ne vont pas sur le feu ; la marque de fabrique consistait en

un poinçon circulaire appliqué au revers et donnant le nom et l'adresse du fabricant.

Un autre potier, nommé André de Manent, d'une excellente famille Dauphinoise émigrée à Genève à la révocation de l'édit de Nantes, vint s'établir à Aspres-lès-Corps en 1820 environ et continua à fabriquer des ustensiles en terre jusqu'en 1863, où un incendie détruisit sa fabrique. Son frère s'était établi à Gap vers la même époque, il a continué son industrie jusqu'après 1870.

Un autre Ubaud, parent des potiers de Gap, avait établi une poterie à Tallard où je l'ai encore vu fonctionner en 1852. Elle disparut vers cette époque.

Enfin, dans la commune des Crottes, une fabrique de *taraille* avait été fondée en 1830 par un nommé Ville, de La Mure; son gendre originaire de l'Isère et nommé Bellety lui succéda et exerça son métier jusqu'à sa mort arrivée en 1890.

Je ne crois pas qu'il existe aucune poterie dans le département à l'heure actuelle.

Quant aux tuileries et briqueteries c'est autre chose, elles ont au contraire prospéré et on trouve à Gap, à côté de briqueteries donnant d'excellents produits mais suivant les anciens procédés, une usine dirigée par M. Monnier et pourvue de tous les engins et machines dont fait usage l'industrie moderne.

NOTRE-DAME DE BEAUVERT

POÈME

INTRODUCTION

NOTICE HISTORIQUE

En publiant ce petit essai poétique, nous devons exposer en peu de mots l'historique du modeste sanctuaire qui en fait l'objet.

La chapelle de N. D. de Beauvert est située sur la paroisse de la Fare, près de Saint-Bonnet-en-Champsaur. On la voit gracieusement assise sur un petit plateau adossé au mont Moutet. De ce point de vue magnifique, le regard embrasse au loin la superbe vallée du Drac, avec ses champs fertiles, ses prairies verdoyantes et ses mille bosquets. Cette chapelle est depuis un temps immémorial le but d'un petit pèlerinage dont l'histoire est difficile à faire et présente assez d'obscurité.

Mais tout d'abord nous avons à préciser quelle est la vraie forme du mot. Les uns disent *Beauvert*, et les autres, *Boisvert* ou *Beauvoir*, Or, nous croyons que la première appellation est la seule vraie, la seule que le lieu ait eu anciennement. C'est celle, en effet, qui est uniquement usitée dans le dialecte local, et, par conséquent, transmise depuis une époque fort reculée. Elle a un sens précis, c'est-à-dire, en alpin, *Bèou-Vert*, et en français *Beau Vert* (*Belle verdure*), et ce sens a dû en empêcher l'altération dans le cours des temps. Quant aux deux autres, elles sont de formation française, et dès lors, moins anciennes ; elles paraissent issues d'une fausse interprétation de l'étymologie de la première. De

plus, si on avait dit, dans le principe, en alpin *Boui-Vert*, c'est-à-dire, en français, *Bois-vert*, on le dirait encore ; et, si on avait dit *Bèou-Véire*, c'est-à-dire *Beau-voir*, on le dirait de même toujours. Dans tous les cas, comme c'est le parler local qui fait ici la loi, c'est *Beauvert*, qu'il faut employer, et non, *Boisvert*, ni *Beauvoir*.

Le territoire de Beauvert a été fréquenté dès une haute antiquité. Près de la chapelle, on a découvert, vers 1840, un trésor pesant 18 kilogrammes, d'objets préhistoriques en bronze. Ce trésor, constaté alors par M. le docteur Nicolas, de St-Bonnet, et ensuite, fondu, a été ainsi décrit par M. J. Roman : « C'était de larges bracelets renflés « par le milieu, des torques ouverts avec les extrémités « retournées, des couteaux, des chainettes, des boutons, « des pendeloques, etc. Plusieurs de ces objets portaient « des stries formant un ornement géométrique »¹. Cette découverte prouve que le quartier a dû être en renom dès l'époque gauloise. Peut-être y pratiquait-on alors un culte druidique. Il n'est pas rare, en effet, que des pèlerinages chrétiens se soient établis en des lieux où déjà des superstitions payennes avaient été en usage. En aurait-il été de même pour Beauvert ? C'est toutefois ce qu'on ne peut admettre qu'à titre d'hypothèse.

A quelle époque remonte la dévotion actuelle ? Aucun document n'est venu jusqu'ici nous fixer à ce sujet. La *Croix des Hautes-Alpes* a publié, il y a quelques années, un article où il est dit que le pape Lucius III confirme à Guichard, abbé de l'Ile-Barbe, la chapelle de la Fare « *Capella de Pharà* », et on concluait que Beauvert était une appartenante de ce monastère. Mais il s'agissait, dans l'acte pontifical, de la Fare dans la paroisse de Lemps (Drôme)², et nom de la Fare (Hautes-Alpes)³ La

¹ M. J. Roman : Répertoire archéologique des Hautes-Alpes p. 136.

² La Fare (Drôme) était, avant 1890, un hameau et un prieuré dépendant de la paroisse de Lemps, du diocèse de Gap, du fief des barons de Montauban et de l'arrière-fief des abbés de l'Ile-Barbe. (Brun-Durand : *Dictionn. topogr. de la Drôme*).

³ La Fare (Hautes-Alpes) était une paroisse sous le vocable de

bulle, en effet, nomme la chapelle de la Fare immédiatement après le monastère de Lemps. Ensuite, cette bulle, ayant été imprimée par Laboureur en 1665, on trouve en marge du texte cette note : « La Fare est un prieuré uni à celui de Lemps ¹ ». C'est ce qui est confirmé, d'ailleurs, par les procès-verbaux de visite et pouillés du diocèse de Gap où on voit que la Fare (Drôme) dépendait en effet de Lemps et de l'Ile-Barbe, tandis qu'il n'y est jamais dit que la chapelle de Beauvert située à la Fare (Hautes-Alpes) ait dépendu ni de l'un ni de l'autre. C'est ce qu'on peut voir enfin dans le *Dictionnaire topographique de la Drôme*, par M. Brun-Durand, aux articles *Lemps* et *Fare* où la question se trouve résolue. Il aurait été bien surprenant, en effet, que la chapelle de la Fare entourée de tous côtés, dans la bulle, par des églises de la Drôme, eût été située en Champsaur où l'Ile-Barbe n'eut jamais aucune possession. En sorte que ce document ne nous apprend rien touchant les origines de la dévotion de Beauvert.

Toutefois, il nous est permis de la regarder comme étant fort ancienne. La tradition locale, jointe à l'archéologie, nous le dit. Elle affirme que la chapelle de Beauvert est antique, et qu'à côté se trouvait une maison de religieux, ainsi qu'un cimetière. Ce qui confirme le fait, est qu'on a trouvé et qu'on trouve encore autour de

l'Assomption et à la collation de l'évêque de Gap. Elle est conférée, vers 1550, à Benoit Allard ; en 1564 à Christophe Allard, par résignation de Marin Tabouret et de Martin Escallon qui se la disputaient ; en 1607, à Claude Loup par mort du précédent. On trouve ensuite : 1641, Noël Brun auquel succède Alexandre Faure ; 1677, Jacques Gérard qui permute avec Pierre Borrelli, curé de la Beaume-des-Arnauds ; 1685, Alexandre Garnier ; 1688, Pierre Amar ; 1699, Dominique Tourniaire ; 1733, Jean Benoit qui résigne en 1741 à Joseph Preyre ; 1757, Claude Coucourdan par mort du précédent. — La Fare, au point de vue féodal, faisait partie du mandement de Terre d'Église et dépendait de l'évêque de Gap et du dauphin ; ce dernier y avait fait élever, en 1300, des fourches patibulaires. En 1611, les biens delphinaux de la Fare furent cédés à Lesdiguières.

¹ Laboureur : *Mesures de l'Ile-Barbe* ; Lyon, Galbit, 1665, p. 65.

l'édifice actuel des substructions de vieux bâtiments, des tombes en dalles, et des caveaux voûtés renfermant des ossements détériorés. La tradition dit ensuite qu'un chemin, partant du col Bayard et aboutissant à Beauvert amenait là les anciens pèlerins montant de la vallée de Gap. On remarque, en effet, recouvert par le gazon, le tracé de ce vieux sentier à travers la montagne. La tradition ajoute qu'une forêt, s'étendant de Laye à Poligny, fut incendiée par ordre de la reine Blanche¹, pour cause des malfaiteurs qui s'y cachaient, et on retrouve encore dans les ravins des restes d'arbres carbonisés. Au devant de la chapelle coule une source appelée *St-Clair*. Pour que ce vocable de saint ait été imposé à cette eau, il a fallu qu'un fait de quelque importance y ait donné lieu. Ici la tradition prétend que Beauvert fut visité par S. Clair, qui vivait à Vienne vers la fin du VII^e siècle, et que ce personnage laissa à la source la vertu de guérir des maladies des yeux².

Tous ces faits réunis prouvent assez que la chapelle de Beauvert est fort ancienne ; que des religieux, probablement bénédictins, ont possédé là une maison, ainsi qu'un cimetière ; qu'un pèlerinage d'une certaine importance y était établie. Comme il n'existe pour ainsi dire pas de documents, concernant Beauvert, dans le bas moyen-âge, on peut conclure que ce pèlerinage a eu son ère de prospérité à une époque reculée, et qu'il aurait ensuite perdu de son importance première, par l'effet d'un événement qui n'est point encore connu.

La tradition, en mentionnant les faits relatés ci-dessus, ajoute qu'un grand nombre de guérisons miraculeuses étaient anciennement opérés au sanctuaire de la Vierge, surtout des guérisons d'enfants, et même des résurections ; que les miracles, pour avoir été plus rares dans la

¹ Des traditions analogues existent pour d'autres forêts du Champsaur. Toutefois on ne conçoit pas bien cet ordre d'incendier donné par la reine Blanche, puisque ces forêts dépendaient du Dauphin.

² Si ce fait est exact, il reporte l'existence de la dévotion de Beauvert à une époque fort ancienne.

suite, n'y avaient jamais discontinué ; et actuellement des béquilles d'un bois vermoulu se remarquent encore suspendues aux murs de l'édicule.

La chapelle de Beauvert fut détruite à la fin du XVI^e siècle par les réformés qui ruinèrent, d'ailleurs, la plupart des églises du Champsaur. On raconte que Lesdiguières en personne assistait à sa démolition. Après les guerres de religion, elle fut reconstruite dans un état fort chétif ; en 1685, d'après un procès-verbal de visite, elle n'était point encore pavée. Elle avait des dimensions bien moins grandes que la précédente. C'est ce qu'attestent quelques substructions de cette dernière et, en particulier, du chœur. Ce chœur était orienté en sens oblique de celui d'aujourd'hui. La chapelle actuelle a été convenablement réparée et ornée, en 1840, par les soins du curé d'alors, M. Pellegrin ¹.

De nos jours, le pèlerinage continue. Dans la belle saison, des visiteurs nombreux viennent isolément prier à la chapelle. On y fait célébrer fréquemment des messes. Enfin, le jour de la fête, qui tombe le dimanche dans l'octave de l'Assomption, la paroisse de St-Bonnet s'y rend en procession, ainsi qu'un grand nombre de pèlerins venus de tous les points du Champsaur.

Ce qui précède est à peu près tout ce qu'on sait, quant à présent, touchant la chapelle de N. D. de Beauvert. Bien que son histoire reste assez obscure et fort incomplète, nous avons cru, néanmoins, pouvoir en faire le sujet d'un petit poème. Dans cette œuvre, nous nous sommes attachés à rendre scrupuleusement la légende qui — nous l'avons vu — n'est pas sans fondements de vérité.

¹ En 1761, outre la chapelle de Beauvert on trouvait à la Fare les quatre chapelles de St-Jean, de St-Eloi, du Rosaire et du Seigneur ; elles étaient fondées dans l'église paroissiale.

NOTRE-DAME DE BEAUVERT

POÈME

CHANT PREMIER.

O Muse, inspire-moi : je veux chanter encor¹,
La Vierge de Beauvert, patronne du Champsaur.
Il me sied d'exalter cet humble sanctuaire,
Maintenant si déchu de sa splendeur première.
Je dirai ses débuts dès les âges lointains,
Ses moines, ses concours, ses prodiges divins.
Heureux, si je pouvais, évoquant son histoire,
Relever son prestige et rajeunir sa gloire !

Salut, Vierge, salut, toi, qui du haut des cieux
Vins dresser tes autels en ces rustiques lieux ;
Je viens t'offrir ces chants : oh ! puissent-ils te plaire,
Et d'un fleuron d'amour parer ton sanctuaire !

Le mont Aiguille² est là, dressant son pic altier ;
Sur ses pentes s'étend un paisible quartier :
Là, sont des blocs épars, des champs et des prairies,
Des touffes d'arbrisseaux, des pelouses fleuries ;
Là, dans d'étroits vallons serpentent des ruisseaux,
Mêlant leur doux murmure au doux chant des oiseaux.
Au centre de ces lieux, est un point d'où la vue
Embrasse du Champsaur la superbe étendue.
On voit au loin le Drac, dans le val enchanté,
Décrire en son long cours comme un orbe argenté.
C'est en cet heureux site, à l'aspect solitaire,

¹ Allusion aux poèmes de *Notre-Dame du Laus* et *Notre-Dame de la Salette*.

² Montagne entre le Dévoluy et le Champsaur à laquelle se rattache Moutet.

Qu'est assis de Beauvert, l'antique sanctuaire.
Salut, ô doux asile, ô mont béni des cieux,
Vous qui fûtes jadis, si chers à nos aïeux !

Les fiers Tricoriens, dans la nuit des vieux âges,
Des bords rians du Drac peuplaient les paysages¹,
Ils possédaient nos monts, et nos champs et nos bois,
Purs de mœurs et pieux, ces antiques gaulois,
Par un culte public, rendaient les cieux propices,
Dans les sombres forêts offraient des sacrifices,
Et l'on retrouve encor ces dolmens, leurs autels,
Séculaires témoins de leurs vœux solennels².
Qui nous dit qu'à Beauvert, durant l'âge celtique,
On n'offrit point au ciel un culte druidique ?
Des bronzes variés, de haute antiquité,
Prouvent, du moins, qu'alors son sol fut habité³.

Mais des Alpes bientôt, franchissant la frontière,
Les apôtres du Christ ont semé la lumière.
Nos aïeux, à leur voix, ébranlés et croyants,
Aux pieds du Dieu d'amour sont tombés suppliants.
L'œuvre sainte en tous lieux, s'étend et s'organise,
Et déjà s'affermir le règne de l'Église.
Les moines ont paru : leur sainte légion
Verse un torrent de biens sur notre région.
De nos landes en friche ils tentent la culture,
Ils prêchent par leurs mœurs la vertu la plus pure,
Font régner le savoir, l'esprit religieux,
Et, pour le bien public, s'étendent en tous lieux.
O Beauvert, ce fut là ton origine antique,
Et tu naquis un jour d'un ordre monastique.

¹ Les *Tricoriens* occupaient, comme on sait, le Champsaur, le Dévoluy et les Trièves ; les *Caturiges*, l'Embrunais ; les *Voconces*, les vallées des deux Buëch ; les *Queiriatés*, le Queyras ; les *Siguriens*, le Briançonnais ; les *Uceni*, l'Oisans.

² Deux dolmens bien conservés ont été trouvés l'un à la Camargue, près de Gap, et l'autre aux Rozenches, hameau de St-Jean-St-Nicolas. Dans ce dernier, on a découvert un couteau sacrificateur. Néanmoins, les dolmens, dans les Alpes, sont assez rares.

³ Voir sur ces bronzes, l'*Introduction*.

Du glorieux Benoit, les enfants vénérés,
 Ont créé sur nos monts d'insignes prieurés.
 Dans le val du Champsaur, nommé la *Campanie*¹,
 On voyait prospérer sous leur règle bénie,
 Chabottes et Buissard, Ancelles, Saint-Bonnet².
 En des temps reculés, sur les flancs de Moutet,
 Ils fondent de Beauvert cette antique chapelle
 Qu'ils consacrent au nom de la Vierge immortelle.
 Tout auprès, par leurs soins, s'élève une maison ;
 Et l'on retrouve encor, cachés sous le gazon,
 Des fondements rasés, des tombeaux et des restes,
 Qui des saints monuments sont signes manifestes³.

Ainsi tu pris naissance, ô temple de Beauvert.
 Salut à ton berceau ! dans cet heureux désert,
 Dès un âge éloigné, tu fus ce sanctuaire,
 Où tant de pèlerins allaient bénir leur Mère,
 Où des bouts du Champsaur nos vénérés aïeux
 Couraient avec bonheur chercher la paix des cieux.

La Vierge en cet asile exerce sa puissance :
 Elle y fait ruisseler ses dons en abondance.
 Sans cesse à ses autels, pour de faibles humains,
 Des prodiges bénis sont l'œuvre de ses mains.
 Des enfants déjà morts renaissent à la vie ;
 Le muet parle au sourd qui recouvre l'ouïe ;
 Le botteux a marché, l'aveugle et le perclus
 De leurs maux envolés ne se souviennent plus ;
 Et que d'infortunés, plongés dans la détresse,
 Sont déchargés soudain du poids qui les oppresse !
 Des pêcheurs attendris, on voit couler les pleurs ;
 Tous les cœurs sont comblés des divines faveurs.

¹ Le Champsaur porte dans le testament d'Abbon, en 739, le nom de *Campanie*. Nous avons dit dans notre *Note sur l'étymologie de Champsaur*, comment a été formée l'appellation actuelle.

² Les prieurés d'Ancelles et de St-Bonnet sont mentionnés dans la bulle d'Eugène II, en 1152, comme précédentes dépendances de la Novallaise, et par conséquent, comme ayant existé dans le haut moyen-âge. Ceux de Chabottes et de Buissard, sont également très anciens.

³ Voir sur ces antiques l'*Introduction*.

O Reine de ces lieux, en cette humble chapelle,
Par des bienfaits si grands ta bonté se révèle.
Quel amour tu portas à notre heureux Champsaur !
A ses destins présents daigne sourire encor.

Les échos ont redit les insignes miracles :
Le bruit au loin circule ; et quels nouveaux spectacles !
Alors on voit partout les peuples d'alentour
S'ébranler, se porter au saint lieu, pleins d'amour.
Et tous ces pèlerins, dans l'ardeur qui les presse,
Cèdent aux doux transports, tressaillent d'allégresse ;
Ils bénissent leur Mère, implorent ses bontés,
Et répètent ces chants à l'Eglise empruntés :

« Salut, Reine du monde, incomparable Mère¹,
« Salut, ô toi, la vie et l'espoir de la terre !
« Malheureux enfants d'Eve, ici-bas exilés,
« Nous consumons des jours, tristes et désolés.
« Gémissant et pleurant, au rivage des larmes,
« Nous élevons vers toi, nos soupirs, nos alarmes.
« Douce avocate, entends nos cris du haut des cieux,
« Sur nous, dans ta pitié, daigne abaisser les yeux ;
« Puis, quand nous toucherons au terme de la vie,
« Montre-nous ton Jésus, un jour, dans la patrie ;
« A nos vœux suppliants, laisse attendrir ton cœur,
« O clément, ô pieuse, ô pleine de douceur ».

Ainsi s'établissait ce saint pèlerinage,
Qui brilla comme un phare aux jours du moyen-âge.
O peuples, vous couriez à la Vierge d'amour,
Et la Vierge octroyait ses bienfaits en retour.

Sur la sainte colline, et près du sanctuaire,
S'élevait gracieux, un humble monastère².
Là, des moines colons, et vivant en commun,
Des plus pures vertus exhalaient le parfum.

¹ Ce passage est la traduction du *Salve regina*.

² Voir l'*Introduction*.

Pour eux, tout l'univers était la solitude,
Où parfois se pressait la sainte multitude.
Ils défrichaient les bois, ils cultivaient les champs.
Ils coulaient des jours purs et vivaient pénitents.
Du Dieu bon qu'ils servaient, leur âme était avide.
Beauvert était ainsi, comme une Thébàïde.

O Vierge, ces vaillants priaient à ton autel :
Ils consacraient leur vie à ton culte immortel ;
Et leurs hautes vertus étaient comme un prodige,
Qui de ton sanctuaire accroissait le prestige.

Ils dorment maintenant en ces lieux consacrés,
Et l'on retrouve encor leurs restes vénérés ;
Ils gisent sous le sol, couchés entre deux pierres.
O morts, réveillez-vous, ranimez vos poussières ;
Venez nous retracer tant de faits glorieux,
Ensevelis dans l'ombre et voilés à nos yeux.
Mais leur voix fait silence, et d'une antique gloire
À peine reste-t-il une obscure mémoire.

Près du temple, une source au jet limpide et clair
Coulait dans la prairie : elle avait nom *Saint-Clair*¹,
Que veut dire ce mot, et quels pieux mystères
Sont restés le secret de ces eaux salutaires ?
Leurs purs flots ont-ils eu le don miraculeux
De rendre à la santé, des infirmes nombreux ?
Sans doute un souvenir se rattache à ces ondes.
Mais de la nuit des temps les ombres sont profondes.

Une sombre forêt, dans sa vaste largeur,
De Laye à Poligny s'étendait en longueur².
Sur les flancs de Moutet, formant une Lordure,
Elle ornait ces hauteurs d'un grand arc de verdure,
Et, jusque sur Beauvert s'abaissant en festons,

¹ Voir l'*Introduction*.

² Voir l'*Introduction*.

Mariait ses couleurs aux couleurs des gazons.
Or, ces bois, encadrant l'auguste sanctuaire,
Projetaient sur son front plus d'ombre et de mystère.
Mais la forêt n'est plus, et tout semble à Beauvert
Avoir même ravi l'éclat de son désert.

Du lieu saint à Bayard, s'étend encor la trace
D'un rustique chemin, qui sous l'herbe s'efface¹.
Par ce sentier, des monts, les peuples autrefois
Venaient au sanctuaire, en traversant les bois.
Ils arrivaient de Gap ou bien du voisinage,
Et mêlaient leur tribut au saint pèlerinage.
Mais cette route est close, et les pieux concours,
Depuis des temps lointains, n'ont plus repris leur cours.

Beauvert vit s'éloigner les hordes sarrasines,
Dont le joug écrasa les régions Alpines,
Et jusqu'à lui parvint l'écho des cris joyeux
A leur départ poussés par nos libres aïeux².
Il vit sur les hauteurs s'élever nos villages,
Gardés là par des forts à l'abri des outrages³ ;
Il vit s'organiser cet état féodal,
Qui servit le progrès et le bien social,
Quoiqu'ait dit bruyamment l'orgueil déclamatoire
De serviles auteurs, faussaires de l'histoire.

Il vit la reine Jeanne, excitant ses guerriers⁴,
Sur nos monts consternés moissonner des lauriers,
Rançonner sans merci nos bourgs et nos villages,

¹ Voir l'*Introduction*.

² L'expulsion des Sarrasins devint définitive, en 975, à la suite de la prise de leur forteresse, la Garde-Frainet, par Guillaume de Provence.

³ Ce fut au XI^e siècle, comme on sait, que les villages furent construits sur les hauteurs et que l'association féodale s'établit.

⁴ C'est en 1369 qu'eut lieu l'expédition de la reine Jeanne, comtesse de Provence, qui, étant en guerre avec le duc d'Anjou, et ayant envahi le Dauphiné, ravagea surtout le Champsaur et l'Embrunais, occasionnant pour 200.000 florins de pertes, soit 2.400.000 francs. Cette campagne fut un terrible évènement pour nos pays.

Et semer sur ses pas d'innombrables ravages.
 Il vit passer nos rois, quand, d'un pas triomphal,
 Ils allaient honorer la Vierge du Réal¹,
 Ah ! sans doute, en montant par la route *Dauphine*²,
 Et portant leurs regards sur la verte colline,
 Ils saluaient de loin son temple gracieux
 Et la Mère d'amour qui régnait en ces lieux.

Et tu vis, ô Beauvert, au cours de l'âge antique,
 Le plein rayonnement de la foi catholique,
 Le peuple alors aimait le Christ, son divin roi.
 Il tenait en honneur ses célestes maximes,
 Et modelait ses mœurs sur ses vertus sublimes.
 Le bonheur était grand dans notre beau Champsaur :
 Ce fut pour nos aïeux comme un autre âge d'or.
 Que les temps sont changés ! une secte ennemie
 Fait peser en tous lieux sa dure tyrannie ;
 Et tout s'en va : la foi, les mœurs, la probité,
 La justice et l'honneur, la paix, la charité ;
 Et la France à grands pas, marche à la barbarie.

O Vierge de Beauvert, ô puissante Marie,
 Qui vois, du haut du ciel, l'excès de nos malheurs,
 Daigne enfin mettre un terme à nos longues douleurs ;
 Laisse à nos yeux briller un rayon d'espérance,
 Et du gouffre sans fonds fais remonter la France.

¹ Louis XI, encore Dauphin, vint à Embrun en 1449 ; Charles VIII en 1490, 1494 et 1495 ; Louis XII en 1502 ; François I^{er} en 1515, Henri II, en 1547.

² Une route romaine, qui dans le moyen-âge portait le nom de *Chemin Dauphin*, passait le Drac non loin de St-Julien.

CHANT SECOND.

Au front serein des airs un nuage surgit :
 Il grossit, il s'étend, se courrouce et mugit.
 Soudain l'orage éclate, et sa noire furie
 Menace d'engloutir l'Église et la patrie.

Le farouche Luther sème à flots les erreurs ;
 Et ces germes impurs engendrent mille horreurs.
 L'Allemagne est en feu : partout que des querelles,
 Des forfaits, des complots et des guerres cruelles !
 De hardis novateurs la France se remplit,
 Et jusque sur nos monts la secte s'établit.
 Farel, fils du Champsaur, poussé de frénésie,
 Prêche aux portes de Gap, la perfide hérésie ¹ ;
 Et bientôt on peut voir nos villes, nos hameaux,
 Embrasser, sans frémir, les errements nouveaux.

La guerre éclate : un chef, le fameux Lesdiguières ²
 Promène en nos districts ses armes meurtrières.
 Des soldats inhumains propagent par le fer
 Leurs dogmes criminels inventés par l'enfer ;
 Embrasent les châteaux et les saints édifices,
 Font périr les croyants en d'atroces supplices.
 Par la flamme et le sang sont marqués tous leurs pas.
 L'histoire, avec horreur, a dit leurs attentats.

Enfant de Saint-Bonnet, le Roi de nos montagnes ³
 N'épargne même pas ses natales campagnes.

¹ Guillaume Farel naquit, en 1489, aux Fareaux, près de Beauvert, dans un appartement qu'on montre encore ; il prêcha ses erreurs au moulin de Burle, non loin de Gap, en 1522 et 1562 ; et mourut à Neufchâtel en 1565.

² Lesdiguières, quoique plus humain que les autres chefs réformés, n'a pas moins laissé une mémoire entachée de cruauté et surtout de rapacité.

³ On sait que Lesdiguières fut surnommé le *Roi des montagnes*.

Le val riant du Drac, en ces jours ténébreux,
 De l'émeute en fureur devient un centre affreux.
 Alors on voit régner la terreur, les alarmes.
 Le cri des malheureux se mêle au bruit des armes.
 Dans un bois, près de Laye, on tend un guet-à-pens¹ ;
 On tue, et le Buson roule des flots sanglants.
 Églises et couvents, au cours de cent batailles,
 Ont vu partout crouler leurs antiques murailles² ;
 Beau Champsaur, tu n'es plus qu'un lugubre désert.

Alors tu fus détruit, ô temple de Beauvert.
 L'émeute frénétique, en ses fureurs sauvages,
 Étendit jusqu'à toi ses sinistres ravages,
 Pilla tes saints trésors, renversa tes autels,
 Et, poussant en avant ses desseins criminels
 D'anéantir partout le nom de notre Mère,
 Fit chanceler tes murs, les rasa jusqu'à terre³.

Et maintenant où sont les imposants concours
 Qu'on voyait sous ton dôme affluer aux beaux jours ?
 Et les processions, dont les saintes phalanges
 Montaient de la vallée, en chantant les louanges
 De la Vierge d'amour, patronne de ces lieux ?
 Où sont les vœux ardents et les hymnes pieux,
 Quand les peuples émus, dans leurs transports d'ivresse,
 Fêtaient en tes parvis la Mère de tendresse ?
 Où sont tant de bienfaits, de prodiges sacrés
 Par la Reine immortelle en tes murs opérés ?
 Temple heureux, tu n'es plus : au lieu qui fut la place,
 Quelques débris à peine ont conservé ta trace.
 Pleure, ô sainte Sion : tes sentiers sont déserts ;

¹ Cet atroce massacre de Laye, où assista Lesdiguières en personne, eut lieu en 1571.

² Ainsi les églises de St-Michel-de-Chaillol, de Buissard, de Chabottes, de Laye, et de bien d'autres avaient été détruites. Celle de La Fare, datant du XIV^e siècle, quoique atteinte, ne fut pas démolie. Restaurée après les guerres de religion, elle existe encore aujourd'hui.

³ Comme nous avons dit dans l'*Introduction*, Lesdiguières en personne assistait, d'après la tradition, à la ruine du sanctuaire.

Tes bois et tes côteaux, tes champs, tes gazons verts,
Qu'animaient autrefois les voix de la prière,
Sont assis tristement sur le mont solitaire :
L'écho n'y redit plus des cantiques d'amour.
Le silence et le deuil planent sur ce séjour.

L'ouragan tombe enfin : l'astre de l'espérance
Vient reluire à nouveau sur notre chère France.
Mais, partout, quels dégâts ! Quels lamentables maux !
Jadis l'esprit de Dieu, planant sur le chaos,
Des éléments confus fit éclore le monde ;
L'Église du vrai Dieu, par sa vertu féconde,
Sut, d'un nouveau cahos, tout refaire à la fois :
Partout les temples saints renaissaient à sa voix.

O Beauvert, on gardait ta pieuse mémoire,
Et l'on tenta, dès lors, de restaurer ta gloire.
Des vieux débris on vit surgir des murs nouveaux :
Chaque jour apportait un progrès aux travaux.
Bientôt, sur l'éminence, un modeste édifice
Aux regards étalait son charmant frontispice.
Que le ciel soit loué : dans cet auguste lieu,
On trouve encor sa Mère, on prie encor son Dieu.

Mais, hélas ! ce n'était qu'une ombre de chapelle,
A peine retraçant une image infidèle ¹
Du temple qui, jadis, couronnait ces hauteurs
De ses vastes contours, de ses vives blancheurs.

Tel le pieux Esdras, des rives d'Assyrie,
Ramenant Israël aux champs de la patrie,
D'abord veut relever le temple qui n'est plus ;
Et, dans ce saint labeur activant les tribus,
Durant sept ans entiers poursuit son entreprise.
L'édifice est debout : décevante surprise !
Du temple d'autrefois il n'était qu'un reflet,
De son art grandiose un pastiche incomplet ;

¹ La nouvelle chapelle n'eut que 10 mètres environ de longueur sur 4 mètres de largeur. Voir l'*Introduction*.

Et les vieillards émus pleuraient à la mémoire
De l'édifice antique et des temps de sa gloire,

Beauvert a donc perdu l'éclat de ses beaux jours.
Mais le peuple l'aimait et s'y rendait toujours.
Voyez ces pèlerins, au front de la montagne,
En groupes isolés, montant de la campagne ¹ :
A la Vierge bénie ils vont porter leurs vœux.

Entendez s'hexaler leurs sentiments pieux.

« Nous venons, disent-ils, ô Reine d'espérance ²,
« Chercher sous ton égide une douce assurance.
« Sois propice à nos vœux, comble-nous de tes soins.
« Oh ! vois quels sont nos maux et nos pressants besoins !
« Le péril imminent de tout côté nous presse ;
« Veille sur nos destins, et garde-nous sans cesse ».

Notre-Dame, en retour, se montrait secourable ³.
Voyez les affligés qu'un fardeau lourd accable :
Ils s'en vont du saint lieu, l'âme en paix, le cœur fort,
Saintement résignés aux rigueurs de leur sort.
Ceux-ci sont obscurcis des ténèbres du doute.
Ils marchent indécis : ils ont perdu leur route.
Que de perplexités en cette étrange nuit !
Mais ils sont accourus à celle qui nous luit,
Comme un astre propice, et sa douce lumière
Verse un rayon divin sur leur sombre carrière.
Le pécheur, à Beauvert, a trouvé le pardon ;
De la ferveur, le juste, y reçoit l'heureux don.
Mais les mères, surtout, dans leur sollicitude,
En tout temps visitaient la sainte solitude.
Elles venaient prier la Mère de Jésus
Pour leurs tendres enfants atteints de maux aigus.
La Vierge, qui connût les douleurs maternelles,

¹ Les pèlerinages à Beauvert, quoique moins importants qu'autrefois, continuèrent néanmoins.

² Ce passage est la traduction du *Sub tuum*.

³ Après les guerres de religion, il y eut encore des miracles à Beauvert, surtout des guérisons d'enfants, et même, dit-on, des résurrections.

Toujours les délivrait de leurs transes mortelles,
Souvent ces innocents sur les bords du tombeau,
Et de la vie en eux, rallumant le flambeau.

Un débris est resté des gloires du vieux temps,
Et répand sur Beauvert ses rayons éclatants.
Quand le cycle des jours, de l'antique chapelle,
Dans son cours a marqué la fête solennelle,
Saint-Bonnet, tout entier, comme aux âges passés ¹,
Se lève avec émoi, se forme en rangs pressés,
Et la procession, sur la sainte colline,
Va porter son hommage à la Vierge divine.
L'airain sacré répand ses joyeux carillons ;
La bannière aux flots d'or darde au loin ses rayons.
Le peuple en long cortège à sa suite s'avance,
Chantant des hymnes saints, ou priant en silence,
Des groupes accourus de tous points du Champsaur,
Aux premiers pèlerins viennent s'unir encor.
L'imposant défilé, du sentier qui serpente,
Sur les flancs du coteau, déjà gravit la pente ;
Tout-à-coup apparaît le temple de Beauvert,
Assis sur son plateau, semé d'un gazon vert.
L'enthousiasme éclate, et cette multitude
Au loin fait retentir la vaste solitude,
En jetant aux échos et des monts et des bois
Ces chants, qu'à l'unisson, répètent mille voix :

« Salut, fille du ciel, salut brillante étoile ²,
« Qui sur les flots du monde éclaires notre voile,
« Vierge, Mère d'un Dieu, plus pure que le jour,
« Par qui nous est ouvert le céleste séjour.

« L'ange, en te saluant, t'adresse un saint langage ;
« Daigne, daigne accéder à l'auguste message ;

¹ La procession traditionnelle de la paroisse de St-Bonnet à la sainte chapelle paraît dater d'une époque fort ancienne.

² Ce passage est la traduction de l'*Ave Maris stella*.

« Au monde donne ainsi le salut et la paix,
« Et change les destins qu'Éve nous avait faits.

« Viens briser du pécheur la chaîne qui l'enlace,
« Fais reluire à ses yeux le flambeau de la grâce ;
« Chasse loin de tes fils tant de maux désastreux,
« Et donne-leur les biens qui font les vrais heureux.

« Oh ! montre-toi toujours la plus tendre des mères :
« Jette un regard d'amour sur nos douleurs amères ;
« Par toi, qu'il soit propice à nos vœux, à nos cris,
« Le Dieu qui voulut bien, pour nous, naître ton Fils.

« Chef-d'œuvre du Très-Haut, Vierge éminente et pure,
« Qui fus douce au-dessus de toute créature,
« Des tâches du péché daigne nous laver tous,
« Et rends de plus en plus nos cœurs chastes et doux.

« Donne-nous de couler une vie innocente.
« Guide en ce bas séjour notre marche glissante.
« Qu'avec Jésus, un jour, dans la sainte cité,
« Nous buvions au torrent de ta félicité.
« Gloire, gloire éternelle au Père, Être suprême,
« Au Fils, le Dieu sauveur, au Saint-Esprit, de même :
« Gloire à la Trinité dans tout le cours des temps,
« Dans les siècles passés, comme aux âges présents ».

Au chant de l'hymne saint, la pieuse phalange,
Auprès du sanctuaire, en silence se range.
C'est l'heure du mystère. A la voix d'un mortel,
Le Fils du Tout-Puissant descend sur l'humble autel.
Sur ce mont s'accomplit le sacrifice auguste,
Où, comme au Golgotha, coule le sang du Juste.
L'holocauste est offert. Un orateur sacré,
Par les lieux, par la fête et la grâce inspiré,
Redit avec amour la bonté maternelle,
Que la Vierge dispense en sa sainte chapelle,
Et tous les cœurs émus, à ces accents pieux,
Bénissent ardemment la Reine de ces lieux.

Les offices sont clos : sur la molle verdure
La foule s'est assise, et prend sa nourriture.
Et l'on croit voir en elle, à travers le pré vert,
Celle qu'un jour, Jésus nourrit dans le désert.

La cloche, cependant, de sa voix argentine,
A rempli les échos de la sainte colline,
Et tous ces pèlerins, en hâte réunis,
De la Vierge, en plein air, disent les chants bénis ¹.
Puis, ils vont se presser au seuil du sanctuaire,
Pour implorer encore le doux cœur de leur Mère.
Ils partent : chacun dit : Oh ! pourquoi, dans leur cours,
Nos jours les plus heureux sont-ils des jours si courts !

O Reine de Beauvert, au flambeau de l'histoire,
Mes vers ont rassemblé les débris de ta gloire.
Puisse, puisse ton culte, au cours des temps présents
Revivre de l'éclat qu'il eut dans les vieux ans !
Puisse le peuple en foule à ton pèlerinage,
En concours répétés, t'apporter son hommage !
Et toi, du haut des cieux, veille sur le Champsaur ;
Conserve de sa foi l'ineffable trésor :
Répands sur ses enfants tes suaves tendresses ;
Puis, quand à ce bas monde ils fermeront les yeux,
Du sommet de leurs monts qu'ils s'envolent aux cieux.

¹ Les vêpres.

LE PASSAGE DE NAPOLEÓN I^{ER}

A GAP

Le 5 et le 6 mars 1815

ET LES

DEUX AGRESSIONS DES MARSEILLAIS

par M. E. SIBOUR.

Une relation du passage à Gap de Napoléon I^{er} à son retour de l'île d'Elbe, écrite par le poète Faure, du Champ-saur, l'auteur de la Tallardiade, vient de paraître dans le 1^{er} numéro des *Annales des archives des Hautes-Alpes*.

Elle nous offre l'occasion et nous met dans l'obligation même de dire encore quelques mots, de donner quelques détails traditionnels sur ce grave et très remarquable événement. D'autant plus que ce récit nous semble entaché d'une certaine partialité politique, toute naturelle et logique, et presque excusable, il est vrai, car l'auteur était à cette époque et postérieurement un représentant de l'autorité royale, puisqu'il se trouvait employé dans l'administration préfectorale des Hautes-Alpes. D'ailleurs toutes les phases de la vie de ce grand homme, de ce génie sublime qui se nomme Napoléon, méritent d'être étudiées et fouillées à fond, pour que la vérité soit bien établie sur tous ses faits, gestes et paroles. Nous ne sommes pas les derniers assurément à revenir sur ce chapitre. L'historique de cette période finale de l'Empire est fort peu connu, et, a été fort brièvement traité, aussi est-il loin d'être complètement épuisé. — Cela dit, pour que le lecteur soit bien au courant de notre intention, de notre but, pour qu'il puisse sans crainte ajouter entièrement foi à notre écrit, nous affirmons sur l'honneur que

le récit anecdotique des divers incidents qui ont marqué ce passage, nous ne le faisons que d'après ceux de témoins oculaires et auriculaires ; nous ne consignons absolument que les rapports authentiques faits à diverses époques et à maintes reprises par nos vieux parents et nos anciens amis défunts, qui avaient assisté à cet extraordinaire événement¹. Nous les avons recueillis sortant direc-

¹ Parmi le grand nombre de personnes dont nous avons recueilli les rapports oraux à toutes les époques de notre vie, nous citerons d'abord :

1° Notre grand-père maternel, Joseph Favier, ancien notaire à Ancelles, ex-serviteur de l'Empire, retiré de l'armée depuis 1809, qui habitait Gap à cette époque où il s'était établi avec sa famille, et qui a été fondateur et professeur de l'école mutuelle de Lancaster dans notre ville. Il nous a bercé dans ses bras en nous faisant le récit de ses campagnes et ceux du passage de Napoléon à Gap et des deux agressions des Marseillais.

2° M. Meyer Félix, Inspecteur en retraite des enfants assistés, l'un de nos plus vieux amis, qui est mort en 1894 âgé de 92 ans, ayant conservé intacts tous ses souvenirs et toutes ses facultés. Il avait donc quatorze ans quand Napoléon passa à Gap, et il nous racontait encore dans tous ses détails deux ou trois ans avant de mourir cet épisode de l'épopée napoléonienne avec un enthousiasme et une lucidité de mémoire extraordinaires.

C'est lui, croyons nous, qui a cloturé le nombre de ceux qui ont assisté au passage de Napoléon à Gap.

3° La famille Marchand et Jeffredo dont nous faisons un brin de notice dans le cours de notre récit.

4° M. Rapelin, généalogiste local mort en 1891, âgé de 83 ans, qui avait, lui aussi, tout gamin, assisté à la grande manifestation impériale de 1815.

5° M. Motte, propriétaire et ancien conducteur de diligences, mort en 1895, qui nous racontait qu'il était allé jusqu'à la Tourronde monté sur son âne à la rencontre de Napoléon.

6° M. Meyère, ancien tailleur marchand de draps, un des plus anciens amis de ma famille, mort en 1887, à l'âge de 90 ans.

Et une multitude d'autres dont nous ne citerons pas les noms, croyant suffisants les témoignages authentiques et documentés que nous donnons.

Nous avons en outre consulté pour bien préciser notre récit : Le mémorial de Ste-Hélène ; la correspondance de Napoléon I^{er}, publiée par ordre de Napoléon III, Tome XXXI ; l'histoire des Hautes-Alpes par M. de Ladoucette, ancien préfet ; l'histoire de Gap par M. Théodore Gautier.

tement de leur bouche, et, en avons gardé un si profond souvenir, qu'ils sont encore tout présents à notre mémoire comme au temps où ils nous ont été faits.

*
* *

Aussitôt que le débarquement de Napoléon sur les côtes de la Provence fut connu dans notre ville et dans ses environs, une vive effervescence impérialiste se produisit dans presque toute la population. Malgré le secret que gardaient les autorités préfectorales et municipales sur ce fait, sur la marche du grand homme vers les Alpes et sur son approche de notre chef-lieu, dont l'annonce s'était propagée comme une trainée de poudre, la totalité, pouvons-nous dire, de la classe ouvrière, industrielle et agricole s'appropriait et s'empressait à se porter au devant de lui.

Ce n'était point par curiosité et pour témoigner son étonnement, mais pour lui affirmer sa grande admiration, son profond respect et tout son dévouement. Les uns allaient jusqu'au hameau de la Tourronde et plus loin encore pour l'attendre, les autres demeuraient échelonnés tout le long de la route de Provence depuis Fontaine jusqu'aux portes de la ville où stationnait la foule compacte des femmes, des enfants et des vieillards. Son arrivée, précédée d'une heure ou deux environ par celle du général Cambronne, effectuée avec quelque chevaux-légers à l'entrée de la nuit, se fit attendre quelque peu, et donna encore le temps à la foule de grossir. Elle fut signalée par les hourras des populations des villages de Sigoyer, de Pelleautier, de Neffes, de Châteauvieux, qui était descendues dans la plaine de Lachaud et se tenaient, toute tremblantes et tressaillantes d'émotion plutôt que de froid, sur les bords de la route de Provence. Dès que la troupe de grognards parut, les acclamations successives commencèrent, tous les paysans se découvraient au fur à mesure que le cortège s'avancait, en criant « Vive

l'Empereur¹ : » Le s' Ligouza qui était à cette époque un jeune berger de quatorze ans d'une de ces localités voisines, et qui se trouvait là en spectateur nous a raconté qu'on reconnut de suite Napoléon à son petit chapeau, tout ployé dans une grosse capote grise, car la température était assez vive. Près de lui chevauchaient deux officiers qui plongeaient de temps en temps la main dans une grande sacoche pendue à leurs côtés, et qui lançaient à droite et à gauche des poignées de monnaie de cuivre. La troupe de fantassins et de cavaliers qui le suivait, car il marchait en tête, escorté déjà d'un grand nombre de curieux, s'avancait d'un pas très accéléré ; elle ne tardait pas à atteindre le hameau de la Tourronde où se trouvait un groupe très important de gapençais impatients, dont les démonstrations enthousiastes firent aussitôt retentir les échos de Cèteuse. Là, il fit une halte assez longue, en attendant les renseignements des quelques éclaireurs qui étaient partis en avant, ce qui permit au groupe d'ouvriers de la ville, qui formait l'avant garde des manifestants, de bien reconnaître à la lueur d'un feu allumé sur la route, l'Empereur, en confrontant sa ressemblance avec celle représentée sur les décimes frappés à son effigie. Les communications reçues, toute la troupe se remettait en route. Elle opérait son entrée dans la ville par la porte Colombe, vers les neuf heures du soir, au milieu des acclamations de plus en plus enthousiastes. Aussi, devant un pareil témoignage de sympathie et d'enthousiasme, en passant sous l'arceau de cette porte, ouverte à deux battants, encombrée par la foule, s'adressant au général Bertrand qui l'accompagnait,

¹ Le s' Ligouza, ex-berger à Châteauneuf, a été durant le restant de sa vie un modeste employé des ponts et chaussées. Il exerçait encore son métier de cantonnier lors de sa mort en 1878. Nous aimions à le faire causer parfois de ces deux faits de notre histoire locale, car, il était fort simple, jovial et patriote. Il chantait encore dans son extrême vieillesse des chants napoléoniens tout en cassant ses cailloux sur les bords de la route d'Embrun.

il lui dit cette phrase significative : *Enfin ! nous sommes vraiment en France*¹.

La nuit était sombre et fort belle, et Gap n'était éclairé que par quelques reverbères, mais les habitants de la rue de Provence et de la place St-Étienne par où la troupe toute joyeuse défilait de suite, avaient eu la précaution de placer des lampes et des chandelles sur le rebord des fenêtres qui regorgaient de spectateurs ne cessant d'applaudir.

En passant sur la place St-Étienne, un piquet de la garde nationale en uniforme, qui avait été rassemblée à la hâte, lui présentait les armes et les tambours battaient aux champs durant tout le défilé.

Tout en avançant lentement à cause de la cohue de la multitude, elle arrivait enfin sur la place du Marché, située comme maintenant encore, à la jonction de la rue Pérolière et de la rue de France, devant l'hôtel Marchand où les principaux partisans bonapartistes l'attendaient et lui avaient organisé à la hâte une réception la plus convenable possible. Napoléon s'empressait de descendre de cheval et montait dans l'appartement qu'on lui avait réservé, après avoir remercié plusieurs fois de la main la foule qui l'acclamait frénétiquement. Mais à ce moment un incident se produisait. Le maître d'hôtel et ses gens de service couraient d'ici de là tout effarés. Comme la soirée était assez froide, on avait eu la précaution de chauffer vivement sa chambre à coucher, et le foyer étant trop garni de bois et de sarments, le feu venait de s'y déclarer. Napoléon informé de la cause de cet effarement, demandait de suite à Mr Marchand si la cheminée de son immeuble était solide et en bon état². Sur sa réponse affirmative, il se faisait remettre un de ses pistolets et par l'ouverture s'empressait d'y tirer un coup de feu. L'ébranlement produit par cette explosion déterminait

¹ Paroles de Napoléon rapportées par M. Meyer et d'autres contemporains qui les avaient entendues.

² Incident raconté par Mlles Lisette et Félicité Marchand, filles du maître d'hôtel.

subitement la chute de la suie, et le feu se trouvait éteint, presque instantanément. Il ne tardait pas à passer dans la salle à manger, où, après un prompt et copieux repas, il reçut quelques chauds partisans impatients de le saluer et lui donner des preuves de leur attachement. Puis, témoignant le désir d'être seul et tranquille, vers minuit il se retirait dans la modeste chambre qu'on lui avait préparée, située au premier étage de l'hôtel et dont les deux fenêtres prennent jour sur la rue de France. Au bout de quelques instants, il convoquait en conseil Cambronne, Bertrand, et ses officiers d'État-major pour se concerter sur les dispositions du lendemain ; pour prendre, en terme technique, l'ordre du jour. Il leur communiquait ensuite la brève proclamation suivante, qu'il avait conçue durant le diner et qu'il venait d'écrire pendant les quelques instants de tranquillité qu'il avait obtenus des notables qui accouraient par groupes lui affirmer le grand dévouement de toute la population :

Aux habitants des Hautes-Alpes ¹.

Gap, 6 mars 1815.

« Citoyens, j'ai été vivement touché de tous les sentiments que vous m'avez montrés. Vos vœux seront exaucés ; la cause de la nation triomphera encore ! Vous avez raison de *m'appeler votre père* ; je ne vis que pour l'honneur et le bonheur de la France. Mon retour dissipe toutes vos inquiétudes ; il garantit la conservation de toutes les propriétés. L'Égalité entre toutes les classes et les droits dont vous jouissez depuis vingt-cinq ans et après lesquels nos pères ont tant soupiré, forment aujourd'hui une partie de votre existence. — Dans toutes les circonstances où je pourrai me trouver, je me rappellerai toujours avec un vif intérêt tout ce que j'ai vu en traversant votre pays.

« NAPOLEON ».

¹Proclamation extraite de l'ouvrage de M. Georges Barral, Paris, Ernest Flammarion 1896, intitulé ; *Napoléon I^{er}, Messages et discours politiques publiés pour la première fois d'après les textes authentiques.*

Au dehors, tandis que Napoléon se concertait avec son état-major, et, qu'il se préparait à prendre quelque repos, la population continuait ses bruyantes démonstrations. Durant toute cette nuit mémorable les gapençais l'acclamèrent en chantant et dansant autour d'un grand feu de bivouac que les soldats avaient allumé sur la petite place du marché devant la pompe monumentale en pierre de taille, dénommée le Puits du Sire. En vain les grenadiers réclamaient-ils leur silence pour ménager le sommeil de leur Empereur qu'ils appelaient leur Sauveur, leur Père dans leurs chants improvisés. Ils se rendaient quelques instants à leurs supplications, mais les acclamations et les chants recommençaient bientôt de plus belle. Les uns s'entretenaient vivement avec les soldats de piquet, sympathisaient et trinquaient avec eux à la santé de leur Empereur de retour, les autres continuaient à faire la ronde, à attiser le feu et à charrier le bois nécessaire pour l'entretenir.

A son réveil, quelques instants avant le départ de Cambronne qui était chargé d'aller en avant avec ses éclaireurs, Napoléon se mettait à la fenêtre avec le général Bertrand pour contempler la manifestation qui durait encore. En voyant la belle jeunesse gapençaise si pleine d'enthousiasme, qui n'avait pas craint de passer la nuit à la belle étoile, il la saluait et la remerciait à plusieurs reprises et se tournant vers le général, il lui dit : *Vous voyez, Bertrand, il reste encore des volontaires en France pour la défendre et nous servir*¹, faisant ainsi peut-être allusion à la phrase de la proclamation du Préfet qui lui avait été remise avant son entrée à Gap, où il était dit que « l'aventurier *Buonaparte* venait essayer encore de remettre les Alpins sous son joug de fer et leur rendre les fruits amers de son gouvernement : la conscription et la guerre perpétuelle ».

Aussitôt après, tout en s'habillant, il donnait divers

¹ Paroles de Napoléon entendues par les serviteurs de l'hôtel, rapportées par Madame Félicité Jeffredo.

ordres, d'abord celui du départ aux chevaux-légers pour aller en avant-garde, puis il mandait le maire ainsi que l'imprimeur de la ville.

M. d'Abon qui était maire de Gap par décret impérial depuis 1813, et qui avait tenu son conseil réuni à la maison commune durant une partie de la nuit, était encore hésitant, attendant sans doute les effets produits par la grande manifestation. Mais devant l'injonction qui lui était faite et plus encore devant les démonstrations peu sympathiques à son adresse à cause de son indécision, et la détermination complète des conseillers municipaux cédant à l'entraînement général, il se rendait à l'invitation de Napoléon et lui présentait en corps tout le Conseil.

M. Allier, le seul imprimeur du chef-lieu, ne tardait pas à se présenter aussi, et après un court et chaud entretien lui assurait l'impression immédiate de sa proclamation par milliers.

Napoléon, l'air très satisfait, continuait le restant de la matinée à s'occuper du ravitaillement de sa troupe et à s'entretenir avec ses partisans de toutes les classes de la société, qui ne cessaient d'affluer dans l'hôtel, et auxquels il fit des promesses formelles de s'occuper des intérêts des Alpes¹, et particulièrement de la création du canal du Drac qu'il doterait d'une très forte subvention. Il déjeunait à midi, en compagnie de la plupart de ses officiers et de quelques notables du parti impérialiste. Il ne tardait pas à ordonner les mesures du départ fixé pour deux heures.

¹ En reconnaissance des vifs témoignages de sympathie et de dévouement qu'il avait reçus des populations alpines, Napoléon dans son testament à Ste-Hélène avait légué sur sa cassette au département des Hautes-Alpes, une somme de cinquante mille francs. On s'est servi de cet argent pour la construction de six refuges sur les cols dont le passage est dangereux en hiver. En outre le canal du Drac, qui a coûté à l'Etat près de huit millions de francs et plus de trois millions à concessionnaire, n'a été entrepris sous Napoléon III qu'en souvenir des promesses formelles faites par son oncle. M. Maurice Garnier, député et concessionnaire, avait obtenu, dès le principe du gouvernement impérial, la promulgation d'un décret accordant les deux tiers de subvention sur la dépense que nécessiterait l'établissement de ce grand œuvre. Son successeur à la Chambre obtint plus tard, en 1869, la même subvention pour tous les canaux agricoles à creuser dans les Hautes et les Basses-Alpes.

Avant de partir, Napoléon voulut remercier le maître d'hôtel et tout son personnel, pour leur excellente réception. M. Marchand se présentait de suite à lui, accompagné de son épouse et de ses deux fillettes âgées de 15 et 16 ans. Tout en félicitant le père et la mère, il caressait de la main les deux demoiselles en leur tapotant sur les joues, et leur offrait une paire de ciseaux, qu'il tirait de sa trousse, en leur disant : « *Quant vous broderez, Mesdemoiselles, cet objet vous rappellera le passage de Napoléon à Gap, et son hébergement chez M. votre père* ».

A deux heures précises toute la troupe qui se trouvait massée devant l'hôtel Marchand et sur la place St-Etienne, s'ébranlait, et, Napoléon, montant son cheval blanc, prenait la tête, entouré par une foule compacte qui ne cessait de l'acclamer et que les soldats avaient beaucoup de peine à contenir.

Sur tout le parcours de l'étroite rue de France jusqu'au delà de la Porte Lignolle qui se trouvait au débouché de cette rue, et qui rétrécissait encore le passage, le bataillon impérialiste s'avancait d'abord fort lentement, tant il était pressé de tous côtés par les manifestants qui mêlaient leurs chants et leurs hurrahs à ceux des vieux grognards. Les adieux et les saluts sans nombre étaient échangés entre les grenadiers, pleins de joie, qui faisaient tourner au bout de leurs fusils leurs grands bonnets noirs à longs poils, et les habitants garnissant toutes les fenêtres, qui n'avaient pu se joindre au cortège.

L'Empereur, lui, saluait et remerciait de la main, le sourire sur les lèvres, entrevoyant sans doute en ce moment briller de nouveau son étoile. Mais, sitôt que la porte de la ville eut été franchie et que la troupe put se déployer sur la grande route de Grenoble, elle prit le pas accéléré.

Néanmoins la foule compacte et frénétique continuait à l'accompagner, et, après avoir passé le Pont de Burle¹

¹ Le Pont de Burle, qui existe encore sur le tronçon de la vieille route de Grenoble, près des Cordeliers, est ainsi dénommé à cause d'un moulin ayant appartenu à un nommé Burle, qui se trouvait à son

sur la Bonne, près des Cordeliers, elle commençait légèrement à diminuer, sans pourtant que ses vivats cessassent un instant d'être répercutés par les échos de Charance et de La Rochette. Malgré la rapide montée de la route qui conduit au col Bayard, les uns et les autres hâtaient alors davantage le pas ; puis, à partir de Puymaubeau jusqu'au village de Chauvet, le cortège allait peu à peu en s'éclaircissant. On se serrait les mains de tous côtés, on se disait adieu ! au revoir ! les larmes aux yeux tant l'attendrissement était général, en poussant un dernier cri de : « vive l'Empereur ! » tout en s'éloignant. Enfin ! après avoir passé le col, il n'y eut plus que la jeunesse et quelques vieux militaires qui persistèrent à lui faire escorte, jusqu'aux Barraques, où, ils se joignaient à la grande manifestation des Champsaurins qui étaient accourus de toutes parts, de Saint-Bonnet surtout, où la foire du lundi les avait attirés, et, qui attendaient, pleins d'enthousiasme, sur la route, l'arrivée de Napoléon.

Nous ne suivrons pas plus loin la marche triomphale de Napoléon qui n'a été, chacun le sait, depuis Gap surtout jusqu'à Paris, qu'une série de péripéties presque fabuleuses, tant elles ont été extraordinaires, promptes et attendrissantes. Nous nous nous permettons seulement d'ajouter deux ou trois phrases d'appréciation sur la situation des esprits à cette époque dans les Alpes qui a été dépeinte d'une façon tout à fait équivoque, et sous un jour presque complètement faux.

débouché. Il est d'une seule arche, à plein cintre, à deux arcades attenant en pierres brutes bien appareillées. On a longtemps hésité à le détruire. Le dernier Conseil municipal avait même voté sa démolition ; mais les propriétaires riverains de Bonne s'y sont formellement opposés par pétition, à cause de son intérêt historique et des facilités pour eux de communication. Il est encore intact malgré son ancienneté fort grande, car il paraît dater de l'extrême moyen-âge, sinon de l'époque Romaine. Sa vaste arcade lui a permis de résister à bien de grosses crues, entr'autres, à celle des 9 et 10 novembre 1886, qui menaça le beau pont en pierre taillée à quelques mètres au-dessous, dont la voûte, extrêmement surbaissée, fut obstruée quelques instants et fit craindre une inondation générale de la ville. Aussi fut-on sur le point de le faire sauter par la mine.

Il n'y eut de contrariés, d'attristés par l'arrivée et le séjour dans nos murs de Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, que le Préfet des Hautes-Alpes et le Sous-Préfet, qui s'étaient enfuis à son approche, et deux ou trois de leurs employés que l'on vit errer toute la journée du 6 mars dans les rues de Gap, se cacher dans les recoins et jeter un regard désolé sur cette indescriptible manifestation impérialiste¹.

Nous devons ajouter pourtant qu'il y eut encore deux ou trois maisons où régna la consternation, et dont les habitants se tinrent cachés et cois, derrière les volets de leurs fenêtres hermétiquement fermés, pour ne pas entendre, sans doute, les bruyantes acclamations de leurs concitoyens. Ce sont celles de deux ou trois familles notables connues pour leur attachement inébranlable et traditionnel à la dynastie des Bourbons. Il n'y eut au contraire, ce jour là et la veille, et nous l'affirmons sans crainte d'être démenti, qu'une explosion générale et continuelle des sentiments des gapençais favorables au rétablissement de l'Empire ; pas la moindre démonstration, pas le plus léger cri hostile à Napoléon ne se produisit ; pas l'ombre d'une approbation quelconque, pas un vivat en faveur de Louis XVIII ne fut entendu et n'a été constaté.

Nous faisons suivre cependant, ces quelques observations tout à fait impartiales, par le récit de deux faits historiques locaux d'une importance capitale, à l'appui de celui que nous venons de faire au sujet du passage de Napoléon dans notre chef-lieu. Ils nous ont paru corroborer les rapports que nous avons recueillis de la bouche des contemporains, de nos parents et nos amis qui assistèrent à ce grand événement.

Ce sont les deux invasions, où plutôt les deux agressions successives du parti légitimiste provençal, celle d'abord de « *l'excellente cohorte urbaine de Marseille* »,

¹ Voir la relation de M. Faure dans la revue des archives des Hautes-Alpes. Passage cité presque textuellement.

ainsi dénommée par M. Faure, qui, nous dit-il, répandit une *crainte salutaire parmi la population gapençaise*, et, celle de la horde des sectaires royalistes de bas étage, *dont il a oublié de parler*. En voici l'exposé tel qu'il nous a été fait maintes et maintes fois dans notre enfance, et même encore durant notre âge mur.

. . .

Une preuve péremptoire, il nous semble, que le chef-lieu des Hautes-Alpes, loin d'avoir mal où très froidement accueilli Napoléon à son passage à Gap, lui avait au contraire manifesté d'une manière éclatante, la plus vive sympathie, ce sont les deux faits suivants ¹.

Dix jours après le départ de Napoléon, se dirigeant en toute hâte sur Paris, la pauvre vieille ville de Gap voyait arriver dans son sein huit cents à mille aristocrates et bourgeois de Marseille, parmi lesquels se trouvaient mêlés quelques officiers de l'armée royale. Tous enragés légitimistes, ils venaient, disaient-ils, châtier les habitants, où plutôt, — nous nous plaisons à le croire, — ils arrivaient dans le but de les forcer, par la crainte, à se rétracter, à faire amende honorable. En un mot, ils cherchaient à susciter un pronunciamiento contre l'Empire, en faveur de la royauté légitime. A leurs yeux, les gapençais avaient eu le tort immense, non seulement de ne pas arrêter l'usurpateur, mais encore celui de l'acclamer. La ville de Gap se trouvait dépourvue complètement de soldats et de

¹ Nous avons tous vu, il y a une trentaine d'années, des échantillons de l'enthousiasme poussé jusqu'à un délire qui s'empare parfois, dans les grandes occasions, de la population gapençaise. Ce sont les belles, les indescriptibles ovations populaires, faites à M. Garnier Maurice, lors de sa concession du canal du Drac, et de sa nomination comme député des Hautes-Alpes. Nous citons ces faits, comme preuves manifestes et récentes de la pétulance du caractère des vrais gapençais, capables du plus généreux dévouement, comme aussi, malheureusement, du plus inexcusable abandon. Il est vrai, que la versatilité est le propre du caractère des Français en général, ainsi que l'a constaté M. Faure lui-même dans sa relation.

gendarmes ; les uns avaient fui, les autres avaient suivi Napoléon. En outre, cette invasion des Marseillais avait été si subite, si imprévue, que l'administration municipale n'avait eu ni le temps, ni les moyens, ni même la pensée de prendre des dispositions pour s'y opposer, pour la refouler. Aussi, avait-elle été obligée de la subir timidement et de loger, pour la plupart, chez les habitants ces nouveaux hôtes importuns et menaçants.

Le Maire, M. d'Abon, en fin politique, avait jugé à propos de faire semblant de bien les accueillir à leur arrivée, au lieu de leur faire mauvaise figure. Il eut toute la journée des pourparlers avec eux, et fit même une fort belle réception aux principaux chefs dans la soirée.

Durant la première nuit qu'ils passèrent dans nos murs, sur les devantures des magasins, sur les portes des corridors, ils avaient fait à la craie diverses inscriptions très caractéristiques et terrifiantes, telles que celles-ci : *« tremblez, gapençais, nous venons vous châtier ; tremble ville de Cap, ton dernier jour est proche ; tremble ville de Gap, nous allons te brûler »*. — A leur lever, tous les habitants plus que surpris étaient consternés, mais, leur terreur ne fut pas de longue durée, ils furent tranquillisés et complètement rassurés le surlendemain de l'arrivée de la *cohorte urbaine*. Le Maire qui avait trouvé dans cette seconde nuit, un moyen bien simple pour se débarrasser de cette invasion d'un nouveau genre, faisait annoncer, de grand matin, à son de trompe, par le crieur municipal, dans toutes les rues et sur les places publiques, qu'un régiment de soldats devait arriver dans la journée, et qu'il invitait les habitants à tenir prêts tous leurs logements.

A ce bruit strident d'instrument enroué, les bourgeois Marseillais qui étaient encore couchés en grande partie, se reposant des fatigues de leur route, sortaient sur les portes, mettaient le nez aux fenêtres pour s'enquérir de ce qui se passait et motivait cette publication si matinale. Aussitôt qu'ils en connurent la cause, ils se dépêchèrent à s'habiller et à décamper sans tambour ni

trompette. *Ils prirent de la poudre d'escampette*, comme nous disait un chroniqueur de l'époque. — Telle fut le dénoûment de cette première agression que notre bonne ville de Gap eut à subir ; mais notre chef-lieu fut menacé quelque jours après d'une bien plus terrible encore. Car, les bourgeois Marseillais qui n'avaient pas tardé d'apprendre la ruse dont s'était servie la municipalité gapençaise pour les faire partir, vexés au dernier point d'avoir été ainsi joués, soulevèrent tout le long du chemin et surtout à leur arrivée à Marseille, la tourbe sectaire des royalistes de la Provence. Ils firent croire à la populace du port qu'ils avaient été très mal accueillis par les gavots qui les avaient menacés de les exterminer s'ils osaient pénétrer dans les murs de leur ville ; et, comme ils étaient trop peu nombreux, et presque sans armes, ils avaient été obligés d'effectuer leur retour. Ce fut pour ainsi dire un appel à une croisade nouvelle, un soulèvement général qu'ils suscitèrent. Aussi, presque aussitôt, dix-huit cents à deux mille sectaires de bas étage se réunirent-ils et décidèrent d'aller sans retard châtier Gap de son insolence et sa témérité. Cette troupe, ramassés de va-nu-pieds et de pillards, armés de sabres, de pistolets et de fusils, était commandée pourtant par quelques gros bonnets légitimistes. Elle se mit donc de suite en route, entraînant avec elle, sur son passage, de nouvelles recrues royalistes des villes et des villages qu'elle traversait. Tous criaient qu'ils s'en allaient venger le brave Louis XVIII, la Providence des français, le meilleur des souverains ; ils montaient en vociférant vers les Alpes, pour punir les gavots d'avoir laissé passer et d'avoir acclamé l'Ogre de Corse, l'Usurpateur. — Mais, une réception moins paisible et plus funeste pour quelques uns d'entr'eux que celle faite aux bourgeois qui les avaient excités, les attendait. Le Maire de la ville de Gap, prévenu à temps cette fois, de cette levée de boucliers de la populace Marseillaise, plus dangereuse que la première, n'attendit pas leur arrivée pour prendre des mesures promptes et radicales. Informé sûrement par des

émisaires impérialistes du départ de cette horde de sectaires, il résolut de s'opposer par les armes à leur entrée dans nos murs. Il convoquait de suite les chefs de la garde nationale qui était toute favorable au régime impérial, et il fut décidé, en Conseil, qu'on se porterait à leur rencontre sur la route de Provence, par où ils devaient forcément arriver. En effet, le surlendemain de cette décision, sur la nouvelle que les Marseillais étaient à Sisteron, le bataillon des gardes nationaux était rassemblé et partait sur le champ pour aller bravement se poster au contour que fait la route en avant du village de La Saulce, tout près des Piles. — Là, le passage resserré entre des roches escarpées assez élevées et la Durance qui le borde était un point vraiment stratégique bien choisi. Le commandant y fit braquer les deux petites pièces d'artillerie qu'on possédait.

Une partie de la troupe urbaine, grossie par les renforts de quelques vieux militaires et jeunes volontaires des villages de Neffes, Pelleautier et Sigoyer, qu'un ancien officier retraité¹ avait amené et commandait, attendit de pied ferme cachée derrière le contour du rocher. L'autre portion montait sur les crêtes qui surplombent la route, et, préparait sur leurs bords des rangées de gros blocs et des tas de cailloux pour assaillir les Marseillais aussitôt qu'ils se seraient avancés. Ils n'eurent pas longtemps à attendre et les choses se passèrent ainsi que les chefs les avaient prévues. Il y avait à peine quelques heures que toutes ces dispositions pour le combat avaient été prises, quand, soudain d'immenses clameurs sauvages retentirent, et que les Marseillais apparurent.

Leur avant-garde chercha de suite à franchir ce passage dangereux, et s'élança au pas de charge, suivie de près par le gros de la bande qu'on laissa d'abord s'engager

¹ Jean-Baptiste Nicollet, lieutenant à la 63 demi-brigade, réformé pour cause de santé, à la suite d'une blessure très grave reçue à l'attaque de Millésimo, où il avait été percé de part en part.

plus avant pour mieux l'écraser. Tout à coup, en voyant s'allonger devant eux, au détour de la route, le museau des deux canons auprès desquels se tenaient les artilleurs mèche allumée, tout prêts à faire feu, les premiers, les plus hardis, s'arrêtèrent net, et se hâtèrent de tourner les talons. Mais, à ce moment une grêle de pierres roulait avec un fracas épouvantable tout le long des berges. Surpris par cette mitraille inattendue, les Marseillais hésitèrent un instant ; puis, poussant des cris de rage, en se voyant pris entre deux feux, ils s'élancèrent pêle-mêle en fuite, absolument comme un troupeau de moutons pris de vertige, en se précipitant les uns sur les autres. Deux ou trois cents, peut-être davantage, nous a-t-on affirmé bien des fois, tombèrent dans la Durance, où s'y jetèrent pour se sauver et gagner l'autre rive à la nage¹ ; mais, ils périrent pour la plupart, entraînés par le courant fort rapide en cet endroit². Tout le reste en débandade, s'enfuit au pas de course le long de la route et à travers champs, en maudissant les gavots. — Il y eut quelques coups de fusil d'échangés, mais, les deux canons n'eurent pas besoin de tonner ; la mitraille de pierres avait suffi pour les mettre en complète déroute. La garde nationale triomphante opérait son retour quelques heures après, couverte de lauriers qui ne lui avaient pas coûté une seule goutte de sang.

Ainsi se termina cette échauffourée qui eut pu avoir de plus tristes et terribles conséquences, et, qui fut le sujet

¹ Il y a une quarantaine d'années, que le fermier d'une propriété située aux Piles, près de l'endroit où eut lieu la noyade des Marseillais, trouva enfoui dans le sable qu'il extrayait sur la rive droite de la Durance, une carabine de petit calibre. A la platine était encore adhérente sa pierre de silex, et sa garniture en cuivre était légèrement oxydée. Nous tenons le fait du propriétaire lui-même qui a conservé longtemps cette arme et s'en est servi pour chasser.

² Quelques jours après l'échauffourée de la Saulce, nous a-t-on affirmé souvent, une prime importante avait été annoncée pour être offerte à celui qui découvrirait le corps de l'un des chefs de la seconde bande des agresseurs Marseillais qui avait péri dans la Durance. Nous n'avons pu savoir si le fait était bien exact et si le cadavre avait été retrouvé.

d'une grande et durable risée dans notre chef-lieu. Aussi, les gapençais ne se gênaient pas, plus tard, pour dire aux Marseillais, tout penauds, de passage dans notre ville, qu'on leur avait trempé *une fameuse sauce à La Saulce*. Ces quolibets moins méchants que malins ont aidé à entretenir une animosité déplorable chez les Provençaux à l'égard des Gapençais.

Telles furent à très peu d'intervalle les deux démonstrations malveillantes, les deux agressions insensées que les royalistes de Marseille tentèrent contre la paisible ville de Gap, impérialiste. Mais, là, comme nous venons de le dire, ne s'arrêta pas leur mauvais vouloir. Longtemps après encore, ils n'ont cessé de témoigner leur rancune à tous les montagnards Alpains qui descendaient à Marseille pour leurs transactions, où pour y chercher du travail durant la mauvaise saison. Les gavots (c'est ainsi qu'ils les appelaient, avec ironie et dédain), ont eu souvent à supporter leurs avanies, leurs méchancetés¹. Plus d'un, nous a-t-on assuré, est tombé victime des mauvais traitements des fameux *nervis* Marseillais.

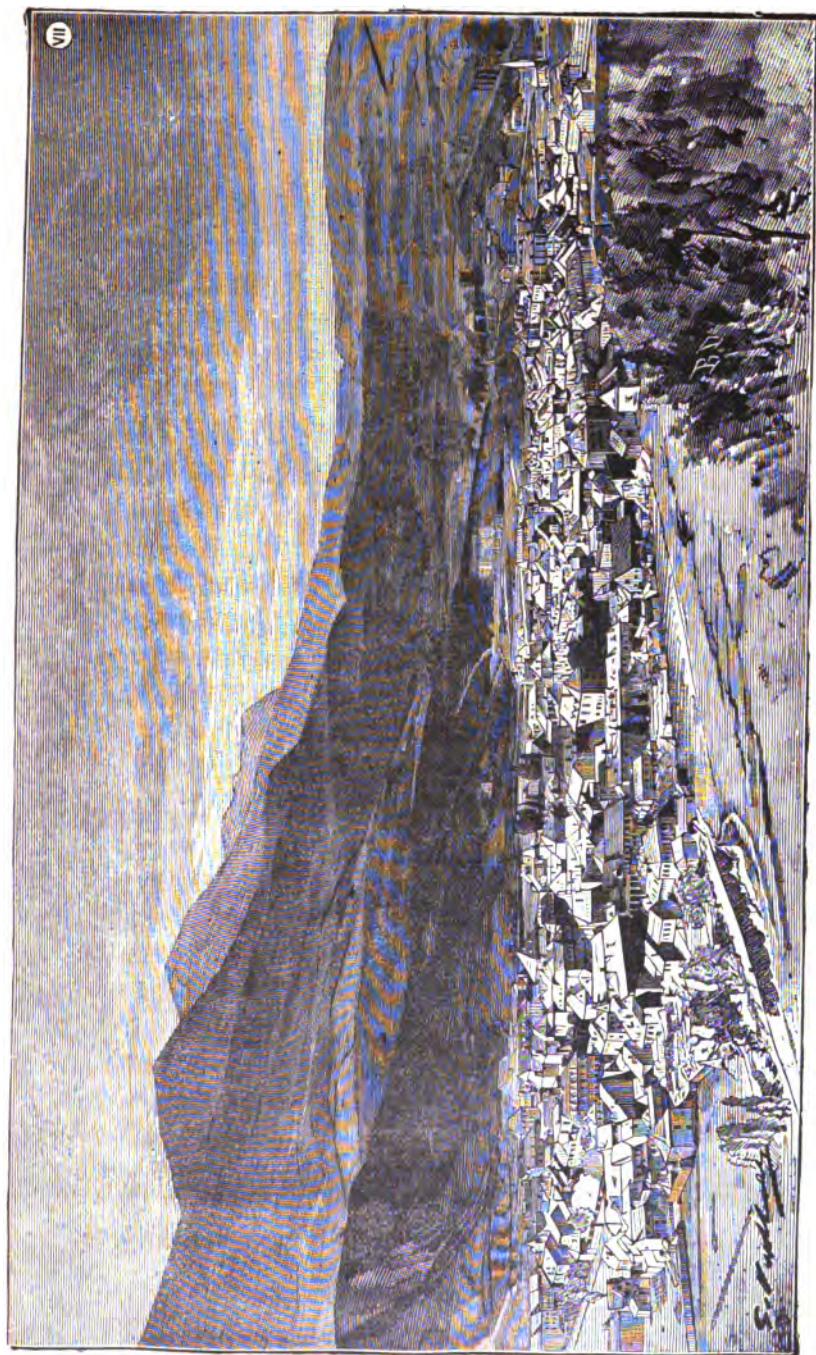
Gap, ce 7 novembre 1897.

E. SIBOUR.

Cet historique du passage de Napoléon à Gap et des deux agressions des Marseillais, nous eussions dû le faire plus tôt, nous le reconnaissons. Les jeunes générations auraient pu au moins le contrôler et le recueillir de la bouche même des centaines et des centaines de

¹ Des restants de rancune et de haine subsistaient encore chez les Marseillais, en 1859 et 1860. A cette époque nous avons entendu nous-même déclamer sur les scènes du Casino et de l'Alcazar, des pièces de poésie en provençal, empreintes de la plus grande animosité et malveillance à l'égard des montagnards alpins. Cela nous avait paru si regrettable et si ignominieux que nous avons été sur le point d'en référer aux autorités administratives. Une de ces pièces était intitulée : *Lou gavouot sur lou pouror*. Ce qui nous irritait surtout, nous gapençais de cœur et d'âme, c'est que le public applaudissait à outrance ces satires de mauvais aloi ; aussi étions-nous sorti indigné de la salle.

gapençais que nous avons vu disparaître emportés par la lugubre ronde des trépassés. Nous en avons eu quelquefois l'intention mais nous avons différé toujours, par indolence, en pensant que d'autres le feraient mieux que nous. Nous le faisons aujourd'hui dans la crainte que la vérité sur cet événement ne demeure enfouie dans l'oubli, parce qu'on nous en fait presque un devoir, et que l'occasion fait le larron. D'ailleurs mieux vaut tard que jamais. — E. S.



Vue de la Ville de Gap
Extrait du "Mégasin pittoresque" (16 avril 1892)



ANNEXES

I.

L'HOTEL MARCHAND, SA FAMILLE ET M. JEFFREDO

L'hôtel Marchand où logèrent Napoléon et son État-Major était alors le seul hôtel un peu confortable qui existât à Gap, et qui était fréquenté par la bourgeoisie et les commerçants de marque. Les deux ou trois autres n'étaient que de vulgaires auberges où descendaient les rouliers, et où venaient s'attabler les gens de la classe ouvrière pour y boire le vin du crû gapençais dans des pots en étain appelés *péchiars*. Les bouteilles en verre et les pots en faïence n'étaient guère en usage encore que sur les tables de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie. Cet hôtel n'était qu'une simple et modeste maison, ou plutôt deux maisons, mal distribuées, qui ne se distinguaient nullement des autres. D'ailleurs elles sont encore telles qu'elles étaient à cette époque; une a été pourtant relevée d'un étage, orné d'une galerie avec balcon, et les deux avantures ont été agrandies et refaites. Au rez-de-chaussée se trouvaient deux pièces séparées par un très étroit corridor aboutissant à droite et à gauche à deux escaliers dont l'un très sombre, droit et raide comme une échelle donne encore accès à quatre petites chambres à coucher dont l'une a servi à l'empereur.

L'autre escalier plus large et mieux éclairé aboutissait à une grande salle à manger au 1^{er} étage. Elle a été divisée en deux chambres à coucher qui sont occupées maintenant par M. Chevalier pâtissier. La pièce à droite du rez de chaussée servait de salle à manger pour le service ordinaire des voyageurs, l'autre était occupée par la cuisine et par une petite salle réservée aux gens de la maison. — Pendant fort longtemps jusqu'en 1870, époque de la mort des deux époux Jeffredo, l'intérieur

des deux maisons qui formaient l'hôtel était demeuré à peu près intact. Elle ne servaient plus d'hôtellerie, il est vrai, mais elles étaient presque complètement occupées



Portrait de M. MARCHAND,

L'hôte de Napoléon I^{er} à son retour de l'île d'Elbe, âgé de 87 ans.

par les deux filles Lisette et Félicité Marchand, dont l'une Félicité était mariée à M. Jeffredo, ancien officier retraité, qui gérait un bureau de tabac et faisait un commerce d'épicerie. Celui-ci, grand admirateur de Napoléon avait tenu scrupuleusement durant toute sa vie à ce que rien ne fut changé, ni retiré de la chambre où il avait couché.

Il s'était résigné à la louer pourtant en garni, ainsi que celle située à l'étage au-dessus, se trouvant un peu dans la gêne par suite de sa trop grande générosité. Mais



Portrait de MADAME MARCHAND,

Epouse du maître d'hôtel.

c'étaient toujours des officiers de la garnison qui l'avaient occupée et religieusement recherchée. Ils trouvaient, cela se comprend fort bien, un grand plaisir à pouvoir dire qu'ils avaient la chance et l'honneur de coucher dans le lit qu'avait occupé le grand capitaine. Nous en avons connu un entr'autres pendant notre jeunesse, qui nous disait que la nuit, rien que la pensée d'occuper cette

chambre où avait respiré et dormi Napoléon, lui procurait parfois de beaux rêves de combats et de gloire, où il jouait un grand rôle. — Malheureusement l'héritière des Jeffredo n'a pas gardé ce pieux culte du souvenir Napoléonien. Antoinette André a vendu il y a quelques années, le lit et la table de nuit, et c'est maintenant le maître de l'hôtel de Provence qui en est le possesseur. L'intérieur de la chambre où a couché Napoléon a été aussi légèrement modifié ; la garniture en bois de noyer de la cheminée a été remplacée par une en marbre grisâtre. Mais l'alcôve fermée par une porte à deux battants, les placards et les accessoires sont tels qu'ils étaient. Mme André ne possède plus, non plus, le ciseau précieux que lui avait légué Mme Jeffredo, en mourant. Elle l'a laissé s'égarer, où plutôt, elle nous a affirmé qu'on le lui avait volé. Hélas ! ce ciseau, Mme Jeffredo, l'avait conservé comme une relique, durant toute sa vie, placé sur un coussinet en velours, dans son secrétaire. Quelle fatale négligence !!! C'est dans cette famille de braves gens, qui ont été nos meilleurs amis, que j'ai entendu maintes et maintes fois raconter les divers incidents qui ont marqué le passage de Napoléon à Gap. J'ai eu la bonne chance de retrouver les deux portraits au crayon du père et de la mère Marchand, bien postérieurs, il est vrai.

Le maître d'hôtel est bien vieux, il l'était déjà en 1815 ; mais il est encore couvert du casque à mèche normand, du simple bonnet de coton, dont étaient agrémentés les chefs de presque tous les hôteliers à cette époque. Sa femme est coiffée d'un bonnet de tulle, lardé d'une dentelle que portaient alors toutes les matrones de la bourgeoisie locale.

Les chevaux de Napoléon et de sa suite furent logés en grande partie dans les écuries attenantes à l'hôtel Marchand et dans ceux des maisons voisines, tous situés dans la rue des Remparts, parallèle à la rue de France. Ces écuries servent maintenant d'entrepôts aux négociants de ce quartier.

II.

LES DEUX CANONS DE L'ÉCHAUFFOURÉE DE LA SAULCE

Les deux petites pièces d'artillerie que possédait notre chef-lieu, et qui ont fait, pendant longtemps, l'orgueil et le bonheur de nos artilleurs bourgeois, de toute la marmaille gapençaise et le nôtre particulièrement, se nommaient *le Bossu* et *le Décisif*. Nous n'avons pu connaître leur origine, malgré toutes nos recherches.

C'étaient deux petits canons de campagne, en bronze, du calibre 4, montés sur des affûts très lourds, auxquels étaient accrochés par côté les écouvillons et la lance à feu, ainsi que le seau en-dessous pour le lavage après un tir prolongé. Ils étaient munis d'un caisson sur leur arrière-train, et faisaient bien bonne figure et pas mal de tapage, quand ils roulaient sur nos pavés pointus les jours ou on les sortait pour les faire tonner à l'occasion de quelque grande fête. Leur voix stridente, plus déchirante que celle des pièces d'un calibre triple et quadruple ont fait bien des fois bourdonner nos oreilles, entr'autre dans la journée où fut planté l'arbre de la Liberté, en 1848, sur le champ de Mars, durant tout le banquet populaire et le débit des nombreux discours. C'était un sieur Aurouze, ancien canonnier de l'empire, maréchal-des-logis chef de la compagnie de l'artillerie gapençaise, qui en dirigeait fort bien la manœuvre. On avait fini par délaisser le Décisif, dont la lumière un peu trop aggrandie laissait cracher la poudre, et offrait quelque danger. On l'avait alors surnommé *le Poussif*.

La dernière fois que le Bossu a fait retentir les échos de nos montagnes, c'est à l'occasion de la naissance du Prince Impérial, le 18 mars 1856. Il fut tiré une salve de 101 coups, sur la route de Veynes. Ces deux canons qui offraient un certain intérêt historique pour notre ville et qui étaient religieusement soignés et conservés, ont long-

temps été logés dans une remise de l'ancien grenier d'abondance, derrière la cathédrale, qui a disparu en même temps que celle ci, lors de sa démolition, en 1865. Un sieur Peyron était spécialement chargé de leur surveillance et de leur entretien. Ils avaient été remisés en dernier lieu dans un petit bâtiment attenant aux écuries de l'Hôtel de la Préfecture. C'est de là qu'ils ont été retirés pour disparaître en 1856 ou 1857. Nous n'avons pu savoir au juste ce qu'ils étaient devenus. Les uns nous ont affirmé, qu'ils avaient été transportés à l'arsenal de Valence, d'autres, qu'ils ont été envoyés à la refonte. Ces deux pièces avaient peut-être assisté à plus d'une bataille, car elles paraissaient dater de l'époque de Louis XIV, et elles avaient l'air d'avoir beaucoup servi. Elles avaient eu du moins, l'honneur de figurer, mais sans faire le moindre carnage, au fameux combat de La Saulce¹.

Gap ne possède plus que deux pots à feu en bronze, qui remplissent l'office de nos deux pièces d'artillerie disparues, les jours de fête. L'un d'eux, que l'on a baptisé le *Drac*, a été fondu (par souscription) à l'occasion de l'inauguration des travaux du Canal, par un nommé Chastan alors fondeur de cloches dans notre ville à St-Arey.

III.

LES PUIITS ET POMPES MONUMENTALES DE GAP

La pompe monumentale, appelée puits du Sire, devant laquelle fut allumé un grand feu de joie durant toute la nuit du 5 au 6 mars 1815, s'élevait sur la place du marché aux œufs et au beurre, actuel encore. Elle consistait en un petit monument cubique de trois mètres environ

¹ Nous apprenons en dernier lieu qu'un boulet de canon du calibre de 4 aurait été trouvé, il y a quarante ans, dans un terrain vague appelé la Crau, situé au pied de la montagne de Curban, juste en face l'endroit

d'élévation sur trois de large, en pierre taillée de Céüse, avec soubassement et corniche en saillie. Des deux côtés, à droite et à gauche, sortaient deux tuyaux massifs en cuivre jaune, ornés, à leur embouchure, de deux têtes de chimères qui donnaient accès à la sortie de l'eau. On la pompait au moyen d'une grande et lourde branloiré en fer forgé, placée derrière, que l'on manœuvrait comme une balançoire. D'ailleurs on peut encore se rendre un compte exact de sa construction, car, elle était du même style un peu lourd que celles du puits du Tanc, du Mazel et de la Citadelle qui existent, au bout de la rue du Mazel, au milieu de la rue du Content et au milieu de la Grande-Rue. Seulement elle était isolée et non point attenante aux maisons voisines comme les deux dernières que nous citons, ni en triangle comme celle du Tanc. Il y en avait sept du même genre, réparties à peu près par quartiers. Elles devaient dater de la même époque, car elles étaient toutes du même style. Il y avait donc celle du Tanc, du Mazel et de la Citadelle encore debout, et celles de St-Arey, de Chaussières, de la Retrache et du Sire qui ont disparu. Celle du Sire a été démolie en 1856 et remplacée pendant longtemps par une grande colonne en fonte qui servit de pompe et de borne fontaine, jusqu'au jour, en 1896, où elle a été déplacée pour aller orner la place de la Gare. Toutes étaient munies de grands bassins carrés en pierre de taille; aucun des puits qui fournissaient l'eau n'a été comblé.

NOTA. — *Ne pouvant reproduire une vue de Gap à cette époque précise, nous en donnons une qui n'en diffère pas sensiblement ; elle est tirée du Monde Illustré, n° du 16 avril 1892.*

où avaient été mises en batterie les deux pièces d'artillerie, sur la route de la Saulce. Ce boulet m'a-t-il été affirmé par un propriétaire de cette localité, témoin digne de foi, aurait été lancé par un des canons de la garde nationale. Cela contredirait un peu notre assertion du silence complet que l'artillerie gapençaise aurait gardé dans cette rencontre. Dans tous les cas, le Bossu et le Décisif auraient fait beaucoup plus de bruit que de mal ; car les marseillais avaient pris la fuite de suite en les apercevant.

IV.

LES VIEILLES PORTES DE GAP

A l'époque du passage de Napoléon, la ceinture de remparts qui entourait Gap jadis, était presque totalement détruite, mais ses portes étaient encore intactes. Elles n'étaient pas d'un fort beau style, néanmoins elles avaient un certain cachet moyen âge, avec leurs machicoulis et leurs créneaux, qui les rendaient intéressantes. C'est regrettable que les autorités municipales n'aient pas respecté ces souvenirs de notre vieux Gap. Il est vrai qu'elles gênaient beaucoup la circulation publique, car leurs arceaux surbaissés n'étaient pas assez élevés pour permettre le passage de certains chargements de voitures, et leur largeur était fort médiocre. Mais on aurait bien pu faire comme on l'a fait pour les portes St-Martin et St-Denis, les dégager par les côtés, ce qui eut permis de circuler autour et de nous conserver ces vieux monuments. Mais, on avait la manie, alors, en France, de tout démolir, de ne rien conserver de ce qui caractérise son histoire. — La porte Colombe fut démolie quelques années après le passage de Napoléon à Gap, lors de la construction du nouvel hôtel de la Préfecture. Les portes Garcine et de St-Arey, l'ont été quelques années plus tard. Nous n'avons pu contempler dans notre enfance que les deux portes Lignole et Jaussaude, que nous avons eu le regret de voir tomber sous la mine et le pic des démolisseurs, en 1850. Notre musée possède les cinq grosses clés des cinq portes que nous mentionnons.

LOU FATUM

(A n'un Ami).

En Ourenjo avèn vist figurar, aquest an,
La Tragedio Grèco òu grand Cièri rouman.
En plen èr, e rejounch dins uno immènso man
Douge milo témòis, davans lou mounde antique,
Per quauque tèms ressussita,
Es quaucarrèn segur d'estounant, de magique,
E sarié bèn e bouon òutant que magnifique,
S'èro pas..., s'èro pas l'orro Fatalita,
La funèsto Anankè, lou Destin tiranique
Que revèn se mounstrar subre l'umanita.
N'en vaqui 'n laid petèt ! qu'aqueu vòutour que plano,
Que doumino l'amo pagano,
E qu'estripo din ses arpieus
Memé les innoucènts, e 'cò maugrat lei dieus.
Jusqu'òu fin founs de l'être acò 'nglaço e trepano,
Voui n'en sentè desesperar ;
Es coumo un roc sèns bout que de pertout susploumbo,
E que s'eiboudondiant, dessus la tèsto toumbo,
E pai mecho de s'en garar.
Vaqui lou dieu brutau, soubeiran e feroce
Que s'èron fa lei Grec dins un pantais atroce ;
Istavo din lei baus, din la nuech escoundu ;
Sous un croutas d'aran lou créien estendu
Durmènt d'un souom de ferre ;
Ses ourélhei, ses ués èron bouchas de ploumb ;
Qu'es acò, la piata !... chòrni coumo un tounerre.
Jamai rèn l'interroump.
E lou Tèms soun varlet per saupre cè qu'à faire
Viro, viro em' un dal les fuliets de metau,
E quand a piéi legi din lou libre fatau
Acoumplis sa besougno... e les omes, pechaire,

Lou veïènt qu'arribavo, adusènt que de mau,
Se jougnen, per tachar d'amistousir un pau,
A forço de lou priar, lou Fatum implacable ;
Mai les òstiei, lei vots, les priéros, les plours,
 Lei brams e lei doulours,
Davans l'ourrible dieu, lou dieu espouvantable
 Que les entendié pas
Se perdien eilavount coumo un pau de tubas !

* * *

Encuei, òu mounde entier s'escacagnant dou rire
Mai que d'un li prefèro uno ounce de martire.
E sabèn que, proun fes, davans lou Negre-sort,
Quand lou Verai s'escracho e la Justico a tort,
 Quand semblo tout òu pire,
Pareis un ounèste ome... ei l'ami probe e fort,
E vaqui mai l'azur e ves aqui lou port...

F. PASCAL.

BIBLIOGRAPHIE

(Les ouvrages offerts à la Société sont numérotés).

119. **Pointe d'Azur**, par Jean Sarrazin. — Lyon, 1897. Imprimerie Léon Sézanne, in-12, broché. — (Don de l'auteur).

120. **Les Abîmes du Dauphiné**, par M. Martel. — (Don de l'auteur).

121. **Chronique normande du XIV^e siècle**, publiée pour la société de l'histoire de France, par Auguste et Emile Molinier, 1 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1882.

122. **Mémoires de Nicolas Goulas**, gentilhomme ordinaire de la chambre du duc d'Orléans, publiés pour la première fois d'après le manuscrit original de la Bibliothèque nationale pour la société de l'histoire de France, par Charles Constant. 3 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1879.

123. **Annuaire historique** (années 1837, 1840, 1841, 1842), publié par la société de l'histoire de France, 4 vol. in-16. Paris, Renouard.

124. **Mémoires d'Olivier de la Marche**, maître d'hôtel et capitaine des gardes de Charles le Téméraire, publiés pour la société de l'histoire de France, par Henri Beaune, et J. d'Arbaumont, 4 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1883-88.

125. **Gestes des évêques de Cambrai, de 1092 à 1138**, texte original publié pour la société de l'histoire de France, par le R. P. Ch. de Smedt, S. J. Bollandiste, d'après un manuscrit du XII^e siècle donné à la bibliothèque nationale, par le duc de la Tremoille, 1 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1880.

126. **Mémoires de Madame de Mornay**. Édition revue sur les manuscrits, publiée avec les variantes et accompagnées de lettres inédites de M. et de M^{me} du

Plessis Mornay et de leurs enfants, pour la société de l'histoire de France, par Madame de Witt, née Guizot, 2 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1868.

127. **Œuvres de Rigord et de Guillaume Le Breton.** historien de Philippe-Auguste, publiées pour la société de l'histoire de France, par H.-François Delaborde, 2 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1885.

128. **Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret,** publiées pour la société de l'histoire de France, par le M^{re} de Rochambeau, 1 vol. in-8°, Paris, Renouard, 1877.

129. **Cronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier,** publiée, pour la première fois, d'après les manuscrits de Bruxelles, de Paris et de Berne, avec un essai de classification des continuateurs de Guillaume de Tyr, pour la société de l'histoire de France, par M. L. de Mas Latrie, 1 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1871.

130. **Les annales de Saint-Bertin et de Saint-Vaast,** suivies de fragments d'une chronique inédite, publiées avec des annotations et les variantes des manuscrits, pour la société de l'histoire de France, par l'abbé C. Dehaisnes, archiviste du Nord, 1 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1871.

131. **La chronique du bon duc Loys de Bourbon,** publiée pour la société de l'histoire de France, par A.-M. Chazaud, archiviste de l'Allier, 1 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1876.

132. **Chroniques de Saint-Martial de Limoges,** publiées d'après les manuscrits originaux pour la société de l'histoire de France, par H. Duplès-Agier, 1 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1874.

134. **Le Jouvencel,** par Jean de Bueil, suivi de commentaire de Guillaume Tringaut, publié par la société de l'histoire de France. Introduction biographique et littéraire par Camille Favre, texte établi et annoté par Léon Lecestre. 2 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1887.

135. **Nouveau recueil de Comptes de l'Argenterie des rois de France**, publié pour la société de l'histoire de France, par L. Douët-d'Arcq, 1 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1874.

136. **Journal de Nicolas de Baye, greffier du Parlement de Paris, 1400-1417**, texte complet publié pour la société de l'histoire de France, par Alexandre Tuetey, 2 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1888.

136. **Notices et documents** publié pour la société de l'histoire de France à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation et précédés d'une introduction, par M. Ch. Jourdain, membre de l'Institut, 1 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1884.

137. **Relation de la Cour de France, en 1690**, par Ezéchiel Spanheim, envoyé extraordinaire de Brandebourg, publiée pour la société de l'histoire de France, par M. Ch. Schefer, membre de l'Institut, 1 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1882.

138. **Chronique de Jean Le Fèvre, seigneur de Saint-Remy**, transcrit d'un manuscrit appartenant à la bibliothèque de Boulogne-sur-Mer, et publiée pour la société de l'histoire de France, par François Morand, 2 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1876-1881.

139. **La Règle du Temple**, publiée pour la société de l'histoire de France, par Henri de Curzon, 1 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1886.

140. **Annuaire — Bulletin** de la société de l'histoire de France. Années 1863-64, 66, 67, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88. 21 vol. in-8°¹.

Annibal dans les Alpes, par C. Chapuis. (Étude publiée dans les *Annales de l'université de Grenoble*, 2^e trimestre 1897).

141. A. de Rochas. **Recueil de documents relatifs à la lévitation du corps humain**, 1 vol. in-8°. Paris, P.-G. Leymarie, 1897.

¹ Ces volumes (nos 121-140) nous ont été gracieusement offerts par la Société de l'histoire de France. Qu'elle reçoive ici tous nos remerciements.

LISTE DES PÉRIODIQUES

Reçus par la Société d'Études des Hautes-Alpes,

PENDANT LE 4^e TRIMESTRE 1897.

I. — *Publications périodiques régionales*

(Dauphiné-Provence).

Le Dauphiné. Revue littéraire, historique et artistique,
34^e année, n° 1972 : dimanche 3 octobre 1897, —
n° 1973 : dimanche 10 octobre, — n° 1794 : diman-
che 17 octobre, — n° 1795 : dimanche 24 octobre, —
nos 1797, 1978, 1979, 1980, 1981-1982.
Bulletin de la Société Départementale d'Archéologie et de
Statistique de la Drôme. Année 1897 (octobre),
123^e livraison.

II. — *Périodiques publiés à Paris.*

Le Magasin Pittoresque ; 65^e année, n° du 1^{er} octobre 1897,
du 15 octobre, du 1^{er} novembre.
La feuille des jeunes Naturalistes ; n° 234, 1^{er} octobre 1897,
nos 235, 236.
Mélusine Recueil de Mythologie, littérature populaire,
traditions et usages ; tome VIII, n° 9, mai-juin 1897.
n° 11, septembre-octobre 1897.
Revue d'Économie rurale, journal des cultivateurs ;
n° 40, jeudi 7 octobre 1897 ; n° 41, jeudi 14 octobre ;
n° 42, jeudi 21 octobre ; n° 43.
Revue des Travaux Scientifiques ; tome XVII, nos 6, 7, 8
et 9.
Spelunca, Bulletin de la Société de Spéléologie ; 3^e année,
n° 11, juillet 1897.
Bulletin de la Société de Topographie de France ; 21^e an-
née, nos 7 à 9.
Revue Populaire des Beaux-Arts ; n° 1, 1^{re} année, 22 octo-
bre 1897.

Comptes-rendus des séances de l'année 1897, de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres ; 4^e série, tome xxv ; bulletin de juillet-août 1897.

Périodiques publiés en Province et aux Colonies.

Bulletin de la Société d'Etude des sciences naturelles de Nîmes ; 25^e année, n° 3 ; juillet-septembre 1897.

Revue historique, scientifique et littéraire du département du Tarn ; tome xiv, 2^e série, n°s 4 et 5 ; juillet-octobre 1897.

Bulletin de la Diana ; avril-juin 1897 ; tome ix, n° 6.

Revue Savoisienne ; n° 3 ; 3^e trimestre 1897.

Bulletin de la Société de Géographie de Marseille ; tome xxi, n° 2 ; 2^e trimestre 1897.

Bulletin de la Société des Amis des Sciences et Arts de Rochechouart ; tome vii, n° 3 n° 4.

Bulletin de la Société des Sciences naturelles de l'ouest de la France ; tome vii ; 3^e trimestre 1897.

Bulletin de Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne ; année 1896 ; 50^e volume.

Recueil de Mémoires et Documents sur le Forez, publiés par Société de la Diana ; tome xii ; 1897.

Bulletin de la Société de Borda (Dax, Landes) ; 22^e année (1897) ; 3^e trimestre.

Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres ; n° 55, 15 mars ; n° 56, 1^{er} octobre 1897 ; tome iv.

Bulletin trimestriel de Géographie et d'Archéologie de la Société de géographie de la province d'Oran ; 20^e année ; tome xvii ; juillet à décembre 1897.

Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord ; tome xxiv, 5^e livraison ; septembre-octobre 1897.

Revue de Saintonges et d'Aunis ; 17^e volume, 6^e livraison ; 1^{er} novembre 1897.

Bulletin de la Société des Sciences naturelles de Saône-et-Loire ; 23^e année ; n^o 7, juillet 1897 ; n^{os} 8 et 9 ; août-septembre 1897.

Bulletin de la Société Languedocienne de géographie ; 20^e année ; tome xx ; 3^e trimestre 1897.

Mémoires de la Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune ; année 1896.

Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers (Hérault) ; 3^e série, tome II, 1^{re} livraison, volume 25-26 de la collection.

Bulletin de la Société d'Agriculture du département de la Lozère ; tome XLIX ; 1897, août-septembre.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Savoie ; 4^e série, tome VI ; 1897.

Bulletin de la Société Belfortaine d'émulation ; n^o 16 ; 1897.

Mémoires de la Société d'émulation du Jura ; 6^e série, 1^{er} volume 1895-1896, 2^e volume 1897.

Bulletin de la Société d'Etudes scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan ; tome xx ; 1894-1895.

IV. — *Périodiques publiés à l'Étranger.*

Archivio storico Lombardo ; fasc. vx ; 30 septembre 1897.

Boletín de Agricultura, Minería é Industrias, publicado por la Secretaria de Fomento, Colonización é Industria de la República Mexicana ; Año VI ; n^o 8, février ; n^o 9, mars 1897.

Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino ; vol. 32 ; Disp. 7^a à 12 ; 1896-1897.

Bulletin de l'Institut national Genevois ; tome xxxiv ; 1897.

TABLE MÉTHODIQUE

PAR ORDRE DES MATIÈRES

	PAGES
<i>Histoire locale.</i>	
Le château de Tallard, par M. J. ROMAN. (1 ^{er} trim.)..	1
La bibliothèque de Gap, par M. A. DUMAS (1 ^{er} 2 ^e et 4 ^e trim.).....	13-73-281
Recherches sur le vrai auteur du texte attribué par M. de Ladoucette, à l'empereur Julien, au sujet de la bataille de Montseleucus, par M. l'abbé F. ALLEMAND. (1 ^{er} trim.).....	25
La Baume-des-Arnauds, à l'époque Gallo-Romaine et pendant le haut moyen âge, par M. l'abbé F. ALLEMAND. (2 ^e trim.).....	83
Descriptions des portraits gravés intéressant les Hautes-Alpes, par M. J. ROMAN. (2 ^e et 3 ^e trim.).....	97-201
Poterjes et toitures dans les Hautes-Alpes, par M. D. MARTIN. (2 ^e et 3 ^e trim.).....	125-181
Notice sur le vicomte Collomb, par M. Théodore GAUTIER. (2 ^e trim.).....	245
La poterie et la faïence dans les Alpes, par M. J. ROMAN. (4 ^e trim.).....	310
Le passage de Napoléon I ^{er} à Gap, le 5 et le 6 mars 1815, et les deux agressions des Marseillais, par M. E. SIBOUR. (4 ^e trim.).....	343

Littérature.

Prapic. Sonnet, par M. Jean SARRAZIN. (1 ^{er} trim.)...	35
N.-D. de Beauvert, poème précédé d'une introduction historique, par M. l'abbé F. ALLEMAND. (4 ^e trim.).....	323
Lou Fatum, par M. l'abbé F. PASCAL. (4 ^e trim.).....	371

Documents.

Défense de la frontière des Alpes pendant la campagne de l'an VII, documents publiés par M. F.-N. NICOLLET. (1 ^{er} trim.).....	39
Transaction sur les droits du comte de Forcalquier. (3 ^e trim.).....	263
Charte de donation de la terre de St-Laurent-du-Cros. (3 ^e trim.).....	266

Divers.

Chronique, par M. A DUMAS. (1 ^{er} trim.).....	51
A propos des notes de Benoît Blanc, par R. et D ¹ . (2 ^e trim.).....	140
Notes de Benoît Blanc. Le fluide universel. Le do- lium. Tout fluide plongé dans un autre se concentre en masse sphérique (avec planche encartée dans le texte). (2 ^e et 3 ^e trim.).	151-219
La mosaïque géographique de Madaba. (2 ^e trim.)....	165
L'alliance française à Gap. (2 ^e trim.).....	171
Nécrologie. M. l'abbé Albanès (J. R). (2 ^e trim.).....	161
— M. Camille Jourdan (E. S.). (2 ^e trim.).....	162
— M. le chanoine Zéphirin Blanchard (3 ^e trim.).	269
Compte-rendu bibliographique. Horizons du monde moral et religieux, par M. l'abbé A. Richaud. (1 ^{er} trim.).....	36
— La voix de l'évangile, par M. l'abbé F. ALLEMAND. (2 ^e trim.).....	167
Listes bibliographiques (1 ^{er} , 2 ^e , 3 ^e et 4 ^e trim.).	65-178-275
Listes des périodiques (1 ^{er} , 2 ^e , 3 ^e et 4 ^e trim.).	66-174-277
<i>Actes officiels de la Société.</i>	
Composition du Conseil d'administration au 1 ^{er} jan- vier 1897.....	III

¹ Au lieu des initiales R. et A. qui ont été imprimés par erreur à la fin de cet article.

Liste des membres de la société.....	V
Liste des sociétés correspondantes.....	XIX
Procès-verbal de l'assemblée générale du 21 décembre 1896.....	XXIII
Situation financière de la société au 21 décembre 1896.....	XXVI
Projet de budget pour 1897.....	XXVII

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEUR

	PAGES
ALLEMAND (Abbé F.). — Recherches sur le vrai auteur du texte attribué par M. de Ladoudourette, à l'empereur Julien, au sujet de la bataille de Mont-Seleucus. (1 ^{er} trim.). . . .	25
— La Baume-des-Arnauds à l'époque Gallo-Romaine et pendant le haut moyen âge (2 ^e trim.).....	83
— N.-D. de Beauvert, poème précédé d'une introduction historique. (4 ^e trim.).....	323
A. DUMAS. — La bibliothèque de Gap. (1 ^{er} , 2 ^e , 3 ^e et 4 ^e trim.)....	13-73-281
— A propos des notes de Benoni Blanc (R. et D.). (2 ^e trim.).....	140
— Chronique. (1 ^{er} trim.).....	51
David MARTIN. — Poteries et toitures dans les Hautes-Alpes. (2 ^e et 3 ^e trim.).....	125-181
F.-N. NICOLLET. — Défense de la frontières des Alpes pendant la campagne de l'an VII (documents). (1 ^{er} et 4 ^e trim.).....	39
PASCAL (Abbé F.). — Lou Fatum. (4 ^e trim.).....	371
J. ROMAN. — Le château de Tallard. (1 ^{er} trim.).....	1

—	Description des portraits gravés intéressant les Hautes-Alpes. (2 ^e et 3 ^e trim.)....	97-201
—	La poterie et la faïence dans les Alpes (4 ^e trim.).....	310
—	M. l'abbé Albanès (nécrologie). (2 ^e trim.).	164
	Jean SARRAZIN. — Prapic. Sonnet. (1 ^{er} trim.).....	65
	E. SEBOUR. — Le passage de Napoléon I ^{er} à Gap, le 5 et le 6 mars 1815, et les deux agressions des Marseillais. (4 ^e trim.).....	343
—	M. Camille Jourdan (nécrologie). (2 ^e trim.).	162



